

**Ecole d'Architecture de Marseille-Luminy
Laboratoire INAMA**

Abdelmajid ARRIF - Alain HAYOT

*avec la collaboration de
Arnaud MARQUEZY*

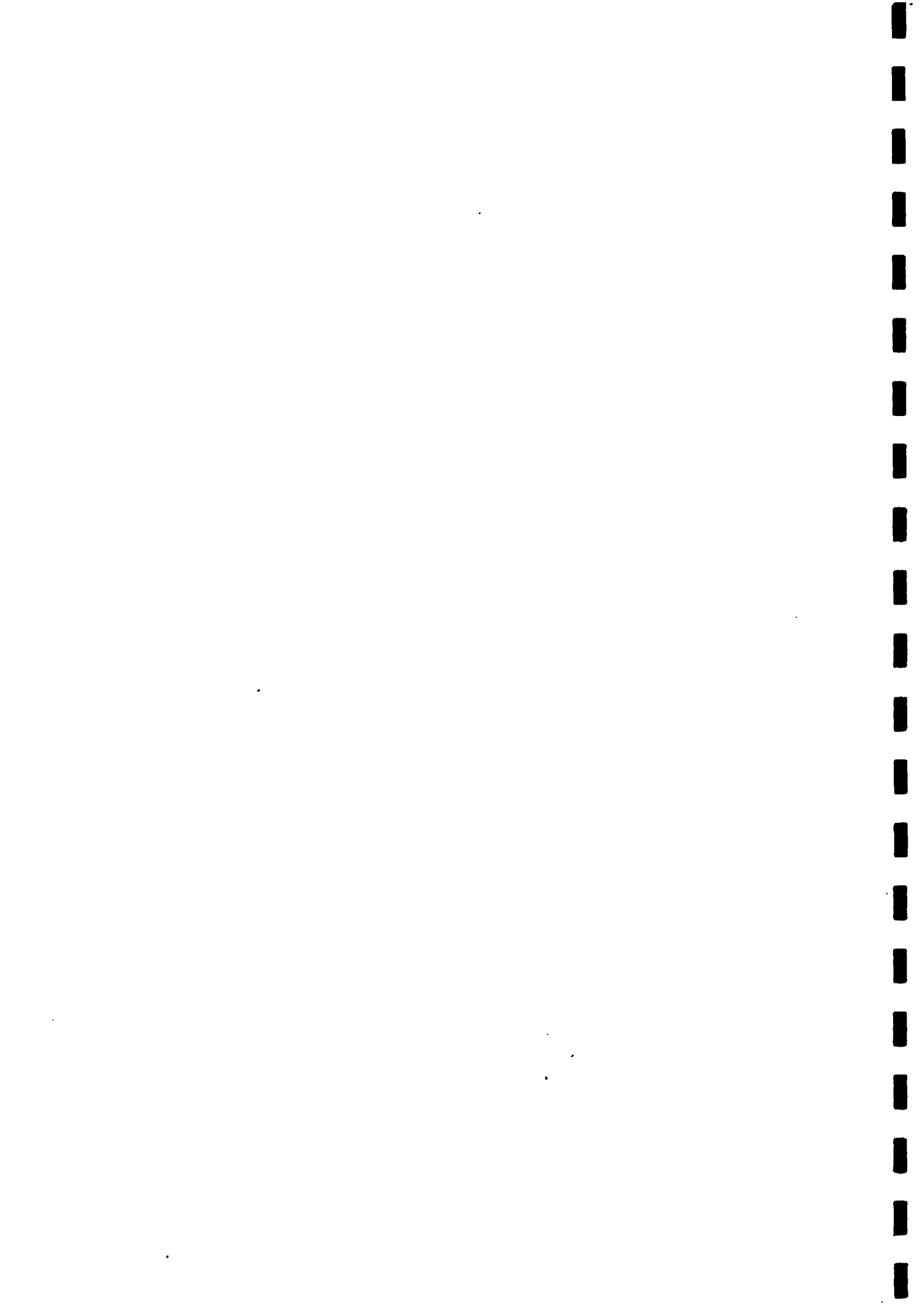
**LE TERRITOIRE DE LA VILLE
LES TERRITOIRES DANS LA VILLE**

MACRO ET MICRO FRONTIÈRES À MARSEILLE

**Responsable scientifique
Alain HAYOT**

**Ministère de la Culture - Mission du Patrimoine Ethnologique
Rapport de Recherche - contrat n°30844.**

1995



SOMMAIRE

Préambule

I. Introduction : L'Ethnologie au risque de la Ville

- A. Quelle critique de la sociologie urbaine des années 1970 ?
- B. Pour un point de vue et une appropriation critiques de l'Ecole de Chicago
- C. Une ethnologie dans la ville
- D. Pour une ethnologie de la ville et dans la ville

II. Marseille : identification d'une ville

- A. Ville-port et ville-campagne
- B. La ville industrielle, cosmopolite et populaire
- C. La ville de la ségrégation
- D. Conclusion

III. Terrains : Territoires dans la ville

1. Saint-Antoine : les frontières du stigmat

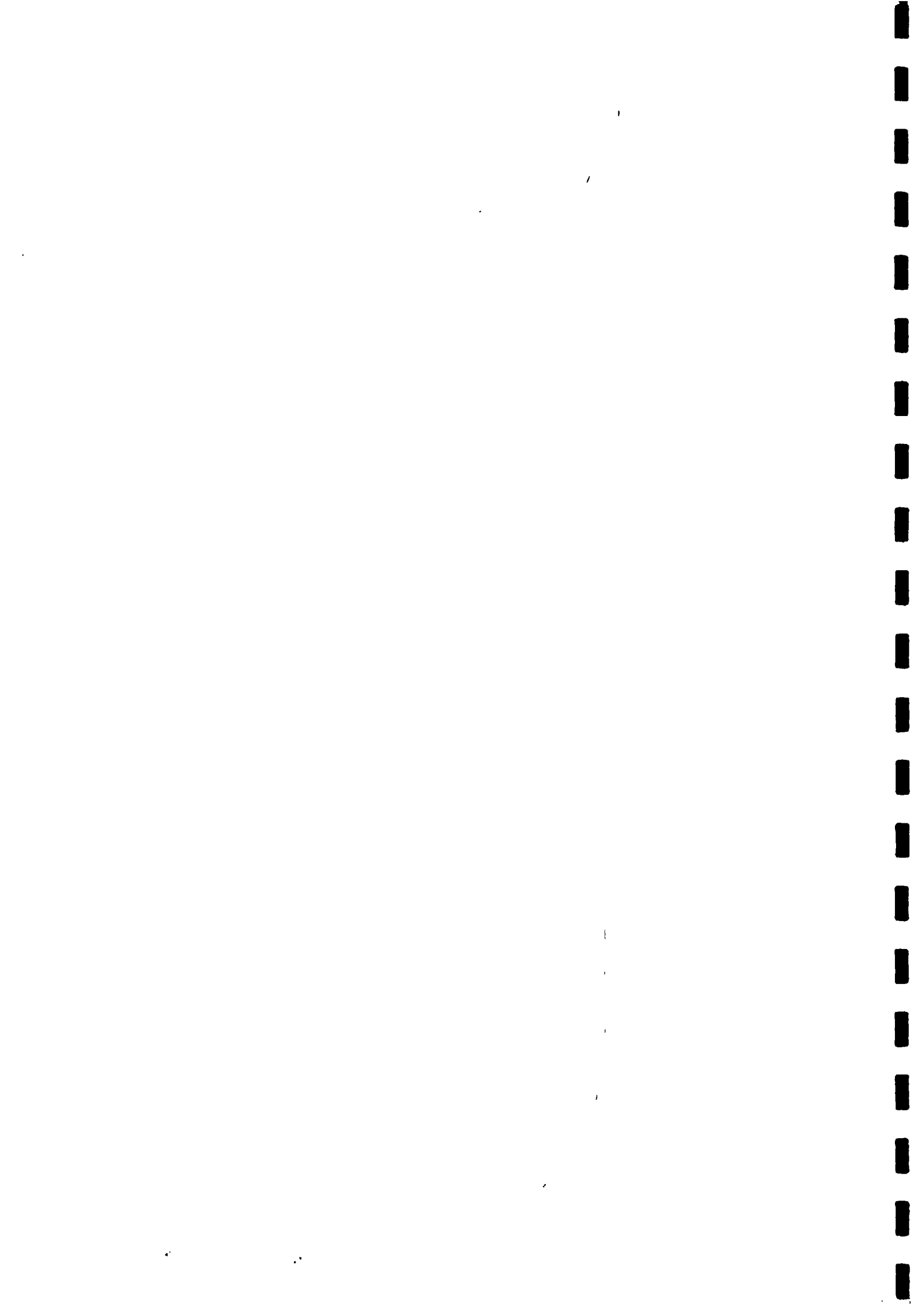
2. Saint-Marcel : les frontières de l'entre-deux

- A. Histoire sociale, formes urbaines, constitution de la population.
- B. Trajectoires résidentielles.
- C. Echelles et frontières.

3. Saint-Giniez : les frontières de la distinction

- A. Morphologie physique et sociale
- B. Pratiques sociales et représentations socio-symboliques

Conclusion : Variations sur les échelles et les frontières marseillaises



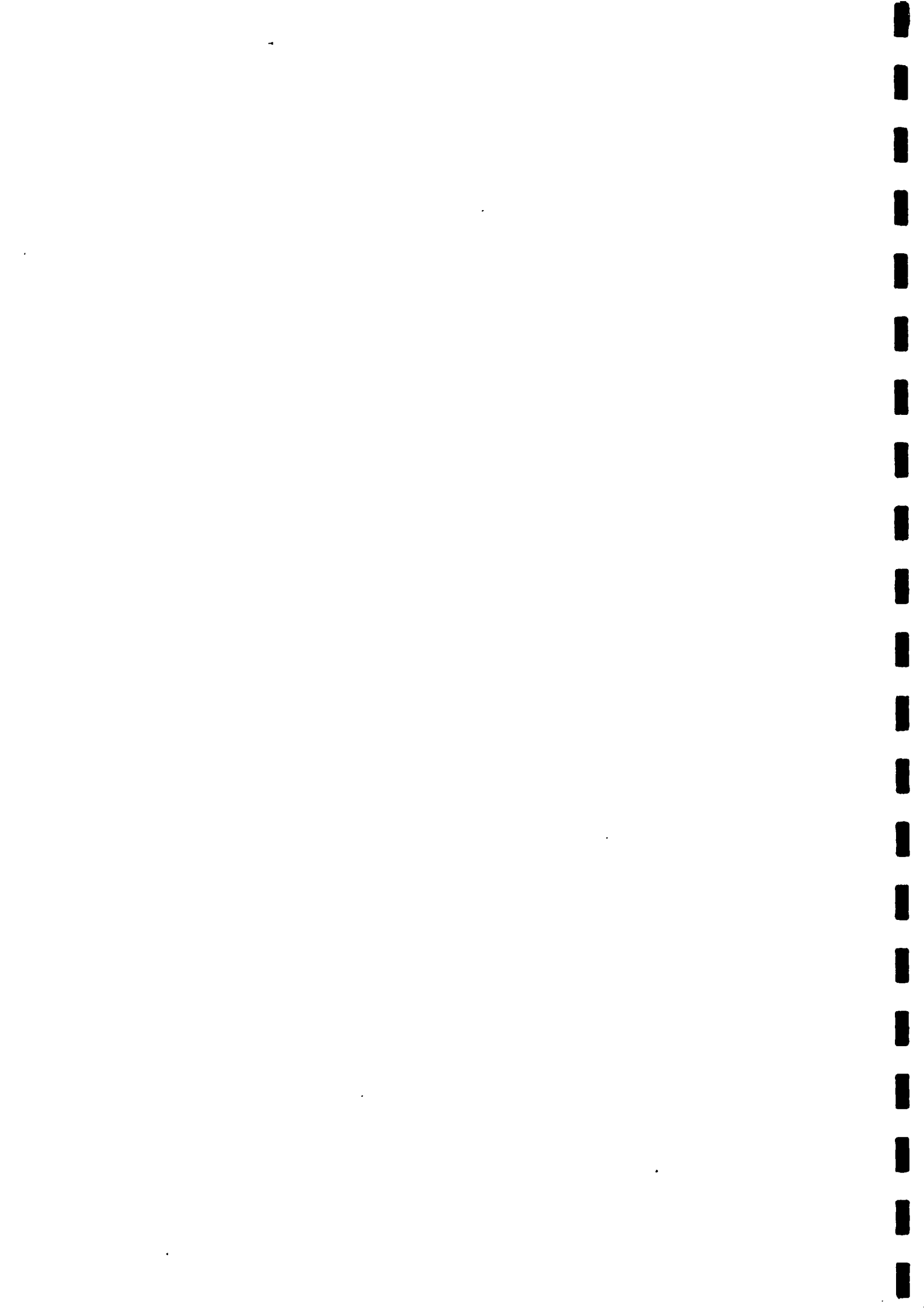
PREAMBULE

Cette recherche est une réponse à un programme de la Mission du Patrimoine Ethnologique sur le thème des frontières.

Notre proposition tente de saisir, dans une perspective à la fois diachronique et synchronique, les frontières socio-symboliques qui caractérisent l'espace marseillais : espace physique de la cité phocéenne dans ses frontières communales qui se confondent de manière originale avec ses limites naturelles ; espace social du quartier / village / paroisse aux grandes aires ségrégatives contemporaines, en passant par les faubourgs industriels et les grands ensembles, qui régit un mode spécifique de territorialisation des rapports sociaux ; espace mental des marseillais dont les références varient des petites aux grandes échelles selon les circonstances et les situations, l'ultime et unificatrice échelle étant Marseille, objet de toutes les appartenances.

Notre recherche se présente successivement sous un triple aspect :

- Un exposé problématique de la capacité de l'ethnologie à comprendre l'espace urbain contemporain, en particulier les variations culturelles et les frontières symboliques qui lui donnent du sens ; exposé qui nous a paru indispensable compte tenu de la spécificité d'une approche de la réalité urbaine en termes de frontières.
- Une analyse ethno-historique sur la longue durée marseillaise, de ses formes identitaires et territoriales.
- Une enquête, au nord, à l'est et au sud, au sein de trois fragments urbains où les marseillais dans leurs diversités sociales et ethniques donnent à voir leurs aires de références et d'appartenances en liaison avec les différentes échelles de leurs pratiques et de leurs représentations.



I. INTRODUCTION :

L'ETHNOLOGIE AU RISQUE DE LA VILLE

L'ethnologie est en plein essor¹. Pour un chercheur qui a débuté dans cette discipline, à l'époque où triomphait la macrosociologie urbaine, il y a là quelques motifs de satisfaction. Encore est-il nécessaire de bien s'entendre sur la portée et le sens d'une telle démarche. On a en effet trop souvent l'habitude de présenter l'intérêt de l'ethnologue pour la ville au pire comme une intrusion dans un monde de la modernité et de l'altérité réservé au sociologue, au mieux comme un complément heureux à la sociologie, l'ethnologie se chargeant d'étudier les phénomènes culturels de perdurance et de résistance au changement. Or si l'intervention ethnologique dans le domaine urbain a un intérêt, c'est celui d'avoir contribué à élargir la question de savoir qui produit la ville en en posant une autre : comment est habitée la ville.

Donner à lire la ville et les formes dont elle se dote ; mettre en lumière les modes d'habiter, d'occupation et d'appropriation de l'espace urbain ; étudier les formes de la sociabilité, de la cohabitation aux différents types de centralité ; analyser les modes de transition de l'espace privé à l'espace public, de l'espace résidentiel à celui du travail ; repérer les formes de perdurance et de recomposition des configurations spatiales et des identités locales (cités, quartiers, communes, mégapoles...) ; définir ce qui mérite d'être élevé au rang de rituels contemporains et appelle donc une recherche sur les raisons de l'émergence du phénomène et ses modes de fonctionnement (les supporters et les compétitions sportives, les fans de rock et les grands concerts, les grands rassemblements populaires et festifs notamment d'inspiration militante...).

Arrêtons là cette énumération qui ne prétend aucunement à l'exhaustivité, mais qui montre, me semble-t-il, un champ considérable et encore très largement inexploré. Il s'agit de combler une lacune de taille : connaître les formes contemporaines, c'est-à-dire urbaines de la territorialisation des pratiques et des rapports sociaux. Il s'agit de le faire avec la conscience que ces rapports supposent une territorialisation faite de frontière sociale, fonctionnelle et symbolique, de ségrégation et d'homogénéisation, de désorganisation et de recomposition sociale, d'aliénation et d'invention culturelle, d'anomie et de recomposition identitaire. Il s'agit, enfin, de le faire

¹CARRENO, HAYOT, LESME.- *Ethnologie d'un centre urbain : le quartier de la Porte d'Aix à Marseille.*- Paris : Musée de l'Homme, 1974.

impérativement dans une perspective cumulative qu'appelle de ses vœux Marcel Roncayolo dans un ouvrage récent².

C'est à ce prix que l'ethnologie urbaine peut acquérir quelque intérêt : en se plaçant délibérément dans une perspective fondamentale, historique et anthropologique, dégageant les grandes tendances actuelles de l'urbanité, mode dominant pour une très longue période semble-t-il, de la territorialisation des sociétés et des établissements humains.

Fonder une telle démarche exige de situer ce travail par rapport aux trois références majeures de la recherche urbaine en sciences sociales aujourd'hui : référence négative d'abord, la sociologie urbaine des années 70 dont nous essaierons de montrer qu'elle ne mérite pas plus l'opprobre radicale et le rejet définitif dont elle est l'objet actuellement, que l'excès d'honneur qu'elle connût à l'époque ; référence positive ensuite, l'École de Chicago des années 20, dominante dans le paysage de l'anthropologie urbaine hexagonale et dont la (re)découverte depuis une dizaine d'années³ a eu le mérite de relancer la réflexion urbaine, mais qui exige une appropriation plus nettement critique que celle qui prévaut actuellement.

Par ailleurs, il existe toujours depuis plusieurs années maintenant en France une ethnologie dans la ville qui privilégie l'étude des identités territoriales et / ou ethniques, des formes de la cohabitation à l'échelle d'unités résidentielles restreintes mais qui a du mal encore à intégrer la dimension urbaine des pratiques sociales et des représentations symboliques saisies à l'échelle de la ville dans toute son amplitude

A. QUELLE CRITIQUE DE LA SOCIOLOGIE URBAINE DES ANNÉES 1970 ?

Prenant avec juste raison le contre-pied de l'urbanisme opérationnel coupable d'avoir défiguré la ville, cette sociologie urbaine dont la préoccupation essentielle était de mettre l'urbain en question⁴ va le définir comme un simple lieu d'effectuation des politiques étatiques, un support passif de la reproduction du capital, de son pouvoir politique et de la force de travail.

Fonder l'émergence d'une ethnologie urbaine française entre autre, sur la critique de cette sociologie ne doit cependant pas nous empêcher de lui reconnaître quelques mérites que l'on a tort de sous-estimer aujourd'hui : M. Castells, J. Lojkine, P. Topalov et bien d'autres, ont contribué d'une manière décisive à sortir la recherche urbaine du technocratisme au sein duquel une " science " de l'aménagement l'avait enfermée, en réduisant les problèmes posés par les villes à des questions purement techniques et fonctionnelles. Là où l'aménagement ne voyait que distorsion ou désordre à réguler, la sociologie urbaine des années 70 y verra un ordre, celui du capital et un ordonnateur, l'Etat. Là où les aménageurs ne verront que la conjonction anarchique de forces aveugles à canaliser, cette sociologie va s'attacher à démonter le jeu complexe mais

²RONCAYOLO (M.).- *La ville et ses territoires*.- Paris : Gallimard, 1990.- coll. " Essais ".- p. 21-22.

³JOSEPH (I.) et GRAFFMEYER (Y.).- *L'École de Chicago. Naissance de l'écologie urbaine*.- Paris, 1990 (2e éd.) Cf. également la publication *Le Ghetto* de L. WIRTH; *Explorer la ville* d'HANNERZ. Cf. aussi le numéro spécial de *L'Homme*, sous la direction de J. GURTWIRTH.

⁴CASTELLS (M.).- *La question urbaine*.- Paris : Maspéro, 1970. Mais aussi J. LOJKINE, P. TOPALOV, E. PRETECEILLE et bien d'autres...

implacable des déterminants économiques et politiques à l'oeuvre dans les transformations qui s'opèrent.

En ces temps d'urbanisation généralisée où l'espace est un enjeu majeur de société, l'urbanisme peut en effet difficilement se définir comme ayant une simple fonction régulatrice : développant Henri Lefebvre, cette sociologie a montré concrètement à quel point l'urbanisme est un acte politique, opérant des choix, reproduisant les divisions sociales ; à quel point il peut être aussi un lieu de compromis entre forces sociales, voire de résistance à l'ordre social dominant.

Cette sociologie a présenté un avantage considérable : elle a contribué, si l'on nous excuse l'expression, à " déniaiser " les chercheurs et la recherche en sciences sociales sur les enjeux réels de la question urbaine.

Mais elle est tombée dans un certain nombre d'écueils que l'on peut résumer à mon sens de la manière suivante :

— A vouloir à toutes forces définir un ordre unique et généralisable, elle a développé une approche frontale et globale de l'Etat, comme s'il s'agissait d'une structure homogène, dépourvue de contradictions internes, d'un bloc central dépourvu de toute démultiplication.

— A définir l'urbain comme la reproduction localisée de processus politico-économiques globaux, elle a nié toute réalité à la ville dans ses dimensions concrètes : l'urbain c'est aussi des habitants qui instaurent entre eux des relations et des rapports sociaux s'inscrivant dans des pratiques, dans un territoire, dans une histoire, dans des logiques morphologiques, architecturales et sociales.

La ville est produite quotidiennement par ceux qui la vivent dans une dialectique complexe, souvent contradictoire avec une autre forme de production : celle issue des déterminations de caractère économique, étatique qui, décentralisation aidant, mettent en mouvement des structures de plus en plus localisées et proches, théoriquement, des citoyens.

C'est cette dialectique qui, à notre sens, peut le mieux définir un concept, pourtant largement utilisé dans les années 70, mais d'un point de vue somme toute réducteur, celui de politique urbaine.

Les théoriciens de cette sociologie urbaine ont eu conscience de cette faiblesse et ont tenté à plusieurs reprises d'intégrer à leurs analyses, l'intervention des habitants sous la forme de ce qu'ils nommaient les mouvements sociaux urbains. Cette démarche a certes permis d'élargir le champ de compréhension des mouvements sociaux étroitement réservés à l'entreprise ; c'est sans doute Jean Lojkin qui élargit le mieux cette perspective, en ne restant pas enfermé dans les mouvements de résistance aux rénovations urbaines⁵, mais en se situant à des échelles plus conformes à la croissance urbaine réelle⁶.

⁵CASTELLS (M.).- *Luttes urbaines*.- Paris : Maspéro, 1972.

⁶BLEITRACH (D.), LOJKINE (J.), OARY (E.), DELACROIX (R.), MAHIEU (C.).- *Classe ouvrière et social-démocratie : Lille et Marseille*.- Paris : Editions sociales, 1981.

Cependant, à aucun moment, l'intérêt ne se porte sur les habitants et au-delà des mouvements sociaux, sur leur mode d'occupation et d'appropriation de l'espace public et privé de leur ville, sur les pratiques résidentielles, les formes de consommation, de sociabilité, de territorialisation.

Affirmer cela, est-ce pour autant sombrer dans l'écologisme et le culturalisme, que dénonçait dans *La question urbaine* Manuel Castells, confondant dans la même critique Henri Lefebvre et l'Ecole de Chicago⁷ ?

Bien évidemment non. La suite a montré qu'il y avait derrière cela un débat sur l'espace et le statut du territoire dans la définition même des rapports sociaux.

C'est l'objet de notre troisième remarque : la critique de Manuel Castells en effet nous enferme dans une fausse alternative qui fonctionne tel un jeu de miroirs, renvoyant la même image mais inversée :

— Ou l'espace urbain comme simple support d'effectuation des rapports sociaux ;

— Ou l'espace comme producteur de pratiques et de représentations.

Fort heureusement, le débat sur l'espace n'en n'est plus là et cette opposition entre ce que Jean-Charles Depaule appelait " les théories de la cristallisation et de la condensation ", est largement dépassée⁸.

" Il est toujours dangereux ", écrit M. Roncayolo se référant à Lefebvre, " de considérer le territoire comme simple support alors que le définir en termes de construction territoriale rappelle une dimension fondamentale des sciences sociales⁹ ". Et des architectes aussi ont pris conscience de la complexité et de la dialecticité des rapports espace et société : c'est Christian Devillers qui le résume le mieux :

" Il est d'usage de considérer les phénomènes spatiaux comme de simples conséquences du développement social et économique... Or si l'espace est jusqu'à un certain point le produit des rapports sociaux, il a par rapport à eux une existence spécifique car il est en même temps le lieu préexistant dans lequel ils s'effectuent et l'un de leurs enjeux les plus importants. Il faut dès lors (...) chercher dans l'histoire des rapports sociaux les informations nécessaires à la compréhension des espaces et celle qui informe la connaissance (...) des rapports sociaux par l'analyse des configurations spatiales¹⁰ ".

L'ethnologie, depuis son origine, met l'accent sur cette démarche. Dès Marcel Mauss et " L'essai sur les variations saisonnières des Esquimaux ", ou " Les classifications primitives¹¹ ", on sait que tout établissement humain est à la fois organisation sociale et unité territoriale. Avec Claude Lévi-Strauss, l'espace, l'organisation territoriale du village tribal, apparaît comme une référence

⁷Cf. CASTELLS (M.), *op.cit.*

⁸DEPAULE (J. Ch.), PANERAI (Ph.), et al.- *Eléments d'analyse urbaine*.- Bruxelles : A.A.M.

⁹Cf. RONCAYOLO (M.), *op.cit.*

¹⁰DEVILLERS (Ch.), HUET (B.).- *Le Creusot, Naissance et développement d'une ville industrielle, 1782-1914*.- Seyssel : Champ Vallon, 1981.- p. 9.

¹¹MAUSS (E.), DURKHEIM (E.).- " De quelques formes primitives de classifications, Contribution à l'étude des représentations collectives " dans *Œuvres II*, Mouton, 1966.- p. 13-89.

essentielle dans les processus de reproduction sociale¹². André Leroi-Gourhan nous montre à quel point la pratique et l'adhésion à un territoire dépend à la fois de la connaissance que le groupe en a, et du temps qu'il passe à l'acquiescer et à construire un rapport techno-économique et symbolique avec lui¹³.

Contrairement à la sociologie qui a souvent traité des relations ou des rapports sociaux comme s'ils se déroulaient sur un coussin d'air, ou bien considérait qu'un espace n'était qualifié que par ce que les hommes y effectuaient¹⁴, la tradition ethnologique ne sépare jamais l'étude des rapports entre les hommes de celle des rapports des hommes à leur milieu.

La ville moderne échapperait-elle à une telle démarche ? Sa dimension, la désorganisation sociale qu'elle connaît, l'individualisation des comportements que chacun croit déceler, provoqueraient-ils une crise irréversible de la territorialité ? L'Ecole de Chicago, paradoxalement, propose à cette question des réponses quelque peu contradictoires.

B. POUR UN POINT DE VUE ET UNE APPROPRIATION CRITIQUES DE L'ECOLE DE CHICAGO

Il est intéressant de constater que, malgré l'effort effectué par Halbwachs dans les années 30¹⁵, et quelques références rapides ici ou là (par exemple C. Lévi-Strauss dans " *Anthropologie structurale* "), L'Ecole de Chicago est globalement restée méconnue en France, y compris au sens strict du terme, puisque ses principaux travaux ne sont pas traduits. Si René Duchac lui consacre une thèse début 70¹⁶, il faut attendre la fin de la décennie suivante pour qu'un courant se crée en France en faveur de cette école, que les textes essentiels soient publiés, que des enquêtes soient menées sur la base des problématiques initiées par ses principaux théoriciens. Entre temps, il y avait eu la critique de M. Castells¹⁷. Mais tout semble se dérouler aujourd'hui comme si nous étions passés d'une critique réductrice des problématiques de Chicago, de la part de la sociologie urbaine, à une adoption enthousiaste et sans débat critique réel de ses résultats, et peut-être surtout de ses présupposés théoriques et méthodologiques.

Critique réductrice : cette école a été taxée d'écologisme (survalorisation du rôle du cadre écologique dans la structuration des comportements sociaux) et de culturalisme (définition d'une culture urbaine issue de ce cadre, possédant sa propre logique, une logique quelque peu historique et autonome au sein de la formation sociale). Ces deux critiques qui ne sont pas fausses en soi, occultent néanmoins l'immense matériau empirique et méthodologique recueilli sur la ville et la société américaines de l'entre deux guerres. Elle nie l'existence d'une démarche, à l'opposé certes d'une analyse de la production globale de la ville, mais qui introduit une ethnologie des citadins

¹²LEVI-STRAUSS (C.).- *Anthropologie structurale*.- Paris : Plon, 1958.- p. 133-183.

¹³LEROI-GOURHAN (A.).- *Le Geste et la parole. Techniques et langage*.- Paris : Albin Michel, 1964.- p. 205-260.

¹⁴A quelques remarquables exceptions près dont les plus notables sont Halbwachs (*Cf. Classes sociales et morphologie*.- Paris : Minuit, 1972) et l'œuvre de H. Lefebvre qui considère qu'étudier les rapports sociaux en dehors de leur espace est " pur idéalisme ".

¹⁵*Cf.* " Chicago : expérience ethnique ", dans *L'école de Chicago, op.cit.*

¹⁶DUCHAC (R.).- *La sociologie des migrations aux U.S.A.*- Paris ; La Haye : Mouton, 1969.

¹⁷*Ibid.*

riche en observations qui, à leur manière, rendent compte dans leur épaisseur des rapports sociaux. Elle passe à côté d'un certain nombre d'apports à la connaissance de la réalité urbaine contemporaine que l'on peut difficilement ne pas reconnaître aux théoriciens américains de l'entre-deux guerres :

— celui d'avoir mis l'accent sur la territorialisation des processus sociaux, territorialisation que la recherche urbaine a longtemps occultée, sauf dans ses dimensions de sociologie politique ;

— l'accent mis également sur le fait ethnique dans l'analyse des relations sociales, en particulier à travers la question du migrant, aspect également occulté par la sociologie urbaine, parce que posé comme alternatif à une analyse en termes de rapports sociaux de classe ;

— l'accent mis enfin sur toute une méthodologie de type qualitatif aujourd'hui largement utilisée pour analyser les processus sociaux, les pratiques et représentations des individus : biographies, récits de vie, monographies de quartiers, d'institutions, de groupes sociaux et/ou ethniques, observation d'espaces urbains supports intenses de pratiques de sociabilité, analyse de réseaux, formes contemporaines d'urbanité.

On ne peut cependant réduire la (re)découverte de l'Ecole de Chicago à une faiblesse théorique et méthodologique de la recherche française dans ces domaines. L'appel à cette école ne remplit pas seulement un vide, il participe certes de manière contradictoire, à une évolution qui travaille la société française et les sciences sociales elles-mêmes. Il faut en effet remarquer que cette (re)découverte est corrélative de l'émergence de deux faits : c'est à l'échelle de la société française, la reterritorialisation des politiques sociales et institutionnelles et l'apparition du local comme enjeu fondamental de régulation et de contrôle social ; c'est également, sur le plan cette fois des sciences sociales, l'épanouissement d'une sociologie interactionniste d'inspiration libérale où les rapports sociaux cèdent la place aux relations interindividuelles saisies dans une quotidienneté immédiate, possédant sa propre logique.

Le retour de l'acteur, le local comme enjeu décisif, voilà un cadre idéal pour que Park, Wirth et Burgess fassent école. Ils ont en effet réussi ce paradoxe étonnant de concilier d'une part, une conception biologique du territoire, conçu comme un agrégat de communautés aux strictes règles internes se disputant leur " aire naturelle " d'implantation et, d'autre part une référence majeure à une théorie du sujet libre que Gérard Althabe critique de la manière suivante : " La sociabilité urbaine s'impose aux individus, mais contient en elle du fait de la pluralité des situations, la liberté de l'individu qui se met à distance et négocie ses choix. Les individus évoluent dans un cadre préétabli¹⁸ ". La définition de ce cadre comme donnée naturelle fait l'économie de l'analyse de sa construction socio-historique.

Affirmer un désaccord fondamental avec les présupposés théoriques de l'Ecole de Chicago, n'interdit pas l'intégration d'un certain nombre d'acquis méthodologiques et de résultats empiriques dans une perspective cumulative.

¹⁸ALTHABE (G.).- " Présentation " dans *Terrain*, n°3, Paris, 1986.

En revanche, fonder et développer une ethnologie urbaine non comme outil de régulation sociale, mais comme instrument de connaissance des formes contemporaines de la territorialisation des rapports sociaux, exige un point de vue critique à l'égard de l'Ecole de Chicago et de ses successeurs, sur des questions aussi cardinales que sa référence constante à la biologie, son rejet de l'histoire, ses tendances à la modélisation et à l'universalisation de " situations " observées dans une société et un espace-temps précis... La seule condition exigible étant que les deux démarches, intégration et confrontation critiques ne paraissent possibles que dans le cadre de recherches concrètes, sur des terrains et des objets urbains d'aujourd'hui, autorisant la comparaison des méthodes et des résultats. Il s'agit là d'une démarche modeste, ponctuelle, mais somme toute plus efficace sur le long terme. C'est la tâche que s'est assignée l'ethnologie urbaine française contemporaine.

C. UNE ETHNOLOGIE DANS LA VILLE

L'ethnologie urbaine française¹⁹, de par ses méthodes et ses objets de recherche, a souvent privilégié l'échelle locale et les unités territoriales restreintes. De même sa filiation avec l'ethnologie classique qui a porté sur des terrains " exotiques " et sur les sociétés traditionnelles, essentiellement en milieu rural, l'a amenée à privilégier l'étude de communautés ou de collectivités homogènes présentant des caractéristiques de spécificité, de stabilité et de relations sociales denses.

La société locale est, alors, considérée comme une structure autonome, un système d'institution et d'activités qui forment un ensemble intégré. Il n'y a pas de rupture, mais communication continue, entre les relations de parenté, de voisinage et d'interconnaissance.

L'ethnologie privilégie l'échelle locale afin de rompre avec les approches macro-sociologiques et afin de prendre en compte la diversité et la singularité du lieu évitant, ainsi, de le fondre dans une globalité homogénéisante.

Si cette approche a été plus ou moins aisée à mettre en œuvre dans les sociétés traditionnelles ou dans les communautés rurales, elle a, par contre, éprouvé quelques difficultés à s'appliquer en milieu urbain. La démarche ethnologique en milieu urbain a été confrontée à la spécificité de la ville définie comme espace de diversité, de l'anonymat, de la fragmentation des lieux et des activités, de la rupture entre l'espace public et l'espace privé, de l'instabilité des relations, de la mobilité (résidentielle, professionnelle, loisirs...), de brassages sociaux multiples, de la faiblesse de la fonction intégratrice du territoire d'habiter.

Le citoyen dans ces conditions se trouve pris dans un jeu complexe de rôles, de statuts et d'appartenances qui débordent le cadre étroit de son espace résidentiel ou de son quartier.

L'ethnologie urbaine devait aussi, intégrer dans son champ d'analyse les différentes transformations socio-économiques qui ont affecté la société dans son

¹⁹En particulier les travaux publiés dans la filiation de ceux de J. GUTWIRTH et C. PETONNET (Cf. notamment *Chemins de la ville et Ethnologues dans la ville.* - éd. du C.T.H.S., 1987 et 1988) ou de ceux de l'équipe de G. ALTHABE à l'E.H.E.S.S.- Paris.

ensemble : l'industrialisation ; l'importance de la mobilité ; l'urbanisation à grande échelle des années 60-70 (le zoning, l'implantation des grands ensembles résidentiels telles que les H.L.M. sans articulation aux quartiers ou aux noyaux villageois existants) ; la tendance au repli domestique ; le déclin des quartiers ouvriers et populaires ainsi que des formes de sociabilité et des relations sociales qui y prévalaient et qui s'ancraient dans certains lieux publics : cafés, cercles, chorales, diverses associations, activités militantes, fêtes patronales, bal... ; intégration au logement de nouvelles formes de confort qui ont réduit ou ont fait disparaître certains lieux publics tels que lavoirs, bains-douches, fontaines...qui étaient des lieux de rencontre et d'échange.

On peut noter, également, que l'ethnologie urbaine a peu intégré dans son champ d'investigation et dans son approche ces dimensions de l'urbain. On peut dire qu'elle a opté plus pour une ethnologie dans la ville que pour une ethnologie de la ville. En faisant de l'ethnologie dans la ville, elle a privilégié l'étude des minorités ethniques ou bien des unités résidentielles qui répondaient plus ou moins à l'image du communautaire, de l'identitaire et d'univers à forte sociabilité et relations sociales fortement territorialisée dans l'espace public. C'est notamment le cas des minorités ethniques et plus largement de ce qu'on désigne du terme de "village urbain". La métaphore villageoise vise d'ordinaire à qualifier une manière d'être en ville cumulative des traits suivants : homogénéité du peuplement et des modes de vie ; relations sociales centrées sur le quartier ; densité des interconnaissances dans un espace local restreint ; importance des réseaux d'entraide et d'échange qui sont aussi des moyens d'exercice du contrôle social lié au voisinage ; lien social dans le quartier renforcé par le fait concret de la proximité et de la familiarisation ; maîtrise de l'espace public par les habitants à travers sa fréquentation quotidienne. On est connu et reconnu dans l'espace public du quartier ; l'espace public, théoriquement ouvert et accessible, peut se transformer en espace semi-privé particularisé du fait de l'appropriation et de l'usage quotidien.

D. POUR UNE ETHNOLOGIE DE LA VILLE ET DANS LA VILLE

Notre recherche se veut, à partir de l'exemple marseillais, une réflexion sur les faits de frontières dans l'espace urbain contemporain. On s'interrogera sur la perdurance, l'effacement ou la recomposition du territoire dans la ville en termes d'échelles d'appartenances, d'aires de référence, d'affirmation d'une identité locale; de confrontation des altérités, d'expressions culturelles et spatiales différenciées de l'habiter urbain.

Nous envisageons les territoires et les frontières dans l'espace urbain non comme un agrégat naturel de populations aux caractéristiques communes, une manifestation d'un "vouloir vivre ensemble" mais plutôt comme le résultat d'un processus socio-historique qui peut déboucher sur une conscience identitaire collective, une sorte de sentiment d'appartenance à un groupe et à un lieu, voire même un "style" pour reprendre la notion chère à Leroi-Gourhan²⁰.

Si la ville est faite de mobilité, elle est d'abord "la somme de nombreuses parties, de quartiers, de secteurs très différents, dont les caractéristiques formelles et sociologiques sont elles-mêmes très

²⁰LEROI-GOURHAN (A.).- *L'expérience ethnologique*.- Paris : Gallimard, p. 1821.- coll. "La Pléiade"

différentes²¹ ". Aldo Rossi précise que ces secteurs renvoient à des moments de la ville, une temporalité qui se définit à partir de trois caractéristiques qui fournissent autant de champs d'investigation :

- une fonction urbaine issue d'une histoire et de rapports sociaux spécifiques, définissant une organisation institutionnelle ou non du territoire, des activités économiques propres, les catégories sociales qui y vivent ;
- une forme urbaine, matérialité du territoire cumulative de tous les contenus pour reprendre l'expression d'Henri Lefebvre (Cf. " La révolution urbaine ") ; elle se construit donc en même temps que son paysage social, histoire à laquelle elle participe activement au point de peser lourdement sur les modes de reproduction sociale : culture locale, formes de l'appropriation de l'espace, mémoire collective et individuelle... ;
- une vie collective, en termes de sociabilité et de relations de voisinage ou plus simplement de comportements communs, de références communes à un système de valeurs, à une même conception de l'appropriation de l'espace.

A partir de là, l'émergence d'une identité locale semble dépendre de plusieurs conditions :

- une inscription socio-spatiale dans la durée : il faut donner du temps au temps ;
- une certaine similitude dans les conditions sociales d'existence, supposant l'existence ou la construction d'une certaine proximité culturelle²².
- une relative homogénéité morphologique du territoire définissant sinon des typologies architecturales communes, du moins des limites nettes, reconnues comme telles.

Cette recherche sur les territoires et les frontières comme construction socio-historique appelle de notre part quelques précautions méthodologiques :

1 - Sur la notion de quartier

Son utilisation exprime un véritable paradoxe. C'est au moment où le quartier, en tant que configuration territoriale, échelle de référence identitaire et d'appartenance sociale et résidentielle est en voie de disparition ou plutôt de recomposition que l'on éprouve le besoin de recourir à la notion de quartier : soit comme cadre géographique des actions publiques territorialisées (exemple : D.S.Q ; D.S.U.) soit comme cadre de recherche des sciences sociales (la sociologie et l'ethnologie urbaines, la géographie, etc...).

Le quartier, de par ses qualités identitaires ou communautaires supposées, serait une des réponses à certains problèmes sociaux ou bien à la délitescence du lien social. D'où, aussi, la vogue récente de l'idée de *proximité* réinvesties par les politiques publiques d'emploi, d'insertion, etc...

²¹ROSSI (A.).- *L'architecture de la ville.*- Paris : L'Equerre, 1981.

²²Au sens très large que l'ethnologie confère généralement au sens, au concept de culture : ensemble des comportements acquis, représentation du monde, culture technique, politique...

L'image du quartier est invoquée, souvent, pour stigmatiser le mode de vie urbain qui serait synonyme d'anonymat, d'aliénation, de vide sociale, d'anomie, de dissolution des solidarités et de fragmentation des liens sociaux. Le quartier serait l'opposé d'un monde urbain présenté sous une forme apocalyptique.

Plusieurs recherches ont conféré au quartier des qualités communautaires, identitaires ; en ont fait le lieu d'une vie sociale harmonieuse marquée par l'intensité des relations sociales, par des formes de solidarité et d'entraide faites de partage de valeurs et d'une culture locale forte et homogène. Le quartier est, alors, défini, comme valeur, comme essence qui cumule tous les traits d'une pseudo-évidence, d'un donné naturel. Définition produite par, à la fois, le sens commun et le savoir scientifique. Il présenterait, selon cette approche, les caractéristiques d'un isolat ou d'un petit univers (microcosme) autonome par rapport à l'ensemble urbain où il s'insère.

On pourrait dire que, de ce point de vue, le quartier présente des traits du mythe. De même, on confond quartier et communauté. En présupposant l'autonomie du quartier, on tend à en faire le réceptacle de tous les champs d'activités (économiques, commerciales, professionnelles, etc...) et des relations sociales des habitants. Ce qui réduit le champ territorial des relations sociales, des activités et des identifications des habitants. Ces derniers n'inscrivent pas toutes les manifestations et les expressions de leur existence urbaine uniquement dans le cadre étroit du quartier mais se situent au-delà en intégrant d'autres espaces de la ville. Leur réseau de relations et d'activités articule différentes unités territoriales de la ville et peuvent s'inscrire dans une échelle plus large.

La question qui se pose immédiatement est celle de la définition des limites du quartier. Les habitants, quand on les interroge pour leur demander de fixer les limites de leur quartier, éprouvent une certaine difficulté. Ils en ont une vision subjective et affective qui réfère à leur pratique quotidienne et banale de ce lieu. Le quartier peut renvoyer, dans ce cas, soit à leur voisinage restreint, soit à leur itinéraire quotidien constitué d'arrêts chez le commerçant, au marché, au bistrot, etc...

En croisant les différentes limites qu'ils proposent, on ne peut pas en déduire une délimitation et une définition synthétiques et stables. L'image qu'on en a trahit des limites territoriales variables et changeantes qui peuvent aller de l'unité de voisinage à une unité spatiale plus large. De même, les habitants définissent leur quartier plus par *différence* et par *exclusion* d'autres quartiers ou d'autres populations avec lesquels elles peuvent partager une certaine proximité spatiale.

Les limites administratives du quartier correspondent rarement aux limites définies par les habitants. Si l'on se réfère aux limites INSEE, on a affaire, alors, à un quartier regroupant différentes unités résidentielles : le noyau villageois, les cités H.L.M., les lotissements, etc... Par contre, si l'on se réfère aux délimitations proposées par les habitants, on a affaire à un quartier plus éclaté, plus fragmenté et plus réduit. Dans ce cas, le quartier peut se restreindre au noyau villageois ou bien aux cités suivant le processus d'identification par différenciation ou opposition. On invoque des différences liées à l'ancienneté et à la profondeur ou non de l'enracinement dans cet espace ou à l'homogénéité du peuplement (homogénéité culturelle, ethnique, professionnelle, résidentielle, etc...).

Bref, “ perçu comme un bloc de l’extérieur, le quartier est en fait marqué par son hétérogénéité culturelle et sociale interne²³ ”. Il nous faut donc refuser tout cliché généralisateur : la banlieue, l’espace de l’exclusion, le “ Bronx ” ou à l’inverse, “ le village dans la ville ” unitaire, lieu mythique d’une sociabilité harmonieuse. Il est donc nécessaire de travailler en même temps sur ce qui unifie et sur ce qui différencie socialement, culturellement et symboliquement.

2 - Sur la notion d’échelle

La notion d’échelles spatiales, appliquée à l’espace urbain, permet d’appréhender le territoire de la ville non pas comme une unité spatiale homogène mais comme un espace *composé*, formé de la sédimentation et de l’articulation de ses multiples sous-territoires. La notion de sédimentation est importante car elle introduit de la temporalité (urbaine, architecturale, sociale, historique, économique, etc...) dans l’espace. Elle lui confère, de même, une dynamique par rapport à l’histoire de sa formation et de son évolution, aux pratiques d’habiter, aux identités sociales et territoriales qui lui donnent sens.

Cette manière d’aborder l’urbain permet d’envisager la multiplicité des rapports aux territoires qui s’établissent dans la ville sans les figer ni surdéterminer le local. Car la prise en compte des échelles spatiales des pratiques — sociales et territoriales — induit des déplacements de perspectives qui, à chaque fois, donnent un éclairage nouveau selon que l’on considère le groupe social au niveau de la petite échelle (exemple de l’unité résidentielle et du quartier) ou bien au niveau des autres unités territoriales proches ou lointaines ou encore au niveau de l’ensemble urbain.

Ces “ glissements ” et emboîtement des territoires, et le déplacement de perspective qu’elles nécessitent, sont le lieu de tension entre différentes polarités caractéristiques de l’urbain : continuité / discontinuité ; localisme / mobilité ; pratiques centripètes / pratiques centrifuges ; proximité / distance.

Chaque échelle territoriale renvoie, du point de vue des représentations, à une certaine image qui peut être de l’ordre du vécu ou bien du stéréotype.

C’est ainsi qu’on associe à :

— *l’espace du proche*, le cercle des relations familiales, de voisinage ou d’interconnaissance et les sentiments de protection, de maîtrise, d’ancrage...

— et à *l’espace du lointain*, les relations diffuses relevant de l’anonymat, de la mobilité, de l’impersonnalité, de l’étrangéité...

Mais il ne faudrait pas attribuer à ces polarités des valeurs positives ou négatives absolues. C’est, au contraire, à travers le rapport singulier que nouent un individu ou un groupe avec chacune de ces échelles territoriales et c’est à partir du sens qu’ils donnent à ces relations et aux pratiques qui les actualisent, qu’il faudrait rechercher les valeurs qui leur sont données.

²³SEGALEN (M.).- *Nanterriens, des familles dans la ville : une ethnologie de l’identité*.- Toulouse : Presses Universitaires du Mirail, 1990.

L'exemple de la mobilité des jeunes résidant dans les périphéries urbaines illustre bien la nécessité de relativiser les valeurs associées à l'espace proche ou lointain. Car tout en s'identifiant à leur lieu de résidence, les jeunes — notamment issus de l'immigration — inscrivent leurs pratiques de mobilité dans des réseaux qui transversalisent les appartenances territoriales. Certains d'entre eux vont au Centre-Ville ou dans d'autres quartiers pour échapper au contrôle et à la visibilité qui caractérisent leur espace résidentiel.

La notion d'échelle a été inscrite, dès le début et de façon explicite, dans notre approche de la question des frontières dans l'espace urbain marseillais saisies à la fois au niveau macro et micro. Nous avons refusé de porter notre regard uniquement sur la macro-frontière entre les Quartiers-Nord et les Quartiers-Sud de Marseille, et nous avons affiné ce découpage afin d'intégrer, dans une perspective comparative, les micro-frontières à l'échelle de chaque quartier, faisant partie de nos terrains d'enquête, pour ensuite les articuler aux autres paliers — inter-quartiers et ville dans son ensemble. Cette variation et ce croisement d'échelles nous permet de répondre à notre question initiale : *comment est habitée la ville ?*, de quelle manière les différenciations culturelles, les formes de sociabilité, les appartenances, les pratiques se territorialisent de façon singulière dans un espace urbain souvent décrit comme le lieu de l'indifférenciation, de l'homogénéisation et de la perte des identités.

3 - Sur la notion de frontière

La notion de frontière appliquée au territoire urbain, telle que nous la concevons, ne s'apparente pas à une frontière géographique ou à une barrière infranchissable délimitant des territoires autonomes, totalement discontinus sans aucune communication (sociale, urbaine, équipement, voirie, etc...). De même, la frontière n'a pas un contenu ni une forme figés telles que les limites administratives ou les limites d'un Etat-Nation qui requièrent une réglementation, une régulation et un contrôle institutionnel des passages d'un territoire à un autre.

La frontière ne correspond pas à une rupture radicale de communication et de relations mais témoigne de la tension et du conflit qui les animent.

Elle est, fondamentalement, une construction à la fois sociale et symbolique qui peut, par ailleurs, s'appuyer sur des éléments territoriaux, architecturaux, topographiques ; donc sur une matérialité pour donner une certaine consistance et *naturaliser* son existence. Ce qui correspondrait à une sorte d'amnésie des conditions même de sa construction et des logiques de son instrumentation dans le champ des relations sociales.

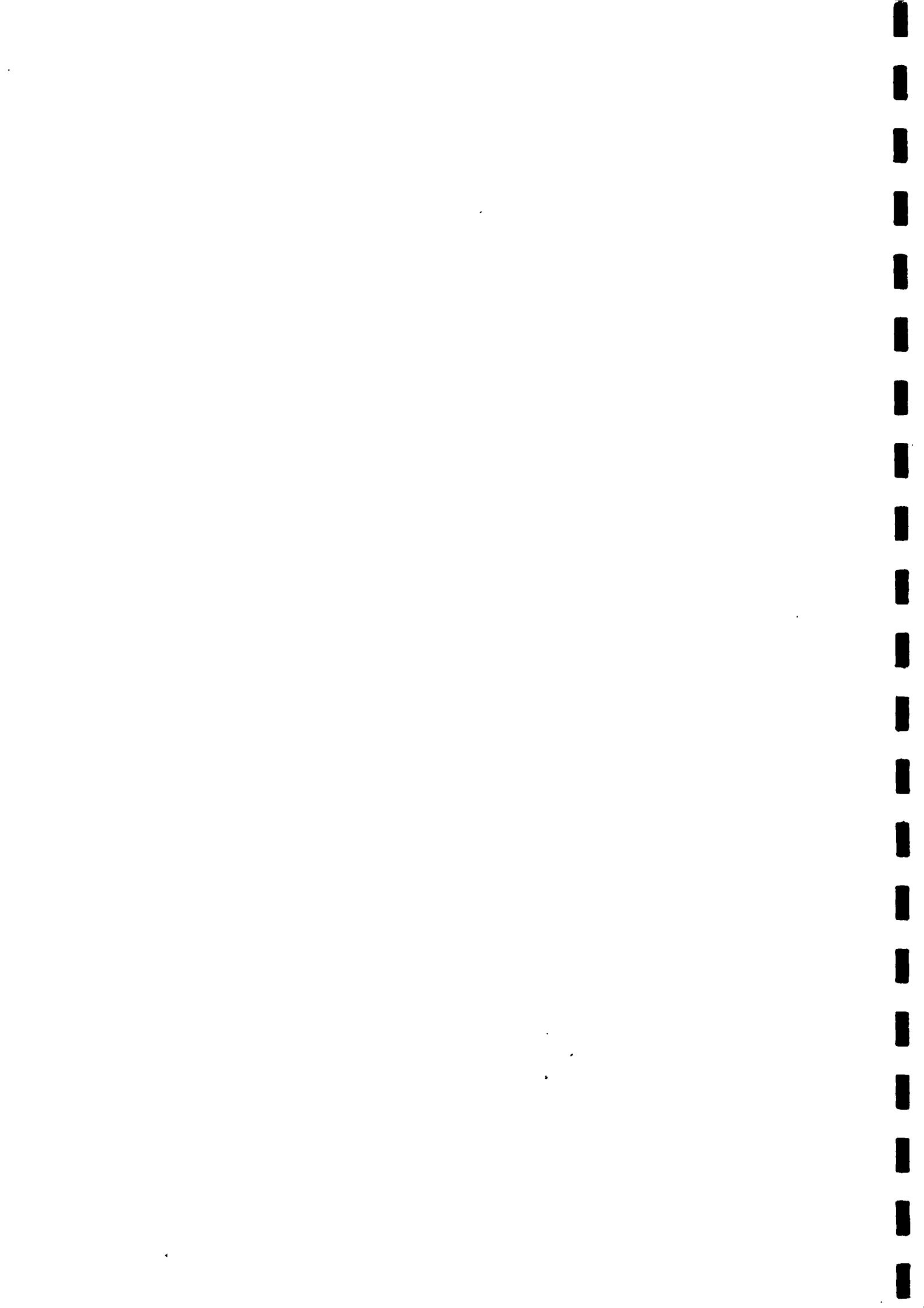
Insister sur la dimension " constructive " de la notion de frontière c'est lui donner une acception problématique, ouverte ; c'est, aussi, l'inscrire au centre des luttes et des conflits de catégorisation, de désignation et de qualification des groupes résidentiels concernés et de leur territoire d'habiter. La notion de frontière est également cumulative de plusieurs ordres servant de référents au discours tenu sur ces frontières. Ces ordres peuvent être constitués de différents éléments hétérogènes, auxquels le discours sur les frontières donnent une certaine cohérence pratique, relevant soit de l'identité, soit du partage des traits communs liés à l'histoire, à l'origine

sociale, ethnique, culturelle, soit à une relative homogénéité morphologique du territoire définissant sinon des typologies architecturales (cabanons, village-rue, pavillons, cités H.L.M. — barre, tours — , etc...) communes, du moins des limites nettes reconnues telles (exemple des limites paroissiales) ; à partir desquels un ordre de proximité et de distance, de ressemblance et de différence sera établi. C'est pourquoi il est nécessaire d'observer une certaine distanciation critique — c'est le propre même de l'enquête ethnologique — par rapport au discours tenu sur les frontières, qui a tendance à les naturaliser et à les présenter comme un donné dont l'évidence interdit le questionnement, et de faire la part des *indicateurs de frontières* de ceux relevant des catégories symboliques du discours et du sens social qui leur est donné.

L'intérêt que revêt la notion de frontière appliquée au champ urbain réside dans l'articulation qu'elle opère entre *identité* et *territoire*. Elle permet, alors, d'envisager la question du rapport d'un ou de plusieurs groupes sociaux et résidentiels à leur territoire d'ancrage et, en même temps, aux autres. La relation au territoire d'habiter est également relation aux autres groupes partageant ce territoire ou situés à ses limites. Tout en sachant que ses limites peuvent être variables : extensibles ou compressibles. Dans ce cas le territoire urbain, en question, ne correspond pas seulement à sa matérialité spatiale mais renvoie à des formes de territorialités dans la mesure où il est approprié, qualifié, nommé et marqué par une présence qui se veut singulière et spécifique. La frontière acquiert une certaine consistance par le fait même de sa territorialisation. Celles-ci sont abordées à partir des formes de sociabilité et des échelles de la pratique spatiale.

C'est cette volonté de singulariser le territoire et de lui donner une valeur presque d'emblème qui nous amène à parler d'identité et d'appartenances territoriales. Ces identités territoriales, dont les registres et les sources de légitimation sont multiples (mémoire, ancienneté, appartenance à un groupe dominant, autochtonie, identité nationale, valeurs...), s'organisent et cristallisent la tension entre différentes polarités : l'allogène / l'exogène ; le légitime / l'illégitime du lieu ; " Nous " / " Eux " ; proximité spatiale / distance sociale ; proximité sociale / distance morale, etc...

Donc ces frontières expriment des enjeux quotidiens à la fois identitaires, territoriaux et symboliques.



4 - Sur la notion d'ethnicité²⁴

Les liens sociaux au sein de nos trois terrains sont marqués par la tension, l'affrontement et, également, par des pratiques d'évitement et de stigmatisation d'une partie des habitants. Les populations les plus visées, dans ce cas, et vis-à-vis desquelles on veut se différencier - et dont la présence est considérée comme illégitime et perturbatrice de l'ordre normatif du quartier - sont essentiellement les populations immigrés. Le consensus observé autour de ces populations, traités comme ensemble homogène et spécifique, est un des vecteurs majeurs de production identitaire des groupes dits de souche.

Cette stigmatisation et cette construction du groupe des populations immigrées comme pôle négatif de référence s'inscrit dans un processus complexe de construction sociale de la figure de " l'étranger ".

Cette construction sociale de l'étranger, proche spatialement mais maintenu dans une distance sociale et symbolique, est véhiculée à travers différentes formes et expressions dont celle de l'*ethnicisation* des relations sociales. De cette manière on tend à enfermer un groupe, celui des immigrés, dans un registre identitaire et culturel unique et homogène référant au partage, supposé, par tous ses membres d'une même origine et d'une même appartenance ethnique.

Un des effets d'une telle représentation est la radicalisation de l'altérité de ce groupe et de son extériorité au quartier. Même si sa présence est ancienne et même s'il partage certains référents culturels.

L'approche des relations sociales en milieu urbain en terme d'ethnicité n'est pas seulement due au discours du sens commun mais , aussi, à une tendance récente en sciences sociales à appréhender ces territoires selon les catégories du communautaire, de l'identitaire et du culturel. Cela en référence à l'archétype du ghetto américain qui véhicule une image à la fois de violence, d'affrontements avec la société locale et des expressions culturelles et identitaires spécifiques opposées et radicalement différentes de celles des groupes sociaux dominants. L'ethnicité est considérée, dans ce cas, en tant que fait culturel qui aurait sa propre autonomie d'engendrement en référence aux traits culturels du groupe des immigrés, puisqu'il s'agit essentiellement d'eux, sans perspective de changement, d'ouverture et de renégociation individuelle ou collective de ces traits et de la forme de leur bricolage en contact avec la société d'accueil. Selon cette perspective, l'ethnicité est moins de l'ordre de la culture, définie de façon essentialiste, mais de l'ordre des rapports sociaux dans le cadre desquels se met en œuvre un *procès d'ethnicisation*. L'ethnicité,

²⁴La bibliographie à ce sujet est de plus en plus importante ; abordée essentiellement à partir des thèmes du modèle français d'intégration et de citoyenneté et de la question des banlieues. Citons, à titre d'exemple, trois ouvrages :

— l'un représentatif de la littérature anglo-saxonne :

BARTH (F.).- " Les groupes ethniques et leurs frontières " dans *Théories de l'ethnicité*.- PONTIGNAT (Ph.), STREIFF-FENART (J.).- Paris : P.U.F., 1995, 270 p.- coll. " Le Sociologue ".

— deux autres relevant du débat interne à l'ethnologie et à la sociologie française :

ALTHABE (G.).- " Vers une ethnologie du présent " dans *Vers une ethnologie du Présent*.- ALTHABE (G.), FABRE (D.), LENCLUD (G.) sous la dir.- Paris : M.S.H., cahier n°7, 1992, 259 p.- coll. " Ethnologie de la France ".

WIEWORKA (M.).- *La démocratie à l'épreuve : Nationalisme, populisme, ethnicité*.- Paris : La Découverte, 1993, 174 p.- coll. " Essais ".

revendiquée ou assignée, est un rapport social et une catégorisation symbolique socialement construite.

Si nous utilisons le terme d'ethnisation c'est dans son acception dynamique, en tant que processus, et , également, parce que dans nos terrains nous avons pris la mesure de son importance dans la construction symbolique des frontières spatiales et territoriales. L'usage que nous faisons de cette notion n'a de validité que dans la mesure où elle s'articule à une parole habitante, à un imaginaire et à des représentations dont la préoccupation centrale est de produire des barrières, de signifier des distances sociales, culturelles et territoriales à travers le langage propre à la stigmatisation, au stéréotype, au racisme...

Nous arrivons au terme de ce chapitre introductif à notre analyse des faits de frontières et des variations culturelles dans l'espace marseillais. Nous l'avons voulu délibérément long car il nous a semblé que l'ethnologie urbaine est à un tournant de sa courte histoire.

Le foisonnement actuel de travaux ayant l'espace urbain, la ville comme terrain d'enquête, le croisement sur un même objet de problématiques, de concepts, de méthodes, issues de l'ethnologie classique, de l'anthropologie urbaine anglo-saxonne ou de disciplines voisines comme la sociologie, la géographie, l'histoire et l'architecture méritait que l'on se pose quelques questions d'ordre épistémologique.

En outre, dans un programme de recherche consacré aux frontières, thème peu usité dans l'analyse de l'espace urbain, il nous a semblé indispensable de montrer la spécificité d'une telle problématique au regard des frontières plus évidentes séparant des nations, des régions ou des " pays " .

Enfin, le choix de notre terrain, Marseille, ville passionnante à tous égards pour des ethnologues, pose une question réelle : il existe à propos de cette ville une littérature abondante mais au sein de laquelle curieusement l'ethnologie est encore trop peu présente.

Notre enquête sur les frontières et les territoires de Marseille pourra donc commencer à combler cette lacune.

II. MARSEILLE :

IDENTIFICATION D'UNE VILLE

Marseille présente, pour qui se place dans une perspective ethnologique un intérêt considérable : première ville française historiquement parlant, elle est profondément marquée par son double rapport au grand large méditerranéen dont elle est issue, et au terroir qu'elle investit au point, aujourd'hui, de se confondre avec lui et de présenter cette caractéristique rare d'une ville dont la banlieue est dans la commune, elle-même véritable agglomération d'anciens noyaux villageois devenus faubourgs industriels ou résidentiels.

Ville carrefour, du transit et de l'accueil de populations venues de Provence et des autres régions limitrophes mais aussi du bassin méditerranéen, ville donc aux identités territoriales et socio-ethniques multiples mais en même temps, et paradoxalement, à la culture locale fortement homogène (" les Marseillais "), marquée par une capacité intégratiste, un relatif isolement et une traditionnelle opposition frondeuse au pouvoir central. Ville enfin confrontée à une crise aux dimensions multiples, à des processus complexes de recomposition et à une interrogation fondamentale sur son avenir.

Au sein d'une aire urbaine qui englobe une grande partie des Bouches-du-Rhône, Marseille qui s'est désindustrialisée au profit de l'Etang de Berre et de l'est aubagnais connaît une baisse démographique dont le pays d'Aix et d'autres villes moyennes bénéficient ainsi qu'une paupérisation accélérée en particulier au sein des Quartiers-Nord et nord-est de la ville. Ce dernier aspect renforce l'existence d'une frontière entre le nord et le sud de la cité phocéenne, présente dans les pratiques et les représentations depuis quelques décennies.

Mais, avant d'en arriver là, il nous faut restituer l'histoire des frontières, tout au moins des limites territoriales internes et externes à la cité qui ont marqué et marquent la mémoire, les représentations ou les pratiques socio-spatiales des marseillais.

Marseille, si l'on s'intéresse à son découpage territorial, présente des avantages considérables. N'est-elle pas souvent présentée comme l'agglomération, sur un terroir très important (trois fois Paris intra-muros), d'unités distinctes, de villages et de quartiers. Construire une typologie des quartiers marseillais est pourtant plus compliqué qu'il n'y paraît au premier abord. Regardons par exemple une carte de Marseille où s'inscrivent les dizaines de noms de quartiers (environ 100) qui subdivisent à l'envie les arrondissements fabriqués récemment et auxquels seuls les techniciens et les élus font référence. La population parle de L'estaque et non du 16^e arrondissement, de Saint-Giniez et non du 8^e, de la Plaine et non du 5^e arrondissement. Cette toponymie mérite qu'on s'y

arrête. Elle constitue un mode d'entrée commode car elle renvoie aux formes historiques de la formation des unités territoriales dans cette ville, parce qu'elle constitue la trace matérielle des modifications profondes de la morphologie et de la société locale.

Que peut-on dire de cette liste de noms de quartiers ?

En premier lieu qu'une répartition sommaire fait apparaître majoritairement deux types de noms :

— ceux qui font référence à l'organisation paroissiale de la ville et du terroir. Exemple : l'ensemble des quartiers dont le nom invoque un saint patron. A cela s'ajoutent les quartiers qui portent un nom lié à l'organisation de l'église. Exemples : le Chapitre, la Conception, les Chartreux.

— ceux qui font référence aux domaines bastidaires qui doublent la ville, ont fait l'objet d'un investissement très important de la part de la bourgeoisie marseillaise. Exemples : la Barasse, la Treille, la Millière, la Timone, les Caillols, Menpenti, la Valentine, la Panouse.

Si l'on ajoute à cela les noms des " cités " — grands ensembles de la périphérie, au nord, au nord-est, mais aussi au sud de la ville — véritables quartiers dans le quartier, l'armature bastidaire du terroir marseillais s'y retrouvant presque dans sa totalité : la Castellane, la Bricarde, les Flamants, Font-Vert, la Busserine au nord ou la Sauvagère et la Pauline au sud. Il faut noter pour être exact que ces cités n'échappent pas non plus à une nomenclature d'origine religieuse : Saint-Tronc, Saint-Barthélémy, Petit-Séminaire.

Il reste enfin un certain nombre de noms évoquant un site : le Roucas-Blanc, les Cinq-Avenues, la Pointe-Rouge, Beauvallon, La Viste, la Plaine, auxquels s'ajoutent quelques lieux-dits évoquant l'existence de hameaux avant l'urbanisation, tel le Rouet.

Il est remarquable de constater que les activités économiques ont très peu marqué la toponymie hormis les inévitables madragues : la Madrague-Ville, la Madrague-de-Montredon. C'est peu au regard de l'importance de l'industrie dans la constitution de nombre de quartiers.

Enfin, il est encore plus remarquable de constater qu'il n'y a pratiquement pas d'effets des grandes migrations, qui construisent génération après génération la population marseillaise, sur la toponymie de cette ville. Même si ce constat doit être nuancé (ne désignait-on pas au début du siècle le quartier de la Belle-de-Mai comme la Petite Italie, Saint-Mauront, la Petite Sicile et aujourd'hui le quartier Belsunce et de la Porte d'Aix, le quartier arabe) il renvoie sans doute à une réalité : l'absence stricto sensu de ghetto dans l'histoire de Marseille. Même la Jusataria, le quartier des juifs de la cité médiévale, proche de l'église Saint-Martin, sur l'emplacement de l'actuelle rue Colbert, n'a pas pris les formes aussi achevées que celles des ghettos de Venise, de Cordoue, a fortiori des ghettos de l'Europe du nord.

Mais cela ne veut pas dire pour autant qu'il n'y eut pas de formes spécifiques de l'implantation territoriale des vagues d'immigrés à Marseille. Nous y reviendrons plus loin. Mais pour ce qu'il dit, et pour ce qu'il ne dit pas, ce rapide panorama des noms de quartiers à Marseille peut servir d'introduction à un essai de typologie des quartiers marseillais.

Pour cela, il est nécessaire de retracer, de l'époque médiévale à aujourd'hui, les grandes phases de sa croissance morphologique et de son mode d'organisation sociale. Trois grandes périodes se détachent nettement :

— Celle qui définit solidairement et paradoxalement une ville-port, ville dense agglomérée autour des quais, à une ville-campagne qui organisent le rapport de la cité phocéenne à son terroir.

— Celle qui fait de Marseille au XIXe siècle la grande capitale industrielle-portuaire, populaire et cosmopolite du monde méditerranéen.

— Celle, enfin, qui depuis la seconde guerre mondiale fait accéder Marseille à l'âge de l'urbanisation généralisée à l'ensemble de son terroir mais qui instaure dans le même temps l'âge de la ségrégation.

A. VILLE-PORT ET VILLE-CAMPAGNE

Marseille, ville port née de la mer et de l'aventure grecque quelques 600 ans avant notre ère, est aussi une ville campagne parce que son terroir a contribué, au moins autant que la mer à l'imaginaire local et à son mode d'organisation territoriale.

Marseille, en effet, de l'origine phocéenne ne devient une grande cité qu'en établissant sa domination sur le vaste territoire qui environne la calanque portuaire initiale. Cela lui permet de posséder les éléments indispensables à la vie d'une cité maritime au sens grec du terme : à la fois port abri et ville entrepôt dont la capacité à vivre en symbiose avec son territoire joue un rôle décisif dans le développement même de son activité maritime ainsi que des formes de sa croissance urbaine.

Le territoire marseillais est donc triple :

— Un grand territoire formé à l'ouest par le delta du Rhône et l'Etang de Berre, le pays d'Aix au nord et la vallée de l'Huveaune à l'est ; il définit aujourd'hui de fait l'aire métropolitaine marseillaise. Hors des limites communales, il est donc hors du champ de notre recherche. Il mériterait une réflexion autonome en termes d'analyse des processus identitaires et de l'évolution des frontières socio-symboliques.

— Le terroir marseillais, plus petit mais possédant néanmoins de grandes proportions bien à l'abri des chaînes de collines des massifs de l'Etoile, de la Sainte Baume, du Garlaban et de Marseilleveyre. Parsemé de noyaux villageois, il fournira longtemps à la cité phocéenne sa subsistance et les lieux de villégiature de ses élites : les fameuses bastides, sortes de " terra ferma " à la vénitienne, il est vrai moins somptueuses sur le plan architectural, mais que les négociants marseillais, qui n'entretiennent qu'un rapport fonctionnel et lucratif avec la mer et le port apprécient au point, selon Stendhal de leur faire perdre la raison. Ce terroir, gagné très largement par l'urbanisation forme aujourd'hui les limites d'un territoire communal qui atteint en superficie presque trois fois Paris intra-muros. Cette absorption quasi totale du terroir avec ses noyaux villageois, ses paroisses rurales et ses domaines bastidaires dans son périmètre urbain

explique très largement pourquoi Marseille ne possédera pas de banlieues où plutôt qu'à Marseille, la banlieue est dans la ville avec les effets que l'on devine sur les processus identitaires.

— La ville dense, bâtie autour de son port que nous saisissons, en remontant le temps à partir de sa période médiévale parce que sa trace matérielle possède encore une réelle présence dans la morphologie urbaine. C'est en effet à cette époque que prend forme l'organisation territoriale de la cité et que se définissent des frontières intra urbaines, institutionnelles, sociologiques ou symboliques dont la perdurance traversera l'âge classique et ne sera réellement remis en cause qu'après la révolution et le début de l'âge industriel.

Notre incursion dans la ville médiévale, dans le cadre d'une recherche sur la formation du territoire de Marseille ne prétend pas " raconter " l'histoire de cette ville mais puiser dans le matériau historique des éléments propres à instruire notre problématique.

Nous essaierons de suivre, à travers la littérature géo-historique, l'évolution historique des divisions morphologiques du territoire dans sa dimension institutionnelle d'une part et d'interroger, d'autre part, leur expression sociologique, identitaire, symbolique... Articulant, de la sorte les compositions territoriales aux configurations sociales de la société marseillaise au Moyen-Age.

Cette approche de la ville à travers ses formes de territorialité, et la dialectique qui lui est sous-jacente (espace / société), nourrie des différentes médiations pratico-symboliques répond à des préoccupations contemporaines propres à un champ disciplinaire (l'ethnologie urbaine) n'est pas aisée à mener quand on l'applique à la ville, dont l'ancrage historique est situé dans le passé lointain (Moyen-Age).

Nous nous trouvons, alors, confronté à une double difficulté :

— La première est liée au regard même que nous portons sur la ville ancienne à partir de notions, de concepts et de problématiques forgés au contact d'autres réalités urbaines. La question qui se pose est de savoir de quelle manière adapter un regard présent à un " objet " ancien ?

— La deuxième difficulté est inhérente non pas au manque de sources et d'archives mais à leur nature et à leur capacité à répondre à nos interrogations. L'exploitation de ces éléments s'apparente souvent au " bricolage " et se fait de manière biaisée ; avec le risque de faire dire au document plus qu'il n'en contient. Ajoutez à ceci les incertitudes et les imprécisions d'une littérature et les contradictions et polémiques du débat des historiens marseillais²⁵.

L'ethnologue se trouve doublement " étranger ", d'une part au regard de la période historique à laquelle il se réfère et d'autre part au débat des historiens ne sachant opter pour tel ou tel afin d'appuyer ses recherches. Marcel Roncayolo exprime bien les imprécisions et les approximations qui caractérisent ses productions. Il écrit qu'" Il est difficile de retrouver à la fois la topographie ancienne et la trace successive des civilisations dans une ville, qui fut à plusieurs reprises détruite et reconstruite sur place. Marseille est une ville pauvre en ruines antiques et son passé médiéval

²⁵Les controverses sur les traductions du latin, sur l'emplacement des remparts successifs et sur les noms de rues illustrent cette difficulté.

apparaît peu dans le paysage actuel. Seuls les remparts du XVII^e siècle ont laissé une marque évidente dans la structure urbaine actuelle. Il fut longtemps nécessaire d'interpréter des textes plus ou moins ambigus, extrapoler à partir d'éléments discontinus et difficiles à dater pour juger de l'extension progressive de la ville et de son plan²⁶ ”.

La littérature historique sur la ville de Marseille si elle aborde la naissance de la ville, son évolution et son extension territoriale le fait presque exclusivement en terme de topographie et de division institutionnelle de l'espace urbain.

La dynamique de la ville est surdéterminée par le politique que ce soit à l'échelle interne de la ville ou bien externe. C'est une ville vue d'en haut.

Nous possédons des informations riches et diverses, voire contradictoire, sur l'organisation formelle et sur l'importance du rôle politique de certaines institutions tels les corps de métier, des corporations, les confréries... ; par contre leur “vie intérieure”, leur liens sociaux (sociabilité, entraide, rites...) et leur forme de territorialisation (localisation, appropriation de l'espace, marquage...), nous échappent. De même, si nous pressentons l'importance du fait de quartier dans l'organisation et l'animation de la vie urbaine et comme unité d'appartenance et de référence, nous ne disposons pas d'éléments qui racontent ces pratiques socio-spatiales.

La quotidienneté des différentes unités territoriales urbaines (rues, places, quartiers...) n'est rendue que sous forme normative de lois prescrivant ou proscrivant les formes de leur usage ; ou bien sous forme de relation d'événements “extra-quotidien” comme la fête ou l'entrée royale, espace-temps où la société se mobilise et se met en scène donnant à voir les valeurs hiérarchiques et statutaires qui la régissent, faisant défiler ses différents groupes et acteurs politiques, économiques et religieux, et investissant les lieux chargés de symboles de l'espace urbain, (l'Eglise, l'Hôtel de Ville, les remparts...).

Quant au quotidien de la rue, du quartier, du rapport espace privé-public, des formes de sociabilités publiques, de solidarité, de voisinage il n'est évoqué que de manière éparse et inconsistante²⁷. Néanmoins, notre enquête ethno-historique nous permet d'ordonner des éléments d'ordre topographique, socio-économique et institutionnel afin de répondre modestement à notre problématique des faits de frontière dans le territoire urbain.

La matérialité du territoire urbain marseillais, au Moyen-Age, est marquée par la présence du port, dans la partie méridionale de la ville, et des remparts qui l'enserrent au nord et à l'est ; ainsi que les buttes - des Moulins, des Carmes et de Saint-Laurent - qui dessinent sa topographie. Ces divers éléments morphologiques structurent la forme urbaine de la ville.

²⁶RONCAYOLO (M.).- “ Les grandes villes. Marseille ”, dans *Notes et Etudes documentaires* , n° 3013, 1963, 77 p.- Paris : La Documentation française.- p.11-12.

²⁷Il me semble que cette remarque s'applique particulièrement à la ville de Marseille au Moyen-Age et que nous disposons de plus d'éléments pour les périodes qui suivent.

Les remparts furent pour reprendre l'expression de J. Le Goff, " La base matérielle de l'identité urbaine de la ville médiévale²⁸ ". Leur fonction défensive est fortement soulignée. Néanmoins, ils ne sont pas synonymes d'enfermement et de clôture²⁹ mais nous les considérons en tant que frontière du territoire urbain qui permet de réguler et de maîtriser le rapport au terroir, à l'étranger et de contrôler le passage de toutes sortes de marchandises³⁰ et des hommes.

Les différentes portes qui jalonnent ces remparts assurent cette fonction de seuil c'est-à-dire de frontière et de passage. Elles sont le prolongement de certaines voies et rues qui partent de l'intérieur de la ville pour se greffer sur certains axes routiers (Aubagne, Toulon, Aix...) ou sur certains chemins ruraux qui irriguent les faubourgs et les bourgades du terroir marseillais.

Ces portes, par les activités qu'elles abritent (marché du travail, recrutement d'ouvriers, activités industrielles et artisanales dites " sales "...) sont le point d'appui de constitution de noyaux résidentiels qui sont intégrés dans la ville au gré de son agrandissement. D'autres éléments monumentaux structurent l'ordonnancement de ces noyaux résidentiels et ces faubourgs ; à savoir les édifices religieux (monastères, couvents) ou à fondations hospitalières et caritatives.

Gaston Rambert écrit, à ce sujet, que " L'élément du site le plus apte à recevoir et à fixer le trop-plein de la cité était, au sud-est, la petite plaine de la Canebière, contiguë à la fois à la ville et au Port, point de convergence des trois vallons de Saint-Martin, de Saint-Bauzily et de la rue de Rome. En outre, l'importance de la route d'Italie, qui précisément traversait ce bas-fond, n'avait fait que grandir depuis l'union de la Provence et du royaume de Naples. C'est (...) dans cette direction qu'il avait fallu à plusieurs reprises, déplacer les remparts ; c'est là aussi que naquirent dès le XIII^e siècle, puis se développèrent, de véritables faubourgs. (...) Plus tard, une petite agglomération s'y dessine, à peu de distance des murs (...) c'est le faubourg de la Calade, voisin de la porte du même nom, il s'étendra bientôt vers l'est sous le nom de faubourg de Sainte-Catherine. Au XIII^e siècle le développement va s'affirmer grâce au clergé régulier qui remplit l'office d'agent recruteur³¹ "

Ce texte fait la synthèse des différents éléments topographiques et monumentaux qui forment une sorte de " mémoire " matérielle de la ville médiévale.

D'autres caractéristiques, propres à la fonction urbaine de la ville, nous informent quant à l'analyse des configurations spatiales du territoire et à l'établissement d'une sorte de carte socio-topographique que contribuent à définir des rapports sociaux spécifiques, une organisation institutionnelle, des activités économiques et la présence de catégories sociales diverses.

²⁸Ces dernières lignes s'inspirent de LE GOFF (J.).- " L'Apogée de la France urbaine médiévale : 1150- 1330 ", dans *Histoire de la France urbaine. La ville médiévale*, sous la dir. de G. DUBY, t. II. (1980).- Paris : Le Seuil.- p. 189-404. Elles font référence aux trois fonctions indo-européennes de G. DUMEZIL.

²⁹Cette fonction n'est idéalement réalisée qu'en cas d'agression et de guerre. Ce à quoi Marseille n'a pas échappé.

³⁰L'exemple de contrôle de l'entrée du vin dans les ville est très connu.

³¹Le clergé possédait des fermes et des champs dans le terroir sur lesquels il faisait travailler des tenanciers et des ouvriers agricoles (note de l'auteur).

³¹RAMBERT (G.).- *Marseille, la formation d'une grande cité moderne : étude géographique urbaine.*- Marseille : Le Sémaphore, 1934.- p. 142-173.

Après 1069, Marseille est territorialement et administrativement divisée en deux villes, l'une dépendant de l'autorité de l'Evêque, et l'autre, soumise à l'autorité des Vicomte de Marseille. La ville épiscopale se trouvant au nord, en hauteur, quant à la ville vicomtale elle est basse située près du port. Une rue appelée Caisserie formait la limite entre les deux villes.

Cette division institutionnelle de la ville, entre deux juridictions différentes souvent opposés et parfois solidaires en cas d'agressions venant de l'extérieur, ne signifie pas séparation physique et absence d'échange et de circulation. Les habitants de la ville haute trouvent emploi autour du port de la ville basse.

L'organisation institutionnelle de la ville correspond à des formes de territorialisation spécifiques aux trois formes de pouvoirs qui se manifestent dans la ville ; à savoir le pouvoir religieux (par son poids monumental et topographique), le pouvoir économique (édifice de prud'homme, quais du port, places, marchés, rues d'artisans et de marchands groupés, ateliers...) et le pouvoir politique³².

A cette division, inhérente à l'organisation institutionnelle de la ville, correspondent ce qu'on pourrait appeler des faits de frontière, de différenciation de nature morphologique, fonctionnelle et de vie collective.

Il est indéniable que l'activité commerciale, industrielle et artisanale autour du port donne à la ville basse plus de densité, que traduisent les flux de population et de marchandise, les habitations plus nombreuses et resserrées, et qui représente en fait, selon l'expression de G. Rambert, le "centre nerveux du commerce marseillais".

Rambert écrit que " c'est la ville inférieure qui est, naturellement, de beaucoup le plus peuplée. Les habitations s'y pressent sans la moindre réserve d'espace libre, ne laissant le long du port qu'une grève étroite, qui deviendra un quai, non moins étroit, au début du XVIe siècle. Mais lorsqu'on s'éloigne vers la ville supérieure, l'agglomération s'éclaircit ; elle semble se séparer comme à regret des rives prestigieuses du port ; sa substance, encore pressée à l'intérieur de l'angle qu'encadrent les Moulins et les Carmes, se raréfie un peu plus haut. Pendant tout le Moyen-Age, la longue crête des Moulins et l'éperon qui lui fait suite à l'est constituent autant d'espaces nus : là où la raideur des escarpements n'en rend pas l'accès impossible ; ils portent des moulins à vent ou sont couverts de terrains vagues ; d'habitations, point³³ ".

Ce n'est pas la tentative, au XIe siècle, des évêques d'installer un port dans l'anse de la Joliette qui donnera plus de vie et plus de dynamisme à cette partie haute de la ville. Jusqu'au XVIIe siècle, la ville épiscopale est occupée pour près de la moitié de sa superficie par des fondations hospitalières, des couvents, des " ferrages ", des églises ; ainsi que les habitations de familles nobles et de riches propriétaires (G. Rambert). Le plan reconstitué par O. Teissier illustre clairement les différences de configurations morphologiques entre les deux villes.

³²Cf. LE GOFF (J.), *op.cit.*

³³Cf. RAMBERT (G.), *op.cit.*, p. 176.

Nous avons déjà signalé la densité des activités commerciales, artisanales et industrielles dans la ville vicomtale. Ces activités, leur distribution dans l'espace, les formes de spécialisations qu'elles revêtirent, leur fort encadrement par des organisations de groupes de métier, de confrérie, leur affiliation paroissiale, leur prud'homie ainsi que leur proximité voire, parfois, leur emplacement au rez-de-chaussée des habitations (c'est le cas des ateliers d'artisans) ont fortement marqué l'espace urbain. L'animation qu'elles généraient participaient de la vie publique et des relations sociales à l'intérieur des quartiers voire au-delà des remparts.

Ces formes de territorialisation des activités économiques donne à la relation entre espace public et espace privé une continuité et un enchevêtrement qui ne sera rompu que bien plus tard avec l'avènement de l'industrialisation³⁴.

La toponymie des quartiers et des places de la ville basse a gardé la trace des divers métiers qui les animaient et évoque leur spécialisation professionnelle. C'est le cas des quartiers de la Blanquerie, de la Draperie... Mais la toponymie n'est qu'un indicateur soumis aux changements divers de l'histoire. De plus, elle ne peut à elle seule nous informer des activités dominantes à un moment donné dans telle rue ou tel groupe de rues.

D'autres éléments, propres à la topographie, aux nécessités techniques, au besoin d'espace, à la communauté d'intérêt, aux catégories symboliques appliquées à tel ou tel métier (sale - propre, noble - vulgaire) aident à comprendre les formes de concentration des professions dans l'espace ; à leur intégration au centre de la ville ou bien à leur relégation en dehors des remparts.

Les craintes de voir le port s'embourber ont amené la ville à contrôler, en s'appuyant sur les lois édictées dans les statuts de la ville ou bien sur les prud'hommes élus par le Conseil. Cette crainte explique en partie, la concentration de certains métiers dont le besoin en eau, donc usant de l'eau des ruisseaux, est incontournable. C'est le cas des tanneurs dont l'emplacement n'est pas loin du port. L'activité de tannerie a donné le nom à un quartier de Marseille, portant le nom de Blanquerie.

On pourrait dresser une sorte de géographie des professions en suivant leur localisation et leur forme de concentration : " Ces industries (draperie, bonneterie, mercerie...) et leurs annexes, fabriques de serge, ateliers de teintureries, sont groupées sur une étroite surface, au milieu de la ville basse. Au contraire les travailleurs du bois, qui ne comprennent pas moins de quatre confréries sur les 26 que compte la ville sont répartis sur une grande longueur, le long du port : à l'Ouest, au pied de la colline Saint-Laurent, ce sont les tonneliers ; les maîtres de hache ou charpentiers maritimes, avec la majorité des menuisiers et des calfats, sont installés à l'extrémité opposée, dans les bas fonds gagnés sur le port, à proximité du *plan Fourmiguier* ou chantier de construction navales dont les sèpare seulement le rempart méridional³⁵ ".

D'autres métiers comme l'orfèvrerie, la verrerie, la broderie sont implantés dans l'espace résidentiel mêlant leur entrepôt et leur ateliers aux habitations et donnant parfois à la rue leur nom.

³⁴Nous verrons plus loin comment cette forme de territorialisation prendra un prolongement et plus de sens quand on traitera de la vie collective et des sociabilités publiques.

³⁵Cf. RAMBERT (G.), *op.cit.*, p. 179.

O. Teissier a relevé les noms des rues Hanceries et des Bannières (souvenirs des Croisades), Patinerie, Caisserie, Orfèvrerie, Draperie supérieure et inférieure, Bonneterie...

Cette organisation territoriale des métiers trouve un prolongement et se renforce des relations sociales qui tissent le réseau dense où le travailleur au Moyen-Age était tenu. L'organisation en association confraternelle, d'association corporative, confrérique, paroissiale avec leur expression religieuse (Saint-Patron), emblématique (bannière) et leur règles (prud'homme) participait à donner à ces groupes de métier une identité forte, à les insérer dans la cité et à participer à la sociabilité publique de type festif, religieux ou politique[\].

Comme l'écrit P. Korosek-Serfaty " La sociabilité confraternelle remplit plusieurs fonctions (...) : d'une part elle réduit les distances sociales, parfois ethniques, qui séparent les citoyens. D'autre part, elle définit des codes de conduites et donc un ordre public nouveau. Enfin, elle fonde une cohésion sur laquelle les pouvoirs politiques vont s'appuyer³⁶ ".

D'ailleurs, le système administratif de la ville s'appuie sur les prud'hommes élus par le Conseil pour faire observer les lois au sujet de l'hygiène, de l'entretien des rues et du port, de la qualité des marchandises, etc... Mais il serait abusif de confondre proximité et cohésion avec égalité sociale. " Tout au plus peut-on dire que la nécessité pour toutes les catégories de citoyens, de se côtoyer, les rendaient plus familiers des modes de vie différents des leurs³⁷ ".

Si nous pouvons disposer de plus d'éléments sur les activités professionnelles et leur expression territoriale, juridique et symbolique, nous manquons, par contre, d'éléments pour qualifier l'espace résidentiel, les formes de son appropriation, les pratiques d'habiter, la division sociale qui le traversait.

Nous ne disposons que d'informations inégales et disparates pour pouvoir traiter de cette dimension de la ville. D'où le risque de généralisation et d'imprécision qu'on pourrait rencontrer dans ce qui suit.

Avant le début du XIV^e siècle, Marseille était divisée en six quartiers ou sixains (sixenos) qui comprenaient les quartiers de Saint-Jean, les Accoules, Saint-Jacques, Saint-Martin, La Calade et la Draperie.

Puis la ville procéda à un changement dans le découpage des quartiers les réduisant au nombre de quatre : Corps-de-ville, Blanquerie, Cavaillon et Saint-Jean. La réalité administrative de ces unités territoriales se traduit par le maintien de l'ordre qui s'y exerce et la réglementation de la vie quotidienne.

Selon A. Fabre " Les quatre quartiers de Marseille avaient chacun un capitaine nommé annuellement par le conseil de la commune ; ce capitaine, qui était toujours un citoyen considérable, commandait une compagnie de volontaires choisis dans la bourgeoisie et dans le

[\] BREMOND (E.).- *République de Marseille : 1211-1253. Son origine, son organisation, sa fin.*- Marseille : Aubertin et Rolle, libraires-éditeurs, 1905.- 72 p.

³⁶ KOROSEK-SERFATY (P.).- " Le public et ses domaines. Contribution de l'histoire des mentalités à l'étude de la sociabilité publique et privée ", dans *Revue Espaces et Sociétés*, n° 62-63, 1990, Paris : L'Harmattan.- p.42.

³⁷ Cf. KOROSEK-SERFATY (P.)., *op.cit.*, p.43.

corps d'artisans du quartier³⁸ ". Le même auteur écrit que chacun de ces quatre quartiers portait une enseigne qui le distinguait des autres.

Mais au-delà de ce découpage administratif, comment s'inscrivait la réalité de ces quartiers dans le territoire de la ville ? Etait-ce " seulement un morceau de ville", ou bien peut-il être plus que cela : un milieu de vie, une image de référence dotée d'efficacité sur les comportements, un dispositif régulateur de la vie urbaine, voire le cadre pertinent ou même l'enjeu d'actions collectives spécifiques ?³⁹ ".

Un des éléments structurant de la vie collective en milieu urbain est la relation étroite établie entre lieu de travail et lieu de résidence qui favorise la porosité des frontières entre l'espace privé et l'espace public. Les implications d'un tel enchevêtrement sont importantes au niveau de la densité des liens sociaux et des diverses formes qu'il revêtent soit de l'ordre du voisinage, de la parenté ou de l'appartenance aux confréries et corporations ou bien à l'affiliation à une paroisse ; avec des rythmes que scandent les rituels de processions et les fêtes de Saint-Patron.

Autre implication du rapport travail - résidence est la proximité qu'il ménage entre des catégories sociales diverses et dont les conditions de vie sont inégales. Les ouvriers côtoient les maîtres et les riches les pauvres.

La fonction du port, comme lieu d'échange et d'ouverture sur d'autres horizons, favorisait ce brassage. " Là, écrit Rambert au sujet de la ville basse, sont établis les armateurs, les consignataires, les négociants, les changeurs surtout, (...) ; là sont les entrepôts, certains aménagés dans l'épaisseur même des quais, d'autres installés, comme au temps des Grecs, dans les caves, le long des ruelles qui dévalent de Saint-Laurent vers le port ; là encore se trouvent les boutiques où l'on détaille les produits exotiques, principalement les épiceries et la droguerie, les marchés publics appelés mazaux où s'approvisionnent la population urbaine (...) "⁴⁰ ".

Si les quartiers sont plus connus pour les activités économiques qui s'y déroulent ils le sont moins quant aux groupes sociaux qui les occupent. Une chose est établie : il n'y a pas de ségrégation ni de distance sociale topographiquement marquées. La ségrégation sera nettement et territorialement établie à Marseille au XVIIIe siècle sanctionnant de la sorte le " dédoublement de la ville " selon l'expression de M. Roncayolo et le glissement socio-territorial de la ville vers la rive neuve au sud du port.

Cette proximité spatiale, n'est pas synonyme d'égalité sociale et ne s'exerce que dans les " strictes limites de l'ordre social établi ".

" Les anciennes familles et les enrichis du négoce écrit F. Tavernier, avaient leur maison dans la ville et restaient attachés au quartier, à la paroisse des ancêtres. Le Mirabeau logeait sur la place de Lenche, les Valbelle au coeur des petites rues qui descendaient le port. La grande-rue avait l'Hôtel de Cabre, la rue Caisserie celui du chevalier Marin. La Maison diamantée jouxtait l'Hôtel

³⁸FABRE (A.).- *Les rues de Marseille.*- t. I (1867), Marseille : Camoin, 1867-1869, 5 vol.- p. 55.

³⁹GRAFMEYER (Y.).- *Habiter Lyon.*- Lyon : CNRS; Presses Universitaires de Lyon, 1991.- p. 11.

⁴⁰Cf. RAMBERT (G.), *op.cit.*

de Ville en bas de l'étroite rue de la Prison. Ainsi vivaient côte à côte et porte à porte le petit peuple, le moyen et le grand commerce, la noblesse. Une sorte d'égalité, de solidarité au moins résultait de ces voisinages. Même dans les quartiers entre lesquels se partageait la ville tous les états se mêlaient⁴¹ ”.

Artisans, travailleurs du port, marchands, nobles, notables, commerçants et bourgeois se mêlaient et ne séparaient qu'une sorte de “zonage interne”, ensemble de signes et de codes de comportements qui actualisaient les différenciations sociales, statutaires en oeuvre dans l'espace urbain. C'est en ce sens que la ville médiévale rassemble et différencie à la fois. Les frontières nettes infranchissables sont plus souples.

Les événements de la vie collective - procession, fête, entrée du Roi ou du Pape - cristallisaient ces différenciations et donnaient à voir la place qu'occupait chacun sur l'échelle des statuts, des ordres et des valeurs hiérarchiques qui sont au fondement des rapports sociaux dans la ville.

Nous avons pu voir que l'individu au Moyen-Age est pris dans un réseau de relation dont le contenu est multiple - professionnel, religieux, politique, voisinage - dont l'unité territoriale pertinente d'ancrage et d'actualisation est le quartier.

Dans ce paysage urbain médiéval marseillais le quartier Saint-Jean présente des caractéristiques qui le distinguent des autres et qui lui confèrent une identité forte. Celle-ci s'inscrit dans un territoire formant “ une véritable entité à la fois spatiale et humaine, une unité de vie collective, un cadre de référence auquel sont associées des images et des pratiques spécifiques⁴² ”. On peut déceler, dans ce qui vient d'être dit, un ensemble d'indicateurs convergent pour constituer un fait de frontière cumulatif de termes de différenciation culturelle, professionnelle, sociale...

Pour donner une idée de ce quartier je me réfère à F. Tavernier qui écrit que “ Des quatre quartiers formant la vieille ville, Saint-Jean était le plus original. Là vivait accroché aux pentes où était née la ville grecque, le peuple des pêcheurs, quintessence du peuple de Marseille. Retranchés sur leur butte, individualisés par leur métier de mer, encadrés par les traditions et les moeurs ancestrales ; ils menaient leur vie en marge de la ville, enfermés dans un isolement jalousement fardé. On disait qu'ils ne sortaient jamais de leur quartier, et ne se voulant que *San-Janen*, ne se reconnaissaient pas pour Marseillais. Ici, on était pêcheur de père en fils ; et tout le monde, peu ou prou, était apparenté, car les familles ne s'alliaient qu'entre elles (...) Et les liens des travaux, des périls partagés, des services rendus, des parentés, des voisinages, renforcés par la communauté des croyances et la solidarité des intérêts, maintenaient de génération en génération la cohésion du tout⁴³ ”.

On aimerait savoir plus sur les expressions concrètes et les formes de territorialisation des liens sociaux et sur la vie collective qui marquent cette identité locale.

⁴¹TAVERNIER (F.).- *La vie quotidienne à Marseille de Louis XIV à Louis-Philippe*.- Paris : Hachette, 1973.- p. 31.

⁴²Cf. GRAFMEYER (Y.), *op.cit.*

⁴³Cf. TAVERNIER (F.), *op.cit.*, p. 39.

D'autres unités territoriales peuvent instruire notre problématique des faits de frontière en milieu urbain qui peuvent prendre des formes de différenciation socioculturelle et dans d'autres cas des formes ségrégatives voire exclusives.

Nous citons, à titre d'indication l'exemple du quartier des juifs habitant à Marseille ; même si, pour ce cas, il serait abusif d'en parler en terme de ghetto. Néanmoins, il est question de regroupement à base ethnique, et de particularités ethniques autant revendiquées qu'assignées, et de règles limitant l'intégration de ce groupe ethnique dans la cité⁴⁴.

Il y a aussi, l'exemple de certaines catégories sociales dont le choix de résidence et le choix de mobilité est contrôlé et à qui on assigne un espace réservé dans la ville (ex : prostituées) ou bien aux frontières de la ville dans les faubourgs limitrophes des remparts (ex : vagabonds, mendiants...) ou bien qu'on enferme dans des hôpitaux.

L'agrandissement de la ville au XVIIe siècle donnera lieu à un véritable plan d'extension. Il sera réalisé par l'intendant royal et agent de Colbert, Nicolas Arnoul. Celui-ci, en même temps qu'il transfère le service des Galères à Toulon, appuie la nouvelle enceinte sur le flanc des trois collines qui entourent la calanque, le port, et sur deux forts qui en surveillent l'entrée. Du nord au sud, il multiplie les portes et modèle la ville autour du port.

Le territoire de l'agrandissement représente le double de la cité médiévale. Il occupe la plaine de la Canebière et ses abords, les plateaux Saint-Charles et Saint-Michel, la rive sud du Port avec l'Abbaye Saint-Victor, et le versant nord de Notre-Dame de la Garde. La caractéristique majeure de ce plan d'extension est qu'il procède au dédoublement social de la ville : " Le nouveau Marseille, aéré et bien bâti paraît surtout destiné à la noblesse, aux officiers de la Marine Royale et aux riches négociants, tant marseillais qu'étrangers tandis que le vieux Marseille restera le lieu d'habitation des artisans, des ouvriers, des pêcheurs et des marins⁴⁴ ".

L'urbanisation et le peuplement des nouvelles limites de la ville va se faire avec une certaine lenteur du fait de la Peste de 1720, qui fait perdre à Marseille la moitié de sa population (40.000 morts dont 30.000 intra-muros). Le tracé des nouvelles rues et des nouveaux quartiers demandera un demi-siècle de travail mais l'objectif sera atteint : les classes populaires vont voir les négociants quitter la vieille ville et la nouvelle attirer cette partie de la population enrichie par le développement considérable du négocie portuaire, consécutif aux franchises portuaires accordées par le pouvoir royal et par le début d'une industrialisation autour et à partir de l'activité portuaire (savonneries, coton, chimie, sucre...).

⁴⁴Règles inhérentes à la pratique de la médecine par les juifs, à la fréquentation des bains publics, à l'embarquement dans les navires et au port des signes distinctifs, etc...

⁴⁴Cf. RAMBERT (G.), *op.cit.*

L'implantation de ces manufactures se fait sur la rive neuve du port, mais également vers les premiers faubourgs industriels derrière la porte d'Aix (Saint-Lazare, la Joliette...) le long de la route d'Aix, ou vers le sud est (Menpenti, Rouet...).

Les maisons de rapport et les résidences bourgeoises s'installent autour des rues Noailles, de Rome, Saint-Ferréol, Paradis... Des quartiers résidentiels s'organisent autour d'églises, comme celle de Notre-Dame du Mont ou des Chartreux, autour de places richement décorées comme Castellane au sud.

La fin du XVIIIe siècle et le début du XIXe siècle préparent une extension urbaine au delà des remparts dont la démolition se fera progressivement et sera facilitée plus tard par la construction du Canal qui amènera les eaux de la Durance à Marseille et dans le terroir. L'urbanisation des villages du terroir se fera dans plusieurs directions : vers l'est, à partir du Jarret et des quatre chemins qui le traversent ; vers le sud, le long de la route d'Italie avec le tracé du Prado ; vers le sud-est, le long de la vallée de l'Huveaune ; au nord, avec les villages de la Belle de Mai, des Crottes, du Canet ainsi que le long de la route d'Aix, Arenc, Saint-Louis, Saint-Antoine ; vers le nord-est et les villages de Saint-Just, Malpassé, Saint-Barnabé et Saint-Julien.

Dans la première moitié du XIXe siècle, le terroir verra sa population doubler (de moins de 20.000 habitants en 1800 à plus de 40.000 habitants en 1850). La révolution industrielle, liée à l'extension portuaire est en marche dans la cité phocéenne, préfigurant un âge d'or qui, à partir de 1850, va faire de Marseille la tête de pont de l'expansionnisme colonial français.

Il reste de cette histoire territoriale que Marseille va être longtemps marquée par cette juxtaposition de villages occupés par l'industrie et l'habitat. Elle en conservera les limites morphologiques et les frontières symboliques ainsi qu'une mémoire collective qui sur la longue durée donneront une forme particulière à cette ville, fondamentalement populaire et cosmopolite.

B. LA VILLE INDUSTRIELLE, COSMOPOLITE ET POPULAIRE

Le XIXe siècle et le début du XXe siècle constituent sans conteste une période fondamentale pour la compréhension de la Marseille contemporaine en matière de morphologie urbaine, d'organisation sociale et de formation de l'imaginaire local.

Ses effets sont en effet, du point qui nous occupe le découpage territorial et les frontières qu'il instaure, fortement structurant au point de perdurer jusqu'à aujourd'hui et d'être toujours présents dans les formes modernes de recomposition de l'espace urbain.

Quelques thèmes nous aident à en dessiner les contours : la ville porte de l'Orient, la ville cosmopolite, la ville industrielle et populaire, la ville bourgeoise, la ville de la ségrégation ainsi que les différentes échelles de la centralité.

1 - La ville porte de l'Orient :

Charles Carrière qualifie volontiers la ville-port marseillaise au XVIII^e siècle de "port mondial"⁴⁵. L'expression est sans doute quelque peu prétentieuse car c'est déjà le monde méditerranéen particulièrement les échelles du Levant qui constituent la part essentielle de l'horizon maritime de la cité. Même s'il faut y ajouter les Antilles, l'Afrique et plus généralement les liens "aux franges des continents" en termes de comptoirs, liens bien utiles quand viendra le temps des grandes explorations, conquêtes et colonisations⁴⁶. Il y aura là une source de savoir-faire, de traditions, d'itinéraires qui seront exploités lorsque les conditions seront réunies.

Elles le seront justement au XIX^e siècle, à partir des années 1830, où s'affirme la volonté expansionniste européenne vers le sud, l'Orient et l'Extrême-Orient.

Quels sont les traits essentiels de cet imaginaire ? M. Roncayolo les a très bien analysés dans un ouvrage récent⁴⁷. Sa grande force, écrit-il, est qu'il se présente sous la forme d'une ambition, "d'un projet tonique et exaltant : faire de Marseille le trait d'union entre l'Europe et ces mondes méditerranéens, africains et asiatiques qu'elle convoite. Porte de l'Orient et du sud, métropole du littoral français de la Méditerranée"⁴⁸. "Capitale des bords de la Méditerranée"⁴⁹, "métropole coloniale de la France"⁵⁰, chacun y va de son superlatif et Elysée Reclus⁵¹, l'un des fondateurs de la géographie française à la fin du XIX^e siècle n'est pas en reste : "La puissante Marseille, métropole du midi rhodanien...et du versant méditerranéen. Tandis que Paris regarde surtout vers le nord et vers l'ouest, Marseille a toujours les yeux tournés du côté de l'Orient et du midi".

Quelques décennies après, ajoutent G. Castel, architecte en chef du département des Bouches du Rhône et Jean Ballard, directeur de la revue "Les Cahiers du sud" qui réalisent la synthèse et qualifient Marseille de "métropole méditerranéenne, coloniale et mondiale"⁵². Marseille métropole est au croisement de deux thèmes majeurs qui constituent autant d'exigences à sa réalisation :

— Les intérêts locaux qui partent du port, son histoire, ses acquis et son expérience, les possibilités nouvelles offertes par le développement de la marine à vapeur ; les besoins nouveaux pour en assurer le développement et par là même la richesse de la bourgeoisie négociante locale. Celle-ci va très vite comprendre qu'un grand port, pour fixer la richesse et les flux, doit se doter, à côté de sa fonction commerciale fondamentale, d'une fonction industrielle qui le nourrisse en produits manufacturés à partir des matières premières qu'il accueille. "C'est la fonction

⁴⁵CARRIÈRE (Ch.).- *Richesse du passé marseillais. Le port mondial du XVIII^e siècle.*- Marseille : C.C.I.M.P., 1979.- 85 p.

⁴⁶RONCAYOLO (M.).- *L'imaginaire de Marseille : port, ville, pôle.*- Marseille : C.C.I.M.P., 1990.- 368 p.- coll. "Histoire du commerce et de l'industrie de Marseille, XIX^e-XX^e s.", t. V.

⁴⁷Cf. RONCAYOLO (M.), *op. cit.*

⁴⁸CHEVALIER (M.).- *Des intérêts matériels de la France.*- Paris, 1839 (4^e éd.).- 558 p., cité par M. RONCAYOLO dans *L'imaginaire de Marseille : port, ville, pôle.*- *op. cit.*

⁴⁹JULLIANY (J.).- *Essai sur le commerce de Marseille.*- Marseille; Paris, 1842 (2^e éd.).- 3 vol. (415 p. + 520 p. + 488 p.).

⁵⁰MASSON (P.).- *Marseille et la colonisation française : essai d'histoire coloniale.*- Marseille, 1906.- 589 p.

⁵¹RECLUS (E.).- *Nouvelle géographie universelle.*- Paris : Hachette, 1876-1894.- 19 vol.

⁵²CASTEL (G.) et BALLARD (J.).- *Marseille Métropole.*- Marseille, 1934.- 214 p.

industrielle qui assure de la façon la plus sûre l'existence d'un port, qui assoit sa richesse sur des bases solides, crée et développe sa puissance, justifie sa nécessité et lui apporte le double bénéfice d'une activité croissante d'importation et d'une activité correspondante d'exportation sans négliger le profit du travail industriel⁵³ ". Cette profession de foi industrielle ne doit pas cacher qu'il s'agit d'une industrie de négociant ou plutôt " de négoce industrialisants⁵⁴ ". Produits de consommation courante tels l'huile ou les savons, faible niveau technologique, largement exportés grâce au port car c'est là, in fine, l'objectif.

— Les préoccupations et les ambitions de Saint-Simoniens tels les frères Pereire ou d'ingénieurs tels Franz Mayor de Montricher, qui pensent Marseille dans le territoire national et international et fondent les espoirs de richesse dans la réalisation de grands équipements qui donneraient à Marseille une dimension de capitale. Ce sont les travaux du canal de Marseille dont l'arrivée dans la ville est symboliquement marqué par la construction du Palais Longchamp, la réalisation du chemin de fer particulièrement de la ligne PLM et bien entendu l'extension du port vers le nord après un long débat et l'affrontement là aussi entre des intérêts locaux et des investisseurs extérieurs qui l'emporteront parce qu'ils sauront trouver des relais locaux. C'est également au plan international cette fois, le percement de l'isthme de Suez qui ouvre la route des Indes et redonne à la navigation en Méditerranée un rôle mondial.

L'image de la métropole du Sud, de la capitale méditerranéenne, se construit donc dans une tension créatrice entre deux exigences derrière lesquelles perce une autre constante de l'imaginaire du XIXe siècle : le thème de " la ville archipel " qui ne se pense pas en termes de contiguïté territoriale. Marseille voit loin, parfois très loin mais pas toujours dans son aire régionale et nationale d'aménagement du territoire.

Marseille l'indépendante, celle de la République des marseillais, Marseille vigilante quant à ses intérêts propres, Marseille l'étrangère là aussi l'identité locale renvoie au stéréotype.

2 - La ville cosmopolite :

Voilà par excellence l'image forte que l'on accole à Marseille : le cosmopolitisme. " Marseille, on le sait du reste, est toute grouillante de populations étrangères. Le cosmopolitisme y est un état traditionnel. Il est inhérent à la nature même de la ville à ses origines et à ses fonctions⁵⁵ ". Gaston Rambert a contribué après d'autres à faire grandir cette idée que Marseille, ville fondée par des étrangers était également composée essentiellement d'une population étrangère recrutée dans le cadre des activités commerciales, portuaires et maritimes de la cité phocéenne.

Si l'immigration joue un rôle important dans la formation de la population marseillaise, il est nécessaire de nuancer le propos ; ce que fait d'ailleurs G. Rambert lui-même quelques lignes plus

⁵³Emile Rastoin, fondateur d'une dynastie d'industriels de l'huilerie. Président de la Chambre de Commerce et d'Industrie de Marseille, cité par M. RONCAYOLO dans *L'imaginaire de Marseille : port, ville, pôle.- op.cit.*

⁵⁴BONILLO (J.L.) sous la dir., BORRUEY (R.), ESPINAS (J.D.), PICON (A.).- *Marseille, Villet et Port.-* Marseille : Parenthèses, 1992.- 221 p.

⁵⁵Cf. RAMBERT (G.), *op. cit.*

loin quand il reconnaît que : “ le cosmopolitisme marseillais saute littéralement aux yeux et c'est ce qui le fait juger souvent beaucoup plus intense et plus profond qu'il ne se révèle à l'analyse⁵⁶ ”.

Que disent en effet les chiffres : le boum démographique spectaculaire que connaît Marseille de 1811 à 1932 est à quelques unités près le fait d'apports extérieurs : en 120 ans l'immigration a dirigé vers la ville environ 700.000 individus. C'est tout a fait considérable. Mais ce qu'il faut immédiatement ajouter c'est qu'environ 3/4 de cette immigration est interne, originaire des départements limitrophes au sens large du terme, des Alpes au nord et de la Corse au sud, de l'Hérault à l'ouest, des Alpes maritimes à l'est. Alors ville moins cosmopolite que pluri-ethnique ? Sans doute, même si le premier terme s'applique mieux à la composition de la classe ouvrière marseillaise. Là en effet, à la suite des italiens massivement présents, les diverses nationalités du monde méditerranéen (Espagnols, Arméniens et Grecs, Turcs, Syriens et Libanais, puis Maghrébins, Arabes et Kabyles) mais aussi d'Afrique (Sénégalais ou Maliens par exemple) et même d'Europe (Suisse, Russes et même Belges et Anglais) se croisent ou se succèdent dans toutes les corporations industrielles et commerciales sur le port comme dans l'agro-alimentaire, dans le bâtiment comme dans les tuileries.

Sans aucun doute la force de l'image cosmopolite de la cité phocéenne vient du fait qu'au XIXe siècle sur la base de l'activité portuaire et de l'expansionnisme colonial européen se construit une ville dont les caractéristiques majeures sont d'être industrielle et populaire et qu'au coeur de l'industrie et des quartiers populaires se trouve cette classe ouvrière, à dominante latine certes, mais où la conscience de classe, syndicale et politique va devoir transcender la diversité ethnique et nationalitaire.

La fonction portuaire et la situation géopolitique expliquent beaucoup de choses quant à cette présence mais cela n'y suffit pas. Il faut également noter le type d'industrialisation. Issue de l'activité commerciale, portuaire et maritime et liée à elle, cette industrie n'est pas, à quelques exceptions près telle la réparation navale, d'un haut niveau technologique. Elle est en outre soumise aux aléas de la conjoncture coloniale, de ses succès et de ses revers vis-à-vis des colonisés et des autres puissances coloniales. Ces deux facteurs incitent la bourgeoisie marseillaise à faire le choix d'une main d'oeuvre immigrée peu qualifiée, peu payée, peu fixée et dont le nombre peut s'adapter à la conjoncture. C'est le fameux principe de la “ noria ” cette population ouvrière immigrée, taillable, corvéable et remplaçable à merci, figure idéale de la conception patronale du XIXe siècle. La réalité, on le sait maintenant, s'est avérée toute autre, et la ville va constituer le meilleur exemple du “ melting-pot ” à la française

L'image de l'étranger à Marseille n'est pas homogène. Elle est double : elle renvoie d'une part au mythe fondateur de la ville où pour m'en tenir au XIXe siècle, à ce que nous appellerons le mythe de Monte Christo, et d'autre part à la figure sans cesse répétée du va-nu-pieds au baluchon sur l'épaule. Le premier est celui qui apporte fortune et gloire à la cité, le second vient la chercher, ou tout au moins espère sinon l'y trouver du moins vivre de celle des autres.

⁵⁶Cf. RAMBERT (G.), *op. cit.*

On a l'habitude et on a raison de s'attacher à ceux-ci car ils sont l'âme de la ville et de sa mémoire contemporaine mais l'historiographie marseillaise nous apprend également à quel point la bourgeoisie de cette ville emprunte elle aussi au dehors, des armateurs ou banquiers grecs aux négociants Levantins ou Judéo-Espagnols, en passant par les brasseurs ou confiseurs suisses et bien d'autres encore. Alexandre Dumas n'a sans doute jamais réalisé à quel point il avait touché juste avec Edmond Dantès, et l'on comprend pourquoi le Château d'If accueille chaque année des milliers de visiteurs à qui l'on montre le plus sérieusement du monde la cellule du futur comte de Monte Cristo. De Nicolas Paquet à Bernard Tapie le mythe semble fonctionner et mérite attention.

Cet aspect des choses nous confirme à nouveau que, quelque soit l'origine sociale, migratoire, nationale, chaque marseillais a conscience de son exogamie mais aussi et surtout qu'être marseillais c'est le devenir.

3 - La ville industrielle et populaire :

“ A l'esprit de tout français, le nom de Marseille éveille immédiatement l'idée d'une ville commerciale, d'un grand port d'échange mais l'industrie ne vient s'associer que faiblement à cette idée. Cependant cette ville est au premier chef un centre industriel remarquable ; il suffit de traverser cette zone de faubourgs pour s'en convaincre. Mais précisément à cause de son double caractère de cité commerciale et industrielle... la vie ouvrière est aussi influencée très sérieusement par cette situation ”.

Dans un texte sur la condition ouvrière à Marseille, au XIXe siècle, l'économiste François Bernard décrit en 1884 assez remarquablement les contours culturels de cette classe sociale. Sa description, quasi ethnographique, est intéressante à plus d'un titre car elle renvoie aux caractéristiques même de la ville portuaire et de son industrie, ainsi qu'à ceux de la classe ouvrière marseillaise elle-même.

Celle-ci, dit-il, a un niveau d'instruction moins élevé que sa consœur parisienne ; possède un très fort sentiment d'indépendance ainsi qu'un grand esprit frondeur ; un sens profond de la solidarité dans la défense de ses intérêts ; une habileté professionnelle moyenne ; un esprit retors et intrigant malgré un caractère franc ; peu économe, l'ouvrier marseillais au XIXe siècle serait hâbleur, aimant la dépense, le spectacle et le bruit ; pourtant et malgré ce, il serait charitable, d'une grande moralité et doué d'un grand sens artistique.

On le voit, cette représentation de la classe ouvrière, au-delà de l'image classique qu'elle renvoie de la part d'un libéral éclairé, est révélatrice d'un certain nombre de caractères fondateurs du monde ouvrier marseillais. Empruntant considérablement, et de manière renouvelée, à l'immigration il en possède le caractère pionnier et foncièrement allergique à toute mise sous tutelle. Cela renvoie tout à la fois et paradoxalement à trois traits de son histoire :

— Son refus permanent du paternalisme patronal tout particulièrement dans le logement. Rares sont en effet les cités patronales à Marseille et le logement ouvrier dans la majorité des cas et

jusqu'aux années 50 se résout plus ou moins correctement par l'initiative individuelle même si parfois elle est aidée.

— Un esprit revendicatif très développé à travers une grande solidarité dont témoigne le nombre de grèves, la force du syndicalisme marseillais, en premier lieu sur le port, et en même temps la création précoce dès le milieu du XIX^e siècle des sociétés de secours mutuel, ancêtres d'un mouvement mutualiste qui constitue jusqu'à aujourd'hui un des piliers du mouvement ouvrier à Marseille et dans les Bouches-du-Rhône.

— La faible qualification renvoie tout à la fois à l'origine commerciale de l'industrialisation marseillaise et aux choix d'une industrie de main d'oeuvre fondée comme on l'a vu précédemment sur l'appel permanent à l'immigration. Cette notion est toutefois à relativiser avec le temps et la formation, dans certaines corporations en particulier celles liées à l'activité maritime, d'une classe ouvrière de métiers.

Marseille, dont la culture ouvrière s'affirme particulièrement dans les fameux faubourgs industriels ou plutôt comme l'on dit à Marseille dans les quartiers populaires. Quartiers en effet et non faubourgs car à Marseille la banlieue est dans la ville. Que l'on soit de Saint-Henri, Saint-Louis ou Saint-Marcel on n'en est pas moins marseillais et fier de l'être. Marseille voit se développer son industrie selon trois axes : un axe nord-est le long du Jarret où dominant les minoteries ; un axe sud-est le long de l'Huveaune où la métallurgie voisine avec l'industrie agro-alimentaire ; enfin l'axe majeur au nord le long du littoral portuaire et de la route d'Aix. Là surgiront, vers la fin du XIX^e siècle, face aux bassins du port, les carrières d'extraction de l'argile et de la pierre à ciment, les grands moulins et les minoteries, l'industrie agro-alimentaire (huile, pâtes, sucre), la petite métallurgie de transformation et quelques embryons d'industrie chimique. La main d'oeuvre de souche régionale et les vagues migratoires vont être orientées vers ces quartiers. Intercalés entre les bourgs des paroisses périphériques qui parsèment le terroir marseillais tissu industriel et tissu d'habitation s'interpénètrent : c'est une succession d'entrepôts, d'usines, d'alignements de petites maisons ouvrières en rez-de-chaussée, aux jardinets souvent couverts de poussière des carrières, de terrains vagues remplis de déchets industriels, d'anciens noyaux villageois qui vont donner leurs noms aux quartiers et former un espace de centralité à la vie sociale. En maints endroits cependant vont subsister longtemps de grandes et opulentes bastides avec leur maison de maître régulièrement pratiquée pour son délasserment par la bourgeoisie du négoce marseillais.

Dans ces quartiers vont se forger un cadre territorial, une unité spatio-temporelle de résidence, de vie professionnelle, syndicale et politique, ludique avec les différentes formes d'entraide fondées sur l'autonomie et la cohésion ouvrières

La communauté de quartier dans ce cas est le résultat d'une combinaison de vie sociale qui articule étroitement la discipline d'usine et de vie imposée par l'industrie à une très forte cohésion sociale du groupe. A Marseille, dans la première moitié du XX^e siècle, l'identité ouvrière transcende les différences ethniques dues à d'importants appels à la main d'oeuvre immigrée, et la conscience de classe se constitue sur une double base spatialement liée : l'entreprise et le quartier.

Les types de quartier et de communauté sont encore aujourd'hui bien réels mais leur identité et leur existence sont en crise du fait de la remise en cause de l'équilibre socio-économique sur lequel ils reposaient : désindustrialisation, coupure du lien entre habitat et travail, formes diverses de la marginalisation sociale et ethnique.

Les exemples abondent pour nourrir cette forme d'unité territoriale. Depuis le faubourg industriel type, c'est-à-dire ne reposant sur aucune antériorité villageoise tel Menpenti dont toute une partie est aujourd'hui intégrée au centre-ville, jusqu'à la ligne urbaine qui longe le littoral nord (Saint-Louis, Les Aygalades, Saint-Antoine, Saint-André, Saint-Henri, l'Estaque pour n'en citer que quelques-uns) ou la vallée de l'Huveaune (Saint-Loup, Saint-Marcel, la Barasse...)

L'autonomie ouvrière y est fondée sur l'importance du métier dans la définition des relations sociales et des activités culturelles, et sur la constitution d'un territoire relativement isolé par rapport à la centralité. La population ouvrière est majoritaire, d'origine immigrée (italiens, maghrébins) avec des sous-espaces localisés surtout dans l'habitat ancien. La solidarité est fondée sur les relations de voisinage et de travail qui se manifeste par un rôle important du café et de l'espace public.

On peut remarquer également :

— Une hiérarchie des espaces, du public au privé, très fortement marquée, avec des espaces semi-collectifs à l'intérieur des îlots ;

— Des pratiques d'auto-construction très fréquentes ;

— Un système de sociabilité, de voisinage et de contrôle social très lié à la hiérarchie spatiale.

Le sas, c'est une autre figure territoriale particulière qui mérite d'être évoquée lorsqu'on évoque le Marseille populaire : il s'agit des Quartiers-Nord du centre-ville : ceux du " Panier ", de la " Porte d'Aix / Belsunce " ou des " Carmes ".

Vieux quartiers centraux abandonnés par leurs populations à différentes époques au profit des formes modernes de l'extension urbaine vers le sud de l'agglomération, ils deviennent des lieux de première implantation provisoire mais parfois aussi durable de la partie la plus fragile des différentes vagues migratoires : travailleurs célibataires ou isolés, familles en attente ou en échec, toutes situations dominées par le provisoire, par des moments difficiles dans des trajectoires individuelles ou collectives, un lieu caractérisé par un mot que Marseille connaît bien : le transit.

En outre ces quartiers assurent une fonction de centralité à l'usage de l'ensemble et de chacune des immigrations implantées dans l'agglomération et dans la région avec lieux ludiques et lieux de culte, commerces et services spécialisés. C'est le rôle joué par la " Porte d'Aix " vis à vis des Arméniens, Grecs et plus tard Maghrébins, par le "Panier" vis-à-vis des Corses, des Italiens, des Vietnamiens et aujourd'hui des Comoriens.

D'aucuns ont parlé à tort de ghettos à propos de ces quartiers en les assimilant aux Chinatown ou Little Italy des villes américaines. Il s'agit là d'un véritable contresens avec l'histoire marseillaise.

Si l'on se réfère aux thèses de L. Wirth⁵⁷ et à l'histoire du ghetto européen rien ne ressemble ni de près ni de loin à un ghetto à Marseille ; aucun quartier du centre comme de la périphérie n'a accueilli la totalité ni même la majorité d'une vague migratoire. Tous les quartiers à forte présence immigrée ont conservé une part importante d'habitants français de souche et parmi les immigrés ils ont accueilli une multiplicité d'ethnies qui connaissent peu - à quelques rares exceptions près, tels les Arméniens, mais à une échelle qui n'est pas celle d'un quartier - de structuration communautaire.

Concernant les quartiers centraux, il est préférable d'avancer la notion de sas : ces lieux qui assurent, pour ceux qui en ont besoin, un rite de passage entre l'exogène et l'endogène entre le rural et l'urbain faisant ainsi d'une partie de la centralité marseillaise jusqu'à aujourd'hui une centralité populaire.

Ce panorama identitaire du Marseille populaire ne serait pas complet si l'on oubliait les pratiques ludiques.

En premier lieu celles liées à la mer : la pêche et les sociétés qui l'organisent avec ou sans le "pointu", cette barque méditerranéenne dont l'exemplaire local arbore fièrement à sa proue un phallus, mais aussi et peut-être surtout le cabanon, cette villégiature populaire qui montre qu'à cette époque à Marseille l'ouvrier à l'inverse du bourgeois a un rapport aussi ludique que fonctionnel avec la mer et le littoral.

Et puis aussi la pétanque et les nombreux bouledromes gérés par un tissu associatif ou tout simplement par un bar dont on sait le rôle déterminant dans la sociabilité populaire particulièrement masculine.

Enfin des pratiques culturelles de toutes sortes, musicales notamment avec les "harmonies" l'attirent pour le music-hall et l'opéra mais aussi bien sûr sportives. Là le football joue un rôle particulier tant par le fait qu'il est le support d'expressions corporatives (Kuhlmann à l'Estaque ou la SPAT à Saint- Louis) d'identités de quartiers (Endoume) ou ethnique (L'Association de la Jeunesse arménienne de Saint-Antoine) mais également parce que l'adhésion et le soutien à l'O.M devient très tôt un facteur d'unification urbaine et un rite d'intégration pour les vagues migratoires successives.

4 - La résidentialité bourgeoise :

Là aussi, deux axes forment la trame essentielle de l'espace de la résidentialité bourgeoise marseillaise. Dès le début du XIXe siècle, boudant l'axe haussmannien majeur de la rue de la République, les diverses catégories de la bourgeoisie vont se diriger soit vers l'est dans le prolongement de la Canebière, soit vers le sud vers la Préfecture et les futurs axes du Prado.

On a trop souvent l'habitude de ne jamais voir dans ces espaces d'identité locale, de sentiment d'appartenance au quartier. A l'examen cela se révèle faux.

⁵⁷WIRTH (Louis), *Le Ghetto*.- Grenoble : P.U.G., 1980.- coll. "Champ Urbain".

Les quartiers des Chartreux et des Cinq-Avenues à l'est présentent la caractéristique jusqu'à ce jour d'accueillir des couches sociales de la petite et moyenne bourgeoisie qui ont un attachement très fort au lieu.

La condition première semble en avoir été une très forte tradition résidentielle qui remonte à la monarchie de Juillet, à l'existence du Jardin Botanique, à celle de l'ordre des Chartreux et à l'absence d'usines. Des allées de Meilhan (en haut de La Canebière), par le boulevard de la Madeleine, on accède aux Chartreux par un axe de la distinction. Avec, beaucoup plus tard, le lotissement de la Madeleine, s'ajoutent à cette image la modernité (hygiène, équipement, confort), l'apport de couches moyennes nouvelles, l'inauguration du quartier des Cinq-Avenues, véritable centre du faubourg des Chartreux. Il y a là une sorte de continuité historique dans la construction d'une image sociale homogène, d'un sentiment d'appartenance à un groupe socialement défini.

L'image d'aujourd'hui véhiculée par ses habitants est plus que jamais l'image d'un quartier dynamique, très bien équipé, avec des pratiques intenses de l'espace (bars, cinéma, maison pour tous surtout fréquentée par les jeunes, les femmes et le troisième-âge, commerces, Centre d'information de quartier...).

Ce qui est frappant ici c'est que la différence typo-morphologique entre le faubourg des Chartreux et le lotissement de la Madeleine ne renvoie pas à des différences sociales et ne fait pas obstacle à une image homogène du quartier.

De l'autre côté, au sud, le carré Périer, Prado, Paradis, Saint-Giniez, qui rassemble le sommet de la hiérarchie sociale de la cité phocéenne, ne laisse pas entrevoir de vie de quartier réelle. La vie quotidienne est fondée sur une dualité centripète (vie dans les appartements) et centrifuge (week-end à l'extérieur, voyages fréquents...), mais cela n'occulte pas une culture locale très fortement marquée (réseaux de sociabilité, accent, mode vestimentaire, école privée...).

C. LA VILLE DE LA SÉGRÉGATION

Le panorama identitaire marseillais que nous venons de tracer, est confronté aujourd'hui à une profonde remise en cause. Marseille est en crise. Le mot peut paraître fort et pourtant c'est sans doute celui sur lequel tous les observateurs de la cité phocéenne s'accordent.

Les faits sont là : Marseille se dépeuple particulièrement ses quartiers populaires, sa population vieillit, son taux de chômage, nettement supérieur à la moyenne nationale (environ 10%) est le plus élevé parmi les grandes agglomérations et atteint là aussi des records dans les quartiers populaires (plus de 20%). Son taux d'activité global, le plus faible de toutes les villes comparables, est la conséquence d'un double phénomène :

En premier lieu une brutale et rapide désindustrialisation consécutive à la crise du système industrialo-portuaire forme à partir du XIXe siècle. Véritable colonne vertébrale de l'organisme urbain, sa mise en cause ne va pas sans effets sociaux et urbains dévastateur en particulier dans la partie nord de la ville où a commencé il y a une quinzaine d'année un véritable processus de marginalisation de la ville populaire. Comme l'écrit la Chambre de commerce et d'industrie de

Marseille "Marseille est engagée dans un phénomène grave de paupérisation⁵⁸". Celui-ci accentue de façon caricaturale le processus enclenché dans les années 50-60 de coupure de l'espace urbain en deux ensembles, le nord et le sud qui fait passer brutalement Marseille de l'ère des "noyaux villageois agglomérés" à celle de la ségrégation voire de l'exclusion urbaine à l'image d'autres métropoles mondiales.

Le grand ensemble en constitue la figure de proue. A Marseille, ils seront concentrés à la périphérie de l'espace ouvrier et industriel accolé aux quartiers que l'on vient de décrire. Ils vont paradoxalement en constituer avec la désindustrialisation un facteur de déstabilisation.

Enfant du zoning, cette technique de planification urbaine qui coupe la ville en autant de tranches que d'activités, le grand ensemble ("la cité" pour reprendre l'auto-désignation) a comme caractéristique première d'avoir "construit" des populations hétérogènes à tous égards (éclatement des statuts et des activités professionnelles, des lieux de travail ; éloignement des membres des familles larges et des ethnies...), d'avoir accumulé et concentré les difficultés sociales (chômage, délinquance, misère...) ; d'avoir tenté de fonder une vie sociale sur la quotidienneté exclusive de l'habitat et de son environnement immédiat avec un outil nouveau : l'équipement, quel que soit son appellation : M.J.C, Centre Social ou Socioculturel, Maison de Quartier...

On a souvent affirmé que le grand ensemble était l'anti-quartier et que le zoning n'avait défini que des espaces sans âmes. Trente ans après, que peut-on dire ?

L'aire de référence semble avoir changé d'échelle. Une sorte de repli du quartier vers la cité (on est davantage de Campagne-Levêque que de Saint-Louis, du Plan-d'Aou que de Saint-Antoine, des Néréides que de Saint-Marcel) même si le noyau villageois ancien sert de lieu de centralité quotidienne, non sans tension avec la population issue des premières générations ouvrières.

La cité définit morphologiquement un espace relativement clos où se déroule une sociabilité féminine et adolescente. On assiste à des investissements sélectifs de l'équipement (aux deux extrêmes démographiques : troisième âge et adolescents). La coupure spatiale du travail et de l'habitat peut déboucher sur une absence dans la vie de la cité de l'homme, parfois du couple actif. Idée qu'il faut nuancer compte tenu du taux de chômage très élevé dans ces cités.

Enfin, la marginalisation économique et sociale ne débouche pas seulement sur la tension et la violence et n'a pas empêché certains facteurs de constitution d'identité locale d'émerger.

Des regroupements familiaux ont eu lieu à l'insu des gestionnaires de H.L.M., reconstituant dans la même cité, voire dans le même bloc des familles parfois très larges. Ces regroupements ethniques (Gitans, Comoriens, Maghrébins par nationalité spécifique) ont fait parler de ghetto ; ce qui n'a pas de sens mais en revanche permet de mieux vivre dans un cadre pas toujours vivable. Sont apparues également des formes de cohésion intra-ethniques (mosquées, associations...) ou intra-générationnelles entre les jeunes des générations issues de l'immigration.

⁵⁸CHAMBRE DE COMMERCE ET D'INDUSTRIE DE MARSEILLE-PROVENCE.- *Marseille Provence international*.- Marseille : C.C.I.M.P.P., 1987.

Des formes réelles de territorialisation ont donc lieu qui homogénéisent progressivement dans la crise sociale une population à l'origine pourtant fortement hétérogène.

Il est néanmoins intéressant de noter que cette homogénéisation a lieu à de petites échelles (la cité) qui exacerbe des micro différences et des micro frontières dans un espace qui définit néanmoins une proximité spatiale et sociale : les Quartiers-Nord, appellation récente, transversale aux anciennes appellations de quartiers populaires et qui désignent, en même temps qu'elles stigmatisent, une population aux caractéristiques diverses.

L'appartenance aux Quartiers-Nord identifie pour un habitant du sud de la ville l'espace de la pauvreté, du chômage, de l'école de l'échec, de la délinquance, de l'étrangéité.

En effet, force est de constater que le "melting pot marseillais" est en panne. La poussée xénophobe, les résultats électoraux en sont des symptômes clairs. Pour bien en comprendre les raisons, il est important de rappeler que Marseille a connu depuis la fin du XIXe siècle, 3 grandes vagues migratoires : la première fin XIXe, début XXe siècle où domine l'immigration latine, Italienne en particulier, est à caractère économique. La seconde est issue de l'ébranlement politique du monde Méditerranéen après la Première guerre mondiale. Aux Italiens s'ajoutent les Espagnols, les Arméniens et les Africains démobilisés par les régiments coloniaux. La troisième vague, au début des années 60, est corrélative du double processus de décolonisation et d'industrialisation du pays. Elle attire des mouvements migratoires en provenance du Sud méditerranéen. A Marseille, les Maghrébins, particulièrement les Algériens, y sont largement représentés. Mais pour autant peut-on affirmer qu'à une Méditerranée septentrionale, latine et chrétienne a succédé dans la cité phocéenne une Méditerranée orientale arabe et islamique et que la distance culturelle étant trop forte, la capacité intégratrice marseillaise serait prise en défaut ?

Ne peut-on pas a contrario penser que les contextes migratoires sont radicalement différents ? Les Maghrébins sont beaucoup moins nombreux que ne l'étaient les Italiens, et contrairement à ceux-ci sont confrontés à une ville en pleine récession économique. Minoritaires, subissant de plein fouet les conséquences de la crise, victimes d'une xénophobie manifeste ou latente dont la cause renvoie sans doute également au passif historique entre les deux peuples. Les Maghrébins, notamment les jeunes générations ont du mal à desserrer l'étau de la marginalisation sociale et culturelle. Cela ne crée pas les meilleures conditions pour une cohabitation inter ethnique harmonieuses ; cela provoque à contrario une situation nouvelle à Marseille : le risque d'une fracture sociale par la non intégration d'une vague migratoire et l'apparition d'espace-ghetto pourtant contraire à la tradition urbaine marseillaise. Des frontières apparaissent-elles dans l'espace urbain sur la base de l'ethnicité ? Si c'est le cas, elles ne reproduisent sûrement pas les logiques historiques du ghetto urbain. D'autres mécanismes semblent se mettre en place que nous nous attacherons à saisir dans le cadre de l'enquête sur nos différents terrains.

A Marseille, les formes historiques de la centralité sont formées de l'ensemble formé par le Vieux-Port, La Canebière et ses abords. Cette vision unitaire de la centralité marseillaise est pourtant à nuancer. Les différentes formes d'extension de l'agglomération ont pour résultat l'émergence d'espaces centraux qui se différencient tant géographiquement que fonctionnellement et

socialement : les trois rives du Vieux-Port, les " Allées ", les places Castellane et Félix-Baret et les différents centres de quartier sont autant d'exemples qui infirment la thèse trop répandue du caractère homogène du centre de Marseille. De surcroît, l'espace identifié symboliquement comme étant le centre de Marseille est profondément marqué par le thème de la complexité, complexité architecturale et complexité sociale. Ce qui frappe ici, c'est en effet l'absence de toute régulation des contacts, de tout code architectural qui sépare la consommation du vêtement de celle de la nourriture, l'univers de la pègre, de la prostitution de celui de la culture (Opéra, Théâtre de la Criée...). C'est le thème du bazar, explicite en 1848 dans le premier projet dessiné derrière le palais de la Bourse, implicite dans le complexe du Centre Bourse actuel. C'est aussi une complexité stylistique due à la concomitance de projets urbains et architecturaux avortés à peine mis en route. C'est le cosmopolitisme de la restauration, du commerce et de leur fréquentation, dont la présence dans l'espace urbain accentue l'hétérogénéité du lieu et en même temps, aussi paradoxal que cela puisse paraître, lui donne du sens : celui d'une ville ouverte sur son espace maritime. Mais la centralité à Marseille évolue très vite. Aux formes historiques de l'extension que nous avons déjà citées s'ajoutent quelques lieux qui méritent le détour.

Nous avons déjà évoqué les sas, ces quartiers centraux de l'immigration.

Proches de la Canebière, le cours Julien et surtout le cours d'Estienne-d'Orves marquent l'émergence d'une bourgeoisie intellectuelle qui poursuit désespérément le mythe d'un Marseille qui n'a jamais existé : celui de Pagnol et des parties de cartes sur un quai, le " pointu " prêt à partir.

Les centres commerciaux de quartiers : Bonneveine, La Valentine, Le Merlan, le Marché aux Puces de Saint-Louis, en attendant le centre commercial de Saint-André redéfinissent les échelles et les formes de la centralité urbaine.

" Barnéoud " situé en périphérie entre Marseille et Aix, territoire unique de l'achat, du loisir et de la sortie familiale serait, si l'on s'en tient au nombre de visiteurs, le véritable centre de l'agglomération marseillaise, notamment les samedis et les dimanches.

Le " Troisième Prado " constitué d'immeubles de luxe construits face à la mer n'a pas été conçu exclusivement à usage habitatif : d'immenses terrasses accueillent chaque soir la population bourgeoise des alentours qui trouve là un moyen de dédaigner le Vieux-Port et La Canebière à leurs yeux trop insécurisants.

Paul Vielle dans une intervention au colloque de Venise sur les Villes Méditerranéennes⁵⁹ annonce la fin de toutes sortes d'appartenances dans l'urbain aujourd'hui. Les enquêtes sur nos trois terrains marseillais nous autorisent à contredire cette affirmation. Faut-il pour autant adopter l'idée que Marseille n'est jamais que l'agglomération de villages⁶⁰ ?

⁵⁹VIEILLE (P.).- " Villes tourmentées " dans *Revue Peuples Méditerranéens*.- n° 37, actes du colloque de Venise sur les villes méditerranéennes, 1986.

⁶⁰PERALDI (M.).- " Fragments d'urbanité dans une ville éparse ", dans *Marseille ou le présent incertain*.- Arles : Actes sud, 1985.

A cette notion il faut préférer celle plus juste, traduisant mieux la réalité, d'aire de référence, définissant des échelles territoriales différentes, des micro et des macro frontières, des espaces à la fois ouverts et fermés, lieux de continuités et de ruptures.

Autre question : la notion de réseaux, souvent avancée comme fondement de la sociabilité urbaine moderne se substitue-t-elle à celle de quartier ? Oui, dans la mesure où il y a éclatement des formes de la sociabilité en même temps que parcellisation des rapports sociaux (travail, habitat, loisirs, achats...). Non, si l'on considère que les réseaux sociaux ne sont pas déterritorialisés. On assiste simplement à la mise en place de lieux multiples, divers, hiérarchisés, certains jouant un rôle décisif. A Marseille par exemple, les réseaux d'immigrés maghrébins et le quartier de la Porte d'Aix, les groupes de jeunes et les bars du cours Julien, les milieux culturels et le cours d'Estienne-d'Orves, les supporters de l'O. M. et le stade vélodrome...). Mais l'adhésion à des aires de références stables, autour de l'habitat demeurant à nos yeux essentielles dans la définition d'une carte mentale des frontières socio-symboliques et dans la pratique, même éclatée, de l'espace urbain. C'est pourquoi nous avons choisi de focaliser notre recherche sur trois terrains aux différences géographique, sociologique et ethniques fortement marqués. Saint-Marcel, ancien faubourg agricole et industriel de l'est marseillais, Saint-Giniez, l'espace chic au cœur des quartiers sud et Saint-Antoine figure historique des Quartiers-Nord de la ville.

D. CONCLUSION

Ces rappels constituent un moment de notre recherche qui a privilégié un regard historique sur Marseille, du point de vue qui nous intéresse, l'existence de frontières réelles ou symboliques qui différencie l'espace et les groupes qui l'occupent, " qui aient un sens pour ceux qu'ils rassemblent ".

Nous pensons avoir mis en évidence deux faits :

— La très forte perdurance de frontières territoriales issues des différentes strates historiques qu'a traversé la cité phocéenne, qui conduit encore beaucoup de marseillais à vivre l'espace de leur ville comme multiple, découpé en plusieurs dizaines de villages, à la sociabilité intense et à la forte identité locale.

— La conscience tout aussi forte que la ville est coupée en deux grands ensembles : le Nord et le Sud. Cette frontière présente dans l'imaginaire collectif de la cité et de ses habitants, repose sur une réalité : la croissance récente de la ville a vu le nord et le nord-est servir de cadre à un processus de marginalisation sociale et ethnique d'une partie de la population marseillaise, alors que le sud et le sud-est évoluent chaque jour un peu plus vers des fonctions résidentielles, tertiaires ou technopôlitaires à l'usage d'une population socialement intégrée.

Mais notre hypothèse part du fait que ces micro et macro frontières dans l'espace urbain ne s'analysent pas seulement en termes de logiques ségrégatives.

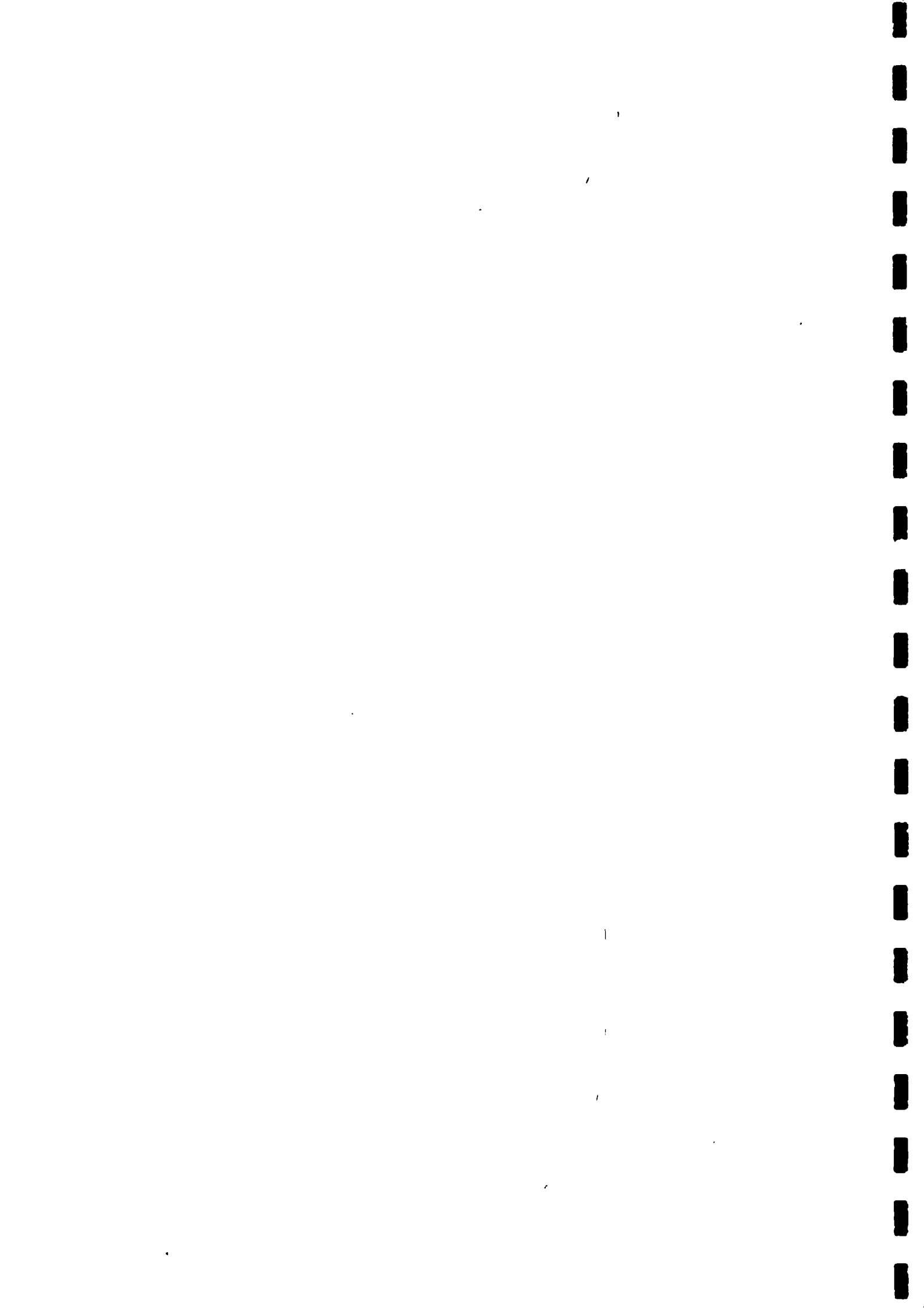
Autant que des hiérarchies sociales, elles expriment des différenciations culturelles fortes dont il faut décrire les formes, comprendre le sens et saisir les effets sur l'habiter urbain en termes indissociables de pratiques et de représentation, de carte mentale et de pratiques réelles.

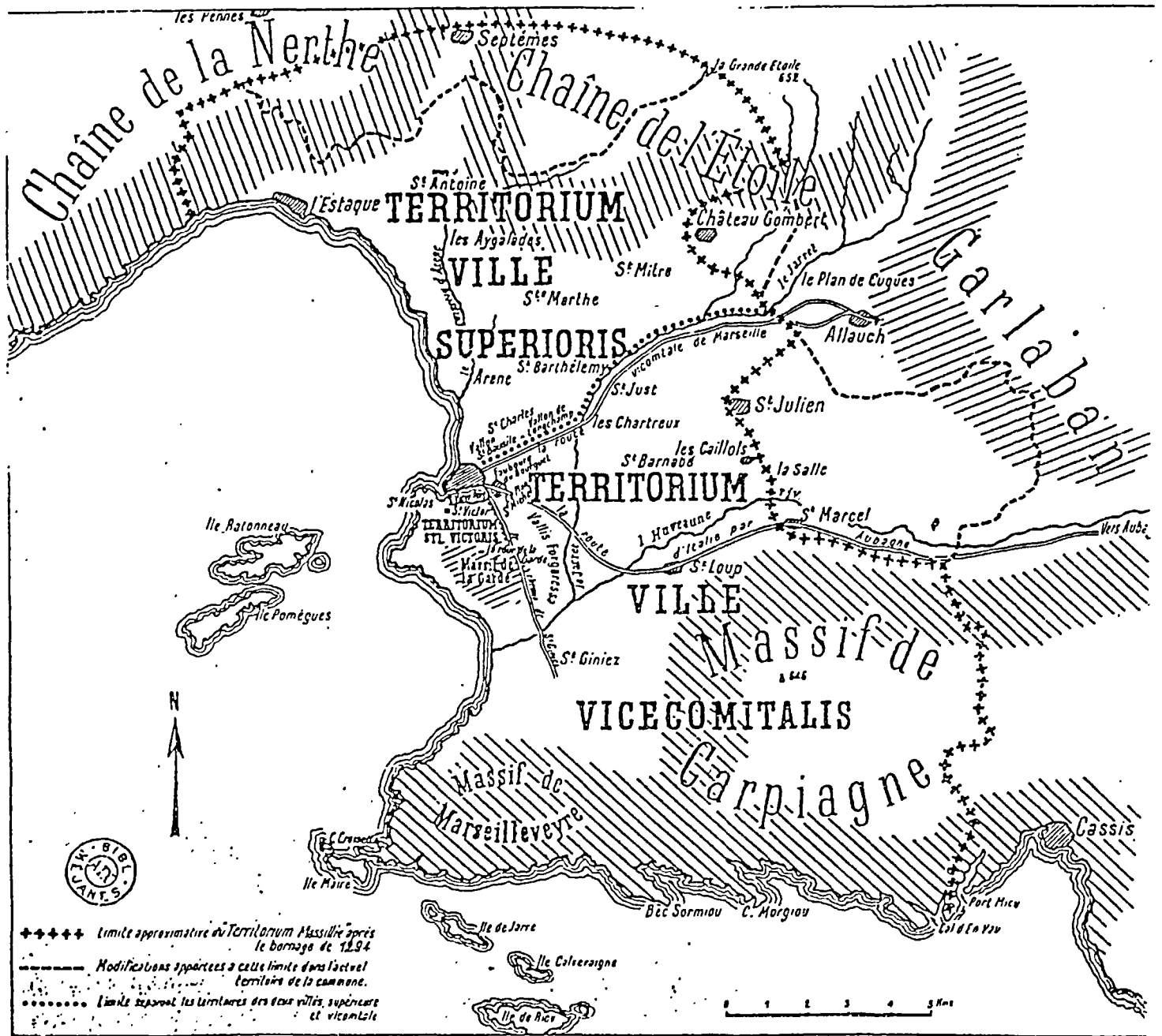
C'est ce que nous nous attachons à faire d'un point de vue ethnographique, en menant des entretiens au sein de micro espaces traditionnels, Saint-Antoine au nord, Saint-Marcel à l'est, Saint-Giniez au sud, en veillant à rencontrer des gens appartenant aux vieilles populations liées à l'histoire des frontières urbaines du XIXe siècle et aux populations nouvelles des " Grands Ensembles " au nord et à l'est et des " Résidences " au sud.

Nos entretiens veillent à faire surgir le rapport aux deux ensembles discriminant : la micro frontière, le quartier ou espace de familiarité et la macro frontière ou espace de référence.

Dans tous les cas notre objectif est de mettre en évidence les différenciations culturelles déjà évoquées, notamment autour des questions ayant trait à l'habitat, la pratique de l'espace public, aux diverses formes de sociabilité, (familiales, générationnelles, ethniques...) aux représentations de la ville aux pratiques de l'espace urbain, de l'habitat ainsi qu'aux diverses formes de centralités.

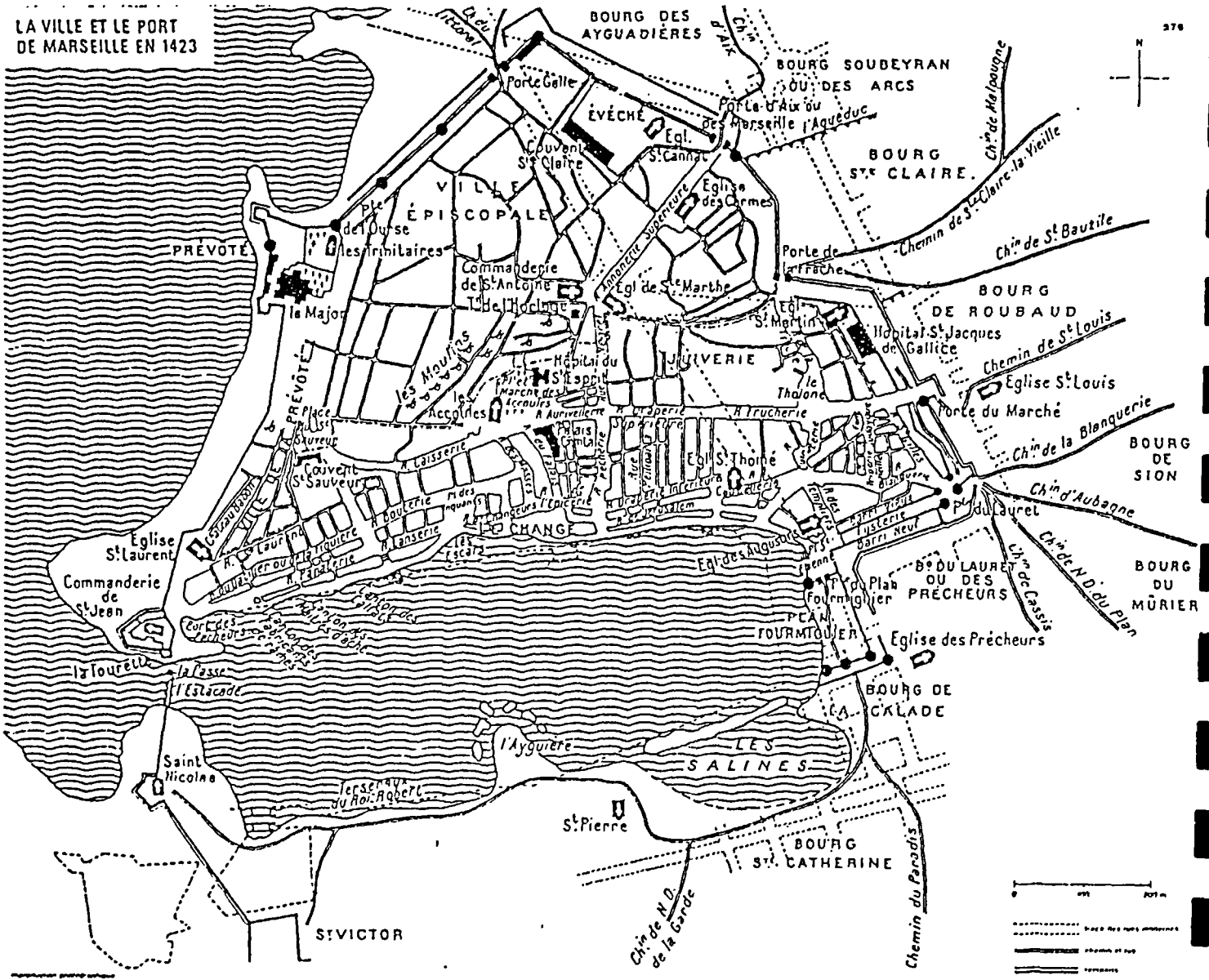
ANNEXE :
Marseille, identification d'une ville

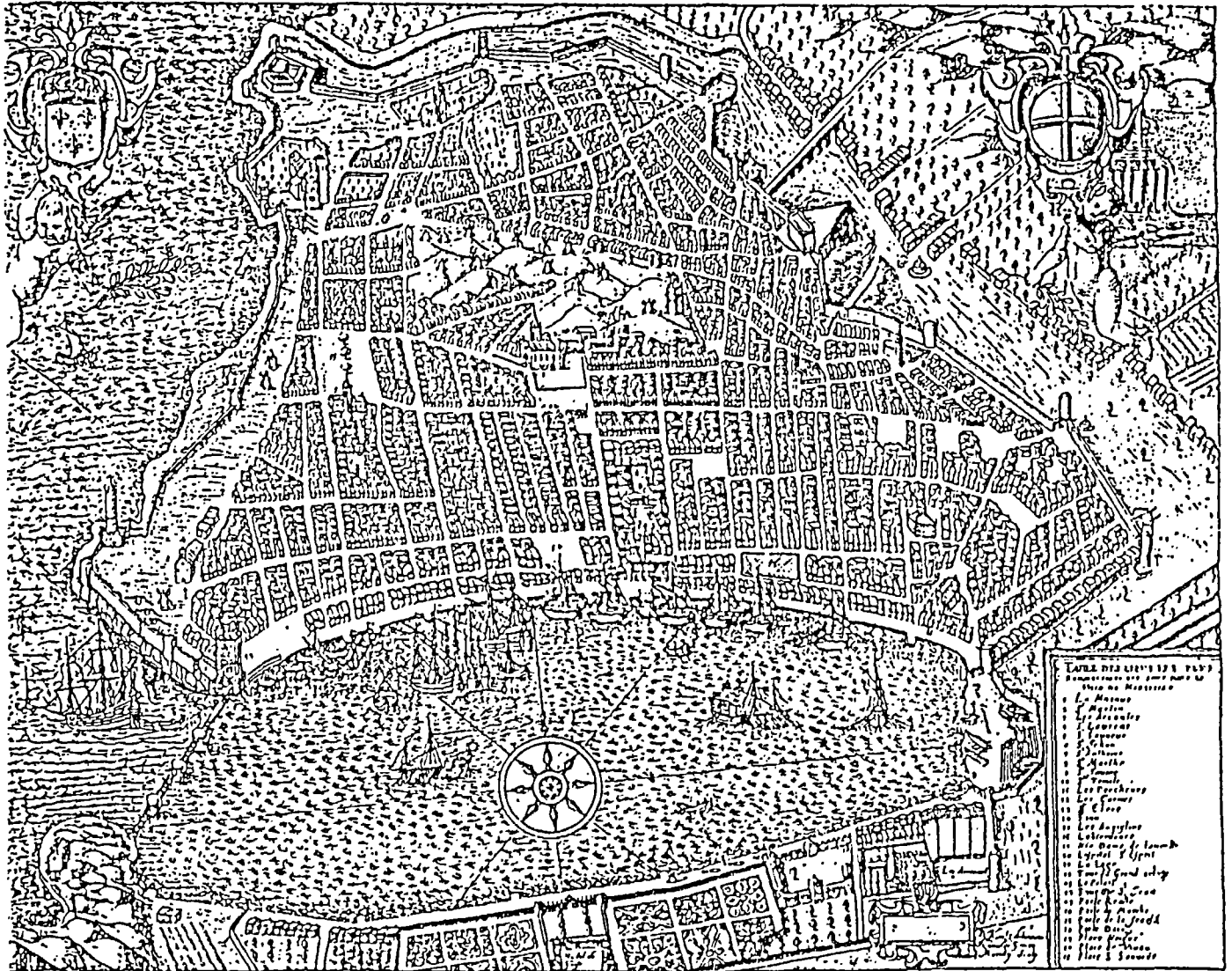




Plan 2. — LE « TERRITORIUM MASSILIENSE » EN 1294

LA VILLE ET LE PORT DE MARSEILLE EN 1423





PLAN DE MARSEILLE EN 1640.

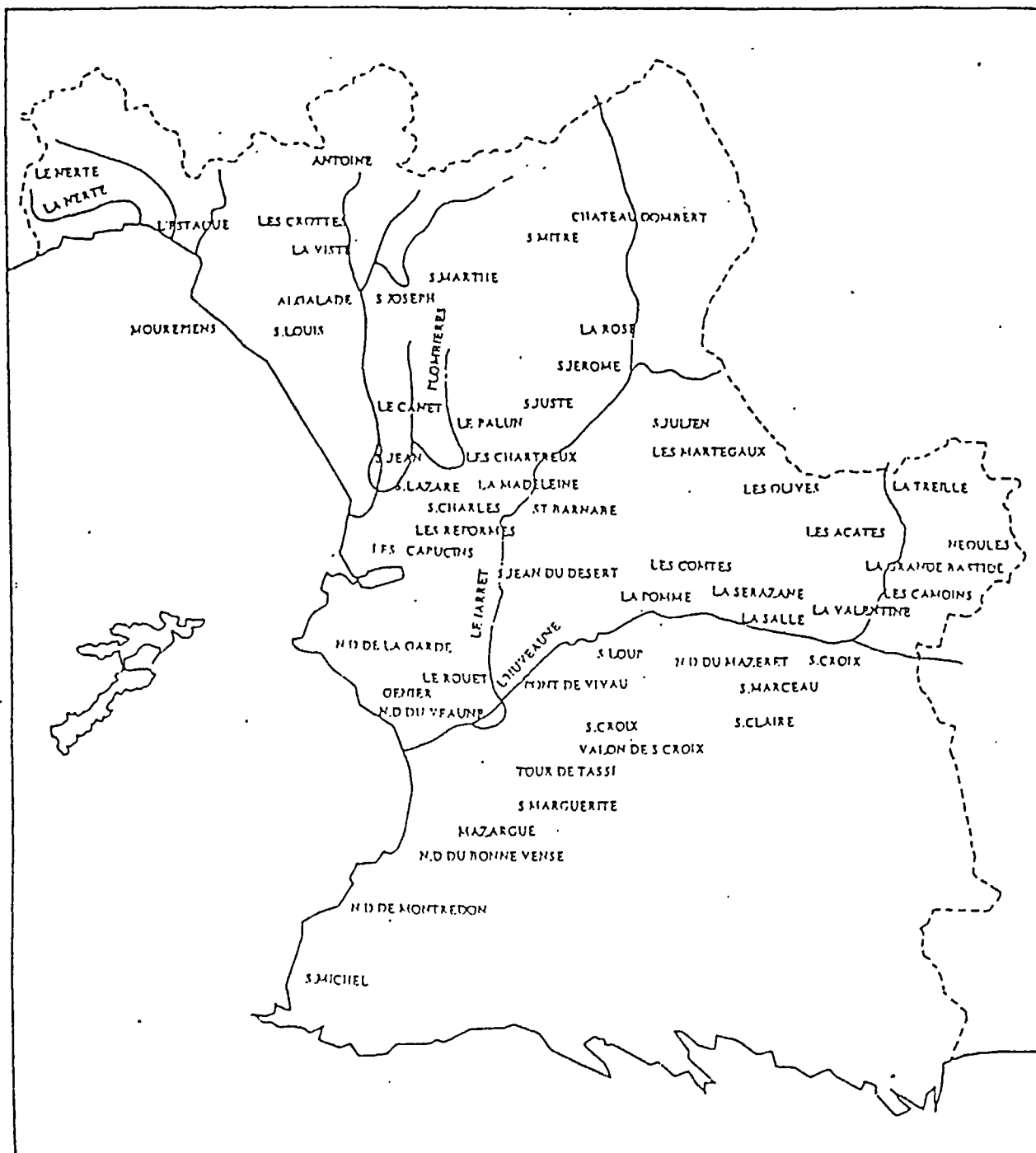


Planche n°1 - Marseille et son terroir

A l'origine de l'organisation territoriale de la ville actuelle, Marseille, ville-port certes, entretient néanmoins une relation privilégiée avec son arrière pays, qu'elle domine et dont elle tire ressources et revenus substantiels, en même temps qu'il constitue un lieu de villégiature pour les élites.

Le terroir de Marseille est cerné par une chaîne de massifs montagneux (l'Etoile, la Sainte-Baume, les Monts de la Gincste, le Massif de Marseillevyre) et découpé en unités villageoises.

Il forme les limites futures de l'urbanisation provoquée par l'extension portuaire et le développement industriel du XIXème siècle.

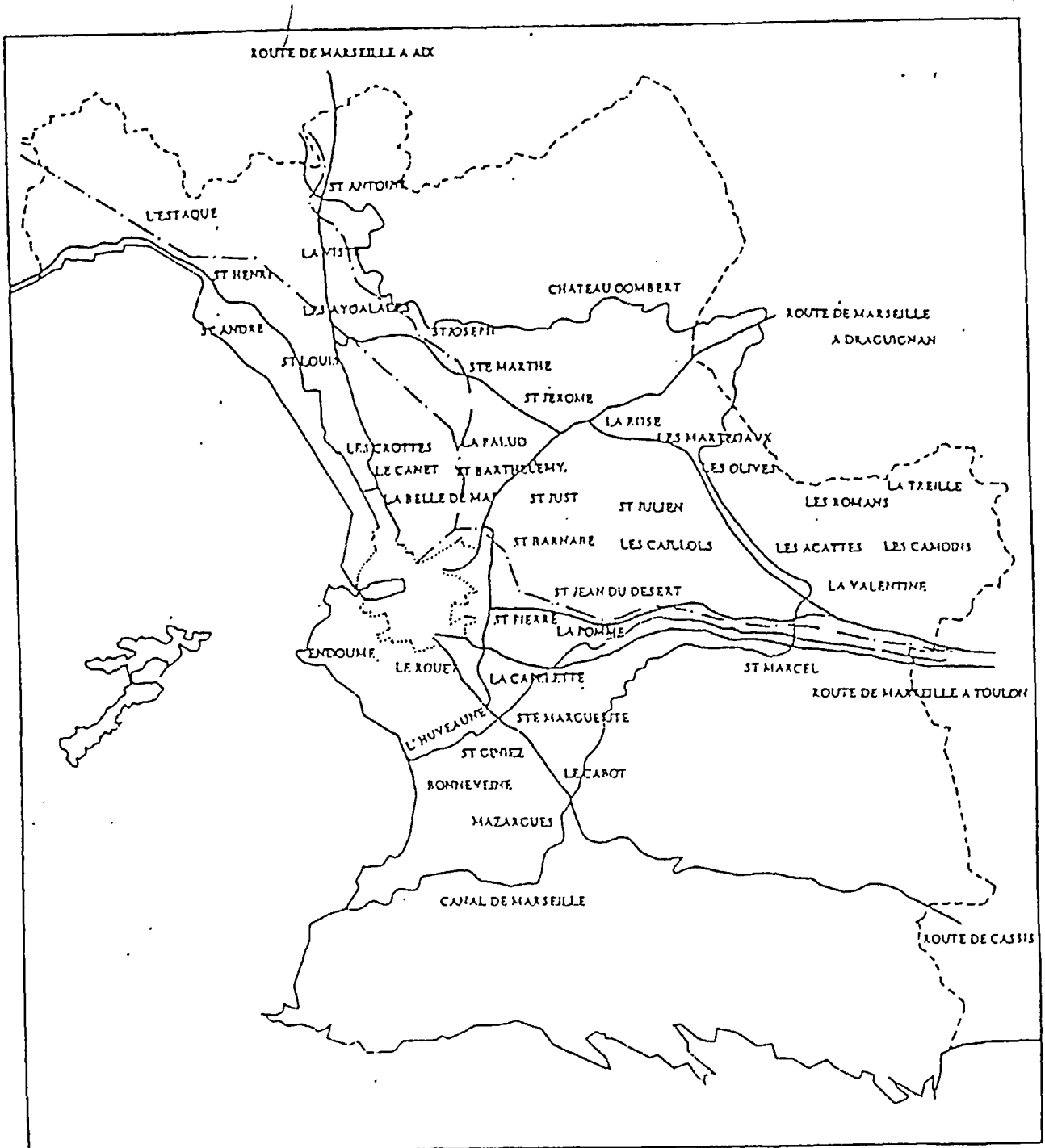


Planche n°2 - Marseille et ses faubourgs

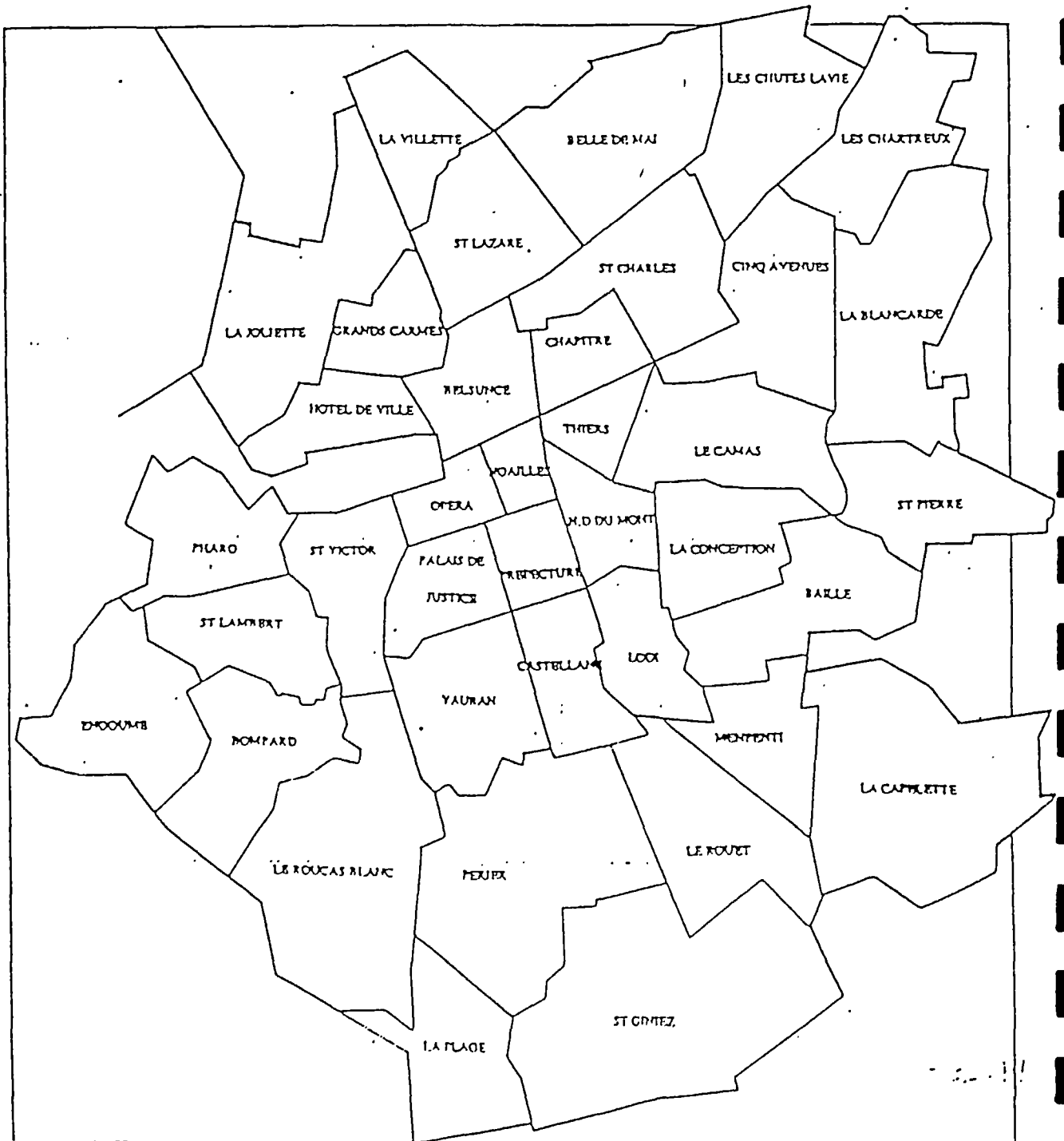
L'extension portuaire au nord, l'axe de l'Huveaune à l'Est, le tracé du canal de Marseille, définissent au XIXème siècle les contours concomitants de l'industrialisation et de l'urbanisation de la cité. Les faubourgs industriels occupent tout le terroir et son armature villageoise : c'est l'origine d'une triple particularité marseillaise :

- l'unité de la commune, la banlieue est dans la ville sous une même juridiction communale.

- l'étendue de sa superficie, trois fois Paris intra muros.

- la multiplicité des pôles urbains que l'on continue de dénommer villages ou noyaux villageois, confondant ainsi l'ancienne paroisse rurale et le nouveau faubourg.

Planche n° 3 - Quartiers centraux



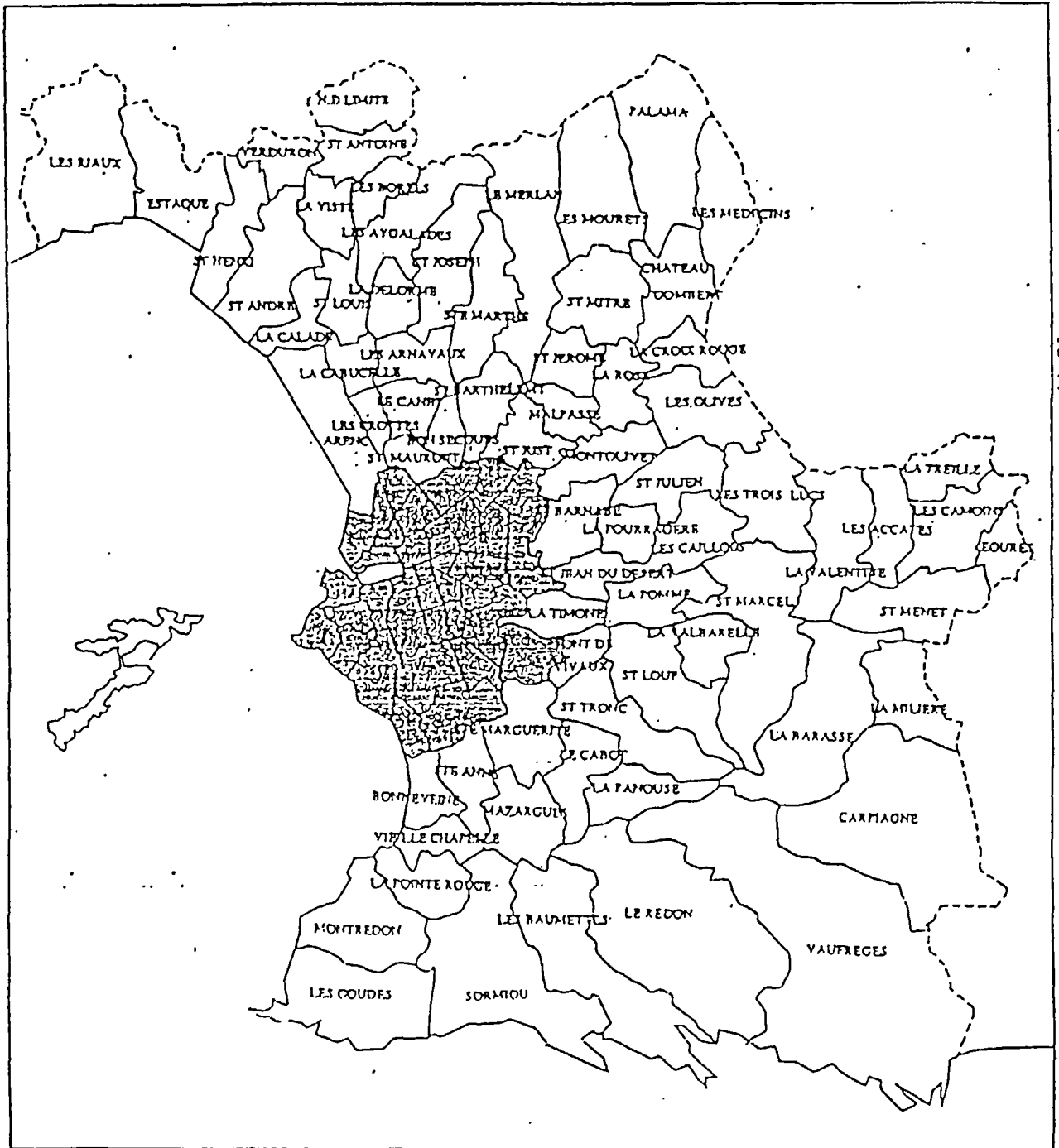
Planches n° 3 et 4 - Marseille, ville, cités et territoires

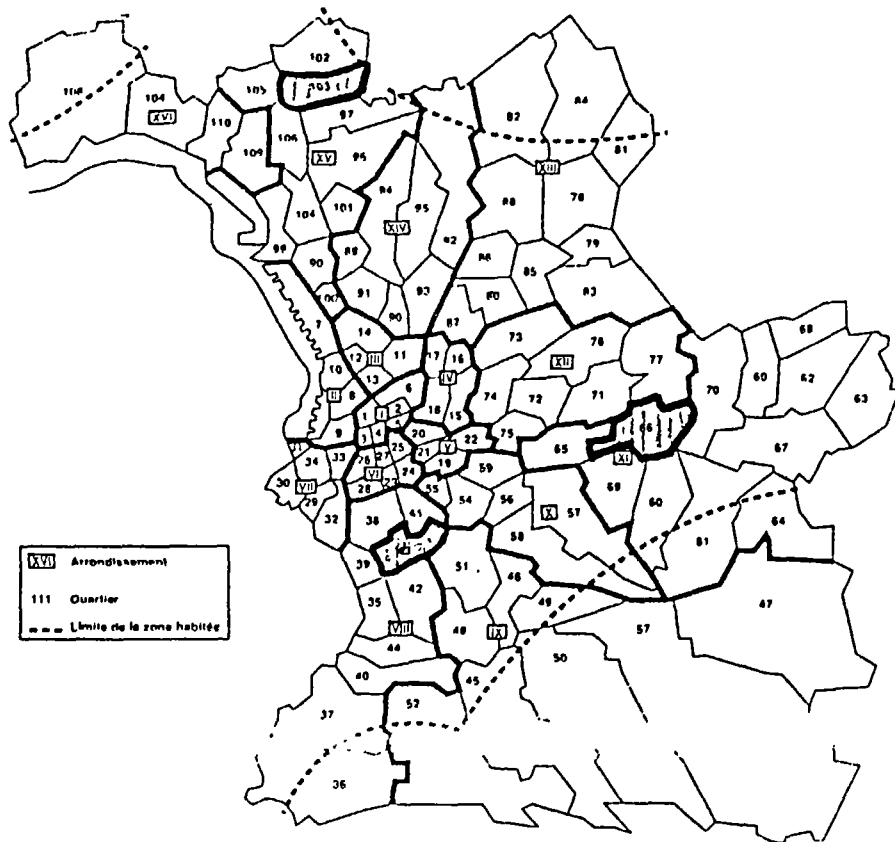
L'achèvement du processus d'occupation du territoire marseillais est concomitant de l'émergence d'un phénomène ségrégatif à cette échelle : les grands ensembles au nord et nord-est, un sud résidentiel supportant des exceptions, une recomposition et un déplacement vers le sud de la centralité urbaine.

Le découpage territorial dépasse celui issu du XIXème siècle, l'industrie cède du terrain au profit de l'Etang de Berre : l'espace résidentiel partout occupe les domaines bastidaires, conserve ou le plus souvent détruit la maison de maître alors que le nom et les limites du domaine définissent les contours d'un nouveau territoire urbain s'autonomisant et s'ajoutant à ceux issus des villages faubourgs de la période précédente.

La ville est une et divisée en micro-territoires, produits de l'histoire, en aires de références, quartiers nord, quartiers sud, quartiers est, produits des processus ségrégatifs que la ville a connu en termes d'activités et de mouvements de population.

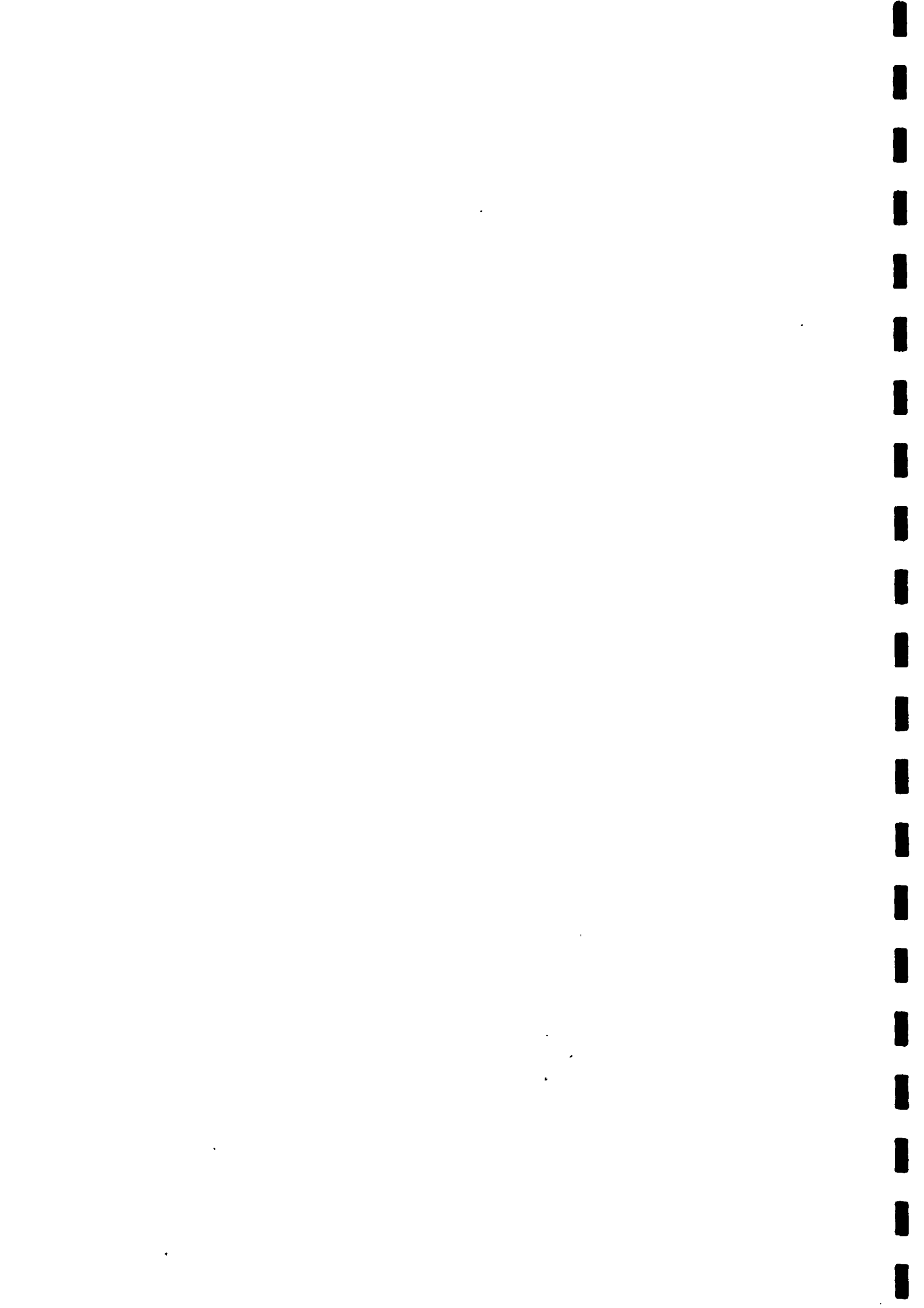
Planche n° 4 - Quartiers périphériques



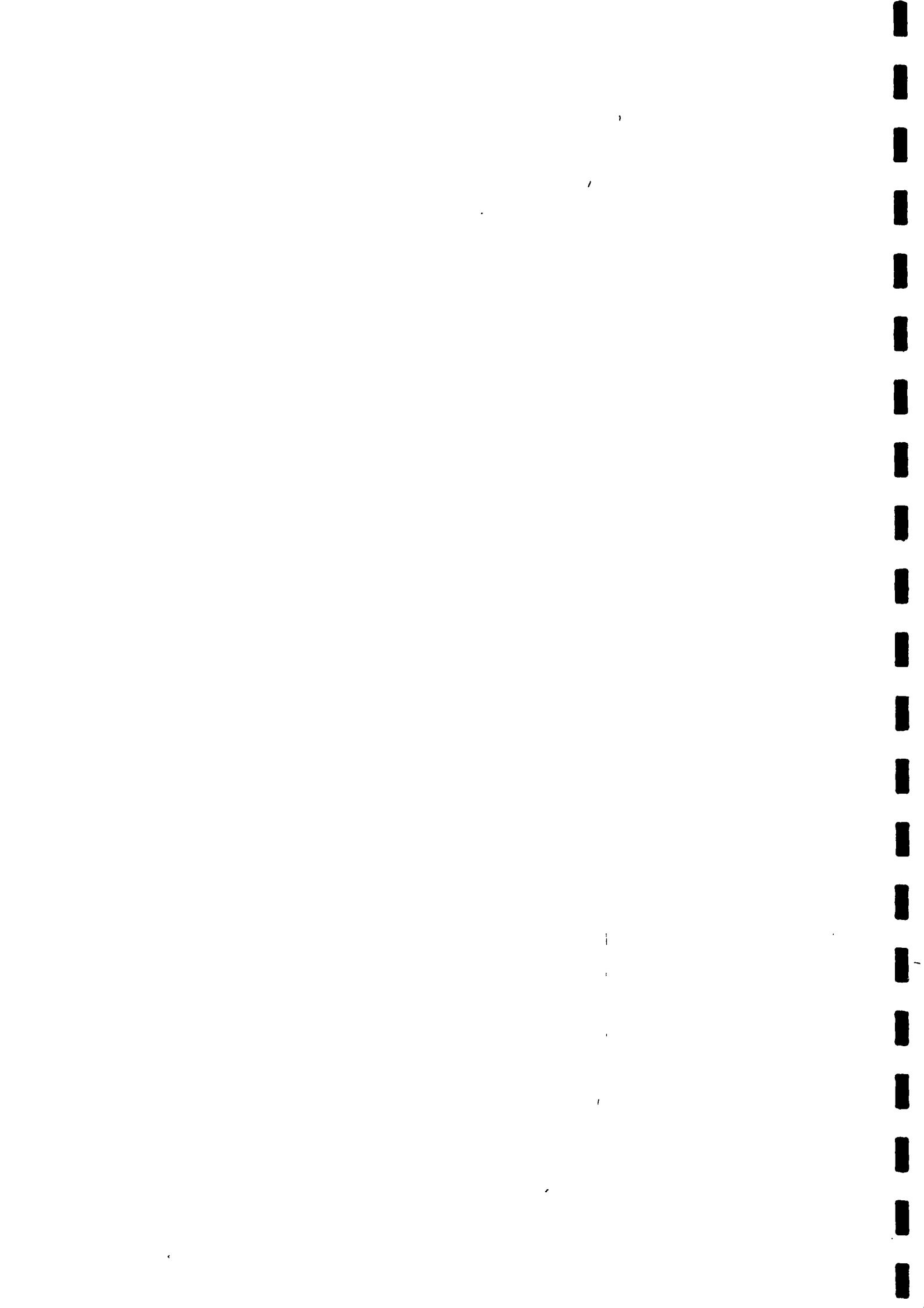


I ^e arrondissement	27. Préfecture	55. Menpenti	84. Palama
1. Belsunce	28. Vauban	56. Pont-de-Vivans	85. La Rose
2. Chapitre	VII ^e arrondissement	57. Saint-Loup	86. Saint-Jérôme
3. Noailles	29. Bompart	58. Saint-Tronc	87. Saint-Just
4. Opéra	30. Endoume	59. La Timone	88. Saint-Mitte
5. Saint-Charles	31. Le Pharo	XI ^e arrondissement	XIV ^e arrondissement
6. Thiers	32. Roucas Blanc	60. Les Accates	89. Les Arnavaux
II ^e arrondissement	33. Saint-Victor	61. La Barasse	90. Bon-Secours
7. Arcne	34. Saint-Lambert	62. Les Camoins	91. Le Canet
8. Grands-Carmes	VIII ^e arrondissement	63. Foures	92. Le Merlan
9. Hôtel de Ville	35. Bonneveine	64. La Millière	93. Saint-Barthélemy
10. La Joliette	36. Les Goudes	65. La Pomme	94. Saint-Joseph
III ^e arrondissement	37. Montredon	66. Saint-Marcel	95. Sainte-Marthe
11. Belle-de-Mai	38. Périer	67. Saint-Michel	XV ^e arrondissement
12. La Vilette	39. La Plage	68. La Treille	96. Les Ayalades
13. Saint-Lazare	40. Pointe Rouge	69. La Valbarelle	97. Les Borels
14. Saint-Mauront	41. Le Rouet	70. La Valentine	98. La Cabucelle
IV ^e arrondissement	42. Sainte-Anne	XII ^e arrondissement	99. La Calade
15. La Blancarde	43. Saint-Giniez	71. Les Caillols	100. Les Crottes
16. Chartreux	44. La Vieille-Chapelle	72. La Fourragère	101. La Delorme
17. Chutes-Lavie	IX ^e arrondissement	73. Montolivet	102. Notre-Dame-Imite
18. Cinq-Avenues	45. Les Baumettes	74. Saint-Barnabé	103. Saint-Antoine
V ^e arrondissement	46. Le Cabot	75. Saint-Jean-du-Désert	104. Saint-Louis
19. Baïlle	47. Carpiagne	76. Saint-Julien	105. Verduron
20. Le Camas	48. Mazargues	77. Les Trois-Lucs	106. La Viste
21. La Conception	49. La Panouse	XIII ^e arrondissement	XVI ^e arrondissement
22. Saint-Pierre	50. Le Redon	78. Château-Gombert	107. L'Estaque
VI ^e arrondissement	51. Sainte-Marguerite	79. La Croix-Rouge	108. Les Riaux
23. Castellane	52. Sormiou	80. Malpassé	109. Saint-André
24. Lodi	53. Vaufrèges	81. Les Médecins	110. Saint-Henri
25. Notre-Dame-du-Mont	X ^e arrondissement	82. Les Mourrets	111. Les Iles
26. Palais-de-Justice	54. La Capelette	83. Les Olives	

III. TERRAINS : TERRITOIRES DANS LA VILLE



1. SAINT-ANTOINE : LES FRONTIÈRES DU STIGMATE



2. SAINT-MARCEL : LES FRONTIÈRES DE L'ENTRE-DEUX

A. HISTOIRE SOCIALE, FORMES URBAINES, CONSTITUTION DE LA POPULATION

Notre analyse du processus de construction des frontières territoriales et socio-symboliques, à Saint-Marcel, en milieu urbain, nécessite un détour par l'histoire de ce quartier afin de mettre en perspective les différentes évolutions et recompositions qui ont affecté son organisation, la constitution de sa population ainsi que ses formes résidentielles et urbaines.

Ce détour par l'histoire, pour présenter notre terrain, ne répond pas uniquement au souci rituel d'introduction historique que toute recherche place en préambule à la restitution des données du terrain et à leur interprétation. La référence à l'histoire du quartier, de sa formation et de son évolution, n'a pas qu'une utilité narrative dépassant le cadre de notre problématique et notre approche méthodologique. Elle n'a de sens que dans la mesure où elle nous informe sur le présent et dans la mesure où elle nous permet de recadrer l'histoire orale locale et la mémoire du lieu produite par les habitants.

L'intérêt que manifestent les habitants de Saint-Marcel, essentiellement ceux du noyau-villageois, vis-à-vis de l'histoire de leur quartier, l'enjeu que représente celle-ci dans les rapports sociaux locaux (notamment entre habitants du noyau-villageois et des cités H.L.M.), la référence constante au passé sur un ton nostalgique pour parler du présent, tous ces éléments nous ont amené à procéder à ce détour. Nous ne présenterons que les dimensions qui ont un lien avec notre recherche et qui permettent de mieux saisir le caractère composite et sédimentaire de ce quartier, dans la mesure où il articule des territorialités et des temporalités multiples renvoyant chacune à un moment de sa formation et vécues soit comme évolution nécessaire ou problématique représentant des points de tension dans le champ résidentiel local.

Saint-Marcel est un quartier périphérique de l'est de Marseille situé dans la vallée de l'Huveaune. Il s'agit d'un village, comme tant d'autre qui parsemaient le terroir marseillais, qui a évolué au rythme de l'urbanisation de la ville pour prendre la forme d'un village-rue dont l'extension suit la route nationale qui mène à Aubagne. Son développement urbain est marqué par deux éléments morphologiques forts, à savoir les collines du massif de Saint-Cyr et la vallée de l'Huveaune.

L'originalité de Saint-Marcel réside dans sa combinaison, depuis la deuxième moitié du XIXe siècle, de deux types d'activités : l'une maraîchère et la seconde industrielle. Cette dernière s'implantera sur les terres agricoles et à proximité de l'Huveaune ; renforçant de la sorte cette logique d'extension urbaine linéaire.

La présence du Canal de Marseille favorisera à la fois le maintien partiel des activités agricoles et l'installation de certaines industries telles que les minoteries, les verreries, les scieries de marbre et des industries agro-alimentaires : semouleries, huileries, pâtes alimentaires (ex : Rivoire et

Carret), biscuiteries, etc. Ces installations industrielles peuvent être considérées comme une sorte de continuité des activités artisanales préexistantes. " Entre 1870 et 1910, écrit Michel Péraldi, on assiste en effet à une première vague d'industrialisation qui procède en fait par l'extension de "petites usines préexistantes " [cf. M. Roncayolo], (...).Pour marquant qu'il soit dans le paysage, ce noyau industriel procède à bien des égards comme par prolongement des vocations anciennes de la vallée ; les minoteries ne font que prolonger l'activité des moulins implantés sur les domaines des bastides, comme la verrerie et la métallurgie ne sont qu'une extension de l'artisanat local ; notons encore que toutes ces industries s'installent sur des terres achetées aux propriétaires des bastides, dans leur partie agricole (...).⁶¹". Saint-Marcel, comme l'ensemble de la vallée de l'Huveaune, représentait un "paysage de banlieue industrielle surimposé au site rural."⁶²

A partir de 1910, d'autres activités industrielles se développeront. Il s'agit d'ateliers mécaniques, une usine d'électrochimie, de construction mécanique (CODER), Saint-Marcel-Ferroviaire, PRIOR... la liste est longue.

Donc, le quartier de Saint-Marcel est marqué par la double présence de la campagne — dont l'exploitation maraîchère diminue au fur et à mesure que progressent les installations industrielles — et de cette même industrie ; des maraîchers et laitiers et d'une population ouvrière de plus en plus importante. L'évolution de ce quartier est celle d'un faubourg industriel.

Saint-Marcel est un lieu d'immigration ancienne essentiellement italienne et piémontaise. L'industrialisation renforcera cette tendance avec l'arrivée de plus en plus nombreuse des Italiens puis des Arméniens, Grecs et dans une moindre mesure des Nord-Africains (Kabyles). La présence italienne n'est pas liée seulement aux usines. La mémoire des habitants nous restitue la présence de métayers, de laitiers d'origine italienne. Les laitiers, par exemple, étaient " presque tous, écrit M. Roncayolo, d'origine italienne, groupés en familles compactes, difficiles à assimiler (très peu de mariages mixtes et de naturalisations, recrutement des domestiques au lieu d'origine)⁶³ ". Un des quartiers du noyau-villageois — le Petit-Saint-Marcel — portait le nom du " Petit-Piémont " en référence à sa forte occupation par les Italiens.

Le développement de l'industrie favorisera l'accroissement démographique de Saint-Marcel. La population passe, entre 1872 et 1911, de 2427 à 5381 habitants. Cette poussée démographique est liée au recrutement opéré par les industries de plus en plus large faisant appel à une main d'œuvre de plus en plus importante.

Ces différentes populations ouvrières d'origines immigrées s'installeront dans les cabanons, construits dans les collines et les pentes du massif de Saint-Cyr, en face du noyau-villageois. D'autres cabanons seront édifiés. Ce type d'habitat caractéristique de la ville de Marseille avait, en quelque sorte une fonction de résidence secondaire, et constituait un espace de sociabilité important

⁶¹ PERALDI (M.).- *Paysage, ville et mémoire*.- Marseille : C.E.R.F.I.S.E., 1988.- p.118.

⁶² RONCAYOLO (M.).- " La basse vallée de l'Huveaune, évolution d'une banlieue " dans *Revue Marseille*, n°12, 1949.

⁶³ RONCAYOLO (M.).- " Evolution de la banlieue marseillaise dans la basse vallée de l'Huveaune " dans *Annales de Géographie*, n°327, 1952.- p.344.

pour les marseillais qui les jours de fêtes ou l'été y venaient résider, s'adonner à la chasse et "manger la côtelette".

Ils étaient utilisés, également, à l'origine pour entreposer des outils agricoles, du bois de chauffage⁶⁴ ... D'une forme d'habitat secondaire, de loisirs ou d'entrepôt, le cabanon changera de fonction et deviendra la résidence principale des ouvriers, parfois dans des conditions précaires marquées par l'absence d'aménagement de la voirie et d'absence d'hygiène (eau, W-C...). Mais sa proximité avec la nature et sa dotation de jardins a permis une sorte de transition "douce" du travail agricole au travail en usine. Ce type d'habitat connaîtra une diffusion très large, dans les collines, et constituera, plus tard, le noyau de construction de lotissements pavillonnaires qui sont en grande majorité des cabanons améliorés.

De 1910 jusqu'à la fin des années quarante, la progression de l'industrialisation du quartier se confirmera avec l'installation d'usines importantes par le nombre d'ouvriers y travaillant. C'est le cas de l'usine CODER et PROCIDA. On pourrait parler, s'agissant de Saint-Marcel et plus largement de la vallée de l'Huveaune, de la formation d'un véritable complexe industriel. Les transformations déjà signalées s'amplifieront : les terres agricoles cèdent de plus en plus du terrain, les cabanons améliorés ou pas augmentent, les catégories professionnelles se diversifient... Saint-Marcel donne, alors, l'image d'un quartier ouvrier habité par une population dont le niveau de vie est faible.

L'après-guerre sera marqué par l'arrivée de populations originaires du Maghreb. Certains ont été recrutés par l'employeur sur place c'est-à-dire dans leur pays d'origine. Leurs conditions de vie, de logement et de travail sont plus précaires que celles des italiens, grecs ou arméniens. Certains ont été logés par leur employeur dans des baraquements à l'intérieur des usines. De même, ils occupaient des emplois dangereux eu égard aux tâches qui leur étaient confiées (manipulation de produits chimiques par exemple). Le groupe des travailleurs immigrés nord-africains se caractérisait par le célibat, réelle ou transitoire, et par leur rapport très lâche au quartier. Ce que nos enquêtés, appartenant au groupe issu du noyau-villageois, retiennent de positif dans la présence de ces immigrés est justement leur *invisibilité* dans le territoire du quartier. "Ils étaient là pour travailler et ils ne posaient pas de problème", nous disent les anciens habitants de Saint-Marcel. L'appréciation de cet isolement et de cette *discretion* pour être interprétée doit être vu à travers le présent et le discours tenu par ces habitants du noyau-villageois sur les cités proches : Néréïdes et Bosquet.

La présence des immigrés maghrébins sera plus nombreuse à partir des années soixante surtout après l'indépendance de l'Algérie (1962).

A partir de ses années, Saint-Marcel sera soumis à de multiples recompositions que les habitants, qui se définissent comme faisant partie de la population de souche, percevront comme un moment de rupture radicale qui affectera leur quartier et le mode villageois qui le caractérise.

⁶⁴ FLORIS (G.).- *Les formes de recomposition d'un ancien faubourg industriel marseillais : Saint-Marcel.*- Aix-en-Provence : Université de Provence, mémoire de Maîtrise en Ethnologie, 1991-92.- multig.

Saint-Marcel connaît, à cette période, une urbanisation très forte qui fera éclater ses limites territoriales et introduira plus d'hétérogénéité dans ses formes urbaines, sa typologie architecturale et sa composition démographique et socioprofessionnelle. A cet essor de construction immobilière correspond, également, une demande locale en main d'œuvre importante.

Les premières formes de l'habitat social — cités-jardins et H.B.M. — de Marseille seront implantées à Saint-Marcel et plus largement dans la vallée de l'Huveaune. Elles représentent 30 % des projets sociaux de l'après-guerre. Au début des années soixante, 71 % du parc actuel des logements sociaux (H.L.M.) sera édifié. 2000 logements seront réalisés entre 1965 et 1974. L'accès au logement social n'est pas réservé à une population modeste mais s'ouvrira à des catégories sociales moyennes composées d'ouvriers qualifiés, de fonctionnaires, d'employés et de cadres moyens. De même, au moment où les cités sont construites et où les travailleurs immigrés d'origine maghrébine commencent à accéder au logement social, au même moment ces cités voient l'arrivée des rapatriés d'Afrique du Nord, rapatriés dont la présence dans ces cités est importante et représentent parfois 80 % des ménages dans certaines d'entre elles.

C'est à partir des années soixante-dix que les cités, de notre terrain d'enquête, seront construites : les Néréïdes en 1971 (454 logements) et le Bosquet (239 logements) en 1972. Ce sont des cités "cul de sac" dont les accès étroits, serpentant les collines et perpendiculaires à la route nationale, buttent sur ces mêmes collines. Elles sont construites en hauteur (610 m d'altitude) en impasse ce qui leur donne un aspect d'enfermement et d'isolement. Leur articulation au reste du quartier est problématique.

Leur construction correspond au début de la crise de l'emploi à Saint-Marcel, à la fermeture de certaines usines et au départ d'une partie de la population, socialement et économiquement la plus élevée, vers d'autres quartiers ou d'autres communes limitrophes. Certains s'installeront dans les lotissements et les résidences en accession à la propriété construits dans les collines et les pentes du massif Saint-Cyr.

L'ampleur de ces bouleversements et de ces recompositions démographiques, économiques, urbaines... mettent en crise le cadre étroit du quartier de Saint-Marcel, et exercent une certaine pression sur ses capacités à les intégrer. D'où le constat du repli et la référence des populations anciennement établies à Saint-Marcel à l'espace du noyau-villageois, d'où également le ton nostalgique de leur discours et leur référence aux valeurs et à l'esprit de village. L'hétérogénéité, dans ce cas, n'est plus intégrée, négociée dans le cadre du quartier mais subie, rejetée et par là-même renforce la cohésion et l'identité des habitants du noyau-villageois. Ces différents éléments permettent également de situer et de comprendre certains enjeux liés à la mémoire et au patrimoine qu'on a pu noter lors de notre enquête et qu'on abordera plus loin.

La crise économique qui frappe ce quartier, et qui se renforce dans les années quatre vingt, aiguëra ces différents éléments d'hétérogénéité. Une crise cumulative de différents aspects : désindustrialisation, chômage accru frappant essentiellement les habitants des cités et plus particulièrement les jeunes (un quart de la population active), précarité, écart démographique entre les cités et le noyau-villageois se traduisant par la forte présence de la population jeune de

moins de 20 ans dans les premières (44% pour les Néréïdes et 48% pour le Bosquet) et l'augmentation du vieillissement de la population (de plus de 60 ans) dans le second, diminution de l'emploi dans le secteur secondaire au bénéfice du tertiaire.

Aux Néréïdes, la population s'élève à 1200 habitants regroupant la tranche d'âge la plus importante de Saint-Marcel et du 11ème arrondissement. Deux catégories socio-professionnelles dominent dans population active de cette cité : il s'agit des ouvriers (40%) et des employés (47%). Cependant la proportion de chômeurs dans la population active est très importante. Elle représente 27% des actifs, alors qu'elle n'est, à Saint-Marcel, que de 18%. De plus, près de la moitié des actifs de la cité occupe des emplois sous-qualifiés, et parmi les moins jeunes de vingt ans, 70% sont au chômage et sans qualification. Du point de vue de la distribution de la population selon ses origines nationales ou ethniques, on trouve les groupes suivants : 59% de familles françaises, 28% de rapatriés de l'Afrique du Nord, 6% de familles maghrébines⁶⁵ et 7% de familles d'origines diverses (Europe de l'Est, Comoriens, Asiatiques...).

Quant au Bosquet, il connaît un fort taux de vacances de ces appartements (presque 50%) d'où le nombre faible de sa population (300 hab. en 1992). Celle-ci est marquée par à la fois le vieillissement et la forte présence des jeunes. Sur l'ensemble de la population active, seulement 55% ont un emploi stable (1/4 d'entre eux ont un salaire inférieur à 3000 francs, les autres ne vivent que de prestations sociales. De plus, 65% de la population du Bosquet vivent de moins de 2000 francs par personne et par mois. La situation du Bosquet semble plus défavorable que celle des Néréïdes, déjà alarmante. En ce qui concerne la composition ethnique de la cité, on note la présence de deux groupes : les ménages français représentant 73% de l'ensemble des familles, dont 3% de ménages de Pied-Noirs et les ménages dit "étrangers" représentant 27% (26% de ménages maghrébins et 1% portugais)⁶⁶.

C'est dans ce contexte démographique, économique et social que s'expriment les différents éléments de différenciation et de tension dans le quartier de Saint-Marcel.

B. TRAJECTOIRE RÉSIDENTIELLE

1 - Introduction

Le quartier de Saint-Marcel est un territoire "sédimenté par des temps migratoires" multiples rivant à ce lieu des figures sociales diverses : des Piémontais, des réfugiés fuyant les guerres et les génocides (Italiens, Grecs, Arméniens...), des ouvriers recrutés dans les colonies (Kabyles...), le marseillais à la recherche du travail ou bien fuyant la spéculation immobilière... Temps migratoires

⁶⁵ Nous parlerons, dans notre analyse du processus de construction des frontières spatiales, sociales et symboliques, essentiellement du rapport entre la population du noyau-villageois et la population maghrébine de ces cités. Malgré la faible représentation statistique de cette dernière, nous pouvons constater que sa visibilité est surtout sociale et est liée à un effet de stigmatisation. Les habitants du noyau-villageois en parlent, d'ailleurs, en les comparant à "deux verrues sur le visage" de Saint-Marcel.

⁶⁶ Ces différents éléments statistiques se rapportent à la maîtrise de G. FLORIS, *op.cit.*

qui s'articulent à des temps de la production et à la coprésence de figures professionnelles diverses : maraîchers, laitiers, ouvriers, commerçants...

Ces figures sociales et professionnelles se sédentarisent ou nomadisent dans un territoire urbain et résidentiel qui porte la marque de temporalités urbaines diverses et fragmentées dont l'inscription dans le quartier est soit de nature diachronique soit synchronique. L'ensemble témoigne des évolutions, des ruptures et des continuités qui rythment l'espace. L'habitat, à travers son architecture, ses formes projetées dans l'espace, son regroupement ou sa dispersion, nous informe sur les modes d'urbanisation de ce territoire périphérique de Marseille depuis le XIXe siècle jusqu'à nos jours : passage du village, rural devenu urbain, au faubourg industriel au quartier résidentiel.

La mémoire résidentielle est *pleine* de ces moments, de ces déplacements, de ces enracinements et de ce rapport constant de porosité liant le quartier à des échelles territoriales multiples dessinant des réseaux de liens (migratoires, de production, ou politiques) et de connexion avec la ville, le territoire nationale, les pays limitrophes et la Méditerranée dans son ensemble.

La mise en narration de ces présences hétérogènes — mais dont la continuité et la permanence donnent une identité au quartier —, et leur restitution peuvent être soit totale — soucieuse de les rappeler toutes — soit partielle et sélective privilégiant tel moment, telle présence considérée proche et omettant ou refusant d'inclure dans ses strates telle autre moment référant à telle autre présence considérée à *distance* et tombée de la sorte dans un "*trou de mémoire*".

Mémoire pleine de toutes les présences ou amnésique, intégrative ou exclusive ; privilégiant le lien de sens dans la continuité et la sédimentation ou bien insistant sur les ruptures à travers un récit ponctué par des temps structurants, à savoir un *avant* de l'entre-soi idéalisé et un *après* porteur des significations de rupture, foyer de tension, de conflit et déstabilisant l'identité du lieu.

En suivant les trajectoires résidentielles, et les formes habitatives investies, on retrouve ces tranches de l'histoire résidentielle de Saint-Marcel : noyau-villageois, bastides, cabanons, cités ouvrières, H.B.M., H.L.M., cités d'urgence... Il s'agit d'un ensemble de formes résidentielles qui s'inscrivent dans des formes urbaines différentes et dans une topographie originale : les collines, la vallée de l'Huveaune et entre les deux la route nationale et le village-rue qui s'y est implanté.

Cette mémoire résidentielle, en nous restituant cette hétérogénéité territoriale et résidentielle, nous trace aussi les contours des territoires d'appartenance ; et de référence des différentes catégories de population qui peuplent ce lieu et l'animent et nous signifie, en creux, la logique des proximités et des distances et l'enjeu qu'elle représente dans la définition des territoires de l'autochtonie (territoires des fondateurs) et des territoires de l'altérité (ces derniers correspondent à des territoires assignés ne pouvant générer aucun récit de fondation. Ils concernent l'habitat des grands ensembles).

Nous allons tenter de retracer les trajectoires résidentielles reconstituées à partir de la parole habitante et instruite par la connaissance historique que nous avons de ce quartier. Notre souci ne

se réduit pas à suivre le cheminement résidentiel des habitants de Saint-Marcel, et à en fixer les différentes étapes mais, aussi, de relever, à travers le croisement de ces différents récits, dont la position et le lieu d'énonciation n'est jamais neutre, les liens de sens opérés dans la désignations et la catégorisation de telle présence, de telle population et de telle forme habitative.

1.1. - "Gens de souche / Gens transplantés"

L'enquête nous a révélé deux types de trajectoires résidentielles constituées de profils sociaux, ethniques, et relevant de moments historiques différents, relatifs à l'histoire locale et à l'évolution du quartier de Saint-Marcel.

Si l'on considère les trajectoires résidentielles, dans la longue durée, de l'ensemble des interviewés, on est amené à relever des différences liées à l'ancienneté de leur implantation dans le quartier, à leur origine — ou à celle de leurs familles — et à leur profil migratoire.

On peut distinguer, pour reprendre l'expression d'un habitant de Saint-Marcel, entre deux catégories de population : "*les gens de souche*" et les "*transplantés*". Si ces catégories, désignant l'autochtonie ou bien le rapport d'extériorité au quartier des populations concernées, sont riches sémantiquement, elles n'en demeurent pas moins problématiques et connotées socialement; et sujets à des enjeux de classement, de hiérarchisation sociale et symbolique, marquant de la sorte la légitimité de la présence de telle ou telle catégorie de population dans l'espace local. L'enquête et le croisement des différentes biographies résidentielles montrent l'hétérogénéité des modes d'installation et d'insertion et des profils résidentiels multiples.

1.1.1. - *Les gens de souche*

Les "gens de souche" s'avèrent constitués de groupes divers, dont l'installation est, certes, ancienne mais dont l'origine géographique s'inscrit au-delà de Saint-Marcel : origine marseillaise, piémontaise, italienne du sud...

Les gens de souche auxquels ce terme peut s'appliquer sont représentés par une population dont l'implantation remonte à la deuxième moitié du XIXe siècle. Il s'agit des anciens maraîchers et laitiers de la vallée de l'Huveaune dont on a pu rencontrer quelques descendants, et dont la mémoire généalogique et résidentielle est longue.

C'est, aussi, une partie de la population d'agriculteurs, qui au début du siècle, a su composer avec les transformations qui ont affecté le quartier ; à savoir la présence massive de l'industrie. Elle a pu trouver dans le travail en usine, soit directement soit par "enfants interposés", un appoint et un salaire supplémentaire palliant, de la sorte, le faible revenu tiré de l'activité maraîchère qui commençait à décliner. Cette population habitait la campagne et s'est déplacée petit-à-petit vers le noyau-villageois de Saint-Marcel. C'est la population "témoin" des multiples recompositions et ruptures qui ont marqué le champ économique, social, résidentiel, démographique... de l'espace local. Sa mémoire nous restitue le récit de cette évolution. En nous traçant ses généalogies, cette catégorie de population nous restitue des territorialités et des temporalités très riches en information et très significatives quant au sens qu'elle donne à ses recompositions. "Parler généalogie" dans

ces conditions c'est, aussi, parler, mais autrement, de l'espace d'ancrage et des relations sociales qui le qualifient.

La deuxième catégorie de population, que les anciens habitants de Saint-Marcel intègre au groupe des "gens de souche", concerne la catégorie de population qui a "fait souche" et dont l'origine géographique se situe soit à Marseille soit dans le Piémont et en Italie. Il faut ajouter à cette catégorie d'autres populations relevant de vague migratoire différentes. Il s'agit de la population arménienne et grecque. Il est significatif de noter l'absence des populations issues de l'immigration nord-africaine dont la présence à Saint-Marcel est attestée depuis le début des années vingt.

D'autres groupes de populations, arrivés à la fin du XIXe et du début du XXe siècle, et qu'on considère et qui se considèrent comme faisant partie des gens de souche, appartiennent à la catégorie de population issue de l'immigration essentiellement italienne et dans une moindre mesure arménienne. Il s'agit, en ce qui concerne les italiens, de la population piémontaise qui s'est établie à Saint-Marcel et qui a suivi l'évolution de l'offre de travail dans la vallée de l'Huveaune. Cette population s'est établie, dans un premier temps, dans les campagnes de Saint-Marcel et était formée en majorité de métayers. Certains possédaient quelques pâturages et étaient laitiers. D'autres italiens, arrivés plus tard, travaillaient dans les usines de la vallée de l'Huveaune et résidaient dans les plus anciennes rues de Saint-Marcel, et plus précisément dans le Petit-Saint-Marcel. Leur présence était tellement forte dans ce quartier et tellement visible qu'on lui a donné le nom du "Petit Piémont". Ils marquaient de leur forte présence cet espace résidentiel et pouvaient connaître un certain rejet de la population locale que la mémoire présente passe sous silence ou euphémise. La scène suivante, réunissant un ancien maraîcher de Saint-Marcel de "souche" et un habitant dont le père est Italien (les deux interviewés font partie de la même association du noyau-villageois), permet de réactiver cette mémoire :

" L'Italien ici c'était le *babi* remarquez ils se faisaient moins remarquer que les entendre (sous-entendu les Arabes) parce que quand même avec les Nord-Africains c'est tout un autre problème. Les Italiens pour travailler ils travaillaient. Le *babi* ce n'était pas une appellation méchante il n'y avait pas de tension pas que je sache même si on appelait le Petit-Saint-Marcel le Petit Piémont.

- *Intervention d'une personne qui a assisté à l'entretien* : Mais les italiens il ne fallait pas qu'il se marient avec des françaises je peux en parler sagement parce que mon père est d'origine italienne et ma mère française, ça a fait un gros problème pour qu'ils se marient. Pour les italiens, dans la famille de ma mère française ça a fait un gros problème pour qu'ils se marient.

-Mais dans le quartier au quotidien il n'y avait pas de problème. Les Italiens pour travailler ils travaillaient. Ils se sont bien adaptés " [FOU]

On note que le pôle négatif, cristallisant le rejet, s'est déplacé passant du "babi" au maghrébin.

1.1.2. - Les transplantés

Le terme de "transplantés" désigne exclusivement la population immigrée maghrébine dont la présence dans le quartier, nous l'avons vu, remonte aux années vingt. Cette présence relève d'une phase migratoire datée, spécifique au rapport colonial qui liait la France à ces populations et au type de recrutement de la main d'œuvre de cette période.

Il s'agissait d'ouvriers sous qualifié, célibataires ou en situation de célibat temporaire sur le sol français. Les témoignages de certains interviewés nous les décrivent comme travaillant dur dans des conditions de sécurité précaires (par exemple dans les entreprises d'électro-chimie). Ils

logeaient à l'intérieur des usines dans des baraquements ou bien de façon collective dans certains immeubles du "Petit-Saint-Marcel".

" Les premiers immigrés ceux qui viennent de l'Afrique du Nord qui sont arrivés ici je les ai vu arriver ils habitaient dans le boulevard Margaillan sur un baraquement en bois que Péchinay leur avait installer... C'était l'électrochimie je tiens à le préciser Ça c'était important ça et ces gens étaient venus pour faire des travaux pénibles, le traitement de la bauxite ne se faisait pas comme maintenant il se faisait par filtrage de soude et tous les deux jours il fallait redéfaire le bac et défoncer le gravier au pistolet pour dégager le filtre et ces gens faisaient cette chose là. Ces gens là étaient là seuls sans famille il gagnaient de l'argent! C'étaient des gens qui se tenaient très bien il n'y avait aucun problème vraiment aucun problème entre eux et la population. Ils gagnaient bien leur vie ils étaient peut-être mal logés parce que l'employeur les logeait mal. Ils n'ont pas été mal accueillis quand ils sont venus il faut le dire aussi. Ils n'étaient pas nombreux. Ceux qui sont venus ils sont venus à la demande de la société d'électrochimie " [ANAS]

Les anciens habitants de Saint-Marcel ont retenu, de leur présence dans le quartier, surtout leur discrétion et leur invisibilité dans l'espace public. Ces "qualités" ont été relevées pour leur valeur positive, car elles n'instauraient pas de rapport conflictuel ni de tension avec les normes et la morale habitante dominantes tel que le groupe des anciens ("les gens de souche") se les représentaient et les définissaient. Le rappel de ces "qualités" sert aussi à mieux marquer, de façon contrastive, la différence avec l'immigration nord-africaine récente, celle des années soixante et plus particulièrement celle des années soixante dix.

Cette dernière vague migratoire relève d'une logique différente de la précédente. Il s'agit d'une immigration familiale (regroupement familial : loi de 1973) qui a accompagné le grand mouvement de construction de grands ensembles dans l'Est marseillais. Leur mode d'installation dans le quartier ne répond pas à l'image de la trajectoire résidentielle des immigrés italiens et arméniens dont l'ancrage dans cet espace est l'aboutissement d'une longue période où plusieurs générations se sont succédées, où des alliances matrimoniales avec les "gens du cru" ont été réalisées, où une insertion lente et continue dans le tissu économique, dans des réseaux sociaux et associatifs multiples a été observée.

Par contre, en ce qui concerne la présence récente de la population maghrébine, on se trouve face à un rythme et un mode d'implantation différents. Elle se caractérise, tout d'abord, par un rythme rapide et une présence importante qui est le résultat d'une logique institutionnelle d'attribution de logements en cités H.L.M. et de construction de population relevant de catégories administrativement définies : P.S.R., P.L.R., Cité d'urgence... Ce mode d'installation, institutionnellement construit, s'inscrit dans un processus général propre aux années soixante dix et à l'urbanisation des périphéries des villes françaises de cette période. J.C. Chamboredon en a fait une analyse synthétique retraçant la logique globale et les effets locaux sur à la fois la structuration sociologique, spatiale et sur les rapports sociaux et les formes de sociabilité et d'identification recomposés eu égard à ce mouvement d'urbanisation accélérée de ces périphéries. Saint-Marcel n'y échappe pas. J.C. Chamboredon écrit que " Ces mécanismes de formation des populations (...) sont particulièrement complexes dans le cas des "grands ensembles", dont la population résulte le plus souvent de la mise en œuvre de définitions juridiques et institutionnelles de droits, de mécanismes économiques et sociaux d'attribution des logements. L'effet cumulé de ces mécanismes est le découpage de catégories diversifiées rapprochées dans l'espace de ces ensembles d'habitation alors que le jeu des mécanismes de marché "ordinaires" aurait pu conduire

à leur dispersion dans l'espace urbain. (...) Les divisions sociales y prennent une allure nouvelle, les différences d'un quartier à un autre et, surtout, à l'intérieur d'un même quartier devenant plus tranchées. D'une part, la construction d'ensembles de logements semblables, s'adressant à une clientèle relativement homogène, conduit à la juxtaposition de quartiers nettement différenciés (...) sous forme de secteurs urbains ou de quartiers aux structures sociales différenciées, des moments différents de l'histoire urbaine.⁶⁷ .

L'agrégation de telles catégories diversifiées de population et de formes d'habitat multiples (lotissement, H.L.M., noyau-villageois...) perturbe l'ordre des proximités, perçues comme ordre subi, et aura un effet paradoxal dans le sens où elle favorisera la recherche de la distanciation, de la distinction et de l'affirmation des singularités.

Même si l'arrivée, dans le quartier, des populations d'origine maghrébine ne correspond pas, chronologiquement, à la construction des grands ensembles à Saint-Marcel, elle y est associée, quand même, dans le discours des anciens habitants du noyau-villageois. L'association de ces deux événements renforce l'idée de rupture opérée dans le territoire du quartier (forme urbaine, population nouvelle et extérieure, premiers signes de crise dans le secteur industriel de la vallée de l'Huveaune...), dans ses formes et rythmes de sédimentation et d'intégration de populations nouvelles.

Cette nouvelle population correspond à la catégorie des "transplantés" évoquée par les habitants du noyau-villageois. Cette catégorie permet à ces derniers de souligner l'extériorité de ces nouveaux habitants au quartier et leur statut de population, cumulant tous les "handicaps" et tous les problèmes, introduite par les institutions responsables de la gestion des cités H.L.M. Cette présence est vécue comme une agression et une provocation de ces autorités vis-à-vis des habitants de Saint-Marcel qui, par leur intervention, déstabilisent le quartier, son équilibre et mettent en crise ses qualités de quartier urbain villageois.

" Les problèmes sont récents ici. Ils sont venus avec la venue de certaines personnes. C'est gênant de dire ça parce qu'il semble qu'on donne raison aux gens racistes alors que c'est pas du tout ça. C'est une constatation il faut le dire; Ce sont les cités qui posent problème. Ce sont aussi les cités d'urgence c'est une vraie désolation avec des enfants et des jeunes désœuvrés. Toutes les villas périphériques de cette cité d'urgence se plaignent de cambriolage, de dépravation. C'était un endroit très tranquille tout ça. Il n'y avait jamais d'histoires dans ces endroits là; Bon maintenant c'est fini les gens se plaignent d'insécurité.

(...) On a débarrassé la Cayolle et on a fait ça on est venu les mettre là ce qui est systématique actuellement ce contre quoi je m'élève. Chaque fois qu'on a un saloperie à faire à Marseille et ça n'a pas d'autre mot comme définition c'est une saloperie c'est dans le 11ème arrondissement qu'on l'a fait. On vous colle ça vous trouvez pas que c'est charger le même endroit ? alors là je trouve que c'est une saloperie. On met tous les gitans ensembles et les pauvres dans les cités alors c'est là qu'on arrive à des problèmes. Les cités à Saint-Marcel au niveau des Bosquet-Néréides il y a de grands problèmes ça été une erreur de construire ces cités là haut. " [ANAS]

La trajectoire résidentielle des "transplantés" est constituée de deux moments qui sont liés à la nature de la présence du chef de famille sur le sol français. Le premier moment correspond à son arrivée seul en quête de travail à Marseille ou dans d'autres villes françaises. La trajectoire résidentielle du père est scandée par les multiples déplacements, déménagements dans des hôtels

⁶⁷ CHAMBOREDON (J.C.).- " Construction sociale des populations ", dans *Histoire de la France urbaine. La ville aujourd'hui*, sous la dir. de G. DUBY, t V. (1985).- Paris : Le Seuil.- p. 443-444.

meublés ou bien dans des chambres ou appartements occupés en compagnie d'autres concitoyens (toujours en situation de célibat) ou bien encore dans des baraquements de chantiers.

Le deuxième moment de cette trajectoire correspond à l'arrivée de la famille, restée auparavant au pays d'origine, et à plus de stabilité dans l'emploi du père. Certains des interviewés ont résidé, avant d'habiter dans les cités du Bosquet ou des Néréïdes, dans des bidonvilles à Marseille ou bien dans des cités d'urgence. D'autres, cas plus rares, ont eu accès directement à un appartement en cité dont la population est majoritairement constituée par des ouvriers d'une usine de Saint-Marcel. C'est le cas de la cité La Rouguière occupée essentiellement par des travailleurs de C.O.D.E.R.

L'installation dans une cité H.L.M. de Saint-Marcel est l'aboutissement de multiples parcours résidentiels dans la ville dont les arrêts peuvent être les points suivants : Boulevard Oddo, La Viste, La Gardanne, La Capelette, La Cayolle (Colgate), Saint Louis, Saint Barthélémy, La Valbarelle...

Nous avons pu noter que l'installation dans une des deux cités (Bosquet, Néréïdes) de notre terrain d'enquête n'est pas toujours fortuite même si elle est soumise aux procédures d'attribution d'un appartement en H.L.M. Certains de nos interviewés nous ont déclaré avoir choisi telle ou telle cité pour se rapprocher d'un membre de la famille. Par ailleurs, différentes enquêtes ont souligné l'importance des réseaux familiaux, constitués par alliance ou par filiation, dans ces deux cités. De même on note que, quand les jeunes de la cité se marient et que la décohabitation est sanctionnée par leur départ de la cité, les lieux de résidences préférentiels choisis par ces derniers se situent dans les quartiers limitrophes dans la vallée de l'Huveaune⁶⁸. C'est là un point de convergence avec les autres habitants du noyau-villageois ; ce qui contribue à renforcer une tendance au *localisme* caractéristique des habitants de ce quartier et qui remonte très loin dans le temps⁶⁹.

Même si ces trajectoires sont différentes, de par l'origine géographique, nationale, culturelle et professionnelle des populations considérées, nous avons pu relever, et cela est important pour comprendre la spécificité du quartier de Saint-Marcel, des formes d'implantations, de mobilité et de projets résidentiels semblables. Ce qui les fédère est essentiellement la force d'un certain "localisme" et la volonté de ne pas s'éloigner de Saint-Marcel en résidant soit dans les lotissements proches ou bien en ne franchissant pas les limites de la vallée de l'Huveaune (11^{ème} arrondissement) mais toujours dans le même sens ; à savoir l'Est en direction d'Aubagne ; tournant de ce fait le dos à Marseille et à son centre.

Les raisons de ce *localisme* sont cumulatives de différents éléments explicatifs articulant à la fois des éléments relevant d'une recherche de proximité et de maintien de lien sociaux avec le réseau de la parentèle, d'une recherche de proximité avec le lieu de naissance, avec le quartier et les qualités

⁶⁸ Une enquête portant sur la cité des Néréïdes a pu mesurer l'ampleur et l'étendue des réseaux familiaux en montrant que plus de 38% des habitants de cette cité ont des liens familiaux dans le 10 et 11^{ème} arrondissements de Marseille. Cf. BENSASSON (S.) et PIERROT (A.) - *Les ensembles d'HLM entre Saint-Marcel et Saint-Loup*. - Marseille : CERFISE, 1988. - p.19.

⁶⁹ Nous verrons plus loin que cette tendance se retrouve dans les pratiques de mobilité des habitants de Saint-Marcel.

qui le spécifient ("mentalité villageoise", nature, industrie-campagne...), d'une identification forte à la vallée de l'Huveaune et, de façon générale, à l'Est marseillais.

Cet attachement spatial ou symbolique au quartier et les valeurs de *localisme* dont il témoigne ne caractérisent pas de façon exclusive les habitants du noyau-villageois de Saint-Marcel mais s'applique également aux habitants maghrébins des cités des Néréïdes et du Bosquet.

" Toute la famille habite au Bosquet sauf ma sœur mariée qui habite juste à côté à la Valbarelle. Son mari est de Mazargues de la Caillol il est venu ici ils se sont connus dans une fête et après ils se sont mariés et sont venus habiter près de chez mes parents comme il y a l'école ici et tous les deux travaillent ça fait que c'est ma mère qui garde le petit. Ils habitent dans les villas près de la Valbarelle pour l'instant ils veulent partir pour une maison plus grande mais pas pas trop s'éloigner du quartier quand même disons vers la Penne-sur-Huveaune ou la Milière. Voilà ils ne veulent pas s'éloigner de la famille. (...) J'ai aussi des familles du côté de ma mère qui habitent pas loin une habite à la Milière une à la Rougrière et il y a une qui habite à Saint-Marcel " [ZOU]

Le croisement des différentes biographies résidentielles, recueillies lors de notre enquête, nous permettent d'appréhender à la fois les différents moments, les différents modes individuels et collectifs d'insertion des habitants de Saint-Marcel, qu'ils soient des cités ou du noyau-villageois, dans le champ résidentiel local. Ces trajectoires résidentielles représentent, aussi, une manière d'approcher la construction du territoire, son évolution, ses recompositions qui sont le résultat de *sédimentation* de formes urbaines et résidentielles et de populations dont les origines géographiques, ethniques, sociales sont différentes.

Cette sédimentation n'est pas toujours synonymes de synthèse de ces différentes temporalités et territorialités constitutives de l'histoire urbaine et sociale du quartier de Saint-Marcel. Car on note, si l'on se réfère à la mémoire résidentielle des habitants, un rapport symbolique, affectif d'identification et d'attachement à tel ou tel fragment territorial du quartier et à tel ou tel moment de l'histoire du quartier et des figures sociales qui le composaient. Dans un cas, ce sera le noyau-villageois, lieu originel et fondateur de l'identité du quartier, occupé par la population la plus ancienne et dont la présence est considérée comme légitime et exclusive qui sera privilégié. Les membres jeunes de cette catégorie d'habitants se réfèrent à la génération ascendante pour mieux marquer leur ancrage dans l'espace local et mieux affirmer leur qualité d'autochtonie.

De ce fait, les nouveaux lieux de résidence, que ce soient les lotissements ou bien les grands ensembles H.L.M. sont maintenus dans un rapport d'extériorité à la fois à l'histoire et à l'espace résidentiel de référence; à savoir Saint-Marcel (limité au noyau-villageois). D'où, aussi, la désignation stigmatisante véhiculée par le terme de "transplantée" ou "déplacée" appliquée à la population des cités. Dans d'autres cas, on se référera à tle cité ou à tel lotissement.

Le champ résidentiel, en tant qu'espace d'affirmation des appartenances et des références (à des valeurs, à une origine...) est traversé de rapports sociaux et de différenciations selon un ordre symbolique instituant une tension dans les relations de proximité / distance, autochtonie / hétérochtonie, légitime du lieu / illégitime, "gens de souche" / "transplantés"...

Le rapport au lieu, à sa mémoire et à l'identité qui lui sont attachées est aussi rapport à l'autre selon un ordre de classement et de hiérarchisation à la fois inclusif et exclusif.

C. FORMES DE SOCIABILITÉ

1 - Introduction

Nous nous attacherons, dans ce chapitre, à présenter quelques formes publiques⁷⁰ de la sociabilité à la fois en tant qu'espace-temps où des liens sociaux s'actualisent, prennent forme et s'inscrivent dans des territoires publics ou privés à caractère public (exemple : café) et en tant que vecteur de communication et de transmission d'un récit et d'une mémoire du quartier. Ces différents éléments produisent et affirment des identités multiples qui traversent cet espace local, des différences et des positions qu'on assigne aux autres ou qu'on revendique pour soi.

La sociabilité, dans ce cas, ne se réduit pas à une forme ludique des liens sociaux et des échanges, une sorte de mondanité coupée des pesanteurs sociales et se situant hors cadre et hors contexte.

Le thème de la sociabilité de quartier peut sembler, à première vue, évident et allant de soi ; car cette échelle territoriale, de par sa dimensions réduite, est supposée impliquer des relations de proximité et une densité des relations et une richesse des échanges. Comme si la forme territoriale, le quartier, avait une capacité *sui generis* à produire ce type de liens sociaux communautaires, identitaires et harmonieux.

Plusieurs recherches ont conféré au quartier des qualités communautaires, identitaires ; en ont fait le lieu d'une vie sociale harmonieuse marquée par l'intensité des relations sociales, par des formes de solidarité et d'entraide faites de partage de valeurs et d'une culture locale forte et homogène. Le quartier est, alors, défini, comme valeur, comme essence qui cumule tous les traits d'une pseudo évidence, d'un donné naturel (*natural area*) que véhiculent à la fois le sens commun et le savoir scientifique. Il s'apparente, dans ce cas, à un isolat ou à un petit univers (microcosme) coupé de l'ensemble urbain où il s'insère. On pourrait dire que, de ce point de vue, le quartier présente des traits du mythe.

L'image du quartier est invoquée, souvent, pour stigmatiser le mode de vie urbain qui serait synonyme d'anonymat, d'aliénation, de vide sociale, d'anomie, de dissolution des solidarités et de fragmentation des liens sociaux. Le quartier serait l'opposé d'un monde urbain présenté sous une forme apocalyptique.

Il serait abusif de déduire, de façon mécanique, les formes que revêtent les relations sociales à partir de la dimension et de l'échelle du territoire où elles s'inscrivent. Autrement dit, la petite échelle, l'espace de la proximité résidentielle ne correspondent pas nécessairement à une proximité sociale et à une convergence dans les affinités et les modes de vie. Or depuis l'article de J.C. Chomboredon et M.Lemaire⁷¹ et le livre de M. Bozon, cette " hypothèse naïve qui prend le

⁷⁰ Les formes de sociabilité relevant des espaces et des relations privées n'ont pas été abordées par l'enquête eu égard à la nature même de notre objet de recherche.

⁷¹ CHAMBOREDON (J.C.) et LEMAIRE (M.).- " Proximité spatiale et distance sociale. Les grands ensembles et leur peuplement " dans *Revue Française de Sociologie*, n°1, t.XI, 1970.- p.3-33.

rapprochement spatial comme la métaphore d'un rapprochement social⁷² " ne peut plus être soutenue. Il apparaît, au contraire, que la proximité spatiale aiguise les différenciations internes au quartier et renforce les distanciations sociales et symboliques des différents groupes sociaux qui le composent. Et, ce sont les lieux publics, où s'inscrivent les différentes formes de sociabilité, qui deviennent les espaces de cette mise en scène des différences et portent les emblèmes des positions prises par rapport aux autres sous-territoires du quartier et des habitants qui les occupent. La topographie des lieux de sociabilité tend à renvoyer, en quelque sorte, à des positions, à des références et à des appropriations conflictuelles et volontairement différenciées.

Nous évoquerons, dans les lignes qui suivent, les formes, liens, territoires, et récits liés à la sociabilité que nous avons pu relever dans ce champ résidentiel local en soulignant la nécessité de les situer dans le temps (histoire du quartier) pour rendre compte de leur évolution et de leur instabilité. Deux périodes de l'évolution de Saint-Marcel seront invoqués : la première allant du début du siècle jusqu'à la deuxième guerre mondiale et la seconde se rapportant au temps même de l'enquête sur le terrain.

1.1. - Formes de Sociabilité : du début du siècle jusqu'à la fin de la deuxième guerre mondiale

Il nous semble intéressant de revenir sur certaines formes de sociabilité qui prévalaient au début du siècle et de suivre leur évolution telle que le discours des habitants nous les a restitué. Ce retour sur le passé n'est pas fortuit car il représente la trame (de récit) autour de laquelle se noue le discours sur le présent et nous informe sur les réélaborations et les instrumentations qu'on lui fait subir dans les interactions quotidiennes soit pour affirmer une singularité, une légitimité ou bien une opposition avec les groupes résidentiels récemment établis.

Le bref rappel historique que nous avons évoqué, plus haut, nous a permis de nous rendre compte de la nature composite de ce quartier. Ce dernier était marqué par l'activité agricole et par l'industrie dominante au fil du temps. Cette combinaison d'activités et de groupes professionnels, qui lui sont liés, nous met face à des pratiques hybrides dont les références dominantes renvoient à la culture ouvrière dans un espace passant de la forme de village rural à celle de faubourg industriel. Il faut signaler que les frontières entre ces deux groupes professionnels n'étaient pas étanches et qu'on pouvait relever un phénomène de double emploi agricole et industriel. C'est le cas, au début du siècle, de certains maraîchers et de leurs enfants.

" On a vendu des terres aux usines. Les enfants des paysans n'ont pas continué le métier de leurs pères, ils voyaient dans l'installation des usines la possibilité de s'en aller de la ferme ; le fils allait à l'usine mais donnait quand même la main au père le soir ou le matin avant de partir à l'usine. L'usine, c'était un apport supplémentaire, on était quand même de petits paysans, on vivait à l'époque. " [FOUR]

De même, on le verra plus loin, les ouvriers s'adonnaient à l'activité de jardinage non pas réduite à un simple passe-temps mais participant de façon notable à l'économie domestique.

" Moi l'image que je garde de Saint-Marcel au temps de mon enfance c'est plutôt l'image de la campagne malgré la présence des usines... Je crois qu'il y avait un équilibre assez intéressant entre la campagne et les usines. Peut-être parce que j'étais dans la campagne [elle habitait dans un cabanon] moi-même à

⁷² BOZON (M.).- *Vie quotidienne et rapports sociaux dans une petite ville de province. La mise en scène des différences.*- Lyon : Presses Universitaires de Lyon, 1984.

Nazareth, c'était vraiment la campagne. A Nazareth tout le monde avait son jardin et faisait ses fruits et légumes; on avait le poulailler, les lapins. Je ne connais pas quelqu'un qui n'avait pas de jardin. Avant que ces terres ne soient très morcelées pour davantage de constructions, les gens louaient des maisons avec 800 m² à 1000 m² de terrain, tout le monde avait ses cultures, son poulailler moi je sais tous les voisins étaient comme ça. On allait chercher le lait chez le laitier qui avait son pâturage et son troupeau de vaches. Les HLM Forbin et le CES Forbin, c'étaient des prés avant. On avait quand même conscience que c'était un lieu à la fois ouvrier et agricole à cause des campagnes. " [FAU]

Cette population composite aura des pratiques de sociabilité qui se réfèrent à la fois à " l'esprit villageois " (les habitants parlent de "mentalité villageoise") et au monde ouvrier dont la présence correspond à la phase d'urbanisation accélérée de la périphérie marseillaise. La sédimentation de ses différents éléments sociaux, professionnels, territoriaux... a conféré au quartier de Saint-Marcel, jusqu'aux années soixante, une capacité intégrative importante. Ceci a été favorisé, en grande partie, par la disponibilité de l'emploi et par les formes d'encadrement propres à la fois à la culture ouvrière (syndicat, lieux de sociabilité liés aux usines — jardins ouvriers⁷³, bars, cercles, Maison du Peuple... — et au quartier (paroisses, chorales, fêtes patronales...)⁷⁴.

Ce qui marquait le quartier c'était la continuité entre le lieu de résidence et le lieu de travail et la connexion entre des réseaux divers fortement territorialisés dans le quartier : réseaux de voisinage, de quartier, professionnel, ainsi que des réseaux propres à certaines formes de sociabilité déjà évoquées. Cet enchevêtrement des réseaux pouvaient concerner une même famille :

" Le beau frère de mon père travaillait à C.O.D.E.R., mes cousines travaillaient à C.O.D.E.R., mon cousin travaillait à C.O.D.E.R. Il y a des liens qui sont restés. C'est vrai ce sont des liens plus familiaux qu'entre ouvriers quoique ça revient au même [Rires] " [FAU]

" L'industrie s'implante au début du siècle. Les gens du coin, tous les gens sans spécialité travaillent dans ces usines, on sortait de l'école communale, on allait travailler à Pêchiney, le père, le fils et le petit-fils travaillaient à Pêchiney. Il y avait de l'emploi, les gens construisaient leur maison, s'installaient mieux. L'industrie a permis de renforcer la population de ce quartier " [ANAS]

Un autre exemple illustre les liens étroits entre l'usine et le territoire du quartier ceci à travers la fréquentation des espaces publics et de l'organisation de fêtes qui participent de ce qu'on désigne, aujourd'hui, de culture d'entreprise :

" Pour chaque usine il y avait un bar en face de l'entrée de l'usine et aussi près du siège du Parti Communiste. A Noël l'arbre de Noël était dans les ateliers de C.O.D.E.R. il y avait un atelier qui était dégagé où on faisait le spectacle et la distribution des jouets dans l'atelier il y avait la fanfare C.O.D.E.R.. " [FAU]

Cette même continuité peut s'exprimer à travers le rythme que pouvait imprimer l'usine à la vie domestique. La sortie d'usine, signalée par la sirène, "trouvait un écho" dans l'espace privée, annonçait l'arrivée du mari et s'accompagnait, pour certaines femmes, d'une frénésie liée aux préparatifs des repas et de mise en ordre de l'espace domestique.

" Mon père était une horloge [rires]. Il quittait la maison allait à C.O.D.E.R., quittait C.O.D.E.R. retournait à la maison à tel point, une petite anecdote, il était tellement ponctuel que les gens savaient quand ils le voyaient l'heure qu'il était. Quand j'étais enfant et qu'on faisait le bazarre dans la maison quand on entendait C.O.D.E.R. sonner ma grande-mère disait : "Vite les enfants il faut mettre de

⁷³ Voir, sur la question des jardins ouvriers et du bricolage, le livre de WEBER (F.)- *Le travail à-ôité*.- Paris : EHESS-INRA, 1989 et l'article de CABEDOCE (B.)- " Jardins ouvriers et banlieues : le bonheur au jardin ? ", dans *Les premiers banlieusards. Aux origines des banlieues de Paris (1860-1940)*, sous la dir. de A. FAURE.- Creaphis, 1991.- coll. " Rencontres à Royaumont ".

⁷⁴ P. MASSON mentionne la présence, à Saint-Marcel, des cercles suivants : " Cercles : des Amis (1914) ; La Muse du Peuple (1914 et 1931) — Musique de la Verrerie (1914) ; La Cécilienne (1914) ; Echo Musical (1931).— Amis de l'Instruction Laïque ", dans *Encyclopédie départementale*, t.XIV, Marseille, Paris.

l'ordre papa va arriver, il fallait vite mettre de l'ordre dans la maison avant le retour de papa". L'usine rythmait notre vie puisqu'on entendait la sonnerie de l'usine donc le papa n'allait pas tarder à arriver donc il fallait mettre de l'ordre. " [FAU]

Le quartier, telle que la population anciennement établie à Saint-Marcel nous l'a décrit, se caractérisait par des relations sociales denses marquées par l'interconnaissance, la proximité, l'accessibilité et par leur forme publique de territorialisation autour des commerces, dans les cercles, les bars et bistrotts et autres lieux de regroupements des associations sportives, religieuses ou de musique.

" Les quartiers étaient assez vivants j'allais dire comme dans tous les quartiers en France à l'époque parce qu'il n'y avait pas la télévision et parce qu'on se connaissait tous et puis le soir on se rencontrait on n'avait pas la voiture donc quand on allait faire les courses, on rencontrait tous les gens qui habitaient le long du quartier. Donc on avait des contacts en permanence et ça j'avaoue qu'aujourd'hui c'est plus tout à fait pareil. On voyait les gens. " [FAU]

Les "bazarettes"⁷⁵ ne manquaient pas d'être citées pour appuyer cette image villageoise du quartier de Saint-Marcel (certains habitants parlent de "mentalité villageoise") des relations d'interconnaissance qui y prévalaient et de la circulation de l'information sous forme de commérage. Ces bazarettes s'échangeaient les nouvelles, faisaient et défaisaient les réputations, colportaient les rumeurs devant le seuil des maisons, dans les places publiques ou dans certains lieux fréquentés par les femmes comme les commerces ou les salons de coiffure.

" Il y avait beaucoup de "bazarettes". Les bazarettes ça c'étaient les bonnes femmes qui toute la journée parlaient sur le trottoir parce qu'elles vivaient beaucoup dehors dans les anciens quartiers. A Saint-Marcel on les appelaient les bazarettes, elles parlaient beaucoup racontaient les vies des uns et des autres et c'est vrai c'était encore présent jusqu'à il n'y a pas très longtemps. A côté de chez moi il y avait un salon de coiffure (rires) la famille était réputée pour être les bazarettes du quartier (rires).

(...) Au niveau convivialité là c'était beaucoup le village, vraiment le noyau-villageois. Tout le monde se connaît effectivement toutes les familles savent tout des uns et des autres et puis les gens sont beaucoup plus dehors sans doute moins stressées que maintenant. A ce moment là toutes les femmes qu'on connaissait on les retrouvait sur le boulevard (de Saint-Marcel). le boulevard c'était le village dans le village toutes les dames s'arrêtent, parlent, se donnent les nouvelles des uns et des autres. Il y avait beaucoup de solidarité, beaucoup d'amitié entre les gens. par exemple à Saint-Marcel dès que quelqu'un décédait le petit commerce du coin récupère l'argent (collecté) pour offrir une couronne de fleurs, pour soulager la famille c'est resté traditionnellement un village quoi... " [SAM]

Quant aux formes festives de la sociabilité, elles représentaient un temps fort qui formait une rupture avec la routine du quotidien et donnaient du quartier une image d'unité qui se manifestait essentiellement à l'occasion de la fête du 15 août (Fête célébrant la Vierge). Cela donnait lieu à l'organisation par les habitants du village d'une fête patronale qui durait d'une à deux semaines sur les bords de L'Huveaune. Elle revêtait à la fois une forme religieuse — car un pèlerinage et une procession étaient organisés à la chapelle de Nazareth située en hauteur sur les collines en face de l'emplacement actuel des cités — et une forme "profane" : bals, repas collectifs, jeux divers, fêtes foraines...

" La fête c'était toujours pour le 15 août, ici, comme on a eu beaucoup de culture, on avait la Vierge avec la chapelle. C'était la fête du 15 Août, tous le monde y participait. Après la libération, ça s'est essoufflé, et il y a eu pas mal de bagarres, ça finissait en bagarres entre gens venus d'ailleurs, des jeunes. Autrement, on faisait la fête sur le quartier, ça durait 8 à 10 jours, on a même fait venir les vachettes. Il y avait de belles fêtes, des jeux pour les enfants, les boules. A l'époque c'était animé surtout par des hommes. Ça se faisait au bord de l'Huveaune. Souvent, il pleuvait et l'Huveaune emportait tout, alors on la faisait sur la place. " [FOUR]

⁷⁵ Terme du parler marseillais désignant ce qu'on nomme communément "pipelettes" ou commères.

“ C’était vraiment la vie dans le quartier. Il y avait des fêtes dans le quartier. Le 14 juillet le parti communiste organisait une fêtes à Saint-Marcel après il y avait l’association sportive qui faisait ça pour le 15 août donc on avait des fêtes et un quartier vivant puis après ça c’est perdu. ” [FAU]

Il est intéressant de relever que le calendrier des fêtes (14 et 15 août) permettait de mettre en scène les différences internes au quartier, entre blancs et rouges. Mais celles-ci ne signifiaient pas incommunicabilité et rupture dans les échanges entre ces deux groupes ; puisque tout le quartier participait à la fête patronale : certains participaient au cortège de la procession et d’autres ne pratiquaient que les animations *profanes*.

Si le quartier présentait une forte capacité d’intégration des différents éléments hétérogènes qui le composaient il n’en demeure pas moins que les formes de sociabilité qui le caractérisaient étaient porteuses d’affirmations d’appartenances identitaires différenciées à la fois dans le registre de l’expression (culturelle, festive, religieuse...) et de la territorialisation (église, cercles, bars, syndicat, espaces publics...).

On a pu relever, à travers les entretiens effectués auprès des habitants de Saint-Marcel, quelques formes de clivages internes au quartier. Celles-ci renvoient à la figure traditionnelle de l’opposition entre *blancs* et *rouges*. On a d’un côté ceux qui se définissent comme catholiques et de l’autre les communistes et plus largement les laïques ; chacun investissant des formes d’expression identitaire et des lieux de sociabilité propres. D’un côté le patronage, les chorales, les fêtes patronales, les processions et de l’autre les Maisons du peuple, le syndicat, le cercle laïque, les AIL (les Amicales de l’Instruction Laïque), etc.

Ces clivages pouvaient, dans certaines occasions, s’exprimer dans l’espace public et donner lieu à des formes d’affrontement ritualisées à l’image des “joutes musicales” (les chorales de chaque camp rivalisaient entre elles). Ce qui est remarquable, et qu’il faudrait retenir pour la suite de notre développement de la question des frontières entre noyau-villageois et cités H.L.M., c’est que le conflit ou les clivages pouvaient emprunter des formes ritualisées et socialisées pour s’exprimer. Il ne s’agissait pas d’une rupture du lien social mais d’une manière singulière de le maintenir par et dans le conflit. Cela lui conférait une certaine visibilité dans la mesure où il s’éprouvait dans la proximité et non pas dans la distance, l’évitement et dans le repli et l’enfermement domestique.

“ Il y avait des différences sociales sans qu’il y ait de clivages entre les personnes, tous le monde se parle chez les commerçants, demande des nouvelles des uns et des autres. ” [SAM]

Il n’était pas impossible de se déclarer communiste et laïque fervent et en même temps célébrer le baptême de ses enfants à l’église ou de les inscrire au catéchisme.

“ On avait le patronage (rires) mais nous on n’y allait pas parce qu’on était plutôt une famille de gauche pas pratiquante mais qui devait faire absolument la communion parce que tout le monde a fait la communion parce que c’est impératif ça ne se concevait pas de ne pas faire la communion. J’imagine que pour beaucoup de gens c’était pareil, mais par contre on ne militait pas dans ces associations mais le patronage était très actif et nous sommes même allés quelque fois suivre le catéchisme ça nous arrivait d’aller même à ces activités de catéchisme qui n’étaient pas obligatoires oui oui, mais on ne militait pas dans ces associations (de patronage). On suivait quand même le catéchisme. ” [FAU]

Un autre habitant, ancien maraîcher, dont la famille est installée à Saint-Marcel depuis au moins le début du 18^{ème} siècle, témoigne de ces clivages mais en même temps du maintien des relations

entre ces différents habitants qu'ils soient maraîchers ou ouvriers ou qu'ils soient affiliés au patronage ou à l'A.I.L.

“ Les gens du patronage étaient généralement les anciens de Saint-Marcel. En 1920-1930, il y avait beaucoup de frictions. Il y avait à l'intérieur des familles des gens de gauche et des gens de droite et ça se répercutait de famille en famille. Il y avait deux cercles un qui était très connu et très fréquenté c'était “La muse du peuple” c'est là où il y a maintenant le siège de l'Union sportive. L'AIL de Saint-Marcel avait un local en face même de l'église (rires). Chacun avait sa musique (sa chorale) et il y avait même une troisième musique neutre qui rassemblait les gens. Il y a eu toujours beaucoup de musiciens à Saint-Marcel on appelait d'ailleurs les habitants de Saint-Marcel les “*jap de loun*” c'est-à-dire ceux qui aboient de loin. Quand le patronage faisait sa musique et défilait parfois les autres (ceux de l'A.I.L.) faisaient exprès de... Mais il n'y a jamais eu de morts (rires), il y avait un esprit de tolérance qui n'est plus pareil (maintenant), les gens sont plutôt “je m'en foutistes”. On habitait le village, on se côtoyait. C'est vrai l'A.I.L. était plus liée au monde ouvrier, il y avait un noyau de syndicalistes et le patronage était plus lié aux paysans et maraîchers. Le président de l'AIL a fait quand même la communion solennelle à ses enfants. Mais il faut dire qu'à la libération on a fait l'union moi et le président de l'A.I.L., on était trésoriers du comité de la libération, ça a permis d'aplanir beaucoup de choses. ” [FOUR]

Le quartier de Saint-Marcel, en tant qu'unité territoriale restreinte ménageant des relations de proximité, n'est pas un territoire de l'indifférenciation. Que ce soit au niveau des formes de sociabilité ou des trajectoires résidentielles, il est le lieu de l'hétérogénéité sociale, professionnelle, ethnique et culturelle ; et ne correspond pas à l'image du village idyllique et fusionnel véhiculée sur un ton nostalgique par les anciens habitants de Saint-Marcel. Ce type de discours, relevant de ce que A. Ducret a qualifié de *fables de la mémoire*, “ ne cesse d'adapter, de remanier et de transfigurer l'image que nous nous faisons du dit passé [Villageois].⁷⁶ ” et de la réactiver pour l'investir socialement : marquer une position, une différence et une frontière vis-à-vis des étrangers (nouveaux résidents) ou définis comme tel. Ces fables du passé nous renseignent moins sur le passé que sur le présent et la manière dont ceux qui nous le restituent se situent par rapport à ce dernier et par rapport aux changements qu'il comporte.

1.2. - Formes De Sociabilité Recomposées : L'Après-Guerre

L'évolution récente du quartier, du point de vue de la sociabilité et des liens sociaux, témoigne de l'affaiblissement de la capacité intégrative du quartier. Les différentes recompositions⁷⁷ urbaines, démographiques, sociales et économiques qui l'ont marqué depuis les années soixante nous a amené à élargir l'échelle territoriale couverte par notre enquête afin d'intégrer, dans notre perspective, les nouvelles formes résidentielles (essentiellement les cités HLM). Ceci conforte notre démarche comparative entre le noyau-villageois et ces cités afin d'approcher les micro frontières à Saint-Marcel.

Il a fallu, donc, procéder au croisement de ces différents territoires car le noyau-villageois ne représentait plus l'échelle pertinente pour l'analyse des formes de sociabilité et des liens sociaux.

⁷⁶ DUCRET (A.).- “ L'arbitraire du digne. Mémoire collective, phénomène urbain et lien social ” dans *Les Nouveaux Enjeux De l'Anthropologie. Autour de Georges Balandier*, sous la dir. de G. Gosselin.- Paris :L'Harmattan, 1993, p. 117.- coll. “ Logiques Sociales ”.

⁷⁷ Recomposition qu'on peut lier aux éléments suivants : début de fermeture des usines les plus créatrices d'emploi, diminution de la population ouvrière, essor de la construction immobilière sous différentes formes résidentielles (lotissement pavillonnaire, villas, et surtout cités H.L.M.) occupant en majorité les collines face au noyau-villageois, les grands ensembles construits accueillent simultanément des rapatriés de l'Afrique du Nord et des immigrés maghrébins.

Les formes de territorialisation de ces dernières trahissent de nouvelles polarisations à savoir le rapport conflictuel entre cités et noyau-villageois.

Le territoire de la sociabilité publique a, en quelque sorte éclaté et les pratiques qui lui sont liées s'actualisent dans des sous-territoires situés à une échelle plus restreinte (le voisinage, le bloc ou la barre du grand ensemble, la parentèle...). Ceci s'est traduit par une forte fragmentation de l'espace public. Les réseaux sociaux qui tissaient leur maille à travers le territoire du quartier dans son ensemble, présentant des connexions fortes et des relations d'interconnaissance et d'échanges multiples, se croisent moins. Dans ce cas, la proximité spatiale n'est plus synonyme de proximité sociale mais au contraire porteuse de tension et de conflit.

L'implantation des cités s'est faite dans l'immédiate périphérie du noyau-villageois sans réelle articulation urbaine entre ces deux espaces résidentiels. De même la coupure est nettement inscrite de par la forme de village-rue que revêt ce quartier et de part l'implantation en hauteur des nouvelles constructions. Le haut et le bas, dans ce cas, ne renvoient pas seulement à des positions topographiques différentes mais également à des différences socio-spatiales et architecturales renforcées par les représentations attachées à chacune de ces positions.

L'arrivée massive de populations extérieures au quartier a constitué une rupture dans le mode d'insertion résidentielle dans le quartier. Leur insertion s'apparente plus à une logique de juxtaposition que de sédimentation. Elle a donné lieu à une fragmentation territoriale (noyau-villageois, lotissements pavillonnaire, villas, cités HLM, cités d'urgence, camp de gitans) et à une hétérogénéité sociale dont la maîtrise échappait aux habitants de Saint-Marcel. Ce changement a été vécu comme un processus de dégradation et de dévalorisation du quartier. Celui-ci devenait, pour ses anciens habitants, le lieu de transfert et de concentration de "*population à problèmes*" venant d'autres quartiers de Marseille, "débarrassés" de la présence de ces derniers.

La mémoire des habitants du noyau-villageois nous restitue ce moment en terme de rupture radicale dans l'histoire du quartier ; et témoigne du sentiment, éprouvé par ces habitants, d'avoir été des observateurs passifs du bouleversement de leur cadre de vie.

" Pour nous ce qui nous a le plus marqué c'est la construction de toutes ces cités HLM ça nous a complètement déboussolé que ce soit dans les campagnes (les collines) ou que ce soit dans les vieux quartiers (noyau-villageois). C'étaient des maisons qui existaient depuis toujours qu'on arrangeait ou bien il y avait de nouvelles constructions mais c'étaient toujours des petites maisons. Effectivement la construction des HLM a marqué une différence, une évolution dans le quartier. C'était la campagne il y avait des arbres, des arbres fruitiers puis on nous a dit on va bâtir des immeubles et quand on a vu se dresser ces immeubles aussi haut vraiment ça nous a déconcerté... Ces cités nous semblaient immenses. Elles cachaient le feu d'artifice de Marseille qu'on avait l'habitude de voir du plateau de Nazareth le 14 juillet... C'est vrai ça nous a beaucoup marqué on a dit : "qu'est-ce qu'il nous ont fait là" " [FAU]

Ces changements ont correspondu à un moment de crise qui s'est aggravée dans les années quatre-vingt : crise économique, désindustrialisation, chômage accru, précarité, etc. Crise qui aiguisera ces différents éléments d'hétérogénéité et fragilisera cet espace quant à sa capacité intégrative du début du siècle. Ce qui nous a semblé important à relever c'est que même si le "quartier villageois" a subi des changements considérables, liés non seulement à l'implantation des cités mais aussi à des évolutions propres à la classe ouvrière et à sa culture (confort, aspiration à la propriété, repli domestique...), "l'esprit villageois" reste le cadre de référence le plus significatif pour ces

habitants pour lire et juger cette évolution. Une sorte d' "arrêt sur image" qui occulte ces fortes mutations et se focalise particulièrement sur les cités qu'il rend responsable de tous les aspects jugés négatifs de ces recompositions à l'échelle locale.

C'est dans ce contexte que de nouvelles frontières et formes de différenciation se dessinent opposant la population anciennement établie dans le quartier aux populations récemment installées.

1.3. - Formes De Sociabilité Et Frontières

La notion de frontière permet d'envisager la question du rapport d'un ou plusieurs groupes résidentiels au territoire. Elle est, également liée, au processus de construction des identités territoriales en référence à des éléments de différenciation qui relèvent soit de l'histoire, de la mémoire, des valeurs, des pratiques de l'espace, des formes de visibilité dans l'espace public, d'une morale habitante (comment se conduire, se comporter, agir, cohabiter dans l'espace résidentiel ou bien dans l'espace public...).

Ces frontières expriment des enjeux quotidiens à la fois identitaires, territoriaux et symboliques.

Les liens sociaux, propres au quartier de Saint-Marcel de cette période et jusqu'à aujourd'hui, sont marqués par la tension, l'affrontement et, également, par des pratiques d'évitement, de stigmatisation d'une partie des habitants. Les populations les plus visées, dans ce cas, et vis-à-vis desquelles on veut se différencier — et dont la présence est considérée comme illégitime et perturbatrice de l'ordre normatif du quartier — sont essentiellement les populations immigrés. Le consensus observé autour de ces populations, traités comme ensemble homogène et spécifique, est un des vecteurs majeurs de production identitaire des groupes dits de souche face à l'affaiblissement des autres vecteurs de lien social et d'identité qui caractérisaient le quartier de Saint-Marcel.

Cette stigmatisation et cette construction du groupe des populations immigrées comme pôle négatif de référence s'inscrit dans un processus complexe de construction sociale de la figure de l' "étranger". Un étranger territorialisé, localisé dans les cités HLM, lieu synonyme d'infamie et pôle fantasmatique de la dégradation, de l'insécurité, de la délinquance et de la dévalorisation du quartier dans son ensemble.

Cette construction sociale de l'étranger, proche spatialement mais maintenu dans une distance sociale et symbolique, est véhiculée à travers différentes formes et expressions dont celle de l'*ethnicisation* des relations sociales. De cette manière on tend à enfermer un groupe, celui des immigrés, dans un registre identitaire et culturel unique et homogène référant au partage, supposé, par tous ses membres d'une même origine et d'une même appartenance ethnique.

Cette ethnicisation des liens sociaux est une manière d'instaurer une frontière symbolique — qui a des effets concrets dans l'ordre de l'interaction —, sorte de mise à distance signifiant l'incommunicabilité entre le noyau-villageois de Saint-Marcel et les cités HLM.

L'espace public, théoriquement ouvert, accessible, non appropriable de façon exclusive et continue, espace de civilité et de brassage, devient un espace problématique soumis à des formes

d'appropriation plus ou moins privatives et de pratiques sociales territorialement différenciées et fragmentées.

Nous en présenterons quelques exemples à partir des usages sociaux différenciés de l'espace public du quartier (bar, école, nature, association...).

La topographie des bars, dans l'axe du boulevard de Saint-Marcel, et leur appropriation spécialisée et privatives sont significatifs de la fragmentation de l'espace public et de son accessibilité relative.

L'exemple de la fréquentation des bars et des bistrot, à Saint-Marcel, est, à ce propos, significative. On a pu noter que chaque bar est fréquenté par une catégorie de population et de génération. Les bars sont le lieu d'appropriation presque exclusive et ne fonctionnent pas comme des lieux de sociabilité ouverte ménageant le brassage et la rencontre entre les différents habitants du quartier.

“ Bien sûr les jeunes descendent des cités à Saint-Marcel bien sûr il y a des problèmes. Il y a des bars très spécialisés je vais vous en citer un c'est le bar-tabac c'est le bar des gens du quartier, par exemple mon père il a 87 ans s'il descend boire son café il va chez "Cic..." et "Cic..." lui dit : "Bonjour monsieur Anas..., asseyez-vous, je vous sers". Vous voyez il y a quatre retraités qui jouent aux cartes ce sont des gens du quartier ils se connaissent tous. En bas il s'est ouvert un autre bar ("le Diplomate") bon il n'y a pas la même catégorie de gens là il y a que des jeunes, des jeunes qui viennent des cités et de partout et qui sont également immigrés voyez ils viennent là à ce bar A part les gens qui vont jouer au tiercé les autres gens n'y vont pas ni pour boire ni pour jouer aux cartes ni pour... Vous voyez les différences entre les deux bars ?" [ANAS]

Ce bar est connu pour être le lieu de regroupement des jeunes des cités Bosquet-Néréïdes. Sa réputation à Saint-Marcel est d'être le "bar des arabes". Nous avons pu noter que les autres habitants de Saint-Marcel ne le fréquentaient que pour le tiercé ou le loto et qu'ils ne s'arrêtaient ni pour discuter avec une connaissance ni pour consommer. A plusieurs reprises, les policiers — des îlotiers — sont venus parler à des jeunes se déplaçant sans cesse entre le trottoir et l'intérieur du bar. Le propriétaire du bar est un habitant d'une des deux cités et emploie des serveurs habitant les Néréïdes et le Bosquet. Il règne à l'intérieur du "Diplomate" une atmosphère de bistrot où on s'interpelle, on se déplace d'une table à une autre. Mais, on a noté, aussi, un partage du territoire du bar entre les jeunes, occupant le fond, et les hommes plus âgés, le devant. Ce partage peut être expliqué par la forte interconnaissance qui règne dans ce bar et partant le contrôle social qui peut en découler puisque le voisinage ou du moins la proximité résidentielle est le point commun entre tous les clients de ce bar, du propriétaire aux clients.

Quant à l'école, elle est devenue un enjeu important dans les relations sociales locales. Certains des parents retirent leurs enfants des écoles publiques du quartier pour les placer dans des écoles privées; manière de conjurer la "chute" associée de leur part à la présence nombreuse des enfants des immigrés à qui incombe la responsabilité de la baisse du niveau scolaire. On invoque, dans le même registre, les risques d'insécurité.

“ C'est pas tout le monde qui envoie ses enfants là bas à l'école près des cités. Pour cause de la fréquentation... (long silence) parce qu'il y a les enfants des cités. Les gens enlèvent leurs enfants de l'école communale pour les envoyer dans les écoles privées. On est obligé de reconnaître qu'il y a une baisse dans l'école communale ça donne des écoles à deux vitesses, c'est difficile à dire..." [ANAS]

L'exemple des usages sociaux de la nature illustre, aussi, les formes de différenciation à l'œuvre dans ce quartier et les expressions identitaires différenciées. Ceci est d'autant plus important que la

nature constitue une composante significative non seulement du paysage de Saint-Marcel mais aussi de son histoire et de la mémoire des habitants. La nature est apparue, à travers notre enquête, comme référence constante partagée par les anciens et les nouveaux résidents. Elle cristallise de façon emblématique le passé villageois et agricole du quartier, elle signifie la "douceur de vivre", et la singularité de Saint-Marcel par rapport aux autres quartiers de Marseille. Celle-ci se différencie, de la sorte, des Quartier Nord ouverts sur la mer et le port et liés aux activités qu'offre ce dernier. Saint-Marcel c'est le lieu des *campagnes* — double résidence des bourgeois et grands commerçants de Marseille —, des cabanons (et l'activités de jardinage qui lui est liée), de la chasse, et du fleuve de l'Huveaune.

Malgré la forte dominante industrielle, depuis le début du siècle, Saint-Marcel garde cette double référence à la fois à la nature et aux activités industrielles.

" On avait conscience quand même que c'était un lieu à la fois ouvrier et agricole à cause des campagnes... Il n'y a pas bien longtemps il y avait encore des prairies. L'image que je garde de Saint-Marcel c'est plutôt la campagne que le faubourg industriel. On avait un rapport à la nature très fort. Grand-père pratiquait la chasse mais il s'amusait il faisait beaucoup d'activités. Comme il avait beaucoup de terrain il cultivait de la vigne pour faire une horrible piquette (rires) qu'il fallait absolument boire le jour de Noël. " [FAU]

Rappelons que le père et le grand-père de l'interviewée sont ouvriers et que les enfants le sont également et de surcroît dans la même usine.

Les usages de la nature étaient, à cette période, de l'ordre de l'exploitation agricole ou bien du jardinage, dans le cadre d'une économie domestique restreinte. Les pratiques de loisirs ne concernaient pas les habitants de Saint-Marcel, occupant les cabanons sur les hauteurs des collines. Ces loisirs étaient rares et ne se manifestaient qu'à l'occasion de certaines fêtes du calendrier religieux comme, par exemple, les lundi de Pâques et de Pentecôte sous forme de pique-nique. Ceci à la différence des habitants du noyau-villageois qui, eux, avaient un rapport qui s'inscrivait plus dans le registre des loisirs des citadins.

" Il y avait une différence entre Nazareth⁷⁸ et Saint-Marcel (noyau-villageois) parce que nous on était à la campagne alors qu'eux habitaient dans les appartements. Eux allaient pique-niquer à la campagne alors que nous on y était. On ne pique-niquait pas peut-être parce qu'on dressait facilement la table dehors dans le jardin " [FAU]

Les pratiques de loisirs liées à la nature, telle qu'on peut les observer actuellement, ne deviendront courantes et dominantes que dans les années soixante-dix. Cette évolution et diversification des usages de la nature, témoigne du passage d'un registre d'appropriation à un autre selon la période historique et selon les groupes sociaux concernés. Ils correspondent, de façon diachronique, à des usages économiques (exploitation agricole), à des usages propres à l'économie domestique et à des usages liés à des formes de loisirs familiales ou de groupes (promenade, jogging, pique-nique, etc.) Trois groupes peuvent être identifiés : les maraîchers, les ouvriers-jardiniers résidant en majorité dans des cabanons transformés progressivement en pavillon, les habitants du noyau-villageois et les habitants des cités.

⁷⁸ Nazareth se trouve, en hauteur, dans les collines de Saint-Marcel.

Cette évolution des usages n'est pas synonyme de rupture mais de juxtaposition des pratiques ; et quand un registre d'usage disparaît — c'est le cas du maraîchage — il continue à exister en tant que trace, témoignage et champ de significations dans lequel le groupe des résidents du noyau-villageois puise sa mémoire, réactive certaines valeurs (authenticité, ancienneté, permanence, tradition...) et une certaine légitimité. L'immobilité apparente de la nature signifie, parfois de façon explicite dans certains entretiens, la permanence du groupe social qui s'y identifie.

Face à la crise, que traverse le quartier de Saint-Marcel (désindustrialisation, chômage, précarité...), accrue depuis les années quatre-vingt, la nature est investie d'une charge symbolique forte véhiculant des valeurs de permanence et de continuité d'une "mentalité villageoise" menacée par l'intrusion dans cet espace de populations étrangères au quartier, d'une part, et, d'autre part, à ses valeurs et à la "communauté de sens" qui lui est attachée.

La présence d'une association dont l'objectif est la protection, la défense et l'inculcation aux jeunes d'un rapport moral à la nature témoigne de la mobilisation autour du thème de la nature et de son rôle comme registre d'identification et d'appartenance à un lieu. Au niveau individuel, cela peut se traduire, comme c'est le cas de la présidente de cette association, par un rapport passionnel à la nature. Les enfants des cités appellent cette responsable associative "*la femmes des arbres*". Elle se sent dépositaire des valeurs d'authenticité attribuées à cette nature ; valeurs qui la lient aux *ancêtres du lieu*. Sa mission, telle qu'elle la définit, est de :

" protéger tout ce qui nous a été légué par nos pères et faire quelque chose pour le massif de Saint-Cyr. Les gens ici sont très attachés aux collines, au massif. Chaque fois qu'il y a eu des incendies les gens ont été malades. " [SAM]

Le prolongement de cette *mission* est son travail pédagogique qu'elle effectue auprès des enfants dans les écoles pour les sensibiliser à la protection du site par des interventions de débroussaillage et de plantation d'arbres. Cette action, visant les jeunes des cités, n'a pas été facilement acceptée par les membres de l'association qui dans leur ensemble n'habitent pas dans ces cités.

" Lors des actions de sensibilisation des jeunes de la cité des Néréïdes les autres membres de l'association habitant au village montraient une certaine réserve et appréhension à aller dans la cité. ils me disaient : "qu'est-ce qu'on irait faire dans ces cités ? . Alors je leur ai dit : "bougez-vous, venez". On est arrivés à convaincre quelques uns. Quand je leur dis que je vais à des réunions à 18 h 30 aux néréïdes ils me disaient : "vous êtes folle d'aller aux Néréïdes comme ça. Il fait nuit, vous voulez qu'on vous arrache le sac et tout ça..."

Depuis le débroussaillage les jeunes même les délinquants me disent bonjour. Ils ont dévié mais ce côté de l'environnement ils l'ont gardé. On les a sensibilisé, ils ont gardé le respect. " [SAM]

Cette association Des Amis de La vallée de l'Huveaune et du Massif de Saint-Cyr, s'est également opposée à la construction de lotissement prévoyant " l'abattage des arbres ". Sa fierté est d'avoir empêché cet acte et d'avoir préservé , comme elle dit : " la nature où elle a gambadé quand elle était petite ". Dans ce cas, la mémoire biographique et la mémoire du quartier se télescopent et expriment l'attachement affectif au lieu.

Il est significatif de noter que c'est au moment où le quartier connaît une situation de crise que le thème de l'écologie, du retour aux racines, et que la réactivation des thèmes comme ceux de la mémoire, du quartier, du patrimoine, des traditions locales (notamment culinaires) émergent et deviennent des enjeux identitaires. Ils représentent, alors, des ressources immatérielles pour

exprimer l'attachement à certaines valeurs et signifier des différences, s'opposer à des "étrangers" et construire des frontières symboliques dans un espace où la proximité, la diversité menacent (du point de vue des habitants) "l'intégrité" et l'homogénéité socialement construite de ce territoire.

Il s'agit, en quelque sorte, d'un "recentrage" sélectif pour requalifier et renommer un espace devenu fragmenté et dont le flou des limites est devenu problématique pour les habitants du noyau-villageois. C'est, aussi, une forme de repli sur l'échelle restreinte du quartier pour se "re"-définir et de résister aux changements qui l'affectent. Il correspond, aussi, au fait que les identités locales se réfèrent de moins en moins à une culturelle commune et partagée, telle que la culture du travail (culture ouvrière) ; mais par rapport à une culture plus spécifique et singularisante : traditions locales, racines, patrimoines, loisirs, etc.

Ce recentrage — marqué par les enjeux de mémoire — procède paradoxalement par amnésie ; ou plutôt celle-ci est la condition nécessaire de son efficacité et de la cohérence du discours qu'il véhicule face à la présence des étrangers, essentiellement d'origine maghrébine. Ce discours passe sous silence une des spécificités de ce quartier à savoir le rôle fondateur joué par l'immigration, et ce depuis au moins le début du XIX^{ème} siècle.

Les diverses pratiques de loisirs liées à la nature, qui se déroulent dans les collines du massif Saint-Cyr, sont aussi des vecteurs de différenciation et de *conflit d'usage* eu égard aux normes du groupe résidentiel dominant. Un habitant originaire de Saint-Marcel, ancien maraîcher, nous dit à ce propos :

" Nous la merguez on n'avait pas ça. Avant c'était pas pareil ah oui c'était pas pareil la merguez et la côtelette. " [FAU]

qu'on grille à l'occasion de pique-nique dans ces collines. Cette phrase, dans la brièveté même de son énoncé, est chargée d'implicite et de sens qui se prête bien à l'interprétation. Elle a le mérite de rendre compte, de façon claire, des pratiques culinaires à travers leur fonction d'indicateurs et d'expression emblématique des identités.

La nature, inscrite dans le champ des identités locales, marque la ligne de partage entre le Nous et les Autres. Ceux qui adhèrent à une "communauté de sens" — se rapportant aux normes dominantes définies par le groupe des anciens résidents — et ceux qui y sont étrangers ou définis comme tels. Comme l'écrivent P. Prado et alii, " Le territoire des relations des individus n'est pas nécessairement le territoire commun des groupes. Il faut en plus un "sens commun" ou, si l'on veut, une communauté de sens qui selon le "sens commun" (au sens commun...) est appelée "mentalité" (et, en tirant sans précaution un concept à nous, que Marcel Mauss appelle "espace mental" par opposition à "espace géographique") qui sépare les espèces d'espaces selon leur adéquation ou inadéquation aux normes des groupes qui y résident (...).⁷⁹ ".

Si les formes de sociabilité, liées à la nature, sont un des vecteurs de différenciation interne, ils peuvent, aussi, jouer ce rôle mais à une échelle plus grande quand il s'agit de définir une identité locale face à d'autres quartiers de la ville de Marseille. Dans ce cas, l'échelle de référence renvoie

⁷⁹ PRADO (P.), MATTOUT (G.) et BARBICHON (G.).- *La ville en partage. Sociabilité, identités, territoires dans une ville moyenne.*- Paris : Centre d'Ethnologie Française, 1985.- p.93.

au quartier dans son ensemble, noyau-villageois et cités comprises, mettant en réserve les clivages internes. Cela se manifeste de façon singulière à travers la nature et sa fonction emblématique. Elle se présente comme un repère urbain qui situe l'habitant dans la ville par rapport à ses différents sous-territoires.

“ Des fois, nous dit un Jeune de la cité des Bosquet, quand je suis plus haut on voit bien les Bosquet-Néréides. Quand on descend de Saint Barnabé ou des Caillols et que je vois de loin toute la Vallée (de l'Huveaune) je me dis : “c'est pas beau ça ?”. Franchement je suis content d'habiter là par rapport aux Quartier Nord. (...) Là-bas (dans les Quartiers Nord) c'est plus froid je ressens une déshumanisation complète de ces quartiers je ne ressens pas une vie une présence comme à Saint-Marcel. Ici je sens qu'il y a une vie, je ne sais pas, ça vient du lieu, de la proximité avec la colline ”

De même, la nature a un rôle, plus particulièrement pour les habitants des cités, apaisant les tensions liées à la vie urbaine et à l'image de “béton” attachée aux cités. La nature comme paysage ou bien comme espace de loisirs permet à certains jeunes des cités de s'abstraire et “ d'échapper ”, momentanément, à leur espace résidentiel et aux tensions et conflits qui le traversent. La convergence des points de vues à ce sujet est frappante comme en témoignent les extraits d'entretiens ci-dessous :

“ Ce qui est bien ici c'est qu'on a la colline à côté. Ça pour nous c'est important ça humanise les cités. Une fois qu'on est dans les collines c'est comme si ça nous appartient à nous on ne pense plus à rien on ne pense plus à tout ce qu'il y a autour à ce qu'on voit on ne voit plus qu'il y a autour de nous du béton. ” [ZOU]

“ La nature est très importante pour moi et pour certains jeunes. Certains jeunes y vont pour chasser, courir, faire du sport, sinon on y va comme ça, histoire de décompresser un peu. ” [DAH]

“ J'ai dit qu'on était peut-être isolé mais qu'on avait un débouché par la colline et j'ai dit que par rapport à certaines cités on était moins enfermés malgré qu'on soit dans une impasse. Il y a des routes de promeneurs, on a un parc naturel magnifique. C'est quand même un assez bel ensemble. On est en banlieue mais en comparaison avec certaines cités, je pense qu'on est pas mal par rapport à certains côtés de la banlieue. ” [CHA]

“ Ce que je vois de bien ici dans cette cité, c'est qu'on a la colline à côté, à même pas dix mètres. Ça pour nous, c'est important. Les familles, quand il fait beau, vont s'y promener le dimanche sinon il y a une école d'escalade. Moi j'ai des amis qui connaissent la colline de fond en comble ils vont d'ici à cassis à pied ils la connaissent par cœur. Ils ont même dormi la nuit dans la colline. Il y a des grottes quand on était petit on faisait les grottes on fouillait dans la colline (...). Une fois qu'on est en haut on voit toute la ville ça compte beaucoup on a aussi la vue sur la mer. On fait des merguez, on est là en bande tranquille, de la musique, on pique-nique entre jeunes. ” [ZOU]

La nature représente une dimension importante à la fois des pratiques et de l'identité mais ses usages sociaux et les registres symboliques investis divergent.

1.4. - Mémoire Entre Histoire Et Événement

Le dernier aspect que nous voudrions traiter, avant de clore ce chapitre, est la dimension symbolique de la sociabilité ; et plus particulièrement la question de la mémoire du lieu. Celle-ci synthétise et transversalise à la fois les questions de qualification des territoires, de pratiques et de liens sociaux qui s'y inscrivent ainsi que les valeurs et les représentations que les habitants y expriment. Il ne s'agit pas de la mémoire individuelle (biographique) mais d'une mémoire socialement construite autour d'un territoire qu'on s'approprie, aussi, symboliquement, à travers le récit et le discours. Ce regain d'intérêt pour le mémorial va dans le même sens et se recoupe avec les autres dimensions, que nous avons évoquées plus haut, à savoir la nature, le patrimoine, le

repli sur l'identité de quartier en opposition avec l'homogénéisation, supposée, du mode de vie urbain.

Mémoire, socialement construite, car elle est réellement l'objet de réécriture et de réactivation dans le cadre d'association regroupant quelques habitants du noyau-villageois et car elle sert de ciment pour les liens sociaux. Ce réinvestissement de la mémoire du quartier est, aussi, un moyen de revalorisation de celui-ci en référence à un découpage temporel qui s'arrête aux années soixante et spatial qui n'intègre pas dans son champ de référence les cités H.L.M. En étant réinvestie par les acteurs dans le champ des relations résidentielles locales, la mémoire participe aux enjeux sociaux, identitaires et symboliques qui lui sont propres.

L'exemple en est donné par une association, créée récemment, qui porte le nom de "*Mémoire de Vallée de l'Huveaune*". Elle regroupe essentiellement les habitants du noyau-villageois et est animée par quelques érudits locaux passionnés par l'histoire de Saint-Marcel et des quartiers du XI^{ème} arrondissement en général, surtout l'histoire de son passé. Leur travail a donné lieu à un livre dont le titre — "Nos quartiers, enfants de l'Huveaune. Des marseillais du XI^e racontent..." — marque bien l'(af)iliation territoriale que ses auteurs ont voulu valoriser et mettre en avant à l'exclusion des cités HLM qui les composent. Celles-ci ne sont mentionnées qu'à travers quelques témoignages d'habitants déclarant leur attachement au quartier.

C'est le fleuve, l'Huveaune, qui sert de lien commun entre ces quartiers, " Des passerelles entre quartiers différents avec ce trait commun, ce dénominateur commun : l'Huveaune qui, serpentant entre les sites, reconstitue le lien vivant, la force aussi, l'espoir peut-être "⁸⁰. C'est aussi le flux de ce fleuve, depuis la préhistoire, qui alimente le récit et la mémoire à transmettre. Ce livre confère à L'Huveaune un statut de monument et est l'objet de "patrimonialisation" de la part des auteurs. A travers son écoulement, il déroulerait l'histoire du quartier. La rhétorique utilisée dans ce livre en est l'illustration.

" En résumé, depuis la nuit des temps jusqu'à une époque très récente, l'Huveaune a permis à ses riverains de vivre, depuis les chasseurs pêcheurs de la préhistoire jusqu'aux ouvriers et cadres de nos industries ultra modernes, si vite nées et si brutalement disparues en moins de cent ans...

Et maintenant ?

Notre Huveaune ne sert plus à entraîner des machines, les champs et prairies ont disparu peu à peu ; ses riverains, ses enfants, l'ont oubliée ou défigurée et seules quelques colères du fleuve délaissé rappellent son existence... Maintenant, le chômage est là.

Malgré cela, il est temps que nous prenions conscience de ce qu'a représenté l'Huveaune pour nos anciens et que nous réalisons que ce cours d'eau a pris aujourd'hui une nouvelle valeur qu'il e faut pas méconnaître : c'est l'un des rares coins de verdure rescapés d'une urbanisation pas toujours soucieuse de l'environnement. En réhabilitant l'Huveaune, en lui rendant son visage de rivière, nous restituerons à nos enfants un pan de vraie nature qui agrémentera leur cadre de vie.

De plus, l'Huveaune est un symbole de continuité et d'espérance. Ceux qui nous ont précédés sur ses rives, à travers leurs vicissitudes et épreuves, différentes et pourtant proches des nôtres, nous ont appris et légué beaucoup...

Que les eaux de notre petit fleuve, qui ont pu mouvoir de lourdes mécaniques, reprennent leur action et agissent maintenant sur les jeunes de cette fin de siècle. (...)

⁸⁰Nos quartiers, enfants de l'Huveaune. des marseillais du XI^e racontent... - 1994, p.6.

Parce que sur les bords de notre Huveaune, il en a été ainsi et cela continuera tant que l'Huveaune coulera...⁸¹

L'Huveaune — ce monument-emblème — fonctionne à travers ce récit comme métaphore articulant le temps à l'espace aux activités aux générations successives formant une chaîne continue que rompt le présent difficile et problématique. La nature reste le seul garant de cette continuité et de " l'espérance " .

Le rapport à la mémoire du territoire est aussi rapport social ; une manière de recréer des liens sociaux à partir d'un legs commun , digne de mémoire et une ressource pour affirmer une identité singulière. Ce legs est rituellement réaffirmé à travers des commémorations collectives qui réinscrivent le passé dans le présent, de la durée dans les relations sociales et du sens dans un territoire urbain soumis à des changements, à des tensions, à la fragmentation et à l'affaiblissement des liens sociaux. Les pratiques commémoratives donnent au groupe social concerné l'occasion d'éprouver, de mettre en scène et d'expérimenter son existence en tant que groupe inscrit dans la durée et résistant aux différentes pressions extérieures. C'est , aussi, un espace-temps soustrait à la routine de la vie quotidienne. Ces commémorations s'inscrivent dans un calendrier religieux et donnent lieu soit à des processions à destination de la Chapelle Nazareth, le 15 août, où on célèbre une messe ou bien à des rassemblements tout au long de l'Huveaune où on organise la fête du quartier.

Si on examine le rapport des habitants des cités à l'histoire et à la mémoire du quartier de Saint-Marcel, on est frappé par une certaine méconnaissance et une certaine indifférence. Cette méconnaissance témoigne aussi d'une rupture dans les rapports entre les habitants des cités et ceux du noyau-villageois.

" Ils [les habitants du noyau-villageois] ne nous parlent pas trop tellement des choses qu'il y avait à Saint-Marcel. Moi Saint-Marcel je le connais depuis vingt ans depuis que j'habite ici et les gens (des cités) ne racontent pas l'histoire de Saint-Marcel, comment c'était avant tellement il y a des problèmes. Les gens en ont marre, ils ne veulent plus penser au passé "[ZOU]

A l'opposé des anciens habitants de Saint-Marcel, et plus particulièrement des membres de l'association, déjà citée, l'échelle temporelle de référence des habitants des cités est courte et est plus ancrée dans le présent ; plus sensible à la crise dont il est porteur. Ils ne puisent dans le passé aucune forme de valorisation ou de légitimité résidentielle.

Certains jeunes y perçoivent les raisons dans le manque de contact et de communication entre les cités et le noyau-villageois et y voient l'expression des ruptures de liens entre ces deux sous-territoires du quartier de Saint-Marcel. Les jeunes des cités se disent sans "Histoire" et les récits les concernant en sont dépossédés dans la mesure où se sont les médias qui les racontent.

" Oui la mémoire, l'histoire moi ça m'implique plus parce que nous on n'a pas vraiment d'histoire par rapport à ce que nous racontent les autres ils nous parlent de la Rouguière, du noyau-villageois, la préhistoire, le moyen-âge... Ils ont tous une histoire dans la vallée : La Pomme, La Barasse, Coder, Péchinay... il y avait vraiment une histoire alors que nous on est plus récents c'est pour ça que je dis qu'on se sent un peu à part mais c'est vrai pour tous les nouveaux [habitants]. C'est pour ça on n'a pas vraiment d'histoire à part les événements qu'il y a eu. Événements plus ou moins graves : drogue, vol, Sida, bagarres avec les flics... des événements comme ça des accroches avec des familles de flics venus du

⁸¹ *Ibid*, p.184-185.

nord loger dans la cité à tendance raciste. Les gens ne s'intéressent pas à l'histoire de Saint-Marcel, ils se referment sur eux-mêmes ils s'identifient surtout aux cités et pas à Saint-Marcel." [DAH

Avoir une histoire liée au lieu c'est avoir la possibilité de développer un "récit des origines", de légitimer sa présence dans ce lieu face à d'autres groupes résidentiels et pouvoir se définir comme autochtone. Par contre n'avoir que des événements dramatiques comme trame de ce récit c'est se maintenir dans un rapport de conflit ou du moins d'extériorité et d'écart par rapport au quartier habité. D'où l'importance de la mémoire, comme opérateur symbolique, dans la construction des frontières entre groupes sociaux.

L'animation, l'occupation des espaces publics (la rue, les cafés, les commerces...) et leur forte fréquentation, rendue visible par la forme même de village-rue — qui caractérise le quartier de Saint-Marcel — peut, à première vue, amener l'observateur à considérer ce dernier comme un espace d'interconnaissance, de sociabilité ouverte et non exclusive. Or, l'enquête et l'observation de ces lieux de sociabilité nous a amené à réviser ce jugement et à conclure à la fragmentation, à la discontinuité et à l'appropriation plus ou moins privative de ces lieux définis théoriquement comme publics.

Cette rupture de liens sociaux et symboliques, cette "non communauté de sens", se lisent à travers les formes de sociabilité dont la territorialisation relève d'une sorte de disjonction des territoires du quartier. Chaque groupe résidentiel se réfère à un territoire restreint par opposition aux autres pour signifier une distance, une différence et pour marquer la singularité de sa présence dans le territoire de l'habiter.

On peut noter une différence dans la forme privée ou publique que revêtent les pratiques de sociabilité. Les unes, celles du noyau-villageois, sont publiques s'actualisant dans des fêtes de quartier, des processions, des commémorations et dans une mise en récit collective du quartier ; les autres, celles des habitants maghrébins des cités, plus privées ou semi-privées pratiquées soit dans l'entre-soi familial (le ramadan par exemple) ou dit communautaire (prière, entraide...). C'est, ainsi, qu'on voit dans l'espace résidentiel, formé par les Néréides-Bosquet, se dessiner des sous-territoires de la sociabilité sous formes de réseaux restreints de voisinage, et de parentèle se localisant soit dans des cages d'escaliers ou dans certaines tours ou barres des deux cités. Ces réseaux peuvent être très étendus mais ne revêtent pas une forme publique de territorialisation. Ils se forment essentiellement sur une base familiale. Une enquête menée par le C.E.R.F.I.S.E. sur la cité des Néréides a montré l'importance de certains réseaux familiaux qui peuvent relier jusqu'à 12 foyers. Ce sont des réseaux très localisés dans certains bâtiments de la cité. Réseaux dont la constitution peut se faire à travers différentes formes : décohabitation, regroupement familial, alliances avec des familles de la cité. "Au sein de ces réseaux, écrivent les auteurs de l'enquête, une forte solidarité (...) notamment sur le plan matériel. Il n'est pas rare que des petits enfants habitent chez leur grands-parents pour soulager financièrement les jeunes parents ; il n'est pas rare non plus que de fortes dettes contractées par un ménage soient épongées par l'ensemble de la famille. C'est ainsi que des expulsions ont pu être arrêtées à la dernière minute.

(...) La moitié de ces cas de liaisons familiales se développe au sein d'un même bâtiment pour une même famille et parfois même sur le même palier. (...). Ces réseaux sont très localisés. La plupart sont dans les bâtiment B et D, se ramifiant jusque dans les tours E et A.⁸²

D'ailleurs, plus un réseau est visible, de par son appropriation de l'espace public de la cité, plus sa réputation est négative et sa présence stigmatisée. Le repli domestique, le primat de la vie privée sont synonymes d'une morale habitante valorisante.

D. ECHELLES ET FRONTIÈRES

1 - Introduction

La notion d'échelles spatiales, appliquée à l'espace urbain, permet d'appréhender le territoire de la ville non pas comme une unité spatiale homogène mais comme un espace *composé*, formé de la sédimentation et de l'articulation de ses multiples sous-territoires. La notion de sédimentation est importante car elle introduit de la temporalité (urbaine, architecturale, sociale, historique, économique...) dans l'espace. Elle lui confère, de même, une dynamique par rapport à l'histoire de sa formation et de son évolution, aux pratiques d'habiter, aux identités sociales et territoriales qui lui donnent sens.

Cette manière d'aborder l'urbain permet d'envisager la multiplicité des rapports aux territoires qui s'établissent dans la ville sans les figer ni surdéterminer le local. Car la prise en compte des échelles spatiales des pratiques — sociales et territoriales — induit des déplacements de perspectives qui à chaque fois donnent un éclairage nouveau selon que l'on considère le groupe social au niveau de la petite échelle (exemple, de l'unité résidentielle et du quartier) ou bien au niveau des autres unités territoriales proches ou lointaines ou encore au niveau de l'ensemble urbain.⁸³

Ces "glissements" et emboîtement des territoires, et le déplacement de perspective qu'elles nécessitent, sont le lieu de tension entre différentes polarités caractéristiques de l'urbain :

- continuité / discontinuité
- localisme / mobilité
- Pratiques centripètes / centrifuges
- proximité / distance

Chaque échelle territoriale renvoie, du point de vue des représentations à une certaine image qui peut être de l'ordre du vécu ou bien du stéréotype. C'est, ainsi, qu'on associe à :

- *l'espace du proche* le cercle des relations familiales, de voisinage et d'interconnaissance et les sentiments de protection, de maîtrise, d'ancrage...

⁸² C.E.R.F.I.S.E.- *Les Néréïdes. Etude socio-économique.* - Janvier 1988.

⁸³ L'échelle peut être étendue dans certains cas à la région, au pays et parfois au-delà. C'est le cas de l'analyse des réseaux de commerce qu'on qualifie d'ethnique dont l'intelligibilité ne peut être rendue que si on l'envisage comme réseau qui transversalise différents territoires situés à des niveaux différents.

• et à *l'espace du lointain* les relations diffuses relevant de l'anonymat, de non maîtrise, et les sentiments d'aventure, de non maîtrise, de mobilité, d'impersonnalité...

Mais il ne faudrait pas attribuer à ces polarités des valeurs positives ou négatives absolues. C'est, au contraire, à travers le rapport singulier que nouent un individu ou un groupe avec chacune de ces échelles territoriales et c'est à partir du sens qu'ils donnent à ces relations et aux pratiques qui les actualisent, qu'il faudrait rechercher la valeur qui leur sont données.

La question qui se pose immédiatement est celle de la définition des limites du quartier. En croisant les différentes limites, que les habitants proposent, on ne peut pas en déduire une délimitation et une définition synthétique et stable. Au contraire, elles sont variables et changeantes à la fois en terme de pratiques spatiales et en terme de référence et d'appartenance territoriales.

On peut, à titre d'exemple, citer la définition et la représentation du territoire de référence des populations anciennement établies à Saint-Marcel, et plus particulièrement de leurs représentants au sein du CIQ (Comité d'Intérêt de Quartier). Les limites définies, par ceux-ci, sont issues de l'histoire paroissiale. Ainsi, sont exclues les évolutions résidentielles ultérieures et partant les cités HLM. De même, l'aire de déploiement des activités du CIQ et de ses revendications ne concernent pas ces dernières. Elles se limitent au noyau-villageois. Les grands ensembles ne font pas partie des *intérêts du quartier*.

" On tient compte du territoire des paroisses et on a délimité les différents quartiers en fonction des paroisses qui existaient. En principe, nous dit un membre du CIQ de Saint-Marcel, les cités font partie de Saint-Marcel mais on ne se mélange pas. Ils (les habitants des cités) ont leur propre centre social et leur propre Amicales des locataires. On n'a pas des gens des cités qui assistent aux réunions du C.I.Q. En principe quand on revendique, quand on mène des actions pour l'intérêt du quartier de Saint-Marcel, les habitants des cités sont concernés mais pratiquement on n'est pas amené à aller dans les cités, ils ont leur amicale des locataires, ils sont organisés. Le C.I.Q. rayonne surtout sur Saint-Marcel. " [FOUR]

On se rend bien compte de la définition restrictive des intérêts du quartier, définition qui opèrent par exclusion et différenciation.

La présence des habitants des Néréides-Bosquet est, plutôt, considérée comme atteinte à l'intérêt du quartier dans la mesure où le C.I.Q. la considère comme " une saloperie ", le terme est utilisé par le responsable du comité, " qu'on a collé " au noyau-villageois. Cette présence est porteuse, de son point de vue, de tous les risques : insécurité, délinquance, drogue, vol, agression...

La référence et la délimitation du quartier sont des enjeux sociaux et symboliques liés à la définition du statut d'autochtone et d'étranger, de population dont la présence est légitime et une autre considérée comme illégitime. Les limites subjectives données au quartier trahissent une hiérarchie et une tension dans l'ordre défini des proximités (préférentielles / subies) et des distances sociales, spatiales et symboliques.

La question des limites a un rapport direct avec la notion d'échelle spatiale des pratiques et de l'identification. Nous essaierons de l'aborder, dans un premier temps, à travers les usages sociaux des territoires dans la ville et, dans un deuxième temps, à travers les différentes formes d'identifications et rapports qu'établissent les habitants de Saint-Marcel avec ces territoires.

Les échelles des pratiques sociales et spatiales ainsi que les identités territoriales seront analysées à partir des données de notre terrain pour, ensuite, procéder à leur articulation aux autres unités territoriales de la ville. Les unités de références se rapportent, plus particulièrement, à l'ensemble des Quartier Nord et à celui des Quartier Sud de Marseille. Ces quartiers sont invoqués soit comme lieu réel des pratiques (mobilité, fréquentation, loisirs, etc.) soit comme espace de référence par rapport auquel l'interviewé se situe, se définit ou se démarque. Nous aborderons, également, les formes sociales que revêtent ces pratiques; à savoir leurs formes territorialisées ou en réseau.

2 - Les Echelles Spatiales de la Pratique

Le quartier, comme échelle spatiale d'inscription des différentes pratiques sociales, ne représente pas un lieu de convergence et d'homologie pour les différents habitants de Saint-Marcel. Des différences significatives sont apparues lors de notre enquête en ce qui concerne certaines pratiques d'achat, de fréquentation de certains équipements, de certains lieux de sociabilité (bars, associations...) et de services (banque, poste...). L'espace de centralité de Saint-Marcel, à savoir la route nationale qui le longe et qui concentre l'essentiel des activités — lieu de l'animation du quartier —, n'a pas la même valeur de centralité pour les habitants du noyau-villageois, des pavillons proches ou pour les résidents des cités HLM.

On a pu noter, à ce propos, des différences dans l'usage et dans le rapport à ces activités et à ces commerces. Pour les habitants des cités HLM, ceux-ci ne sont utilisés que de façon marginale et secondaire. Ils n'offrent pour eux qu'un service d'appoint, tel l'achat du journal, du pain ou la fréquentation du Bar-Tabac-PMU. Les autres commerces de proximité ou à caractère exceptionnel, caractéristiques de ces quartiers périphériques (tels que charcuterie-boucherie, poissonnerie, traiteur, fromagerie, diverses boutiques, parfumerie, confiserie, etc.) ne sont fréquentés que rarement et sont utilisés, presque exclusivement, par les habitants du noyau-villageois. Les raisons invoquées, pour la désertion de ce type de commerce de proximité, se rapportent aux prix élevés pratiqués dans ces commerces (un habitant du Bosquet nous déclara : " C'est cher à Saint-Marcel, les gens ne s'y retrouvent pas question argent "), à des dimensions plus subjectives tel le goût, la mode. Ces derniers aspects sont cités plus par les jeunes qui préfèrent acheter au centre ville où ils ont accès à plus de choix.

" A Saint-Marcel ? quand ça nous arrive déjà (!) le pain on l'achète à Saint-Marcel après il y a les cigarettes c'est sûr on les achète à Saint-Marcel sinon les vêtements pas trop c'est pas nos goûts sinon le tabac. " [ZOU]

" Non il n' y a rien à Saint-Marcel à part les boutiques et les bars. Moi franchement quand je vais à Saint-Marcel c'est pour acheter des petits trucs c'est-à-dire du pain c'est pour faire des petites courses mais sinon franchement à Saint-Marcel il n'y a rien quoi, il y a que des magasins et des bars c'est tout. Les habits, les bouquins, le restaurant c'est le centre ville les bouquins et fringues tout ça ça serait plus La canebière, Saint Ferréol, rue de Rome. Les restaurants c'est plus excentré plusieurs côtés : Goudes, Cours Julien sinon c'est à l'extérieur de Marseille, à Géménos... " [DAH]

Du point de vue des pratiques d'achat, Saint-Marcel n'occupe, pour les habitants des cités, qu'un rôle secondaire et c'est dans les grandes surfaces et dans les centres commerciaux, telle que la Valentine, qu'ils s'approvisionnent. Les pratiques centrifuges de consommation et d'achat priment.

Même si les habitants du noyau-villagois fréquentent ces mêmes équipements commerciaux, ils se singularisent par leur attachement au petit commerce de Saint-Marcel ; attachement où interfèrent des valeurs et une mémoire liés à ce qu'ils appellent " l'esprit de village " et aux rapports de proximité noués autour de ces commerces. Ceux-ci ne sont pas désignés exclusivement à travers la fonctionnalité qu'offrent leurs services mais aussi à travers le rôle social qui leur est attribué et qui en fait des " médiateurs ", des relais entre les habitants du quartier.

Tous les habitants interrogés, du noyau-villagois, disent faire de préférence leurs achats à Saint-Marcel même en insistant sur la signification " morale " de leurs pratiques.

" Je vais chez mon petit épicier à trente mètres de la maison. Je suis amie avec la commerçante. Tout ce qui est découpe de fromage, charcuterie je l'achète dans le petit commerce du quartier ; en plus c'est la vraie commerçante. J'achète chez les petits commerçants par principe et par habitude, c'est aussi le point de rencontre du boulevard de La Forbine. Il y a des portions d'heures : celles qui se croisent le matin celles de l'après-midi celles du soir. C'est l'épicière qui sert d'intermédiaire, de relais pour les nouvelles. Elle donne les nouvelles de telle et de telle oui il y a l'esprit et la vie enfin la mentalité village " [SAM]

" Notre quartier est très vivant. C'était vraiment la vie dans le quartier parce que beaucoup de commerces vivent encore contrairement à beaucoup de quartiers. Donc on a tout sous la main et on aime bien ça et puis on connaît tout le monde quand on va faire ses courses on est madame un tel monsieur un tel on les connaît parce qu'ils nous ont vu naître. Je fais presque toute mes courses à Saint-Marcel sinon on perdrait le contact. Si j'avais l'habitude de faire systématiquement mes courses dans les grandes surfaces je perdrais le contact. Voilà, du moment que je continue à faire mes courses chez les commerçants de Saint-Marcel automatiquement je rencontre ces gens que je connais depuis que je suis née c'est ce qui me fait effectivement garder le contact. Finalement je m'aperçois qu'à Saint-Marcel, les gens aiment bien faire leurs courses dans le quartier. On va dans notre petit Casino, chez notre boucher, chez notre boulanger. C'est surtout la population ancienne qui fréquente le petit commerce. Ce qui fait qu'on a gardé cette habitude parce qu'on connaît les commerçants on les connaît depuis toujours. " [FAU]

Le déclin du petit commerce est l'occasion de déplorer le déclin de l'espace villageois, l'affaiblissement des liens sociaux d'*antan*. Le petit commerce est associé, dans les représentations, à l'image du village, aux relations de proximité et d'interconnaissance. Les relations " personnalisées " qu'il ménage sont opposés à l'anonymat qui caractérise les grandes surfaces et les centres commerciaux. Ce sont là réunis tous les ingrédients d'un discours nostalgique sur le quartier.

Ce déclin donne aussi lieu à la désignation de l'étranger qui participe, par son achat des commerces du quartier, à leur disparition. C'est le commerçant tunisien qui, à travers ce discours, est mis à l'index. Nos observations ne confirment pas ce constat d'une présence importante de commerçants maghrébins dans le quartier de Saint-Marcel. Mais l'efficace de ce type de discours ne vise pas la restitution du réel dans sa vérité objective mais le restitue à travers le filtre de la stigmatisation.

La différence notable, en ce qui concerne les pratiques d'achat, entre les habitants du noyau-villagois et ceux des cités HLM réside dans l'échelle spatiale que couvre ces pratiques et partant le rapport des habitants à leur quartier. Les premiers ont des pratiques marquées (centripète) par le localisme et les autres par des pratiques (centrifuge) qui s'inscrivent au-delà du quartier.

Cette remarque s'applique également à d'autres types de pratiques d'approvisionnement, de fréquentation, de loisirs, de sorties. Cela est, encore plus affirmé, quand on envisage ces pratiques à l'échelle de la ville de Marseille.

Les habitants de Saint-Marcel ont eu depuis longtemps un rapport très lâche au centre de la ville de Marseille. Ils fréquentaient plus facilement Aubagne pour son marché agricole. Les liaisons de transport étaient moins faciles entre Saint-Marcel et le centre de la ville. Avant la généralisation de la voiture et le développement des moyens de transport (bus, train), les habitants n'avaient que le tramway pour s'y rendre. Ils avaient l'impression d'être aux limites de la commune et d'habiter un quartier enclavé plus en relation avec les communes limitrophes situées à l'Est marseillais telles Aubagne, La Ciotat...

" La génération de mon père se sentait marseillaise quand même mais un petit peu à part (la campagne, l'éloignement, rareté du transport). Mon père a dû aller rarement. " [FAU]

Aller au centre ville représentait un effort important et exigeait une certaine disponibilité. Les habitants de Saint-Marcel s'y rendaient le dimanche et passaient presque toute la journée.

" On se déplaçait moins qu'aujourd'hui. On allait parfois le dimanche après-midi pour promener. Il y avait le tramway qui faisait le tour de la Corniche on mettait presque la journée pour aller et revenir. On allait aux Catalans, à la Capelette en tram puis on allait à pied à la mer, vous voyez le trajet que ça fait. C'était plus facile d'aller à Aubagne qu'au centre-ville de Marseille, question de facilité. Avant les gens allaient au spectacle voir l'opérette, le music-hall, les variétés, on allait en train et on revenait à minuit. Les gens sortaient beaucoup plus que maintenant avec la télévision ça a beaucoup changé aussi. Quand on n'était pas marié, on y allait en groupe. On allait au stade de l'Huveaune avant qu'il y ait le stade Vélodrome. Maintenant je vais souvent à Marseille parce que j'appartiens à plusieurs groupements j'y vais pour des réunions (mairie, mutualité) sinon . Pour aller en ville c'est une expédition et pour se garer ça coûte cher. " [FOUR]

Leurs déplacements s'effectuaient, souvent, en groupe. Aller au centre ville s'apparentait, également, à une démarche qui requiert une certaine organisation. Les raisons de ces déplacements, évoqués par les habitants plus âgés, coïncidaient souvent avec un événement exceptionnel, qui marque une rupture dans le quotidien, et qui correspond dans la plupart des cas à un rite de passage tels que fiançailles ou mariages nécessitant soit l'achat d'une bague soit l'achat de vêtements ou de robes de mariage.

" On n'y allait pas à Marseille. Les occasions pour aller à Marseille c'est aller faire des commissions importantes des trucs comme ça on allait acheter la bague de fiançaille, le costume, les souliers parce qu'évidemment avec les magasins qu'il y avait à Marseille on avait le choix il y avait la différence de prix. On prenait le tramway de la ligne électrique d'Aubagne qui existait depuis la première partie de ce siècle. " [ANAS]

Malgré l'évolution réelle des moyens de transport et le désenclavement du quartier, nous avons pu relever, chez les habitants plus jeunes du noyau-villageois, une certaine permanence de la forme très territorialisée de leur usage de la ville et de leur ouverture plus vers l'Est marseillais que vers son centre. Aller au centre reste encore une démarche exceptionnelle assimilée à une contrainte. Une habitante du quartier traduit cette permanence comme une expression d'un "inconscient" collectif qui marquerait les usages sociaux de la ville, relativement limités, et dont la forme est fortement territorialisées.

" Les gens partent plus vers Aubagne que vers le centre. Il y a plus de liens avec Aubagne, ils vont faire leurs courses, ils doivent conserver inconsciemment ce que faisaient les parents avant eux. " [SAM]

" On est à égale distance (centre ville et Aubagne) On irait plus facilement à Aubagne qu'au centre de Marseille. "[FOUR]

" Je vais au centre ville vais plus souvent qu'à l'époque parce que c'est plus facile d'y aller aujourd'hui. J'y vais souvent pour les manifestations syndicales [rires]. Sinon avant j'y allais plus souvent quand j'étais jeune fille j'allais au centre ville avec ma mère faire les magasins. Depuis qu'il y a plusieurs galeries commerciales près de Saint-Marcel on se dit que c'est la galère d'aller en ville, on va à côté, à La

Valentine. Je ne vais au centre que par obligation. J'avoue que personnellement à la limite si je devais aller dans une ville je préfère aller à Aubagne, parce que c'est d'une dimension plus humaine... Avant, j'allais plus facilement à Aubagne acheter les vêtements qu'à Marseille. " [FAU]

Les pratiques de mobilité et de loisirs des habitants des cités présentent certains traits qui contrastent avec ceux des habitants du noyau-villageois. S'ils manifestent leur attachement au quartier et une certaine tendance au *localisme*, ils se distinguent, par contre, par leur mobilité non pas plus intense et plus fréquente mais plus large couvrant un territoire plus diversifié (Quartier Nord, Quartier Sud, Aubagne, La Ciotat, Les Calanques, le centre de Marseille, et certains quartiers qui offrent des services en adéquation avec les pratiques culinaires des populations immigrées —maghrébins, comoriens).

Mais, il faudrait nuancer ce propos, car il s'applique plus aux jeunes des cités qu'aux adultes ou aux personnes âgées. Les femmes d'origine maghrébines quand elles vont en ville sortent toujours accompagnées de leur mari et surtout de leurs enfants. Elles vont essentiellement dans des espaces d'approvisionnement qu'on qualifie d'ethnique (Porte d'Aix, le marché Soleil, la rue Bon Pasteur ou bien le marché aux puces aux Arnavaux.).

" Ma mère fait ses courses au Centre Leclerc à St Loup, au Géant Casino (rarement parce que c'est cher), Intermarché ou au Mutant. Mes sœurs l'accompagnent en voiture. Elles l'amènent le dimanche aux Arnavaux au marché aux puces pour acheter : viande halal, épices, semoule, tissus kabyles. Ma mère ne va jamais au centre ville. " [ZOU]

Les jeunes font de la ville un usage plus diversifié, et l'aire de déploiement de leurs pratiques de mobilité croise des territoires différents situés dans des quartiers différents de Marseille. Leur mobilité s'inscrit dans des formes non pas territorialisées mais, au contraire, dans des formes en réseau. Ainsi des " connexions peuvent (...) s'établir entre les différents territoires urbains⁸⁴. " Ce qui est caractéristique des espaces publics centraux des grandes agglomérations. Aller au centre ville pour ces jeunes des cités, qui vivent leur relation au quartier de manière tendue et problématique, est une façon de s'affranchir des relations de proximité et d'interconnaissance, synonymes de contrôle social et de désignations négatives (stigmatisation). Espace de proximité où on se sent, à travers le regard de l'autre, illégitime du lieu, l'étranger perpétuel. L'anonymat qu'offre le centre ville, la multiplicité des registres d'expressions identitaires et culturelles (langage, vêtements, look, musique, etc.) qu'ils ménagent sont des éléments qui favorisent la mobilité. Le centre de la ville permet de transversaliser les appartenances et les identités territoriales et de s'abstraire momentanément des frontières qu'elles construisent dans le territoire de l'habiter proche.

L'expression "*s'arracher*" qu'utilisent les jeunes des cités pour exprimer à la fois leur mobilité réduite ("tenir le mur"), vécue en tant que contrainte, et leur désir de plus de mobilité et d'élargissement de l'échelle de leurs pratiques diverses de l'espace, traduit bien leur rapport à leur espace résidentiel.

" C'est mort c'est mort il y a beaucoup de trucs franchement il y a beaucoup de jeunes qui ne foutent rien ils ne travaillent pas passent leur journée dans les blocs à faire les cons. " [DAH]

⁸⁴ FORET (C.). et BAVOUX (P.).- *En passant par le centre... La rue de la république à Lyon. Anthropologie d'un espace public.*- CERFISE, 19.., p.43.- coll. " Trajectoires ".

Car, l'espace public du quartier, nous l'avons vu, ne permet pas des lieux de sociabilité ou des pratiques spatiales où on peut s'abstraire de l'identité du groupe auquel on appartient ou qu'on assigne à l'individu. Les lieux investis par chaque groupe participent eux aussi à désigner le groupe, à presque lui servir d'emblème. Quand, les habitants du noyau-villageois nous parlent du bar "le diplomate", ils nous en parlent pour désigner les jeunes maghrébins des cités et, aussi, pour stigmatiser ce lieu et en faire le point critique du quartier. La visibilité dans l'espace public peut être ressentie positivement par un groupe quand elle correspond à des formes d'appropriation valorisantes mais elle peut, aussi, être vécue négativement quand elle est subie et est synonyme de "mise à l'index".

Quand les jeunes des cités évoquent leurs sorties en ville, ils disent rechercher la tranquillité et échapper à la tension qui marque leur présence dans le quartier de Saint-Marcel :

" Je sors souvent avec des copains et des copines du quartier (des cités) ou d'Aubagne et d'ici d'Air Bel surtout des amis maghrébins je ne sais pas si on est sectaire ou pas mais [rires] un réseau surtout d'algériens du coin mais on connaît des tunisiens, des marocains... Bein disons Marseille c'est une ville [rires] qu'on a du mal à supporter quoi on y va par obligation pour faire des achats tout ça. On va au Cours Julien, la Plaine c'est vraiment à l'occasion c'est rare sinon côté Goudes tout ça. On sort plus du côté d'Aubagne, La Ciotat, c'est plus tranquille, on sort pour être tranquille. " [DAH]

Le territoire de la mobilité des jeunes des cités est particulièrement riche et diversifié ; il concerne à la fois les espaces auxquels on s'identifie par le partage de conditions de vie communes (les cités du 14^{ème} arrondissement et celles des quartier Nord), les espaces de la centralité marseillaise (Canebière, Vieux-Port, les rues commerçantes : rue de Rome, Saint Ferréol...), les espaces du commerce "ethnique" souvent pour accompagner les parents et plus particulièrement leurs mères (Belsunce, rue du Bon Pasteur, marché aux Pucés...), les espaces fréquentés par les autres jeunes marseillais (Cours Julien, la Plaine...), les espaces de loisirs communs aux autres marseillais (Les Goudes, Gémenos, les Calanques, La Ciotat, Cassis...).

Le territoire de la mobilité permet à ces jeunes de faire l'expérience de la ville, de l'urbanité, à savoir la diversité des perspectives, des registres culturels, de la communication avec l'autre, de côtoyer d'autres habitants. L'anonymat, l'impersonnalité et l'accessibilité des espaces publics centraux ne sont pas perçus comme des valeurs négatives.

Mais il ne faudrait pas surestimer la capacité " d'abstraction des identités " qu'offre le centre ville. Il peut être le lieu où on expérimente soit l'exclusion, soit la précarité ou bien le racisme. Situations où l'identité sociale, professionnelle ou ethnique de l'individu ou du groupe est mise à épreuve. C'est le cas des "boîtes" auxquelles on n'accède pas parce " qu'on a pas la gueule qu'il faut " :

" On fréquente rarement les boîtes de nuit du centre-ville. Il y a quand même une cassure, on a du mal à rentrer dans l'univers des boîtes et pour eux c'est les petits blancs et les petits bourgeois qui fréquentent. On n'a pas envie de se donner cette image, on n'a pas envie de fréquenter ces endroits là pour qu'on nous dise après vous êtes comme eux. Certains le font mais ceux que je fréquente non. " [DAH]

" Aller à Marseille, c'est pas une vraie sortie, c'est juste pour passer le temps, c'est tout. Les gens sont hypocrites, racistes, c'est pas des gens qui savent vivre. Les jeunes vont surtout dans les boîtes de Bandol, sinon à la place Thiars, à la Corniche, au Vieux-Port. Les jeunes des Quartiers Nord fréquentent tous une boîte à la Canebière (là où se trouvait le sex shop). Les flics entraînent, fouillaient tous le monde. " [ZOU]

Le centre ville peut, aussi, raviver les frustrations. L'étalage des vitrines ressenti comme une agression et une provocation :

" En ville ? le moins possible je vais vous dire pourquoi parce que si j'y vais, je prendrai un marteau et je casserai les devantures de toutes les vitrines. Je casserai parce qu'on fait briller beaucoup de choses aux gens et malheureusement les gens n'ont pas les moyens d'acheter, je dis ça, mais je ne l'ai jamais fait. Je vais rarement en ville, le moins possible. Je comprends bien tous ces jeunes qui ne travaillent pas, qui restent renfermés dans nos cités et qui ne peuvent pas aller et quand ils vont en ville de temps en temps, ils font des conneries. Avant on allait à Marseille, on sortait nous balader, on allait à la Corniche, sur le Prado. Maintenant on n'a pas de pognon. Ici, il y a une misère cachée. " [CHA]

Les pratiques de mobilité ne se réduisent pas à un simple déplacement d'un point à un autre dans un espace indifférencié; au contraire, elles sont le lieu de tension entre des pratiques ancrées et d'autres diffuses, entre une affirmation d'une appartenance (sociale, résidentielle, identitaire, générationnelle...) et une recherche de l'anonymat, de l'impersonnalité attachés aux lieux, entre la fermeture et l'accessibilité. Les pratiques de mobilité dessinent des territoires dans la ville que différencient des marquages, des appropriations et des qualifications différentielles voire opposées.

3 - Les Echelles Spatiales des Identités Territoriales

3.1. - Construction Des Frontières Symboliques : Echelles de référence / Echelles d'appartenance

La notion d'échelle territoriale nous a permis de relever différentes formes de pratiques spatiales dont l'inscription est multiple, croisant des territoires urbains différents qui requièrent des relations sociales, des rapports à la ville, des formes territorialisées ou en réseau qui donnent une vue plus dynamique de la manière dont les citoyens *habitent* la ville et donnent sens à leurs pratiques.

Loin d'être un "broyeur" des identités, comme on l'a souvent dit, la ville peut être le lieu d'expressions et de pratiques singulières qui participent à "construire les territoires de l'urbain" et à les qualifier à travers des identités, des appartenances diverses soit sous forme d'adhésion ou d'opposition. La frontière entre les deux étant instable et variable.

Nous avons vu qu'à travers l'échelle territoriale des pratiques, le citoyen est pris dans un jeu complexe tendu par les polarités suivantes : anonymat / interconnaissance, distance / proximité, pratiques ancrées / pratiques diffuses, etc.

Au lieu d'opposer ces polarités, il serait plus judicieux de les traiter à travers le rapport de tension qui les animent, à travers le sens que les différents groupes résidentiels donnent à ses valeurs et non pas à travers des jugements de valeur (tels ceux véhiculés par nostalgie du "village urbain").

La notion d'échelle territoriale ne s'applique pas uniquement aux pratiques spatiales mais, également, à la relation entre identité et territoire. L'élargissement de notre angle d'approche de ces questions, opéré par l'articulation du terrain d'enquête avec d'autres territoires de la ville de Marseille, nous donne une vision à chaque fois renouvelée de l'expression des appartenances territoriales selon l'échelle à laquelle on se situe. De même, nous avons pu relever une variation dans leur forme : elles peuvent relever soit d'une *identité d'adhésion* soit d'une *identité*

d'opposition. Elles peuvent, aussi, référer à des *échelles de référence* qui ne correspondent pas toujours à des *échelles d'appartenance*.

Ces variations et l'instabilité qu'elles induisent sont en relation avec les enjeux d'affirmation identitaire, des situations d'interaction, et de la construction d'un système des différences dont les polarités opposent la proximité à la distance, l'autochtonie à l'hétérochtonie, le légitime à l'illégitime... Ces polarités ne renvoient pas à un donné naturel mais sont l'objet de catégorisation et de désignation et participent à construire les frontières territoriales et symboliques entre le Nous et les Autres.

Ce système de différences change de contenu (adhésion ou opposition) selon qu'on se réfère ou qu'on affirme son appartenance au sous-territoire de résidence, au quartier ou bien en se situant par rapport à d'autres quartiers ou encore par rapport à l'ensemble de la ville.

De même, il est utile de préciser que le contenu investi par la désignation de la "référence" ou de "l'appartenance" n'est pas toujours le même. La référence se situe plus du côté des catégories symboliques et du champ de significations que donnent les habitants à leur territoire, à leur histoire, à leur relations sociales, aux formes de sociabilité (c'est par exemple "l'esprit et la mentalité villageoise" évoqués par les habitants du noyau-villageois). C'est, aussi, en quelque sorte, l'expression de l'identité *préférentielle*. Tandis que les appartenances se situent au niveau du champ des relations sociales effectives, des catégories et classes auxquelles on appartient : catégorie sociale, professionnelle, d'âge, ethnique, résidentielle, etc. Le croisement de ces deux dimensions de l'identité — la référence et l'appartenance — permettent une approche plus dynamique de celle-ci en relation avec les caractéristiques de l'urbanité : mobilité, fragmentation des espaces, sédimentations des territoires, des populations et des mémoires résidentielles, prédominance des relations en réseau, etc.

Cette multiplicité, cette variation des registres identitaires et des pratiques territoriales donnent de ces échelles de référence et d'appartenances l'image d'un équilibre instable nécessitant un réajustement de perspective et une redéfinition permanents de soi ou du groupe auquel on appartient.

La frontière s'actualise et se construit en référence à cette réalité instable liée à la variation des formes d'identification (appartenances / références) inscrites dans des territorialités urbaines différenciées et articulées (quartier, inter-quartier, ville). Nous aborderons, ci-dessous, la manière dont les habitants de Saint-Marcel négocient, recomposent et redéfinissent leur identité en rapport avec les différentes échelles urbaines déjà citées.

3.2. - Echelle locale : Le quartier

Quand les habitants de Saint-Marcel, qu'ils résident au noyau-villageois ou dans les cités HLM, désignent leur lieu d'appartenance, ils se réfèrent au quartier. Et, quand on leur demande de préciser les limites de celui-ci, on se rend compte qu'il n'a pas les mêmes contours ni les mêmes délimitations pour les uns et pour les autres. Le terme de quartier désigne, dans ce cas, un sous

territoire et plus précisément l'unité territoriale de résidence. Chaque sous territoire est supposé différent et véhiculant des traits identitaires distinctifs qui s'opposent et se différencient.

" Moi je crois quand même que je suis plus des Néréïdes que du quartier (de Saint-Marcel). Je crois que c'est une donnée valable pour tout le monde. A l'époque, j'étais plus de Saint-Loup que de Saint-Marcel. Quand j'ai quitté Saint-Loup, mon quartier m'a beaucoup manqué. Mon quartier ici, c'est ma cité mais je crois que ça se fait beaucoup dans les gens ici... Vous savez, quand vous êtes quand même 20 ans dans le même pays et bien plus on prend de l'âge plus l'endroit où on vit devient intéressant. Quand je me présente à des gens extérieurs, je dis que je suis des Néréïdes et je n'ai pas honte de dire que je suis des Néréïdes parce qu'on dit Néréïdes, Cité Néréïdes, cela j'en ai pas honte. Quand on parle du parc Kallisé, de la solidarité de Bassens, ça n'a rien à voir avec ici. " [CHA]

" Mon quartier, c'est les deux cités, pas Saint-Marcel. Je dis avant tout que je suis des Néréïdes-Bosquet et s'ils ne savent pas après Saint-Marcel, le 11ème arrondissement. Les gens se renferment sur eux-mêmes, les gens du quartier s'identifient surtout au Bosquet-Néréïdes, ils ne s'identifient pas à Saint-Marcel. C'est pas qu'on connaît pas Saint-Marcel, mais on ne fréquente pas. " [DAH]

L'échelle territoriale d'identification des habitants du noyau-villageois ne recoupe pas celle des habitants des cités. On peut dire que c'est la paroisse — cadre et découpage territorial révolus et affectés par les diverses recompositions déjà signalées — qui est investie par les premiers en tant que référent et valeurs (authenticité, autochtonie, légitimité, "mentalité villageoise"...). Elle définit l'identité de ce groupe de façon exclusive et différentialiste et opère une distanciation sociale et morale par rapport aux habitants des grands ensembles à proximité. Ces derniers sont maintenus, de la sorte, socialement et symboliquement dans un rapport d'extériorité au quartier de Saint-Marcel. Le discours des habitants du noyau-villageois "colporte" la mauvaise réputation et la stigmatisation des cités porteuses de toutes les tensions et responsables de tous les problèmes. C'est dans ce sens que la frontière est, aussi, distance morale en référence à l'ordre normatif de l'habiter dominant.

La fréquentation (pratiques spatiales, sociales...) définit l'appartenance au quartier par contre c'est le rapport social et symbolique au quartier et à ses différents groupes résidentiels qui définit la référence. Saint-Marcel pour les habitants des cités n'est vécu que comme espace fonctionnel :

" C'est là où il y a l'animation où il y a beaucoup de monde, le tabac, le P.M.U., les magasins, tout... Moi je dis que j'habite au Bosquet et après quand les gens ne connaissent pas je dis Saint-Marcel " [DAH].

" On ne se fréquente pas. C'est pas qu'on n'a pas de rapport avec eux, on les voit, on dit bonjour-bonsoir mais ils ne nous parlent pas trop. Les cités sont bien intégrées, on est obligé d'être bien intégré, parce qu'on vit avec. Disons qu'il y a une image de toute façon l'image il y'en aura tout le temps. Quand les gens viennent "au Diplomate", ils voient des groupes de jeunes d'entrée ils voient ça en plus que des maghrébins, ils se disent, ce sont des gens louches, pas normaux... Ces gens là je ne les comprends pas parce qu'en fait pourquoi ils pensent comme ça? Venez discuter avec ces jeunes et après vous verrez ces jeunes ils sont comme ça... peut-être ils sont mieux que vous, seulement ils veulent pas discuter avec ces jeunes, ils font un écart.. Ils n'ont rien à craindre des jeunes, le commissariat est juste à côté (du bar). " [ZOU]

" Oui, il y a une coupure entre les cités et le noyau-villageois. Depuis 7/8 ans, il y a un peu moins de coupure. Il y avait une sorte d'auto-maintien dans les cités, les gens ne descendaient pas à Saint-Marcel, ils ne venaient pas s'intégrer. Quand ils descendaient des cités, surtout les gamins, ils venaient faire des bêtises dans le quartier, c'est pour ça qu'ils avaient été mal reçus. Puisque ce n'était que les "petits merdeux" des Néréïdes qui descendaient faire des bêtises à Saint-Marcel, voler les commerçants, les voitures, les villas de l'autre partie de la colline. Les gens des cités vont beaucoup au bar-tabac (le diplomate) ou faire des courses dans l'ancien Saint-Marcel, mais ils ne sont pas très présents, ils restent beaucoup sur le parking (de la cité). " [SAM]

" Non non du tout du tout on ne se rencontre dans aucun cadre. Je connais personne qui habite aux Néréïdes. Avant, je connaissais certains habitants des Néréïdes parce qu'ils travaillaient dans la même usine que moi (PROCIDA). Les Néréïdes ont maintenant une mauvaise image dans le quartier. Les Néréïdes c'est les quartiers nord de Saint-Marcel voilà. C'est notre quartier nord. Il y a beaucoup de gens

qui parlent sans savoir exactement ce qui se passe aux Néréïdes... on connaît pas, on n'y va pas. Entre les Néréïdes et Nazareth, il y a un vallon, c'est vrai, c'est près, mais aussi loin. Il n'y a pas d'accès direct." [FAU]

"Ecart", "auto-maintien", "pas d'accès", "c'est près mais c'est aussi loin", "coupure"... autant de termes pour désigner la rupture des liens, la différence entre des territorialités pourtant formant, d'un point de vue extérieur, le quartier de Saint-Marcel. Le discours sur le quartier insiste sur les éléments d'hétérogénéité problématiques, sur les "lignes de tension" et de frontière entre ces deux espaces résidentiels. On est loin de l'image idyllique du "village urbain" communautaire et fusionnel.

3.3. - Echelle intermédiaire : inter-quartier

Les expressions identitaires de référence et d'appartenance saisies à une échelle urbaine plus large, articulant le quartier de Saint-Marcel aux autres quartiers constituant notre terrain d'enquête en l'occurrence Saint-Antoine et Saint-Giniez, sont investies d'autres contenus et d'autres formes d'identification.

Quand on demande aux habitants de se situer par rapport à ces quartiers, on observe le fait suivant :

- D'abord, on ne se réfère plus aux cités ni au noyau-villageois mais à Saint-Marcel dans son ensemble. L'interviewé s'identifie à Saint-Marcel et développe un discours revendiquant une certaine singularité par rapport aux autres quartiers de Marseille.

- Ensuite, on note un infléchissement et une atténuation du discours stigmatisant tenu jusque-là sur les cités. Dans ce cas on refuse d'être assimilé aux Quartiers Nord :

" Les problèmes qu'on a ici vraiment ça n'a rien à voir on n'a pas à se plaindre non franchement on habite dans un même quartier. Ici notre cité a été rénovée notre quartier est beau et propre on se sent bien dans notre peau les gens sont polis il y a le respect... Avant on ressemblait aux Quartiers Nord : descente de flics, fusillade, des mecs tombaient c'était pareil à un film policier puis la cavalerie, les C.R.S.... Maintenant ça a changé... Ce qui est bien ici c'est qu'on a la colline à côté ça pour nous c'est important... ça humanise les cités... Une fois qu'on est dans les collines on ne pense plus au béton (...) Franchement je suis content d'habiter là par rapport aux Quartiers Nord " [ZOU]

" Ici, nous dit un jeune habitant de la cité des Bosquet, ça n'a rien à voir avec les Quartiers Nord. Les problèmes des Quartiers Nord sont immenses. Ici on a une population jeune moins nombreuse. Les Quartiers Nord sont marqués par les cités et par la mer alors qu'ici c'est la campagne ici c'est tous des petits villages campagnards." [DAH]

Ce jugement, propre aux jeunes des cités, est partagé par les habitants du noyau-villageois qui, de la sorte, modèrent le discours critique qu'ils tiennent sur les cités Néréïdes-Bosquet. On passe, donc, d'un registre identitaire d'opposition à celui d'adhésion ; l'un n'étant pas exclusif de l'autre. On infléchit et on nuance seulement la tonalité du discours selon la situation à laquelle on se réfère. Cela permet d'observer une échelle hiérarchisée et différenciée des jugements et des attitudes.

" Là-bas c'est plus froid je ressens une déshumanisation complète de ces quartiers il y a des cités mal foutues les gens sont mal à l'aise ce n'est pas une vie je ne ressens pas une présence une vie comme à Saint-Marcel... Ici (à Saint-Marcel) même aux Néréïdes (cités HLM) je sens qu'il y a une vie je ne sais pas ça vient du lieu de la proximité avec la colline." [SAM]

" Les quartiers Nord n'ont rien à voir avec Saint-Marcel à cause du nombre des grandes cités qu'on y a implanté mais sinon ça aurait été strictement le même genre de quartier. On retrouverait la même population ouvrière qui travaillait dans les usines là-bas et je vois que ça été déséquilibré à cause du

nombre des grands ensembles qu'on y a implantés. Parce qu'à Saint-Marcel si on avait construit autant d'H.L.M. que ce qu'on a fait à Saint Antoine on en serait au même point à ce point que se sont les grands ensembles qui mangent l'ancien quartier. C'est vrai qu'à Saint-Marcel avec les Néréïdes-Bosquet-Forbin, ça commence à être limite mais ça reste quant même limité. Ça fait un ensemble mais dans la mesure que dans les quartiers Nord on a fait des grands ensembles la population des anciens quartiers est tellement minime qu'elle se sent... Il y a peut-être plus de problèmes là-bas (quartiers Nord) parce qu'il y a plus de population, donc plus de problèmes. Ça arrive quand on concentre les gens... Ici, il y avait davantage de grandes usines qui avaient de la notoriété. "[FAU]

" C'est peut-être pas la même mentalité. C'était encore plus ouvrier les Quartiers Nord mais là-bas aussi ils ont perdu des usines. Si on n'a pas d'atome crochu avec eux, eux ne l'ont pas avec nous... c'est réciproque. Dans les Quartiers Nord, l'industrie était plus axée sur la mer, alors que chez nous, c'était autre chose la métallurgie et des choses comme ça... Les gens dans les Quartiers Nord travaillaient sur le port disons qu'ici, c'est plus villageois, c'était plus tranquille. " [FOUR]

Les éléments fédérateurs entre habitants du noyau-villageois et des cités est la nature associée à l'identité villageoise, "campagnarde" de Saint-Marcel.

Nous pouvons situer le niveau de proximité avec les Quartier Nord dans une position médiane au regard du rapport des habitants de Saint-Marcel aux Quartier Sud. Ces derniers, s'ils ne correspondent pas à l'image de quartier marqué par la précarité, par la visibilité sociale et imaginaire des immigrés (associée aux Quartier-Nord), représente, par contre, l'image d'un quartier bourgeois qui cristallise les distances sociales et économiques. C'est le quartier des "bourges", des "rupins", c'est en quelque sorte le "ghetto de luxe" inaccessible qui affiche ostensiblement sa richesse et met en scène l'écart qu'il y a entre lui et les Quartier-Nord et le quartier de Saint-Marcel.

A cette échelle, la frontière qui traverse le territoire urbain dans son ensemble, se situe à un niveau macro validant la fameuse coupure entre Nord et Sud dans cette ville. Cette macro frontière est plus proche du modèle de la ségrégation que de celui des micro-différenciations qu'on a pu relever à l'échelle du quartier de Saint-Marcel.

La tension, la frustration, les écarts sociaux et économiques que cristallise les Quartiers-Sud ne sont pas éprouvées dans un rapport de proximité spatiale mais plutôt dans la distance à la fois sociale et morale.

Les catégories symboliques utilisées pour signifier cette coupure ne réfèrent plus à l'ethnicité mais aux conditions socio-économiques d'existence :

" Je pense qu'il y a une division qui se fait par rapport à des quartiers bourgeois et pauvres. "[CHA]

La référence à la nature et au paysage de Saint-Marcel est un élément qui singularise et fonde l'identité des habitants à la fois des cités et du noyau-villageois. Il constitue le patrimoine commun de ces habitants et leur permet de dépasser les clivages internes pour se distinguer des autres territoires de la ville. La nature est à la fois repère (urbain), élément d'humanisation de certains facteurs de disqualification du quartier, à savoir le "béton" des cités, et de pacification et d'atténuation du caractère tendu des relations sociales. La nature, à travers ses usages sociaux, permet de véhiculer et de maintenir l'image "campagnarde" et "villageoise" de Saint-Marcel.

Les seuls points communs qu'évoquent les jeunes des cités de Saint-Marcel, et qu'ils estiment partager avec ceux des Quartiers Nord, concernent le chômage, la précarité et l'exclusion. La

différence se situerait au niveau de l'intensité de ces problèmes et au niveau du cadre naturel dans lequel les cités sont implantées.

3.4. - Echelle globale : la ville

Par contre, si on situe les éléments d'appartenance identitaire à l'échelle de la ville, on relève un certain consensus et une certaine homogénéité dans le discours tenu. "Être marseillais" constitue un registre d'identification très fort qui transversalise les territoires de la ville et permet de mettre en réserve leurs différences.

L'identification à la ville est de l'ordre de l'évidence ; et nos questions en la matière ont suscité l'étonnement au près des habitants.

" Moi, je me sens de Marseille. Marseillais, je me sens, c'est obligé, parce que je vis ici, je suis né ici. " [ZOU]

" Oui, je me sens marseillaise, puisque je suis venue à Marseille, j'avais 3 ans, j'ai grandi ici. " [SAM]

L'appartenance à la ville est affirmée à partir de la revendication d'un "droit du sol" que légitime non seulement la naissance dans ce lieu mais également une présence très ancienne. En quelque sorte, on ne naît pas marseillais mais on le devient. La figure mythique de l'étranger attachée à la fondation même de Marseille est réactivée pour s'opposer à toute définition restrictive allant dans le sens d'un "droit du sang". A la question "sentez-vous marseillais ?", CHA né à Marseille, d'origine maghrébine et ancien ouvrier de C.O.D.E.R., nous déclara :

" Ah oui quand même c'est la moindre des choses [rires]. Vous savez marseillais et bon français. Bein oui je le pense. Moi j'ai soixante ans j'ai toujours vécu ici, j'y suis né, c'est quand même une partie de moi-même, c'est normal, je pense. Marseille, qu'est-ce que c'est Marseille ? C'est une ville comment on peut dire ça? étrangère dans le fond, or le marseillais pur, où est-ce qu'il est ? C'est le grec, ça peut-être qui ? Le romain, l'italien, l'espagnol, ou n'importe qui... Ça ne veut rien dire marseillais, le type qui se dit marseillais, c'est à partir du moment qu'il est né dans sa ville, qu'il suit les choses de sa ville, pour son équipe de ballon, pour son emploi, pour sa famille, à partir de là, on est marseillais, ce n'est pas vraiment l'origine. Quelles sont les origines à Marseille? Elles sont cosmopolites. " [CHA]

" Marseille c'est quoi pour nous ? C'est l'équipe de foot (l'OM) disons qu'on aurait plus tendance à dire qu'on est marseillais avant d'être français parce qu'on n'est pas vraiment français. On est plus marseillais parce que Marseille c'est à part. Moi j'ai la double nationalité [franco-algérien] on est marseillais parce que bon Marseille c'est une ville qu'on connaît bien on connaît toutes les rues la ville on la connaît vraiment bien ce n'est pas parce qu'on n'y va pas souvent que... Marseille, c'est notre ville, on y est né, on est marseillais, c'est vrai. "[DAH]

La force et l'intensité de l'attachement des jeunes des cités, d'origine maghrébine, à la ville de Marseille sont d'autant plus significatifs que ces derniers vivent leur identification à la France avec moins d'évidence. En se référant à l'identité française, ils réactivent tout le registre du racisme, du discours stigmatisant attaché à l'image de l'arabe qu'ils ont éprouvé directement ou indirectement. On constate, à cette échelle nationale d'identification, le passage de l'expression d'appartenance nationale à celle communautaire, vécue comme assignation d'identité. Certains jeunes, regroupés en association aux Néréïdes, affirment, face à l'expérience du rejet et du racisme, leur solidarité avec les musulmans de Bosnie, avec les Afghanistans et les palestiniens.

" Pour vous dire on se sent vraiment arabe par rapport à ce qui se passe en Algérie, en Bosnie, en Palestine, par rapport à la guerre du golfe vraiment ça nous pèse au cœur tout ça. Là on se sent arabe même des musulmans c'est-à-dire ce qui se passe en Afghanistan ou en Inde...Là il y a une implication générale "[DAH]

Cette forme de réactivation identitaire, du registre religieux, s'apparente à un processus de retournement du stigmat. Elle sert de référents et de valeurs à la promotion de l'entraide et de la solidarité à l'intérieur des cités et s'articulent à l'action sociale de prévention et de lutte contre la drogue et les différentes formes de déviances. Le discours moral qu'elle véhicule se réfère aux valeurs de l'Islam.

La forme d'expression identitaire d'adhésion, que partage l'ensemble des habitants de Saint-Marcel, s'actualise, notamment, dans l'opposition au modèle parisien présent dans l'imaginaire marseillais depuis la période de Louis XIV. Elle a trait au "victimisme" que cultive les marseillais. Celui-ci trahit une forte sensibilité à l'image que donnent les mass-média de cette ville — présente de façon forte sur la scène médiatique ces dernières années — à travers les vicissitudes de sa vie politique et sportive.

" Je ressens très mal quand on attaque Marseille et les marseillais, je reçois un coup de couteau quelque part Ce n'est pas parce qu'il y a quelques brebis galeuses que tous le monde est au même niveau, parce que les médias ont tendance toujours à généraliser. J'aime ma ville. Moi, j'aime Marseille dans son entier. " [SAM]

Le sentiment d'être "à part" et d'être mis constamment à l'indexe par une opinion publique renforce au contraire l'identité locale.

4 - Conclusion

En guise de conclusion, nous pouvons avancer que la notion de frontière construite à des échelles territoriales différenciées s'apparente à une sorte d' "échangeur" qui permet à chaque fois, selon les situations, les enjeux et les groupes sociaux en interaction, de négocier les rapports de distance et de proximité selon des registres identitaires variés : identité résidentielle, urbaine, ethnique... La frontière, telle que nous l'avons construite, ne signifie pas une barrière infranchissable mais renvoie plus à la notion de seuil — espace dont le statut est double marquant l'ouverture et la fermeture — dont le franchissement requiert un rite, une négociation, et de décliner son identité. Donc, il est fondateur, aussi, de liens négociés.

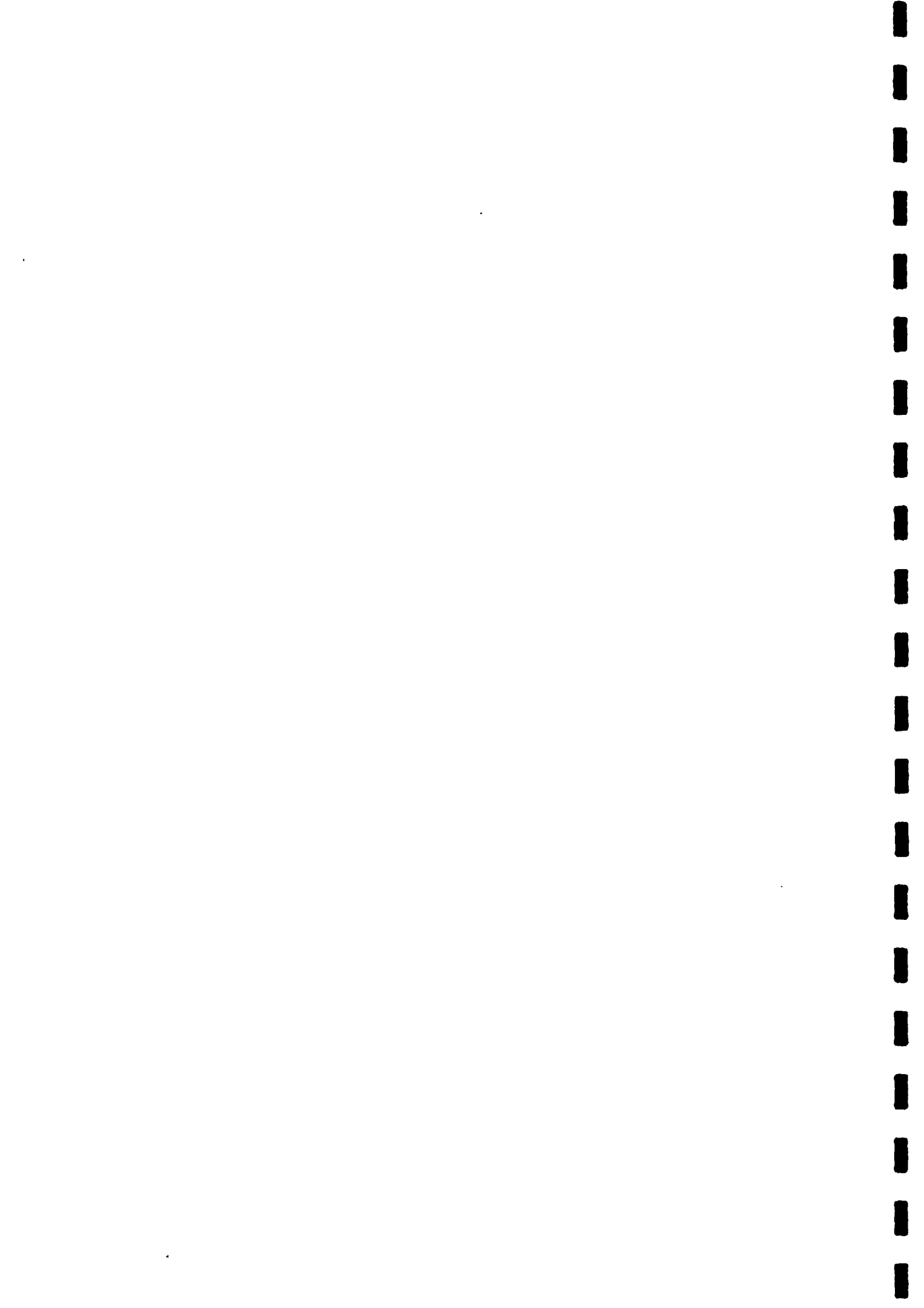
Les territoires, selon cette approche, sont mouvants, redéfinis en permanence et, de même, les échelles d'appartenance et de référence dessinent un équilibre instable, fragile nécessitant un réajustement de perspective permanent.

La question de l'identité est présente, en filigrane, tout au long de notre analyse car elle est inévitable dans la mesure où elle est liée intimement au processus de construction des frontières en milieu urbain. Traiter des liens sociaux, des pratiques spatiales, du rapport à la mémoire ou à la nature c'est traiter, en quelque sorte, de l'expression des identités inscrites et investies dans le champ social. Lors de notre enquête, le thème de l'identité et le souci permanent, manifesté par les habitants, pour *dire* leur singularité, pour se différencier et se distinguer des autres, pour désigner une présence étrangère qu'ils stigmatisent ont été omniprésents. Ce discours identitaire définit, en référence à des catégories symboliques ou pratiques, de l'altérité, de la relation et du sens sous une forme valorisante (le Nous) ou disqualifiante (les Autres).

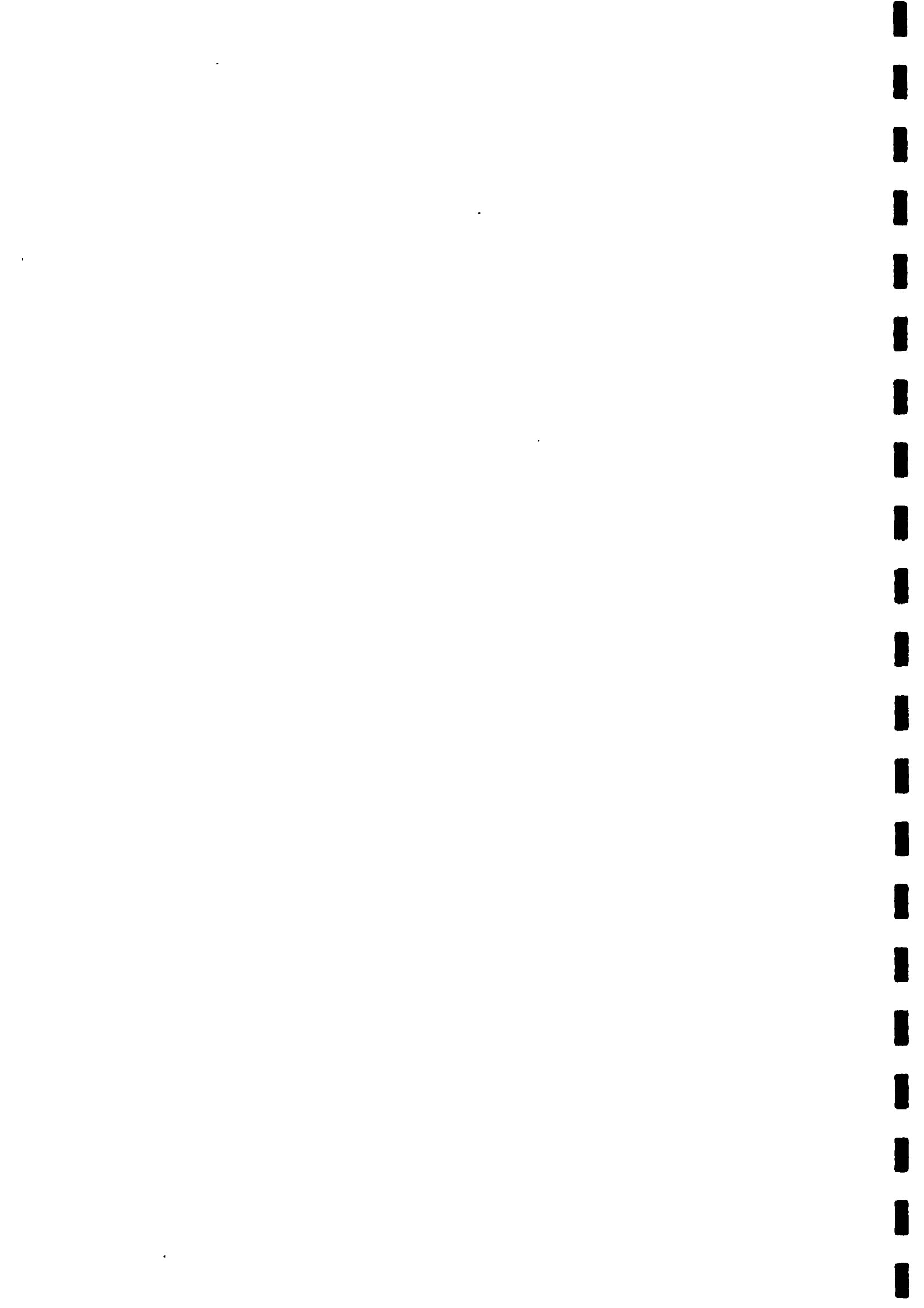
C'est cette volonté de singulariser le territoire et de lui donner une valeur presque d'emblème qui nous amène à parler d'identité et d'appartenances territoriales. Ces identités territoriales, dont les registres et les sources de légitimation sont multiples (mémoire, ancienneté, appartenance à un groupe dominant, autochtonie, identité nationale, valeurs...), s'organisent et cristallisent la tension entre différentes polarités :

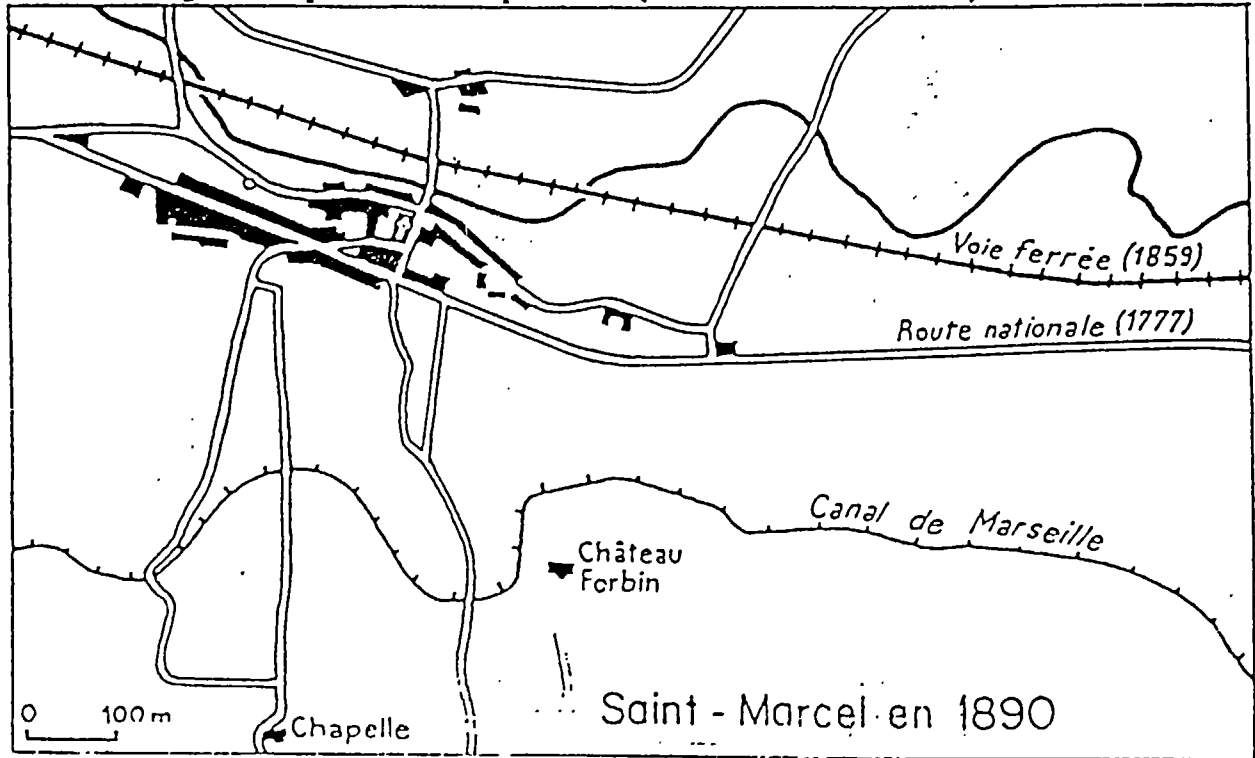
- l'allogène / l'exogène,
- le légitime / l'illégitime du lieu,
- "Nous" / "Eux",
- proximité spatiale / distance sociale,
- proximité sociale / distance morale, etc.

Ces oppositions exprimées, de façon radicale, témoignent de l'affaiblissement de la capacité intégrative du quartier de Saint-Marcel telle que nous avons pu la noter depuis sa forme de faubourg industriel de la fin du XIXe et du début du XXe siècles jusqu'aux années soixante. La situation de crise amplifiée depuis les années quatre vingt aiguisera ces différents éléments d'hétérogénéités (sociales, ethniques, générationnelles...) et fragilisera cette même capacité d'intégration du quartier. C'est dans ce contexte que de nouvelles frontières et formes de différenciation se dessinent opposant la population anciennement établie dans le quartier aux populations récemment installées.

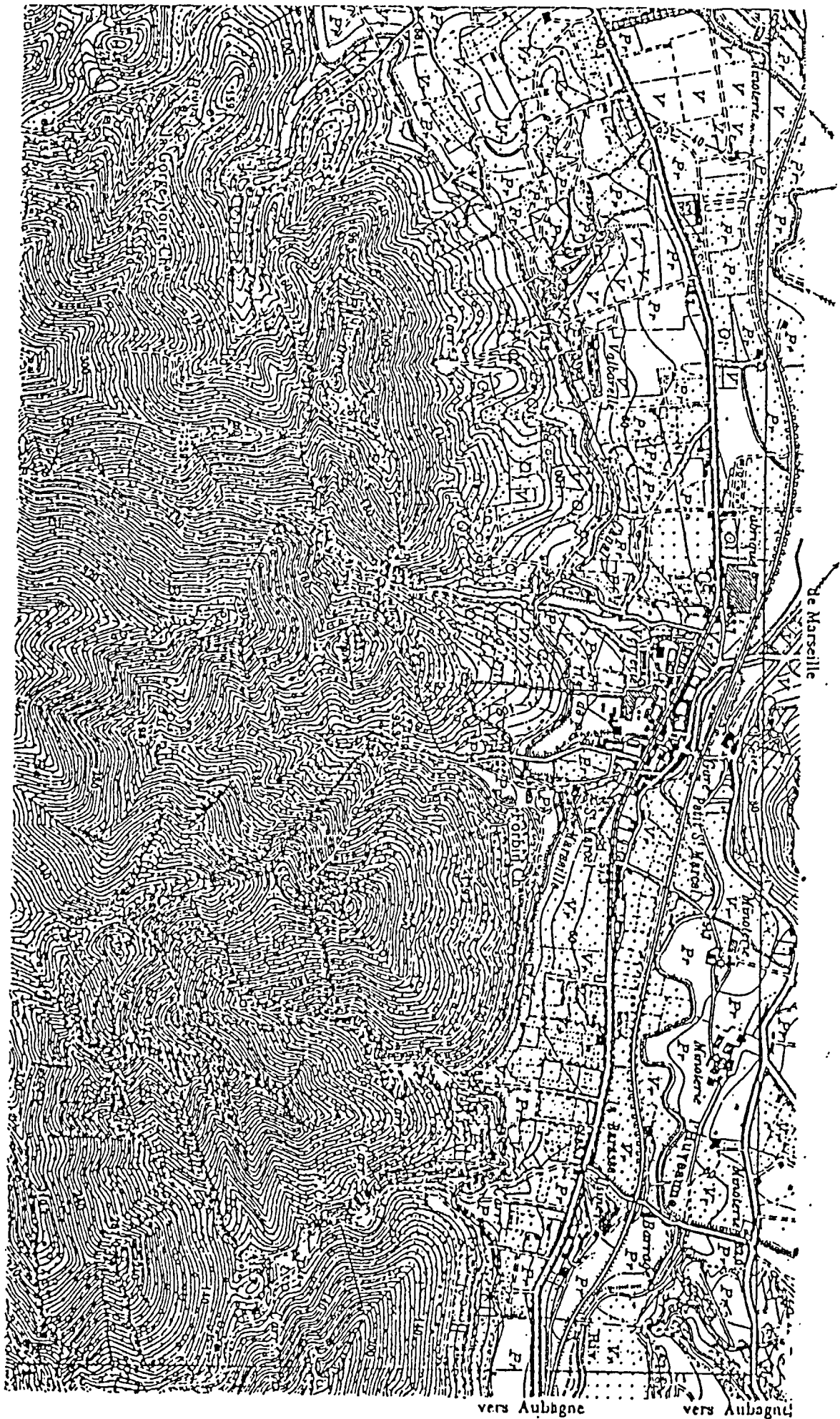


ANNEXE :
SAINT MARCEL





Plan dessiné par M. PERLOFF in "Identité et centralité en banlieue est-marsillaise", Mélanges Paul Gonnét, université de Nice, 1989.

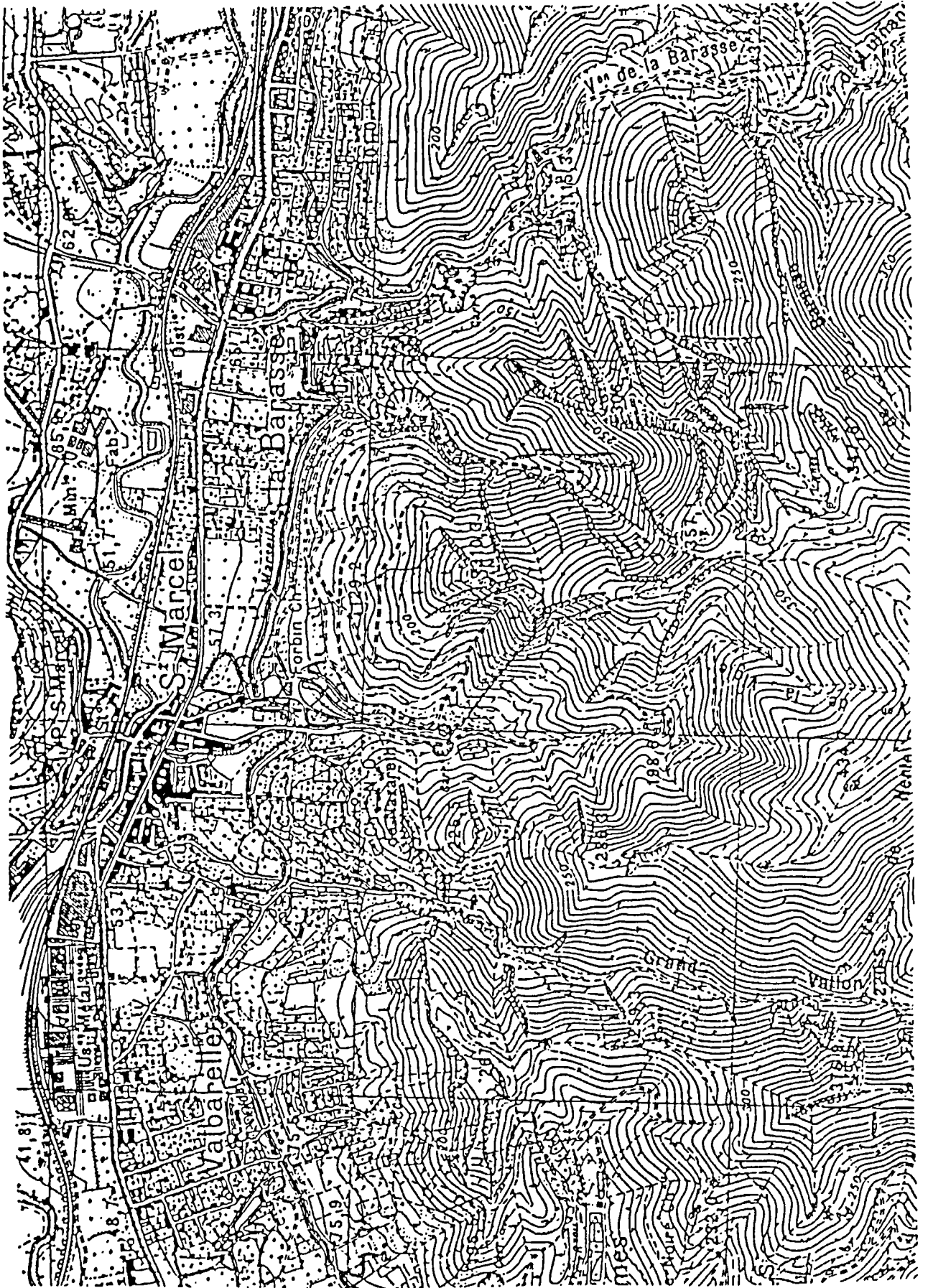


Correction - $\frac{0.3}{1000}$

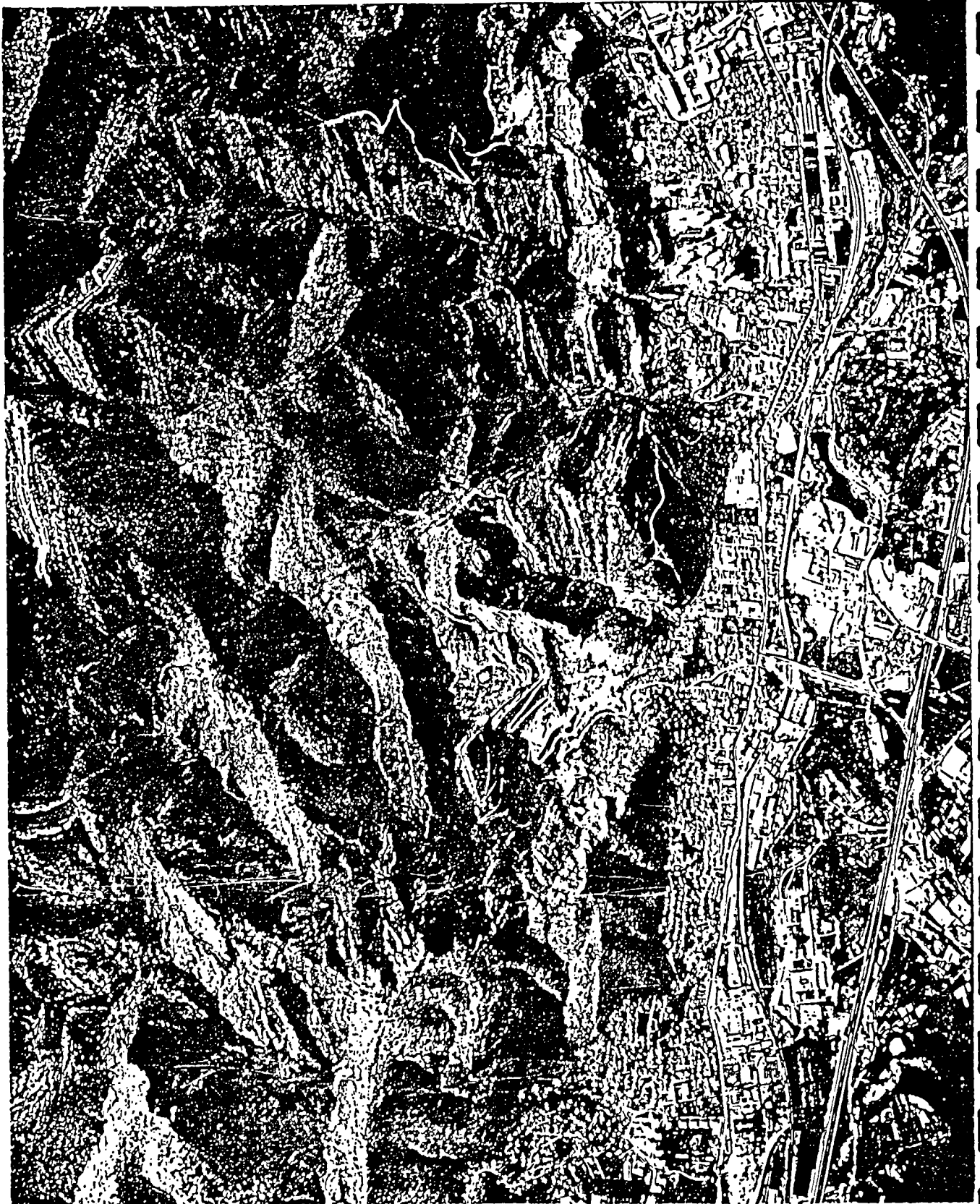
Saint Marcel en 1905. Source I.G.N

vers Aubagne

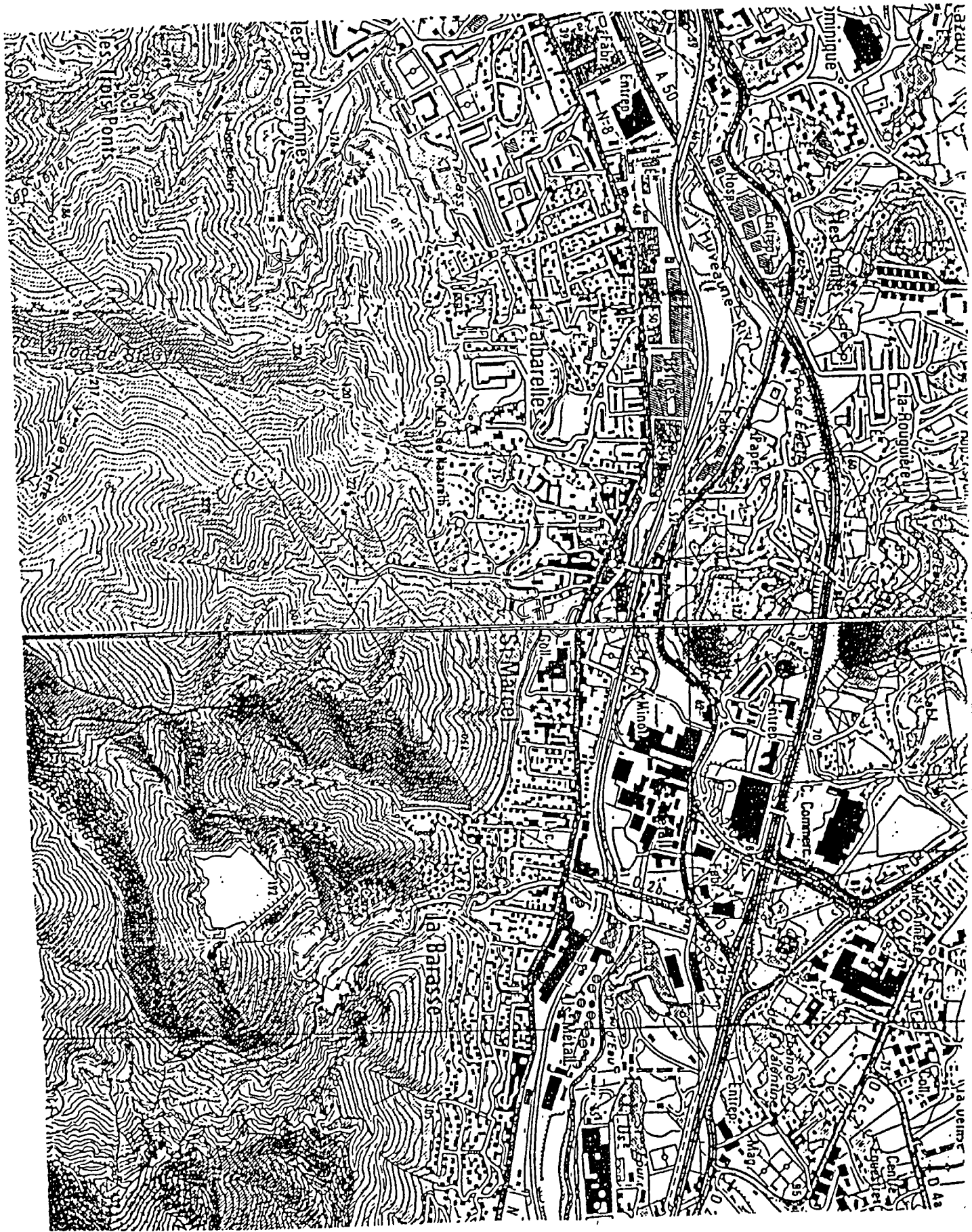
vers Aubagne



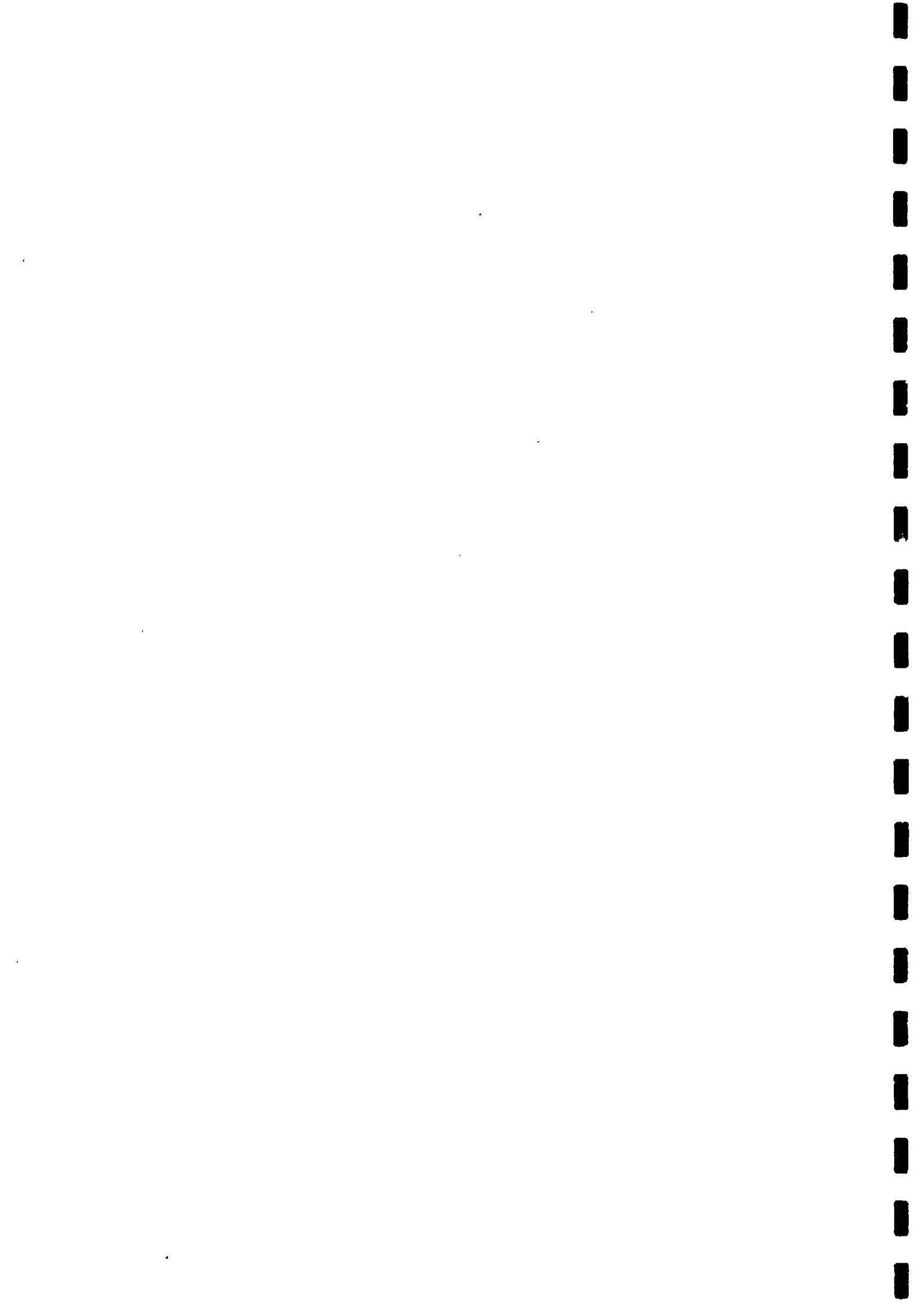
Saint Marcel en 1936. Source I.G.N



Saint Marcel. Photo aérienne, 1975. Source I.G.N



Saint Marcel en 1986. Source I.G.N



3. SAINT-GINIEZ : LES FRONTIÈRES DE LA DISTINCTION⁸⁵

A. MORPHOLOGIE PHYSIQUE ET MORPHOLOGIE SOCIALE

1 - Historique

La revue "Marseille" de 1938 (n° 8) sous la plume de C. Ferdy et E. Isnard dresse un tableau où l'on perçoit toute la distance, toute la distinction, la volonté de créer au sud un espace résidentiel de "haut standing", pour reprendre un vocabulaire moderne.

Au delà d'une description physique, les auteurs nous font part, déjà, de comparaisons qui sont encore au goût du jour. 1938 / 1994, 56 ans d'écart et pourtant l'image que diffuse ce quartier ne semble pas avoir évoluée.

Article intéressant à double titre, dans sa description des éléments physiques (réseau viaire et bâti) et de leur évolution historique, mais aussi dans la perception comparatiste qui est faite et qui tend à identifier ce quartier aux luxueux quartiers parisiens. Cet article, dans cette comparaison semble dire : il manque à Marseille des quartiers chics pour être l'égale de Paris. La provinciale Marseille souffre-t-elle déjà en 1938, d'une concurrence parisienne ? Qu'en est-il actuellement, comment Marseille gère-t-elle sa crise identitaire et se positionne-t-elle par rapport à Paris ? Autant de questions que l'analyse des entretiens éclaircira.

" Au sud-ouest de Paris, par delà les Champs-Élysées, les élégants et merveilleux quartiers de Passy et d'Auteuil constituent dans le voisinage du Bois de Boulogne une des plus belles parures de la Capitale. De larges avenues et boulevards sont bordés d'hôtels particuliers et de coquettes villas avec parcs ou jardins qui sont du plus riant aspect. Les arbres mettent un peu partout la grâce de leur frondaison et les oiseaux, la poésie de leurs chansons. Lorsque le soleil daigne sourire à la grande cité, il éclaire là un des plus jolis paysages parisiens que l'on puisse admirer à son aise et où l'on puisse respirer à pleins poumons cet air de Paris dont on a dit très justement qu'il grise mais ne saoule pas ".

Toutes proportions gardées, Marseille a depuis quelque temps, elle aussi, son Passy-Auteuil, ses nouveaux quartiers de luxe et de charme qui, faisant contraste avec le centre bruyant du labeur et des affaires, offre dans son voisinage un aimable refuge ou une douce retraite aux rêveurs. C'est l'ensemble des nouveaux quartiers compris entre la ligne boulevard Périer - place Delibes - boulevard Périer prolongé au nord, la première avenue du Prado à l'est, la deuxième avenue du Prado au sud et la rue Commandant-Rolland à l'ouest. L'axe en est formé par l'extrémité de la rue Paradis qui aboutit à Saint-Giniez sur la deuxième avenue du Prado.

⁸⁵ Ce chapitre est issu d'un mémoire de D.E.A. d'Ethnologie d'Arnaud MARQUEZY, effectué à l'Université de Provence sous la direction d'Alain HAYOT.

Dans tous ces nouveaux quartiers l'on retrouve la charmante atmosphère de la Côte d'Azur : des villas, des maisons de campagne et de superbes immeubles modernes ont été édifiés ici un peu partout pour le confort et l'agrément de leurs hôtes. C'est une véritable cité de rêve et d'enchantement avec ses ravissants décors de jardins et ses joyeux chants d'oiseaux. On est tout près du centre animé et agité de Marseille, où vous conduisent en quelques minutes, autos, autobus et tramways électriques ; mais, lorsqu'on y retourne on peut se croire transporté loin du grand port de commerce et de la grande ville industrielle : dans un délicieux eden.

Ça et là, pourtant, dans ces quartiers si heureusement transformés et si harmonieusement rénovés, subsistent encore quelques curieux vestiges d'un passé disparu.

L'ancienne traverse du Fada, qui va du boulevard Périer prolongé à la Plage du Prado, est devenue la rue de Commandant-Rolland. Mais, malgré ces changements de qualifications et de nom, c'est toujours le même chemin rural tout fait de pièces et de morceaux. C'est toujours la même route caillouteuse et sinueuse serpentant de la plus bizarre et de la plus pénible façon entre deux bordures continues de belles villas et de maisons de campagne closes par de hauts murs. Les promeneurs qui ont l'imprudence de s'engager dans cette voie mystérieuse sans posséder le fil d'Ariane, risquent de s'y perdre comme dans un labyrinthe.

Dans sa partie terminale, quelques centaines de mètres avant de déboucher sur la deuxième avenue du Prado, la rue Paradis se trouve traversée par une voie qui s'appelait jusqu'à ces dernières années, le boulevard de l'Eglise et qui porte maintenant le nom du poète et romancier Emile Sicard, ami et chantre du pays provençal.

Partant de la place de l'église, le boulevard Emile Sicard longe le côté gauche de l'église de Saint-Giniez, récemment agrandie et embellie ; il rejoint la rue Paradis et il traverse pour aboutir au boulevard des Arènes par le chemin de l'Eperon. Entre la rue Paradis et le chemin de l'Eperon, sur sa gauche, il se trouve flanqué d'une petite place surélevée en équerre. Celle-ci est bordée par de vieilles maisonnettes d'un seul étage à l'humble aspect qui font étrangement contraste avec les magnifiques immeubles modernes des alentours.

Au sortir des luxueux quartiers environnants, on a l'impression de subitement découvrir la traditionnelle placette d'un village provençal. On sait qu'il y a au centre de chaque village provençal, une place ornée de quelques arbres formant un toit de verdure et un abri de fraîcheur, durant la belle saison, avec quelques bancs où chaque jour viennent s'asseoir les anciens de l'endroit échangeant maints propos sur les choses et les gens du pays, se plaisant aussi parfois à remuer avec une sage lenteur et une douce émotion leurs vieux souvenirs.

A défaut des personnages, on a ici le décor. Mais le chemin de l'Eperon, qui rejoint entre elles par une voie transversale recourbée la première et la deuxième avenue du Prado, n'est-il pas lui-même un pittoresque chemin de village avec ses vieilles boutiques qui ont conservé l'aspect du temps jadis ?

C'est un peu du Saint-Giniez champêtre et tranquille d'autrefois qui survit de touchante façon au milieu des beautés et des merveilles de nouveaux quartiers Paradis.

On dirait en vérité que, pour ne pas se voir condamné à disparaître tout à fait, le vénérable passé a demandé grâce pour ce petit coin vieillot qui s'obstine à conserver son aimable physionomie de l'ancien temps. Cette grâce, l'urbanisme déplore peut-être qu'on la lui ait accordée, mais le poète s'en réjouit. Il est heureux que l'on ait parfois pour celui-ci quelques égards à notre époque où de plus en plus le vulgaire prosaïsme de ce que l'on appelle le progrès moderne menace de tout envahir.

La rue Paradis qui représente l'axe de ce nouveau quartier s'est allongée peu à peu, lentement, pendant plus d'un siècle, avant d'atteindre la belle longueur qu'elle a aujourd'hui.

En 1834, le conseil Municipal approuva le plan de percement de rues nouvelles dans la propriété Falques qui s'étendait sur la pente un peu au delà de la rue Sainte-Philomène, aujourd'hui Docteur-Escat. En 1849, la rue Paradis est à la hauteur de la cité ouvrière (actuelle rue de Madagascar) quand un riche armateur : Théophile Périer, offre au Conseil Municipal de tracer à travers sa propriété un boulevard de dix-sept mètres de large sur l'axe de la rue Paradis depuis la rue de la Cité Ouvrière et aboutissant après un parcours de 355 mètres à une place carrée de 40 mètres de côté (place Delibes). De là, le nouveau boulevard se prolongeant en équerre pour rejoindre le Prado. En 1856, tous les travaux étaient achevés et la rue Paradis se terminait sur la place Périer (place Delibes).

Dans la foulée, T. Périer entama après accord du Conseil Municipal le prolongement de la rue Paradis jusqu'à Saint-Giniez. L'opposition de quelques propriétaires et le décès de T. Périer ne permirent de commencer les travaux que sur une petite longueur, jusqu'à la rue des Bergers (actuelle rue Daumier) et qui furent mis en état de viabilité par sa seule héritière Madame Jauffret.

Entre 1864 et 1867, Monsieur Jauffret avec l'accord des propriétaires Beguignon, Pardigon, Benet et Lemarchand se mirent d'accord pour céder leur terrain respectif, prolonge la rue Paradis jusqu'à la propriété Baccuet et créer une nouvelle rue qui rejoint le chemin du Fada. En 1876, c'est Monsieur Gustave Rivet (armateur Marseillais) propriétaire de terrains dans l'axe de la nouvelle rue Paradis qui propose au Conseil Municipal de trouver un accord avec les 7 propriétaires de terrains pour qu'ils cèdent une partie de leur terrain afin de procéder au prolongement de cette rue Paradis. Il s'agissait de Mrs Baccuet, Rodocanachi et Rivet (qui accordèrent gratuitement 10 206 m²) pour les propriétés comprises entre la rue Wulfram Puget et l'impasse Rivet . Et de Mrs Aubin, Burkardt, Rocca et Roux de Fraissinet qui demandèrent des indemnités pour les 3800 m² restants.

Monsieur Rivet mis en avant, auprès du conseil municipal, les difficultés de desserte qu'occasionnait l'étroitesse de la rue de Rome et soulignait l'intérêt d'une deuxième voie parallèle pour canaliser le flot de véhicules les jours d'affluence. Argument économique aussi qui permettait aux industries des quartiers situés au delà du deuxième Prado d'accéder à la ville plus facilement.

Argument esthétique encore, " il n'est pas défendu de parler de l'embellissement de notre ville, trouvons une occasion de joindre l'agréable à l'utile ".

Achevée en 1880, la nouvelle rue ne sera bordée de maisons que très lentement. 1888 il n'y a que 7 immeubles du côté gauche, dont 6 entre la place Périer (Delibes) et le boulevard du parc (Lord Duveen) et une seule villa (villa Peirron) jusqu'à Saint-Giniez (l'église), à l'angle de Rodocanachi. C'est vers 1900 que la partie plane du tronçon commencera à se bâtir.

En même temps que la rue Paradis, deux grandes avenues furent percées pour servir de communication future avec le premier Prado (le boulevard du parc, actuellement Lord Duveen) à travers la propriété Baccuet et le boulevard Rodocanachi à travers la propriété d'armateurs Grecs.

La rue Vallence en 1893 relia le chemin du Fada avec la rue Paradis, puis se fut le boulevard Rivet (à travers la propriété du même nom) sur lequel de somptueuses villas ne tardèrent pas à s'élever. Ce boulevard forma jusque là la limite septentrionale du domaine Rivet, qui lui s'étendait au sud jusqu'au chemin de Saint-Giniez.

Ce sont Mrs Bernhiem Frères et Fils (marchands de biens parisiens) qui en 1905 (quatre ans après la mort de G. Rivet) rachetèrent la propriété. Cette propriété de 8 hectares fut morcelée en vue d'y créer un quartier neuf, cette volonté, " met son auteur bien au dessus des lotisseurs ordinaires désireux avant tout de profits immédiats ".

Proposées au Conseil Municipal en 1906, achevées en 1910, plusieurs rues étaient entièrement bordées de riches demeures précédées ou entourées de jardins.

Un escalier construit dans les années trente mit en communication, existant encore actuellement, le parc Rivet avec la place de l'église, reconstruite en 1870, autour de laquelle s'organisait le Petit-Saint-Giniez. Ce dernier, fut urbanisé dans sa partie est lors du percement du boulevard des Arènes (actuel boulevard Herriot) dans la propriété Deluy-Martini, deux autres voies furent ouvertes en même temps (rue Martiny et rue Gabrielle) mais misent en état de viabilité en 1912 seulement.

Voici en quelques lignes l'historique du quartier tel que Monsieur Emile Isnard nous le décrit en 1938.

Peu bâti entre le Prado (premier) et la rue Paradis, les boulevards Duveen et Rodocanachi connaîtront en 1950-65 (par démolition et occupation des terrains vierges) une vague de constructions d'immeubles d'habitations donnant au quartier un caractère tout autre que le charme " champêtre " jusque là dégagé par la partie située entre la rue Paradis et le chemin du Fada (chemin du Commandant-Rolland).

On note dès le début de l'article la volonté affichée et reconnue comme une aspiration par les " politiques " du moment de créer un quartier de luxe, havre de calme et de paix pour la bourgeoisie industrielle qui trouve là en quelques minutes " de la grande ville industrielle un délicieux Eden ".

Si les beaux quartiers sous le Second Empire sont ceux de la Préfecture et du Palais de Justice, des rues de Rome, Saint-Ferréol, Breteuil, Saint-Jacques et Sylvabelle, la Troisième République voit la bourgeoisie marseillaise émigrer pour partir vers ces nouveaux quartiers du sud. Sud qui jusque

là n'était que campagne où la plupart des grandes familles possédaient leur maison de campagne, bastides et autres lieux de villégiature, dans lesquels l'été se passait au frais loin de la grande ville étouffante et malodorante. (le long du boulevard Michelet, Sainte-Anne et à Mazargues, ainsi que le long du deuxième Prado).

Evolution urbaine que l'installation de la bourgeoisie entérine dans sa vocation de quartier chic, qui à travers les ans n'a que peu évolué architecturalement parlant mais aussi socialement. La décolonisation sera l'événement qui bouleversera les habitudes démographiques, économiques et urbaines de la ville. Le quartier connaîtra une phase importante de construction d'immeubles, qui à défaut d'être à bon marché comme ceux édifiés pour accueillir la population massive des rapatriés à la périphérie de la ville, seront des complexes d'habitations de haut standing. Ils résultent d'une des dernières grandes spéculations immobilières rendues possibles par la vente des grandes propriétés que quelques familles possédaient encore dans le quartier. La propriété de la Cadenelle appartenait à la femme de l'avocat Maître Lombard, immense terrain sur la colline au-dessus du parc Bagatelle où il n'y avait qu'une seule maison. La dite propriété sera rasée vers 1965 pour laisser la place à la première tranche d'habitations. Actuellement la résidence de la Cadenelle comprend 6 ou 7 immeubles de différentes tailles et hauteurs (2, 3 ou 4 étages, pour les derniers construits alors que le premier avec terrasses a une dizaine d'étages).

Il y eut aussi la construction de la résidence Thalassa en lieu et place de la maison sise sur la propriété de la famille Fraissinet, au début des années 1970. Immeuble de haut standing (les ascenseurs arrivent directement dans les appartements) d'un peu plus de 130 appartements d'une surface comprise entre 100 et 300m² pour les plus importants. L'immeuble fut construit en tenant compte du personnel de maison et le propriétaire avait la possibilité d'acquérir un logement de service pour la bonne, ou le cuisinier par exemple. La Cadenelle et Thalassa sont les deux principales réalisations qui jouent un rôle dans l'édification d'une territorialité qui prend appui sur des considérations socio-spatiales. On trouve à peu près à la même époque les constructions du Grand Pavois (1974), la résidence Talabot, les Alpilles, mais la construction qui a entamé le processus est l'immeuble " Ile de France " premier fief, du type immeuble de standing, qu'occupait la bourgeoisie du quartier.

2 - La population.

La bourgeoisie marseillaise, d'après E. Baratier⁸⁶ est essentiellement d'affaires, armateurs (les Grecs), banquiers, courtiers, négociants, et industriels de l'huilerie (mécanique et alimentaire) forme un milieu assez clos et homogène où, au début du siècle, les alliances familiales renforçaient les intérêts du groupe. On peut citer, avec l'aide d'E. Baratier, mais aussi de Madame Poilroux (nom de jeune fille) à la mémoire pétillante, dernière habitante et parmi les premières familles (son père) à avoir occupées le quartier Rivet, quelques noms de ces bourgeois qui détenaient et faisaient vivre une part importante de l'économie marseillaise. Nous trouvons donc dans une liste non exhaustive les Fraissinet, Cyprien-Fabre, Paquet, Daher (pour les armateurs), les Bonasse,

⁸⁶BARATIER (E.) / dir.- *Histoire de Marseille*.- Toulouse : Privat, 1973.- 512 p.

Opperman, Couve, Armand pour la banque. Arnavaon, Magnan, Charles-Roux, Rocca, Tassy, Roux (de), Rostand, Fournier, Verminck et d'autres encore pour l'industrie des huiles (savonnerie et huiles mécaniques). Mais encore les Bergasse, Estrangin, Pastré ou bien les Zarifi, Rodocanachi, Zafiroopoulos et d'autres négociants Grecs. Dans l'industrie chimique nous trouvons les Boude et les Gouin, Mante dans l'armement, les Rastoin dans l'huilerie, et les oléagineux, la famille Velten dans la brasserie, etc... Bourgeoisie marseillaise qui se côtoie dans les mêmes quartiers, leurs enfants fréquentent les mêmes collèges religieux, la vie politique les voit s'affronter ou s'allier, autant d'éléments (sans évoquer le jeu des alliances économiques ou matrimoniales) qui contribuent à assurer la cohésion d'un milieu social qui trouve son ancrage dans les quartiers sud, le long de l'axe de la rue Paradis. Cohésion sociale et cohésion spatiale sont-elles les conditions uniques et obligatoires pour qu'un processus de territorialisation prenne forme à travers les relations que les résidants instaurent entre eux, par l'intermédiaire de formes de cooptations et de conflits, et vis-à-vis des quartiers limitrophes ?

Comment la frontière délimite-t-elle un espace à l'intérieur duquel les habitants s'identifient à un modèle reconnu par tous ?

Mais avant de s'engager plus en avant dans la définition du quartier vu sous l'angle des modifications sociales, nous aimerions le définir physiquement. Si la présentation historique nous en a déjà donné un aperçu, d'autres éléments viennent en compléter la perception.

3 - Délimitations

Avec ce paragraphe, toujours dans une perspective descriptive, nous entrons dans le coeur du sujet par une interrogation qui met en avant le caractère homogène qui semble prévaloir, caractéristique du quartier et que nous retrouvons dans nos premiers entretiens d'approche (auprès des commerçants surtout), ainsi que dans les différentes sources écrites (archives, articles des revues municipales, etc...) que nous avons pu consulter pendant la phase bibliographique. Notons au passage l'importance que cette dernière a dans toute enquête ethnologique qui permet, à l'éclairage de la confrontation sur le terrain, de confirmer ou de vérifier la validité de tel ou tel postulat. Evoqué selon une conception homogène, le quartier, ne serait-ce que sous un angle architectural se révélera multiple.

Quoiqu'il en soit élucidons tout de suite la question de la délimitation administrative, officielle du quartier.

Si les 111 quartiers de Marseille voient leur dénomination correspondre à une unité géographique précise (pour la plupart) il n'en va pas de même pour le quartier de Périer. Ce dernier ne se conçoit pas comme un tout uniforme, et nous trouvons dès les premiers entretiens des distinctions qui se traduisent par différentes appellations. On n'est pas de Périer si on habite le bas de la rue Paradis mais par contre on peut être du " bas Périer " ou du " haut Périer " selon que l'on habite vers le Prado ou au contraire vers la colline Périer. De même que l'on nomme le Rond Point du Prado la zone qui s'en rapproche (Grand Pavois, et l'extrémité du boulevard Herriot). Effet encore plus net si on se trouve dans les résidences de Thalassa ou de la Cadenelle, là le nom officiel n'est plus

évoqué mais remplacé par l'appellation " Thalassa " ou " être de la Cadenelle ", ce qui ne va pas sans être évocateur de certaines connotations que nous révélerons en temps voulu.

Ce problème de sous-appellation va de pair avec la définition toujours officielle des aires d'occupations des Comités d'Intérêts de Quartier (C.I.Q.).

Trois se superposent plus ou moins et délimitent en fait une partie qui semble correspondre à notre terrain d'étude telle qu'elle apparaîtra en fin de parcours, comme étant la superficie sur laquelle l'espace social exerce son influence.

A Marseille, en général, les C.I.Q. ont repris comme espace de référence les anciennes délimitations soit des paroisses soit des bastides. En fait pour beaucoup ceux-ci se sont organisés autour des anciens " faubourgs " villageois, regroupant les populations ouvrières (du début du siècle) en un tissu associatif. On assiste actuellement pour le quartier Périer / Saint-Giniez à un recouvrement des espaces de références (qui ne se sont pas constitués autour du faubourg, mais plus tardivement). Zone d'influences des C.I.Q. qui, lorsque leur quartier n'est pas étroitement délimité (par l'administration, la paroisse ou par des éléments urbains comme des axes routiers) se superposent quelque peu.

C'est le cas pour la zone d'étude : le quartier (toutes appellations confondues) Périer / Saint-Giniez / Prado / Paradis. Ici encore trouver un terme générique pour désigner ce quartier (qui ne possède pas de nom propre) autres que ceux donnés par ces habitants ou par l'administration (voire par l'INSEE qui opère des divisions plus subtiles rendant l'interprétation de leurs sources quasiment inopérante.) n'est pas chose aisée et vient renforcer l'ambiguïté de son image selon que l'on se trouve au dedans ou en dehors.

Plusieurs C.I.Q. se recouvrent donc partiellement (en soi cela ne nuit pas à leur efficacité) mais cela montre à quel point la délimitation de ce quartier peut-être délicate. Le territoire en milieu urbain répondrait-il à d'autres spécificités ?, par opposition avec l'étude des territoires ruraux comme les communes ou les aires de diffusion technique, etc... Plus particulièrement, la notion d'interconnaissances, de passages, de croisements entre plusieurs " micro-territoires " aux frontières fluctuantes indiquerait qu'il faut aller chercher plus profondément que dans la seule matérialité physique de ce dernier. Qu'il faut faire parler la complexité des rapports sociaux qui s'y déroulent, en résumé analyser leur contenu.

Mais revenons aux C.I.Q., nous en trouvons donc trois qui gravitent autour d'un même territoire. Voici sur un plan les différentes zones d'influences qui du même coup délimitent par leurs franges un espace propre. Au centre donc le C.I.Q. Saint-Giniez / Prado plage mais qui couvre tout aussi bien le square Monticelli tout proche, comme la rue Paradis, ou le Petit-Saint-Giniez. Sous-unités fonctionnant comme autant de micro-espaces aux frontières imperceptibles pour l'oeil extérieur. Réduction faite d'un des plus grands arrondissement de Marseille à une unité géographique (le 8ème) qui tire sa spécificité de l'image qu'il diffuse : le quartier bourgeois. Variantes appellatives que l'autre (le non résident) ne perçoit pas (un des éléments d'appartenance en fait consiste à connaître ces appellations afin de situer le lieu d'habitation de l'interlocuteur), seul le bloc

homogène perceptible s'impose comme une unité stable qui par son caractère donne à tout un arrondissement ses lettres de noblesse.

Ajoutons que pour les situer géographiquement les différentes appellations que l'on peut trouver sous l'appellation générique de *8ème* dès que l'on s'enfonce un peu dans le terrain. Forme de connaissance vernaculaire de la toponymie, que seuls les gens du "cru" interprètent comme autant de désignations spatiales.

Présenté schématiquement, nous appellerons, en référence à K. Lynch les éléments de lisibilité du quartier, les noeuds autour desquels s'organisent les rapports sociaux, autour desquels les aires de références se construisent et s'opposent.

4 - Déambulations

Se familiariser avec la toponymie du quartier passe aussi par une connaissance des axes, des rues, des chemins et des "raccourcis" que chacun est à même de connaître selon ses pratiques et son ancienneté dans le quartier.

Ces promenades qui donnent à l'étude en milieu urbain un caractère champêtre ne sont pas sans rappeler qu'une immersion est nécessaire même en ville. Une connaissance topographique et toponymique est indispensable, prendre une chambre à l'hôtel du village ne suffit pas, même à la campagne. La méthodologie ne manque pas de susciter des interrogations, des questionnements et permet de cerner des lieux qui semblent révélateurs par leurs différences. Les déambulations permettent non seulement de reconnaître le terrain mais aussi de mettre en corrélation ses lectures avec la réalité du quartier. Elles permettent de se familiariser, de poser des points de repères. En fait véritable marche d'approche dirait l'ethnologue exotique, premiers contacts avec les autochtones, première description du langage, des accents, des coutumes vestimentaires, etc... On perçoit les choses avec un regard plus perçant qu'à l'ordinaire, à l'affût du détail qui bien souvent n'en dira pas plus, mais permettra lors des entretiens de jouer le jeu de la duplicité, du déguisement en adoptant les manières de l'interlocuteur, en "copiant" son milieu pour mieux le faire parler. En fait les entretiens se sont plus établis sur une base de confiance que sur ces déguisements relativement faciles à déceler. Marche d'approche, d'exploration des éléments visibles du quartier, les grands axes, puis les allées secondaires, les rues privées et enfin s'enfonçant un peu plus à la découverte des chemins de terre utilisés par les élèves des écoles environnantes.

Voici à titre d'exemple deux extraits de déambulation notés tels quels : En montant le boulevard Rivet, on trouve des villas, à l'angle du consulat d'Israël, impression nettement plus cossue, rue plus calme, en redescendant sur la rue Paradis toutes les grosses voitures ont bien en évidence le Macadam Journal, elles semblent dire "j'ai déjà donné". Ou encore : "Au bout de la route qui va à Thalassa (ou la Cadenelle ?) se trouve le stade flotte, du portail part un petit chemin qui longe le mur d'enceinte du Thalassa et qui arrive à l'extrémité de la rue flotte (rue privée), un peu après le William Tennis Club". Notées à fur et à mesure ces descriptions nous permettaient de discuter d'égal à égal avec ceux qui ont passés leur enfance dans ces rues et chemins. Cela permet également de noter des observations qui demandent à être vérifiées. Par exemple passant devant le

Jardin public de Bagatelle (mairie du 8ème) celui-ci était vide un vendredi après-midi de se poser la question : L'est-il aussi le mercredi ?

Autant de réflexions qui germent sur les lieux mêmes et qui serviront pendant les entretiens à affiner les questions, à faire préciser certains points.

5 - Structure du quartier

Que ressort-il, d'un point de vue descriptif de ces déambulations ? Que le quartier se compose de plusieurs zones distinctes par leur architecture, dont la dominante reste le style bourgeois (façade de pierres, poignées en cuivre, porte en bois sculpté, loge de concierge, jardin fermé au regards etc...)

On retrouve donc le long de l'axe de pénétration du quartier la rue Paradis, ses immeubles bourgeois fin XIXe - début XXe siècles dont l'accès, conditionné par la confrontation avec le concierge ou pire avec un visiophone, ne rencontra pas, nous devons l'avouer, un vif succès dans une démarche de porte à porte.

Sous la rue paradis, entre le Prado et cette dernière une partie constituée principalement d'immeubles modernes (1960 et plus) et de grands ensembles correspondant à la période de forte urbanisation du quartier, et de la ville en général au lendemain de la guerre. Situés entre les rues Lord Duveen et Rodocanachi ces immeubles ont pour caractéristiques d'essayer de s'intégrer dans le cadre " luxueux " du quartier (grands halls marbrés, poignées cuivrées, appartement de haut standing etc...) pour les plus récents c'est l'équipement " sécurisant " (digicode, caméra, portail électrique etc...) qui conforte les propriétaires dans leur espaces privés contre les agressions de l'extérieur (cambriolage mais aussi contre les nuisances de la ville). Pour certains, noyés dans un jardin luxuriant ou plus modeste ils sont synonymes pour leurs occupants de campagne et de calme en pleine ville. Avantages, qui, ils le reconnaissent, se payent. Il va donc de soit qu'il faut certains moyens financiers pour acquérir cette tranquillité, barrière financière qui agit comme une frontière infranchissable pour les " gagne-petit ".

Le développement architectural, immobilier du quartier a aussi contribué à l'érection d'immeubles plus " modestes ", passe-partout où une partie des rapatriés ont trouvé un logement correct. Ils sont actuellement occupés indifféremment par toutes les catégories sociales, sans trop de distinction.

A l'opposé, de l'autre côté de la rue Paradis, c'est le square Monticelli, ou le quartier Rivet, ou bien encore le Petit-Saint-Giniez qui se compose essentiellement de villas bourgeoises, pour certaines véritable maisons de maître avec parc arboré de 1 ou 2 hectares, au point que certaines rues ne comptent pas plus de 2 ou 3 maisons de chaque côté.

Beaucoup de ces villas, propriétés des grandes familles bourgeoises, sont aujourd'hui occupées par des sièges sociaux ou transformées en consulats (Russie, Allemagne, Angleterre, etc...).

Autre lieu de différence, la zone collinaire dans laquelle, véritable labyrinthe, nous trouvons les résidences de haut standing édifiées en 1970/75, en même temps que le Grand Pavois (sur le rond

point du Prado). Tels que la Cadenelle (ensemble de plusieurs immeubles), les jardins de Thalassa, les Alpilles, la résidence Talabot pour ne citer que ceux là. Ces immeubles ont connu des débuts difficiles et encore aujourd'hui l'acquisition d'un de ces appartements suppose des revenus importants. " N'importe qui ne peut pas habiter là-bas, rien que les charges et les impôts fonciers, sans parler des taxes d'habitations il faut pouvoir les payer. " (un habitant du quartier qui n'y habite pas).

Que nous révèlent encore ces déambulations ?

La structure économique du quartier, où se trouvent les commerces, leur localisation et leur " spécialité ". Il faut noter, d'après les entretiens, un net essor commercial ces dix dernières années dans le quartier, constitué essentiellement par l'apparition d'un commerce de luxe (déjà implanté dans le quartier à travers la présence des " marques ") plus spécialement orienté vers la décoration d'ameublement, les antiquités mais aussi par toute une série de boutiques de prêt-à-porter, d'habillement (hommes et femmes), chaussures et des boutiques pour enfants qui se trouvent principalement le long et aux alentours du boulevard Herriot, ainsi que sur toute la longueur de la rue Paradis. Plus haut vers la place Delibes, snacks et papeteries divers tendent à proliférer, attirés par la clientèle des écoles toutes proches.

Cette concentration à l'intérieur du triangle Paradis / Prado / Herriot constitue un véritable centre de luxe qui tend à s'ériger en un véritable deuxième Centre-Ville à l'échelle de la ville. Quartiers de luxe, ils transmettent cette image à tout le quartier. Phénomène de développement qui selon les commerçants, viendrait accompagner le déclin des rues jusque là commerçantes du Centre-Ville qui ne drainent plus jusqu'à elles la clientèle du sud de la ville. Une forme de délocalisation serait en train de s'effectuer et tendrait à créer un nouveau pôle de centralité. Nombreux sont les propos qui vont dans ce sens, prenant appui sur le thème fortement véhiculé du déplacement du Centre-Ville vers le sud.

A ce petit jeu de l'observation se superpose, chez les sujets observés, une stratégie de la distinction qui s'élabore par un jeu subtil de signes qui tendent à indiquer une appartenance à un milieu (quel qu'il soit et si ce n'est pas fait délibérément il y aura toujours quelque'un pour remarquer certains détails, vestimentaires surtout).

Il ne faut pas pour autant tomber dans la généralisation à outrance, certaines observations permettent de " sentir l'ambiance " mais en aucun cas elles n'ont servi à tirer des conclusions hâtives, des généralités en terme de classes sociales. En aucun cas l'étude ne vise à caricaturer des comportements dans une optique réductrice, mais plutôt à déceler les différents types qui cohabitent plus ou moins harmonieusement. L'autre s'inscrivant comme l'élément différenciateur, le sentiment d'appartenance jouant alors pleinement son rôle.

Autre lieu révélateur, de ces distinctions si on y prête attention, (certains interlocuteurs l'ont noté) ; la sortie des écoles (privées mais aussi publiques), la concentration de personnes permet de les " grouper " par types. Sur une base vestimentaire par exemple, ou sur un aspect plus général. On se rend compte à quel point cela peut paraître à la limite du stéréotype que de dire : il suffit de

regarder les gens pour savoir ce qu'ils sont. En fait on s'attache à une impression retranscrite dans la grille d'enquête pour effectivement savoir si les individus eux mêmes ressentent ces impressions (pour les sorties d'écoles cela trouvera sa vérification : " Moi je ne suis pas comme ces bonnes femmes décolorées qui se montrent en permanence, on dirait des arbres de Noël ambulants ").
Forme de définition par réaction pour caractériser sa propre appartenance. C'est seulement après les entretiens que nous nous permettrons de dire s'il existe différents groupes sociaux.

C'est un peu la caractéristique de la population du quartier, homogénéité bourgeoise qui fait l'unanimité de l'extérieur mais multiplicité des rapports et des distinctions à l'intérieur et qui dans sa conception de l'altérité joue sur ces frontières. C'est-à-dire " que l'on tend soit à assimiler l'autre soit à l'expulser pour marquer les limites de sa propre identité⁸⁷ "

Une petite précision quant à la technique d'entretiens reposant sur l'effet " boule de neige⁸⁸ ".

Si cette dernière s'est avérée payante, elle posa un problème de taille dans la recherche, car révélant d'une part l'existence de réseaux (familiaux, éducatifs ou professionnels) elle mettait en avant toute la difficulté à sortir d'un " milieu ". C'est-à-dire que les personnes chez qui j'ai été envoyé avaient en général la même conception, les mêmes pratiques quotidiennes. La solution fut d'élargir, de créer plusieurs " boules de neige " afin d'être introduit dans plusieurs " milieux ". Cet aparté montre également que l'on avance dans la connaissance du quartier par découvertes, la perception initiale (commune à tous en fait) s'enrichissant au fil des entretiens pour aboutir en final à une perception de l'intérieur, telle que les habitants eux-mêmes la conçoivent. Perception spatiale et sociale, par une mise en scène des différences.

Une étude précédente portant sur le même quartier, à vocation plus descriptive, nous dit ceci : " le cercle de référence est à rechercher dans le comportement, le mode d'habillement et l'appartenance sociale des habitants. On peut distinguer à ce propos deux types de bourgeoisie : la bourgeoisie issue des grandes familles marseillaises (qui sont à l'origine de l'image bourgeoise du quartier) et les nouveaux venus, des parvenus pour la plupart⁸⁹ ".

A peine évoqué, plus décrit que perçus, deux types d'habitants se côtoient : La bourgeoisie de " souche " et " les nouveaux venus ". Nous emploierons les qualificatifs d'héritiers et de parvenus dont les caractéristiques seront analysées, entretiens à l'appui, dans le chapitre suivant. Une population importante de Pieds Noirs qui s'est installée dans le quartier est aussi à prendre en considération dans la mesure où, comme chez les héritiers, leurs origines sociales mais aussi religieuses peuvent être multiples. Les Israélites et les pieds noirs étant le plus souvent perçus comme un groupe identique, ce qui n'est pas tout à fait inexact. A ceci près que certaines familles juives ont un passé dans le quartier qui les fait se confondre, par leurs origines sociales avec les familles bourgeoises.

⁸⁷AUGÉ (M.).- " Qui est l'autre ? " dans *Revue L'Homme*, n° 103, 1987.- tome XXVII.

⁸⁸LE WITA (B.).- *Ni vue, ni connue : une approche ethnographique de la culture bourgeoise*.- Paris : Maison des Sciences de l'Homme, 1988.

⁸⁹SOUILAH-EDIB (N.).- *Prado / Paradis / Périer : le Petit-Saint-Giniez*.- Marseille : Ecole d'Architecture de Marseille-Laboratoire INAMA, dossier de Gestion du Territoire, 1985.- multig.

Nous allons voir comment ces différents groupes peuvent s'imbriquer ou au contraire se différencier, quels sont les éléments qui les unissent ou qui les distinguent.

On peut évoquer une typologie interne à la bourgeoisie (petite bourgeoisie, bourgeoisie catho, grande bourgeoisie etc...). Si le quartier, à sa fondation et jusqu'à l'entre deux-guerre (voir jusqu'en 1950) pouvait reposer sur une composition démographique répondant à cette dénomination, c'est-à-dire une bourgeoisie essentiellement catholique, industrielle et négociante, ce schéma constitutif se compliquera à partir des années 1960 / 70. La décolonisation, l'évolution industrielle, la reconversion manquée des industriels marseillais, mit la bourgeoisie dans une situation délicate. La dispersion des descendants (qui pour beaucoup sont allés à Paris reprendre ou créer de nouvelles affaires, ou ont quitté Marseille pour d'autres villes), la dissolution des capitaux (faillites, rachat des entreprises familiales par des groupes étrangers ou nationaux), a mis à mal l'unité bourgeoise du quartier. C'est l'époque où de nombreuses maisons seront démolies ou rachetées pour être transformées en sièges sociaux ou en consulats. " Une délégation d'un pays du Moyen-Orient est venue me proposer d'acheter la maison de mon père, un mois après on avait déménagé, on ne pouvait pas refuser une telle offre ! ". Ces démarches commerciales ont favorisé le renouvellement de l'image du quartier, en utilisant la renommée du quartier pour afficher une certaine marque de prestige, les sièges sociaux (tout le long du deuxième Prado) ont validé cette même image de marque. Une compagnie bancaire se donne une façade plus prestigieuse en s'installant sur le Prado que si elle installe ses bureaux dans le boulevard Pèbre .

Cette période coïncide également avec les constructions des ensembles immobiliers de haut standing tels que La Cadenelle ou Thalassa (provenant de la vente des dernières grandes propriétés du quartier) correspondant à une constante chez la bourgeoisie Marseillaise. Constante qui se traduit par un investissement immobilier que le capital pierre symbolise dans la construction d'immeubles de rapports. Plus généralement cette période correspond à la frénésie de construction qu'a connue la ville et à laquelle vint se superposer le problème des rapatriés d'Afrique du Nord en 1962. Éléments à prendre en considération dans le renouvellement démographique du quartier. Tous ne sont pas arrivés avec leur seule valise, nombreux sont les Pieds Noirs (juifs et non-juifs) qui se sont installés dans le quartier bouleversant quelque peu le fonctionnement de ce dernier. Nous aborderons ces conditions d'installations dans l'étude des trajectoires sociales.

Le désir de bien habiter de ces nouveaux venus mettra fin à l'homogénéité sociale du quartier telle qu'elle se concevait au début du siècle, et ce jusqu'au lendemain de la Seconde-guerre-mondiale guerre, lui donnant durant cette période ses lettres de noblesse (fastes et prestiges des grandes familles Marseillaises retombant sur le quartier et sur la ville plus généralement).

Q'en est-il actuellement ? Comment peut-on décomposer, grossièrement la population du quartier. Grossièrement car il va de soi que cet inventaire n'a pas valeur de conclusion mais tout au contraire s'inscrit dans une perception immédiate des composantes démographiques que les premiers entretiens laissèrent entrevoir .

Deux groupes, voire trois (il s'agit d'une population qui se reconnaît et répond aux mêmes indices identitaires) semblent se côtoyer, s'imbriquer (par le jeu de rapports sociaux, amicaux, de

voisinages, etc...). Il n'en demeure pas moins qu'ils opèrent des distinctions identitaires fortes qui reposent sur des éléments plus ou moins perceptibles selon leurs positions (signes vestimentaires, accent, scolarisation, adhésion à des clubs privés, loisirs, etc...). Le développement d'un entre-soi aux codifications multiples excluant l'autre de ce cercle, révélant ceux qui en sont (par une pratique commune) de ceux qui n'en sont pas (pas la même éducation, pas scolarisé dans les mêmes établissements, méconnaissance des histoires familiales du quartier, etc...).

B. Le Wita à ce propos décrit l'importance de l'éducation dans la culture bourgeoise ainsi que la prépondérance de la tradition (bourgeoisie parisienne) comme une forme de reconnaissance de l'appartenance.

Profusion de marqueurs (signes extérieurs développés par les intéressées eux-mêmes) qui catégorisent, pour ainsi dire, l'autre, le voisin en le désignant comme différent car ne partageant pas ou n'adoptant pas les critères du milieu. On peut résumer ceci dans la question toute simple de savoir : " qui appartient à quel groupe et par quels moyens s'y reconnaît-il ?

M. Augé⁹⁰ donne une réponse : " La conception de l'altérité est un jeu sur les frontières qui tend soit à assimiler l'autre et à relancer la dynamique interne de la différence soit à l'en expulser pour marquer la limite de l'identité ".

L'image du quartier semble se construire en oscillant entre ces deux tendances, d'assimilation et de rejet entre les individus en question.

Jeu de l'assimilation qui tend à homogénéiser le quartier et jeu de l'expulsion qui tend à multiplier les signes et à révéler le caractère hétérogène du quartier.

A travers la connaissance des règles et des pratiques sociales, la constitution d'un entre-soi tend à en expulser ceux qui les ignorent et vice-versa. Chacun se trouvant réciproquement différent car fonctionnant sur des principes qui ne sont pas identiques. A cela vient s'ajouter le regard globalisant que chacun porte sur l'autre, voyant en lui la caricature, le stéréotype (" des jugements de valeurs sur l'en groupe et l'hors groupe de référence s'exprimant à travers des attitudes et des comportements collectifs⁹¹ ") du groupe qu'il représente (essentiellement dans les relations de voisinages).

Héritiers, parvenus, quelques soient leurs origines, tous disposent d'un pouvoir économique et chacun cherche à assurer la légitimité de sa position sociale (nouvellement acquise pour les parvenus, qu'une partie importante des Pieds Noirs symbolise). " La position occupée dans l'espace urbain étant l'expression spatiale de la position dans la société... Traduisant par là-même les distances sociales en distances spatiales⁹² ". Ce qui semble réel sans toutefois être aussi net car s'il existe une proximité spatiale certaine dans le partage du même site, une distance sociale se met en place également par une confrontation quotidienne de différents éléments.

⁹⁰Cf. AUGÉ (M.), *op.cit.*

⁹¹DUFOUR (A.H.) et SCHIPPERS (T.).- " Jeux de différences " dans *Le Monde Alpin et Rhodanien*, n°1-2, 1993.

⁹²PINÇON (M.) et PINÇON-CHARLOT (M.).- " Pouvoir social, pouvoir sur l'espace. Contribution à une sociologie de la grande bourgeoisie " dans *Revue La Pensée*, n° 290, 1992.- Paris : Institut de Recherches Marxistes.- p.75-84.

B. PRATIQUES SOCIALES ET REPRÉSENTATIONS SYMBOLIQUES

Les différents paragraphes qui vont suivre ne sont pas clos sur eux-mêmes. Même si chacun aborde un sujet spécifique, ils s'organisent autour de thèmes que l'on retrouvera à chaque fois dans l'analyse des entretiens comme étant l'articulation entre les différents éléments qui entreront en ligne de compte ; l'espace, le social, l'identité.

Il va s'agir de voir, à travers les entretiens qui ont été réalisées afin de recentrer les propos les plus significatifs, si des caractéristiques émergent, agissant comme éléments différenciateurs.

Subdivisions en sous thèmes qui permettront de faire une approche comparatiste des différents acteurs sociaux mais aussi d'établir une " cartographie sociale et spatiale " des rapports qu'ils entretiennent sur une même unité géographique. Unité qui à défaut de faire l'unanimité se recompose à travers les perceptions identitaires de micro-territoires. C'est au fil des entretiens, avec leur soutien, que nous essaierons de montrer les spécifications et interactions de chacun de ces espaces, tant géographiques que symboliques.

Inscription spatiale à travers une prééminence sociale ou bien est-ce le contraire ?

Selon les individus le sens s'inverse : Pour les héritiers ce droit du sol (Jus Solis d'après la conception latine de l'héritage) leur est dû. Fondateurs de cette spatialité par la transmission de leurs aïeux, ils revendiquent ce droit et cette appartenance, et agissent en ce sens (relation sociale, scolarité, symbolique de l'espace, etc...). Tout semble contribuer au renouvellement, à la transmission des valeurs bourgeoises (au sens marseillais, c'est-à-dire d'une bourgeoisie industrielle et commerçante différente en ce sens de la bourgeoisie Parisienne plus aristocratique) et à la sauvegarde d'un périmètre urbain où l'entre-soi est une des valeurs fondamentale.

A l'inverse pour les nouveaux venus, l'accès à cet espace n'est qu'une étape vers la concrétisation d'un statut social (au même titre que la bourgeoisie " déchue " cherche à reconquérir par l'accès au quartier une fonction et un statut perdu), le lieu de résidence étant l'élément concrétisant cette réussite sociale et financière.

Faire valoir sa position sociale par son appartenance spatiale aux quartiers " chics " étant l'enjeu des nouveaux venus, des parvenus. Double perception de la territorialité qui s'affronte ici. D'une part la revendication d'une légitimité au sol et aux valeurs qui lui ont donné ses lettres de noblesse à travers l'assise historique (fondation du quartier et image bourgeoise) et d'un autre côté par la captation de cette image (et du sol) pour valider une position sociale. Installation perçue comme " invasion ", comme un empiétement sur une chasse gardée et qui tend à bouleverser la nature des rapports.

Si cette présentation succincte des enjeux paraît nette et relativement simple, il en va tout autrement dans la quotidienneté des habitants. Relation sociales, lieux de sociabilité, perception de l'autre, reconnaissance identitaire ne sont perceptibles qu'à travers une connaissance plus subtile des individus que ne laisse pas transparaître une réalité uniforme et homogène qui trouverait sa représentation dans la rue Paradis. Axe de pénétration qui traverse le quartier, celle-ci est la façade

(de luxe avec ces commerces et ces immeubles bourgeois) qui s'offre à tous. Lieu d'observation des changements les plus importants (développement commercial, occupation massive des immeubles par les professions libérales etc...), lieu du paraître et de la distinction, on se montre, on s'observe ; c'est la partie visible de l'iceberg.

La réalité urbaine rencontrée ici ne sera perceptible qu'à travers une analyse " individuelle " (de l'intérieur) des relations, des comportements, de la perception que chacun entretient avec son milieu et avec ceux que l'on tend à désigner comme différents.

Sur quoi repose cette appartenance à un milieu et comment se construisent ces différences, quels sont les enjeux qui mettent en scène ces distinctions ? Quelles en sont les répercussions territoriales (mise en place de frontières réelles ou symboliques) ou sociales (racisme xénophobe, discours caricaturant, lieux de sociabilité différents) ?

Ne pas séparer la population du quartier mais au contraire révéler et donner un sens aux distinctions, aux différences que chacun tend à instaurer et qui sont perceptibles dans les entretiens. Chaque perception du quartier, de son milieu, d'autrui, risque d'apporter des éléments significatifs. C'est l'ensemble de ces significations, le sens général qui me permettra de définir différentes populations, les espaces et la manière dont ces unités entrent en relations et se côtoient.

Mêmes si trois grands thèmes seront abordés, élaborés dans une perspective comparatiste avec les études menées à l'échelle des quartiers Nord et est de Marseille, des sous-thèmes s'y retrouveront et viendront étayer au mieux l'idée directrice.

Nous trouverons donc dans l'histoire sociale et résidentielle, les échelles spatiales des pratiques sociales, et dans la construction de frontières socio-symboliques des éléments d'articulations indissociables sous peine de décontextualiser les extraits d'entretiens. La notion d'identité, d'espace et du social seront les trois axes qui contribueront à former une relation triangulaire avec laquelle l'analyse jonglera au mieux. De plus trop de passerelles existent entre les trois thématiques principales pour qu'elles soient traitées distinctement. Nous allons toutefois tâcher de ne pas amalgamer les différents éléments et d'en faire une présentation qui permettra une lecture des implications urbaines telles qu'elles se conçoivent dans le quartier Prado / Périer / Paradis.

Tout le clivage, si clivage il y a, reposerait sur ce constat d'appropriation du territoire et sur la perception identitaire qui en découle. C'est une des questions fournies par la lecture de l'article (dont je donne un extrait) de M. Pinçon et M. Pinçon-Charlot paru dans *La Pensée*⁹³. " Il suffit en effet, écrivent-ils, de disposer de revenus importants pour pouvoir habiter les beaux quartiers. Mais il ne suffit pas de disposer de revenus importants pour appartenir de plein droit à la grande bourgeoisie. "

C'est sur la base de cette relation au sol que va se construire une série de rapports sociaux (perçus en terme d'invasion pour certains) qui semblent se distinguer. A travers la perception et l'analyse des différents moyens utilisés pour faire valoir son appartenance (par distinction mutuelle) il va être possible de désigner (à défaut de définir) les groupes humains en présence.

⁹³In *La pensée* 290 : " Pouvoir social, pouvoir sur l'espace ", novembre-décembre 1992.

1 - Histoire sociale, résidentielles et formes de la sociabilité

Mais qui sont-ils ? Avant de déterminer, de mettre en place les inscriptions territoriales opérantes dans ce quartier peut-être faut-il en dégager les acteurs et de définir les individus qui interviennent quotidiennement dans la construction et la diffusion d'une réalité urbaine (imaginaire ou réelle) ?

Dans une certaine mesure les entretiens, à travers l'évocation d'un parcours résidentiel, social vont apporter les éléments d'une base différenciatrice qui s'appuie sur des repères que tous ne reconnaissent pas.

Quels sont ces éléments ? C'est ce que nous proposons de dévoiler en abordant plusieurs thèmes qui mettent en évidence ces différences significatives : héritage professionnel, parcours résidentiel, profession des parents et grands parents, formes de sociabilités (ainsi que les lieux de cette sociabilité, qui prend des formes particulièrement explicites) à travers la pratique ludique, la scolarité des enfants dans la reconduction d'un schéma éducatif. Certains sous-thèmes se retrouveront dans les paragraphes suivants étant donné leur imbrication dans le contexte social du quartier. Certaines pratiques (liées à l'espace public) produisent des effets plus larges (sentiment d'invasion et donc développement d'un racisme, d'une reconnaissance de l'autre qui passe par des "à priori" comme celui là) qui dynamisent la structure spatiale et sociale du quartier.

En guise d'approche, une présentation à base d'extraits d'entretiens permettra de travailler sur un support matériel et d'y déceler des distinctions plus visibles, en matière d'installations, de transmission familiale d'un capital industriel etc...

1.1. - La transmission familiale

Six exemples de situations professionnelles traduisent à une échelle réduite les différences qui ont pu être rencontrées au cours des entretiens.

" ... A la limite je n'ai pas eu le choix, mon grand-père m'a programmé dès l'enfance... Il m'a toujours parlé de la société. C'est un choix qui m'a pratiquement été imposé. Mon père est directeur du groupe (à la suite de son père) et moi je suis directeur général adjoint... [CQT] "

" ... Mon mari a pris la suite, son père était agent de publicité, son bureau est toujours au même endroit (place Delibes) que celui de son grand père qui était le fondateur de l'agence... [OCL] "

" ...J'ai un fils qui travaille à la banque, mon mari en est le président et son père n'avait pas imaginé autre chose que son fils prenne la suite (trois générations). C'était une espèce de logique imperturbable dans la mesure où il était valable pour prendre la suite...[MRL] "

Position clef dans la société, cette dernière est le fruit d'une transmission de capital entamée avec les parents (le plus souvent l'entreprise date des grands-parents, soit 1900-1920, rarement avant et a connu des remaniements importants après la Deuxième-guerre) et qui vise à conserver un patrimoine auquel le nom de famille est souvent associé pour sa plus grande notoriété. Sauvegarder une tradition, entend-on souvent dire à propos de la société "familiale", mais aussi conserver le rang que l'aïeul a su donner à la famille (le capital familial, le pourcentage de parts est la plupart du temps partagé, voir englobé par des groupes ou avec partenaires financiers qui n'ont aucun lien avec la famille). Cela passe alors, et sous couvert de cet héritage "professionnel", par

Extraits d'entretiens entre guillemets précédés des trois lettres abrégatives.

une transmission de valeurs éducatives propres à la famille, qui tendent à s'inscrire dans une optique bourgeoise, détentrice d'un fort pouvoir économique.

" ...Je travaille à la SNCF et mon père était cheminot, c'est un hasard mais le grand père de mon mari aussi ... [FAS] "

" .. Il est directeur commercial dans le textile, il fait ses propres collections et vend en gros, son père était déjà dans le textile mais il n'a pas repris c'est un concours de circonstances qui l'a poussé à abandonner son premier métier (l'électronique) ça lui a plu et il a créé sa branche et voilà... [BMR] "

" ...Si j'ai hérité de mes parents ? Oui, d'une certaine manière, ma mère faisait le ménage chez la propriétaire de l'immeuble, et un jour un locataire est parti et la propriétaire en a fait profiter ma mère qui est devenue locataire ici. Ensuite on a acheté l'appartement... En fait on est des immigrés marseillais, on vient d'Italie ma femme et moi... {électricien} [BD] "

Ces derniers exemples nous montrent à l'opposé une situation professionnelle, je dirais classique c'est-à-dire qui n'a rien à devoir à l'ascendance familiale. Pourtant souvent directeurs de leur propre entreprise, de leur société, les parvenus font part égale sur un plan économique-commercial avec les descendants des grandes familles. Leur investissement politico-financier dans la ville n'est pas de même envergure (l'activité du groupe 3H en est un exemple) mais ils contribuent à l'essor de l'économie locale (à l'échelle de la ville dans des secteurs plus diversifiés) d'une façon très honorable.

Les situations évoquées ici sont explicites, toutes n'ont pas eu cette clarté, soit par discrétion soit par omission volontaire pour ne pas entrer trop en détails dans l'intimité de la famille (ce fut le cas pour des raisons d'engagements politiques), et l'on voit bien malgré tout que l'appellation " directeur commercial dans le textile " ne nous indique pas l'importance de la société. De même, nous avons eu mention du titre du rang hiérarchique mais sans trop rentrer dans les détails du fonctionnement et encore moins du chiffre d'affaire. Modestie ?

Première distinction qui intervient donc avec la profession : expansion et succession familiale ou au contraire parcours individuel. Deux démarches qui ne font pas appel aux mêmes procédés constitutifs. L'une et l'autre ne doivent pourtant rien enlever aux qualités intrinsèques des personnes. Si dans le premier cas une insertion professionnelle a été favorisée par une structure familiale, cela ne doit en rien diminuer les qualités des individus.

A travers le dépouillement des sources INSEE, on note une forte présence, professionnellement parlant, de cadres et de professions intellectuelles supérieures. Ce qui donne au quartier (la zone Périer seulement) une note particulière quant à sa composition sociale, professions libérales, chefs d'entreprises, cadres supérieurs en sont les principaux représentants.

1.2. - Trajectoire résidentielle

Là encore, on va noter une distinction entre deux groupes : ceux qui habitent le quartier " depuis toujours " et les autres, ceux qui sont arrivés dernièrement (de 1960/65 à maintenant) sans attacher pour l'instant d'importance à la localisation résidentielle des habitants.

L'importance d'un enracinement territorial serait alors à rapprocher avec les grandes propriétés de familles bourgeoises du début du siècle. Il n'est plus possible de posséder de vastes propriétés en ville (à la campagne c'est autre chose) mais la possession d'un patrimoine foncier demeure la

garantie d'une position sociale plus élevée. L'investissement dans la capital pierre a été une caractéristique de la bourgeoisie marseillaise. Immeubles de rapports (construits sur les terrains familiaux ou en place d'immeubles plus vétustes), acquisition d'appartements ou réaménagements des villas ou d'hôtels particuliers, tout ceci en vue de répondre, dans la plupart des cas, aux problèmes de succession et de partage entre les descendants.

La distribution d'appartements étant une pratique qui semble assez répandue, de même que nombreuses sont les acquisitions d'appartements de haut standing qui ont été réalisées en accord avec les promoteurs immobiliers qui rachetaient les villas ou les terrains constructibles sur lesquels se trouvent actuellement soit des immeubles de haut standing soit des immeubles de rapports sur la rue Paradis ou les boulevards attenants.

Cela facilite le parcours résidentiel de certains en particulier des "héritiers" qui tout naturellement ne quittent pas le quartier "familial". "...Je suis revenu m'installer rue Jauffret tout simplement parce que j'étais propriétaire d'un appartement. Ou encore "...mes parents ont repris l'appartement de mes grands parents...".

Attachement au quartier parce qu'on y possède un logement (voir plusieurs) ou pour des raisons plus familiales "...C'est mon quartier, toute ma famille habite ici, je suis né ici, je sais ce que ça représente..." sont les remarques les plus souvent évoquées quant au choix résidentiel. "...Ma vie se situe dans ce périmètre là." ou bien "je n'ai jamais quitté le quartier" sont encore des éléments qui renforcent le caractère inéluctable de l'enracinement familial au sol.

Un peu comme par mimétisme, les lieux de la bourgeoisie sont aussi les lieux d'une mémoire collective qu'il faut conserver : "... la villa qui abrite ce consulat a été construite par mon grand-père" ou bien "... toute ma famille a toujours habité l'immeuble n°... rue Paradis." Appropriation d'un espace qui malgré tous les changements survenus retrace une histoire, fait référence à un attachement sentimental qui de fait associe les hommes aux pierres. Vieilles pierres familiales qu'il faut dans la mesure du possible transmettre aux enfants, tout comme la société ou le nom de cette dernière.

Un autre aspect du parcours est cet attachement presque viscéral au quartier, à ce lieu particulier de la rue Paradis, du square Monticelli, du Petit-Saint-Giniez et de ses rues avoisinantes. "... Je ne connais que ce quartier", "...dans le quartier uniquement parce que ma famille y a toujours résidé", "... rue J. Mermoz puis le bas de la rue Daumier et maintenant ici (rue Martiny), " Sur le Prado, rue Paradis, puis de nouveau sur le Prado", "... Avant de faire construire boulevard Rivet ma famille avait toujours habité rue Paradis", "... Jeune fille j'habitais rue Paradis, maintenant rue du Commandant-Rolland", "...Je suis né dans la quartier, au début j'ai habité rue Paradis, ensuite à Vauban c'est à dire la limite de Périer mais c'est quand même le 8ème puis rue Jauffret et rue Flotte, mes parents ont toujours habité boulevard Rivet, c'est vraiment mon quartier".

Ces remarques ne sont pas le fruit du hasard, il est impensable que natif du quartier on puisse emménager ailleurs à Marseille et encore moins avoir envie de quitter la ville pour Paris ou une

autre ville. Ce qui n'est pas le cas avec les parvenus. C'est le quartier de la famille, une appropriation personnelle tisse des liens forts avec l'espace même du quartier en y rattachant des histoires de vie, tout comme le grenier de la propriété renferme les souvenirs familiaux. Forme de mémoire collective que l'on se transmet en y demeurant. Le seul critère de référence étant la durée de résidence.

Les parvenus s'installant dans le quartier s'attaquent en fait au lieu de la mémoire bourgeoise et sont considérés en tant qu'envahisseurs, qui pillent et dénaturent l'espace "familial" du groupe. Affrontements qui ne se rencontrent pas uniquement dans ces conditions mais qui trouvent des terrains tout aussi sablonneux sur lesquels nous avancerons avec prudence dans l'analyse.

L'illustration du sol familial prend une lumière plus naturelle avec ces propos empruntés à une ancienne habitante du quartier Rivet : " ...On faisait tous, les enfants du quartier, de la bicyclette autour du square, c'était un peu notre jardin à tous et je me souviens les jours de beaux temps que toutes les nurses avec leurs bonnets blancs venaient y promener les landaus ". " je me souviens de ma petite soeur traversant la rue Paradis en faisant la roue ". Voilà, autant d'images qui constituent le fond d'une mémoire collective, d'un imaginaire appropriatif de l'espace.

Terrains de jeu de l'enfance il va de soi qu'adulte on y demeure, ou tout au moins on cherche à y rester.

Attachement affectif qui associe espace privé (les villas, les appartements) à l'espace public (la rue, les squares) d'autant plus facilement que certaines rues et boulevards portent le nom de quelques familles du quartier, accentuant d'autant plus ce sentiment appropriatif.

A l'inverse, les nouveaux venus voient dans leur installation l'accession à un lieu socialement élevé qui constitue une forme d'aboutissement : " ...On a tenté notre chance avec la construction des immeubles de la ville (HLM de la plage) dans le quartier, avant on habitait le 11^{ème} à la Pomme. " ..J'étais du côté des Chartreux, Saint-Just dans le 13^{ème} puis à Sainte-Marthe dans le 14^{ème}. " " ...Avant nous étions à Saint-Julien et nous sommes venus nous installer ici parce qu'il y avait de très grands appartements ", " ...Mes parents sont arrivés en 1962 et sont venus s'installer dans le quartier parce qu'il était bien fréquenté ".

Rien n'empêche quiconque de venir s'installer dans ce quartier s'il en possède les moyens, " consécration de la promotion sociale par un habitat de qualité l'accession aux lieux de la haute permet d'en acquérir les qualités⁹⁴ " En fait nous ne croyons pas que ce désir de côtoyer les bourgeois soit le principal intérêt, il apparaît plutôt sous les traits d'une appropriation de leurs qualités et de l'image qu'ils véhiculent. Garantie d'une certaine assise sociale, posséder un appartement ou une villa dans le quartier assure une certaine élévation sociale (et financière qui en est indissociable mais préliminaire), valeur qui peut le cas échéant servir de carte de visite. Habiter la rue Paradis par exemple, à Marseille, n'est pas une adresse anonyme et certains rapprochements ne manqueront pas d'être faits dès lors que vous faites mention de votre adresse. L'étiquette

⁹⁴REVUE ETHNOLOGIE FRANÇAISE.- Numéro spécial Culture bourgeoise.- n°1, 1990.

luxueuse de la rue Paradis rend l'adresse prestigieuse, tout comme fut utilisé le prestige du Prado lors de sa colonisation par les sièges sociaux et les groupes bancaires.

Une petite parenthèse appuiera la distinction affective qui joue sur la quartier : Il s'agit de la question du déménagement : " ... Quitteriez-vous le quartier et la ville de Marseille pour une autre ville ? :

" ... Moi oui je déménagerai bien pour Aix, Nice ou Cannes... [TDM] "

à l'inverse " ...Ah non je ne déménagerai jamais, c'est mon quartier, ma ville j'aime énormément ma ville et je la défends [CQT] "

Ces deux exemples sont une petite illustration de l'attachement spatial, émotif au quartier (et par extension à la ville). L'une émanant d'un " héritier " qui ne partira jamais, et l'autre d'un " parvenu " (installé dans la quartier depuis 15 ans, d'abord en immeuble puis en villa) qui partirait volontiers pour des villes plus valorisantes, plus prestigieuses.

A propos de l'appropriation du Prado (le deuxième) par les sièges sociaux, il est intéressant de noter une prolifération de cabinets médicaux et autres professions médicales et libérales dans la rue Paradis, on assiste peut être à l'apparition d'un élément qui fera le lien entre les différents composantes sociales jusque là en présence. Il n'y a pas une porte d'immeuble entre le Prado et le boulevard Rodocanachi qui n'affiche une plaque cuivrée, voire plusieurs. Comme si une vocation nouvelle semblait lui être allouée, rue prestigieuse, avoir sa plaque dans la rue Paradis ne serait-ce pas le recherche d'une forme de publicité associée au bien fréquenté et au paraître ?

Certes il est plus facile de désigner les héritiers par leurs fonctions, et par une reconnaissance patronymique, tandis que les parvenus, ici semblent plus anonymes, à la manière de tout nouvel arrivant. Certains toutefois, sont là depuis plusieurs dizaines d'années, nés parfois dans le quartier ils se sentent chez eux, autant que n'importe quel fils ou fille untel.

Malgré tout, des pratiques, des perceptions, font de lui un cas à part, et même s'il fréquente les enfants de la bourgeoisie (scolarité, loisirs, etc...), il aura conscience d'appartenir à un autre milieu, ne serait-ce que par ses origines : " ...mes parents sont arrivés en 1962, je suis né en 63, ici bien entendu, j'ai toujours habité le 8ème, on était boulevard Crémieux, en haut de Périer, avant chez mes parents sur le Prado, puis à Ile de France et enfin ici rue Sicard... "

On commence avec ce témoignage à percevoir la complexité de la réalité. Si le tableau semblait simple, dualiste au départ, des interférences viennent jouer un rôle particulièrement sournois.

Ainsi nous trouvons les Héritiers, ça ne fait pas de doute, mais nous reviendrons sur un telle définition, "les Parvenus ", réussite financière aidant, investissent le quartier (habitat mais aussi commerces) et à cela viennent s'ajouter les perceptions de l'autre qui s'appuient sur des comportements, des pratiques et des croyances d'ordre religieux ou culturel. Un certain regard qui fait l'amalgame entre Rapatriés pieds noirs, Juifs et Parvenus venant un peu compliquer la situation. Chacun pouvant tout aussi bien être fils ou fille d'une famille bourgeoise et de confession juive (" mes grands parents sont arrivés de Turquie en 1910... Nous sommes Ashkénazes. ") ou parvenu catholique (profession libérale) ou l'inverse.

Cet inventaire n'a qu'une valeur d'image, d'illustration de la complexité d'une situation qui pouvait sembler caricaturale jusque là. Il ne traduit pas une réalité figée et il faut éviter de voir dans ces dernières lignes des conclusions en termes de groupes ethniques, j'essaye seulement de montrer une facette de la complexité des rapports sociaux.

Conception familiale, religieuse que ne servent pas les mêmes valeurs ni les mêmes principes éducatifs et qui sont tout autant porteurs de distinction. Cet aspect de la pratique, de l'appartenance religieuse trouvera des échos et des éclairages différents dans l'analyse de certains thèmes, tel que celui de la construction de frontières socio-symboliques.

Si l'espace paraît être une des dimensions de la transmission qui intervient chez les membres des grandes familles marseillaises (celles qui se considèrent comme telle et celles que l'on considère comme telle), il n'en demeure pas moins qu'il peut être aussi le terrain d'une conquête, d'une appropriation des critères qu'il véhicule luxe, prestige, distinction sociale, etc...

Toujours avec le soutien des entretiens nous allons esquisser la manière dont les protagonistes peuvent entrer en contact, par la réponse à une interrogation sur autrui.

"...Disons que quelqu'un qui n'est pas du quartier et qui veut rentrer en contact avec les gens du *8ème* aura beaucoup de mal à s'insérer..."

"...Y a beaucoup de nouveaux riches qui se sont installés alors qu'avant c'était beaucoup plus bourgeois ?"

"... Je sais où je suis né, je sais où j'habite c'est clair."

"...Marseille ne marche pas tellement bien, donc la bourgeoisie industrielle ne doit plus tellement exister ou alors elle vit sur des restes."

"... ah oui, c'est très fort actuellement, vous avez la moitié de la population du quartier, toute une population de commerçants, la moitié de la rue Paradis ce sont des Israélites".

"... Redéfinir le mot bourgeois pour savoir si c'est l'ancienne bourgeoisie de gens aisés, mais dans bourgeois on entend aussi bonne éducation et puis déçus s'ils n'ont plus d'argent, tout en ayant gardé la bonne éducation."

Voilà un panel représentatif, comme disent les sociologues, des visions et perceptions du quartier par les résidents.

Mis à part une confusion qui alimente la diversité des styles et des appartenances (familiales, religieuses, spatiales), quels sont les aspects qui ressortent de ces échantillons ?

Deux, trois éléments dominant ; la fermeture d'un milieu (le territoire forteresse encadré de barrières à ne pas franchir), " entrer en contact avec les gens du *8ème* " évoque une appartenance à un milieu auquel seul les gens du *8ème* accèdent et enfin dans le premier extrait apparaît la confirmation d'un amalgame entre l'unité administrative sous l'appellation *8ème* avec une zone beaucoup plus réduite, le quartier Prado / Paradis / Périer. Cet ensemble de rues, de villas, d'immeubles bourgeois, c'est le *8ème*, extrait d'une superficie administrative il est la quintessence de l'arrondissement et donc le *8ème* par assimilation.

D'autres considérations apparaissent ici, comme le rapport qui se construit sur la " dominante commerciale israélienne " à travers une vision qui semble mettre en avant un racisme primaire, hétérophile dont la représentation la plus évidente est une forme d'antisémitisme larvé. Selon

Taguieff⁹⁵, qui met l'accent sur la différence à partir d'une donne culturelle en opposition au racisme hétérophobe qui lui s'appuie sur une distinction physique.

Racisme naïf qui se construit sur la méconnaissance et la construction de stéréotype. C'est P. Bourdieu⁹⁶ qui nous donne une définition de ce racisme ordinaire à l'oeuvre quotidiennement : " Il n'y a pas de racisme, mais des racismes. Il y a autant de racismes que de groupes qui ont besoin de se justifier, ce qui constitue la fonction invariante des racismes ". En ce sens il va de soi que cet état de fait ; je me désigne par rapport à l'autre, fonctionne dans les deux sens et une critique sous la forme imagée d'une bourgeoisie friquée, qui se montre : " ... toutes ces petites bourgeoises catho, BCBG, qui ont toutes la même voiture... ", ne manque pas de venir ponctuer le discours dès que l'on aborde le sujet des héritiers, " ... c'est fils à papa et compagnie... ". Image qui s'applique aussi aux parvenus dans la représentation stéréotypée du commerçant juif qui a fait fortune et qui l'affiche.

Renvoi constant d'une image entre les joueurs d'une partie dont l'enjeu est l'appropriation d'un espace vital avec les caractéristiques qu'on cherche à lui imposer.

On trouve aussi un problème de redéfinition du mot bourgeois, de son contenu surtout, qui tendrait à remettre en cause l'homogénéité du milieu. Cette bourgeoisie n'est-elle pas en train de se délaminer (éclater en plusieurs couches) ?

Bastion homogène du début du siècle, son éventail constitutif ne puise-t-il pas dans la diversité sociale du quartier, chacun étant à même de se reconnaître dans le stéréotype bourgeois (ou de se défaire pour marquer sa différence) par un style de vie, une culture, des pratiques sociales, etc... Le clivage est-il si fort, si prononcé entre héritiers et parvenus ? ou bien les parvenus sont ils en passe de devenir les bourgeois négociants. La vitrine du quartier comme ont pu l'être les familles d'armateurs, les banquiers ou les industriels d'hier ? Peut-être est-ce les professions libérales (médicales surtout) qui vont s'imposer comme le critère de réussite et de respectabilité, d'ailleurs ces dernières ne sont -elles pas en train d'établir un pont entre les deux milieux ? " ...On ne parle jamais des israélites lorsqu'on évoque le milieu médical et pourtant ils y sont beaucoup plus nombreux que dans le commerce ".

Il faut avancer encore dans l'analyse pour répondre à ces questions, affiner la connaissance et la perception de l'intérieur, et l'étude des différentes formes de sociabilité misent en oeuvre dans le quartier va nous y aider.

Le tableau reste tout de même un peu flou, et j'aimerais avant d'aborder cette étape des sociabilités, approfondir les perceptions que chacun a de son milieu, dans un premier temps et des autres, dans un deuxième temps.

1.3. - L'appartenance identitaire

⁹⁵TAGUIEF (A.).- *La force du préjugé. Essai sur le racisme et ses doubles.*- Paris : La Découverte, 1987.

⁹⁶BOURDIEU (P.).- " Le racisme de l'intelligence " dans *Question de sociologie*, Paris : Minit, 1980.- p. 264.

Donner une définition n'est pas une chose aisée, seulement quand les intéressés eux-mêmes se définissent, reconnaissent leur appartenance par des critères variables de l'un à l'autre mais que chacun reconnaît comme pouvant être sien, cela donne une idée plus nette du milieu bourgeois Marseillais. A la question "vous reconnaissez-vous dans le stéréotype bourgeois ?" les réponses vont permettre de désigner ceux qui y adhèrent et le revendiquent. Par opposition on désignera du même coup ceux qui ne se sentent pas appartenir à ce milieu *8ème*.

La première réponse émane d'une personne âgée (80/85 ans) qui habite le square Monticelli depuis sa naissance, ce qu'elle dit éclaire un peu les conditions d'existence du stéréotype : " ... je le suis (sous entendu bourgeoisie) parce qu'on met une étiquette à tous les gens qui ont un train de vie, ou un style de vie avec les moyens de tenir le coup. Je n'ai jamais travaillé, il n'y a pas de honte à ça, mon mari avait une bonne situation et une grande famille... dans le quartier c'est un peu perçu comme ça ".

Eléments qui aident à la reconnaissance d'une " bourgeoisie ", avoir un style de vie (jeu du paraître que les mondanités se chargent d'entretenir), une bonne situation, c'est-à-dire un travail qui met en valeur l'individu soit par sa fonction soit par ses revenus, et enfin les moyens de tenir le coup, c'est à dire le moteur du système : la capacité financière pour assumer cette position sociale. C'est d'ailleurs là-dessus que les critiques les plus virulentes apparaissent, " grande bourgeoisie mais petits moyens, il ne leur reste plus que le nom, etc... ".

" ...Oui je suis plus bourgeoise que... je suis bourgeoise, j'en ai pas honte... par le style de vie, mon train de vie, on est bien logé... [YES] "

" ... Je suis complètement dans le système bourgeois et j'en ai conscience... mais j'essaye d'avoir un peu de recul par rapport à ça... [CQT] "

" ... Bourgeois c'est un mot qui englobe, c'est très large mais c'est sûr je suis bourgeoise... [MRL] "

" ... Vous parliez de valeurs traditionnelles, mais je crois que dans ces valeurs est incluse la valeur religieuse que l'éducation transmet... [JFT] "

Revendication d'une identité qui ne se cache plus (l'appartenance religieuse aussi s'affiche un peu plus quelle que soit son origine), on a plus honte d'être bourgeois et on appuie cette définition par un style de vie, des valeurs éducatives, autant de signes (comme le lieu d'habitation, les vêtements, les bijoux, les loisirs) qui agissent comme critères d'appartenance.

Pourtant ce n'est pas seulement l'image du quartier qui transparaît, le bourgeois existe bel et bien. J'entends par là l'héritier, celui qui détient les clefs de ce statut transmissible à travers l'espace social et qu'il convient de conserver et de faire prospérer.

Une identité qu'on revendique, sans pour autant l'afficher publiquement, car une certaine réserve s'impose, mais se sont des éléments qui combinés entre eux parviennent à créer un statut. On peut chercher à les réunir pour se rapprocher au mieux du modèle (calquer un style de vie) ou les posséder par transmission, par héritage familial en ayant conscience de les détenir.

C'est B. Le Wita dans " Naître bourgeois puis apprendre à la devenir " ⁹⁷ qui évoque la complexité de la définition de cette catégorie. " Les conditions requises, à travers les siècles, pour

⁹⁷LE WITA (B.).- " Naître bourgeois puis apprendre à le devenir " dans *Revue La Pensée*, n° 290, 1992.- Paris : Institut de Recherches Marxistes.- p. 88.

être bourgeois donnent successivement priorité à des attributs hétérogènes : homme des villes, riche marchand, industriel, bon père de famille, rentier, etc... ; les figures se succèdent, les modèles changent. Le statut de bourgeois ne peut se comprendre que dans le mouvement. Tous ici reconnaissent un de ces éléments, le plus souvent plusieurs, validant ainsi leur appartenance. Il est tout de même un aspect qui prime et qui cristallise tous ces statuts, il s'agit du pouvoir financier. Laissons la parole aux intéressés, ce qui sera plus réaliste :

“ ... Avant c'était l'élite sociale, mais ce n'est plus que ça, c'est affreux ce que je vais dire mais c'est l'argent. ”

“ ... Je crois que c'est beaucoup remplacé par l'argent. ”

Le mot est lâché, c'est par lui que l'on peut être du *8ème.*, y être physiquement mais aussi y être socialement reconnu.

C'est là, par cette faille que l'affrontement avec les nouveaux riches accédant au statut *8ème* se construit.

“ ... C'est remplacé par l'argent mais enfin il y a les deux. La bourgeoisie qui est restée vraie, (c'est-à-dire celle à laquelle j'appartiens, celle qui véhicule une tradition éducative, reposant sur des valeurs religieuses et morales) mais il y a aussi beaucoup de nouveaux riches qui sont arrivés et qui ne sont pas spécialement d'essence bourgeoise. ”

Un autre interlocuteur nous dira presque outré :

“ ... Si je vous disais que des maisons ont été rachetées par des marchands de fromage et qu'autrefois c'étaient des médecins, des magistrats, des gens comme ça qui y habitaient ! ”

Décalage certain entre un milieu et ceux qui essaient d'y entrer, de s'en rapprocher.

L'appartenance spatiale et identitaire joue sur des registres plus étendus mais qui seront abordés en temps voulu. Identification réactive à une intrusion, à un grignotage de prérogatives spatiales et économiques : Les nouveaux riches et les autres, ceux qui ont dorénavant un pouvoir économique mais qui n'appartiennent pas au groupe, qui n'adhèrent pas aux pratiques et aux habitudes du milieu bourgeois. “ Cohabitation délicate qui à l'image des grands ensembles joue sur la proximité spatiale des différences qui conduisent à une confrontation agressive ou défensive des sensibilités opposées ressenties dans la situation d'habitat, de travail ou de divertissement⁹⁸ ”.

1.4. - Les autres

Protagonistes à part entière, leur présence n'est pas le fait du hasard mais le fruit d'une volonté, celle de partager les beaux quartiers et l'image qu'ils véhiculent à l'échelle de la ville (à la différence des quartiers chics de Paris, le 16ème, le *8ème* marseillais a une image de marque qui ne dépasse pas les limites de la ville). Pour les héritiers, à travers les distinctions qui opèrent, ils sont la cause de leurs tracasseries et deviennent les boucs émissaires du quartier.

Par exemple : “ ... On a dû vous en parler, dans le quartier ils sont partout, ça vient se rajouter à tout ce ramassis de gens friqués... ” La constante est toujours l'argent, mais une association jusque là évoquée seulement se dégage. Un amalgame tend à être effectué entre une appartenance religieuse (les juifs) et ce statut social de nouveaux riches. L'idée communément véhiculée trouve

⁹⁸RONCAYOLO (M.)- *La ville et ses territoires.*- Paris : Gallimard, 1990.- p. 86.- coll. “ Essais ”.

sa validité dans l'activité commerciale et dans son extension au sein du quartier qui serait détenue, selon les entretiens de 40 à 70% par des Juifs (locaux et activités confondus).

A l'examen cela se révélera dénué de sens et si 2 ou 3 commerces sont tenus par des juifs, la majorité ne l'est pas. Par exemple l'idée souvent avancée pour le boulevard Herriot est que les magasins qui sont là appartiennent à ces nouveaux riches de confession juive alors qu'en réalité ils appartiennent tous à la même propriétaire (la femme d'un avocat à la retraite dont le nom n'a pas été mentionné) sauf un ou deux (un restaurant et une boutique de sous vêtements).

Cette vision du commerçant juif s'ancre dans le quartier, mais n'a pas de raison d'être, car ils accèdent à toutes les professions, " seulement on est vu comme ça, mais vous trouverez plus de juifs chez les médecins et chez les dentistes que chez les commerçants ". Un petit extrait qui en dit long sur la manière de construire l'image de l'autre, de faire un amalgame où tout ce qui est différent est placé en dehors de sa sphère sociale. " ... ce que j'entends dire le plus à propos des juifs dans le quartier, c'est que se sont des nouveaux riches, ils nous voient comme ça, comme des arrivistes, hors c'est complètement faux car il y a des juifs qui habitent là depuis très longtemps ".

Ce constat défensif des héritiers qui sentent leur bastion vaciller est je crois le fait de l'arrivée massive de Pieds Noirs (aux origines religieuses diverses) à Marseille en 1962 et qui au fil des ans ont reconduit un mode de vie différent, plus " communautaire " (pour ce qui est des pieds-noirs juifs) mais aussi plus perceptible en terme de visibilité de la pratique religieuse. A cela vient s'ajouter un élément essentiel dans la construction d'une conception de l'altérité par la culture bourgeoise, ou la question de l'autre est résolue avant même d'être posée, l'autre est mis hors jeu avant même de commencer la partie.

Ces considérations seront décortiquées plus en détails mais elles donnent une première approche plus concrète de la situation.

2 - Les formes de la sociabilité

M. Pinçon et M. Pinçon-Charlot font état, en évoquant les riches " imparfait⁹⁹ " (nouvel enrichi), de la possibilité d'habiter les beaux quartiers mettant fin à un ostracisme spatial. Mais ils font aussi état d'une distinction encore rendue possible par un ostracisme social. Ce dernier s'exprimerait dans les pratiques des " rallyes " pour adolescents et dans " les cercles et clubs ", lieux plus spécifiques de la sociabilité adulte. " Dans ce cas encore les pratiques sociales reviennent encore à délimiter un espace où l'on sera sur d'être entre soi ". Il s'agit même de la finalité essentielle de ce genre d'institutions.

Dans ce monde de perceptions, de caricatures symboliques, de distinctions, l'approche des formes de sociabilité permettra de discerner un minimum commun, une assise sur laquelle se concentrent mais aussi divergent les positions tant sociales que spatiales.

⁹⁹PINÇON (M.) et PINÇON-CHARLOT (M.), *op. cit.* - p. 78.

On entre là dans la connaissance intime du milieu, ce qui fait sa spécificité, ce qui lui donne ses garanties, on s'enfonce un peu plus dans la connaissance du groupe bourgeois/héritiers qu'avec les généralités habituellement émises pour le désigner.

Dans cet inventaire des formes de sociabilités, on va procéder de la manière suivante ; mettre en avant les caractéristiques qui fondent le milieu bourgeois et le mode de vie sociale des héritiers pour mieux déceler les différences, les oppositions qui ne manquent pas d'intervenir entre les parvenus et ce premier groupe.

Les loisirs, la scolarité, la pratique religieuse seront les supports de cette approche des sociabilités adultes et enfants de la bourgeoisie marseillaise et par réaction nous verrons comment celle des parvenus se met en place .

Le premier constat qui s'est rapidement présenté lors des entretiens (dans notre phase exploratoire) fut le calme presque inquiétant, ainsi que la tranquillité (sauf les soirs de match) qui régnaient dans les rues du quartier le week-end.

La double territorialité des familles bourgeoises serait donc effective à Marseille (tout comme M. Pinçon l'a révélé pour la bourgeoisie parisienne).

“ ...Oui, j'ai une résidence secondaire, un appartement au ski et un bateau en plus, j'alterne les plaisirs selon la saison. ”

ou encore “ ...j'en ai une (villa) à Forcalquier, un appartement au ski et par ma mère, une villa en Corse . ”

“ ... Je partage avec mon frère un appartement à Porquerolles ”

“ ... Une villa dans le Var et un appartement au ski ”

“ ... Un appartement au ski, mes parents ont une villa à la campagne. ”

“ ... Un domaine viticole dans la Var. ”

“ ... Si on veut s'échapper le week-end on a le bateau, les Lecques ou le ski... ”

Dans cet éventail de réponses, on trouve donc de nombreux lieux de villégiature, pas très éloignés mais qui contribuent à mettre en place une dualité temporelle et spatiale.

Centrifuge les week-end et pendant les vacances scolaires ces pratiques vident le quartier, tandis que la cohue de la journée cesse après 20 h. La population du quartier (si on trouve aussi une majorité d'héritiers, il y a aussi de nombreux parvenus dans cet échantillon) instaure un rythme de vie particulier. Preuve que pour les parvenus l'adhésion à un niveau social plus élevé passe aussi par la similitude des pratiques de l'espace.

Mais n'est-ce pas une constante marseillaise ? la pratique bastidaire au début du siècle voyait les grandes familles passer l'été dans les maisons de campagne (aujourd'hui en pleine ville) au frais et loin de l'agitation du Centre-Ville. L'expansion de la ville vers le sud et l'est lui en est en partie redevable. De même que la pratique du cabanon, plus populaire, dans laquelle on retrouve le pendant de la villa secondaire ne donne-t-elle pas à Marseille toute entière l'image d'une ville qui va et vient au gré du temps et des saisons.

Encore maintenant si vous prenez l'autoroute de Toulon ou la route de Cassis un dimanche soir pour rentrer dans Marseille vous comprendrez pourquoi la ville est si calme le week-end.

Même si la pratique bourgeoise se confond avec une pratique plus générale, cette dernière existe bel et bien, à part entière.

Lieu de villégiature, la maison de campagne fait partie de ces traditions bourgeoises, le boulevard Michelet, le deuxième Prado, le quartier de Saint-Barnabé, n'étaient-ils pas les lieux de villégiature d'une bourgeoisie qui résidait en ville (autour de la Préfecture) est qui passait 4 mois de l'année dans ces maisons quand ce n'était pas plus. " La seule famille qui passait toute l'année ici c'était la famille Duqueylar (orthographe incertaine), c'était des verriers du Pont de Vivaux. "

Reconduire ce comportement (à une plus petite échelle mais en conservant l'habitude de sortir de la ville) ne pourrait-il pas être mis sur le compte de la transmission d'un statut social ? On s'interroge sur la réalité de cette situation malgré le caractère globalisant qui en atténue les effets en terme de distinctions sociales. Le seul constat que l'on puisse faire est relatif aux possessions. Maison héritée des parents plus l'appartement au ski et parfois un bateau à Cassis ou aux Lecques, font par le nombre cette différence. Pratique de l'espace qui semble aller de soi mais dont il faut supporter les coûts et qui instaure à ce niveau la différence.

L'insuffisance d'une homogénéité spatiale, le morcellement de l'espace bourgeois contribue-t-il au renforcement du lien que met en place un ostracisme social ? Au travers d'institutions qui viennent ponctuer le parcours de l'enfance à l'âge adulte en lui confiant le soin de sauvegarder, de maintenir en place un entre-soi dont l'individu en est le gestionnaire.

C'est ce que nous allons essayer de voir en abordant l'existence, non pas des rallyes mais d'une institution, oeuvre de jeunesse et de clubs privés. Il s'agit d'une part des Iris et d'autre part de La Pelle.

2.1. - Les Iris

Une présentation s'impose pour comprendre le rôle joué par cette institution.

Sans douter des implications sociales de ce lieu (52 avenue du Commandant-Rolland) implanté au coeur du quartier, nous sommes passés de nombreuses fois devant ce grand portail en bois sans jamais imaginer ce qu'il pouvait y avoir derrière. Grande propriété qui abrite réfectoire, bibliothèque, salle de projection, chapelle, salle de sport et bureaux, entourée d'un hectare d'espaces verts ou terrains de sport (foot, volley, basket etc...) côtoient une piscine, un lieu pour la détente ; " la Suisse ", bref une superficie où 400 garçons peuvent s'agiter, courir, jouer sous la surveillance des " aînés ".

A. Clément (responsable de l'oeuvre depuis 1963) nous donne dans le journal des Iris (n°50, juillet 1990) un compte rendu de l'activité sportive et spirituelle dans laquelle les enfants du quartier évoluent :

" Ici on joue... mercredi, samedi après-midi et dimanche toute la journée, selon la saison, sont pratiqués sports d'équipes, bibliothèque, cinéma, chorale, travaux manuels, excursions, sorties à vélo, séjours de ski (dans les chalets de l'oeuvre situés dans les Hautes-Alpes d'une capacité de 75

places), camps divers pendant les petites vacances, camps d'été en montagne (l'oeuvre possède deux propriétés pour ces camps d'été) pendant les vacances scolaires. ”

“ Ici on prie... Chaque dimanche la messe communautaire réunie les actifs, les parents, les anciens dans la chapelle (récemment agrandie). Il y a pour chaque groupe une réunion mensuelle organisée par l'équipe d'animation sur un sujet d'ordre spirituel. Les plus jeunes, benjamins (104) et jeunes cadets (99) sont invités à participer au mouvement eucharistique des jeunes, pour les plus grands (74 cadets, 59 grands cadets, 68 aînés et animateurs) chaque semaine une soirée avec en alternance célébration eucharistique et partage d'Evangile. Réunions de réflexion et de formation périodique. Une fois par trimestre une soirée d'adoration devant le Saint Sacrement est organisée. Les différentes activités sont animées par l'aumônier des Iris qui reste en même temps très disponible à tous pour un accompagnement spirituel. ”

Oeuvre qui s'organise sur ces deux pôles éducatifs : le jeu et la prière pour faciliter l'éveil aux valeurs morales chrétiennes d'une jeunesse, à travers la participation à des activités multiples et variées.

Jusqu'en 1974, c'est une troupe scout qui tient le haut du pavé et la principale activité des Iris passe par elle. Traversant une période de crise, la 22ème Marseille sera évincée et une structure “ comme à l'origine ”, secondée par les anciens des Iris, sera mise en place pour faire retrouver à la propriété les activités de sa jeunesse. La troupe de scout quittant les Iris, la Maison allait connaître une nouvelle réorganisation, plus proche de la pédagogie de J.J. Allemand.

Maintenant, après avoir présenté les activités actuelles, nous allons évoquer la fondation de l'oeuvre. Nous nous apercevons que depuis sa création la finalité de la “ logique éducative ”, des personnes qu'elle vise n'a pas ou peu été modifiée, qu'on a gardé “ par tradition le même principe fondateur : Celui d'éveiller une conscience religieuse chez les enfants de la bourgeoisie ”.

C'est J.J. Allemand¹⁰⁰, prêtre marseillais, qui en 1790 fonde une maison, place de Lenche, dont la vocation est de prendre en charge une certaine jeunesse marseillaise qui au sortir des bouleversements de la révolution risquait de s'égarer, spirituellement parlant.

J.J. Allemand voulait susciter chez eux une curiosité et un éveil religieux pour en faire “ les dirigeants de la cité ”. Formation qui ne s'adressait pas au petit peuple déjà très encadré par de nombreux ordres et maisons de charité, mais qui s'adressait, je reprends là les propos du fondateur, aux “ Muscadins de Marseille ”.

Qualificatif qui, outre ces consonances orientales, ne dit plus rien à personne, il s'agissait en fait de “ jeunes royalistes, qui sous le Directoire, affectaient une élégance vestimentaire particulièrement recherchée (et qui se parfumaient au musc !) ”.

J.J. Allemand recrutait donc ses ouailles égarées dans un milieu bien particulier et qui sera très intimement lié à la bourgeoisie marseillaise.

¹⁰⁰ARNAUD (H.).- *La vie étonnante de J.J. Allemand.*- Marseille, 1966.

“ En 1820 l'oeuvre Allemand se déplace et va s'installer rue Saint-Savournin après des hauts et des bas mais qui ne déroge pas à ses origines et s'adresse toujours aux enfants de la bourgeoisie du négoce, royaliste et chrétienne par tradition. L'oeuvre leur fit découvrir un christianisme profond. Les bourgeois des professions libérales fortement marqués par la philosophie des encyclopédistes furent heureux que leurs enfants trouvent à l'oeuvre une atmosphère apolitique. Cet intérêt croissant pour l'oeuvre de la part des bourgeois du négoce tient aussi au fait qu'en 1830 le lycée impérial recueillait la majorité des enfants de la bourgeoisie marseillaise. Les entrées et les sorties de classe se faisaient au roulement du tambour et cette structure militaire ne plaisait pas beaucoup à la bourgeoisie qui était hostile à tout appareil militaire, responsable entre autre du blocus et donc de la ruine de certains d'entre eux. ”

L'oeuvre de la rue Saint-Savournin (toujours en place) se trouva donc à point nommé pour prendre en charge l'éducation des enfants de la bourgeoisie. “ Toute la vie et le dévouement de M. Allemand fut tournés vers un but, atteindre la sanctification de la jeunesse. ”

Mais quelle jeunesse ? Avec un siècle et demi d'avance J.J. Allemand la situe dans un milieu socialement déterminé par la profession des parents et par le lieu de résidence. Il plante son oeuvre au milieu de cette classe libérale. Douze ans après sa mort (1848) ses disciples continuent de refuser tout étranger au milieu choisi : “ les muscadins de Marseille ”.

En 1912 la maison mère essaime, sans rien changer à ses orientations premières, et fait l'acquisition d'une propriété appartenant à Monsieur Lieutard qui se situe au 52 chemin du Fada (qui deviendra la rue du Commandant-Rolland) plus connue sous l'appellation : “ les Iris ”, du nom de la villa.

Ce déplacement, en dehors d'une solution pratique (le manque de place à Saint-Savournin) ne pourrait-il pas être perçu comme un déplacement “ social ”. Cette implantation se situe au coeur des quartiers nouvellement urbanisés, dans lesquels la bourgeoisie s'installe à partir de 1890/1900, délaissant petit à petit les quartiers de la Préfecture et du Centre-Ville.

Ne peut-on pas voir là une relation de cause à effet plus que fortuite ? Il était naturel de suivre en quelque sorte les déplacements de la bourgeoisie vers les quartiers sud pour ne pas l'abandonner, pour continuer à éveiller ses enfants à la moralité chrétienne par le jeu et la prière.

C'est toujours la devise de la maison, “ ici on joue, ici on prie ” et la “ clientèle ” se situe toujours dans le même milieu.

On pourrait presque parler de tradition bourgeoise tant l'enracinement de l'oeuvre est fort dans ce milieu, tant elle est impliquée dans la vie sociale du quartier. De nombreuses relations, à tous les points de vue se sont nouées par la fréquentation commune des Iris, même à plusieurs années de décalage, tout simplement parce que les parents se connaissaient par cet intermédiaire. Et si l'on ne parle plus des muscadins pour désigner les fils des grandes familles, une certaine forme d'élégance (la mode) est toujours de mise. Mocassins, 501 et chemise Façonnable serait en poussant à l'extrême la tenue favorite, toutefois ce classicisme ne doit pas venir occulter des tenues plus variées. Un point distinctif observé à la sortie des écoles privés du quartier est la quasi absence de

“ baskets ” aux pieds des élèves, qui dans leur plus grande majorité portent des chaussures de ville.

Si l'oeuvre veut toucher tous les horizons de Marseille, sa situation géographique, le nombre de place limité (420 actuellement) rend l'accès difficile pour les enfants qui ne résident pas à proximité immédiate.

De plus, une sorte de relation filiale s'est mise en place au fil des ans, qui bien qu'informelle favorise l'inscription des enfants d'anciens, disons que sans être prioritaire une place leur est réservée. Une forme de reconnaissance patronymique jouant alors à fond, entretenue par la participation au repas annuel des anciens, ou par la fréquentation de la chapelle. Sinon une liste d'attente d'un an est la pratique courante.

“ On peut dire que c'est une oeuvre bourgeoise parce que la majorité vient du quartier et bien souvent ce sont des fils d'anciens ”

ou “ Je ne dis pas qu'ici on a pas de fils de bourgeois mais on n'a pas de fils de grands bourgeois parce qu'il n'y en a plus beaucoup. Et ils ne viennent pas ici, disons plutôt qu'ils vont à La Pelle, à Cassis ou des trucs comme ça ! ”

On a là un exemple d'institution qui est faite pour la bourgeoisie, implantée parmi elle, qui structure une vie sociale chez les enfants et chez les adultes.

Le plan religieux mis un peu de côté, (bien que non négligeable étant donné le nombre de vocation suscitée depuis la création, plus de 300 prêtres sont directement issus de l'oeuvre), être passé chez les Iris, sur le plan relationnel et social, crée des liens pour qui s'est un peu investi (en passant par les différents stades hiérarchiques) qui permettront des rapports plus francs (familiaux, amicaux ou professionnels) par une confiance réciproque.

“ ...Les Iris, ça a une puissance de formation, ça ne se voit pas mais il y a une identité. Sur le plan religieux, culturel, c'est un lieu très fort sur le quartier. Il y a le même phénomène avec l'école Mélizan qui a aussi formé des génération d'hommes à une espèce du bien commun, à une ouverture... [MRL] ”

Elle forme à travers le partage d'activités sportives ou spirituelles des enfants et des adolescents à une vie communautaire qu'ils retrouveront à l'âge adulte, que leurs parents construisent à travers une série de relations qui les feront graviter tous ensembles autour des mêmes pôles s'ils restent aux mêmes endroits. Pour certains des enfants qui rentrent à l'âge de 9 ans, le service militaire mettra un terme à cette fréquentation, entre 20 et 24 ans. Le plus souvent ils reviendront présenter leur fiancée ou inviter à leur mariage un des responsable. La période moyenne de fréquentation n'est pas aussi élevée et se situe entre 5 et 7 ans, de 12 à 19 ans en gros. C'est le journal des Iris, “ le Flash ” qui se charge de faire le point sur les mariages, naissances, décès, tenant ainsi au courant tout le monde de ce qu'il s'y passe, même si on ne le fréquente plus depuis 20 ans. Il se charge aussi de dresser un catalogue des anciens, par professions et par ancienneté. Une forme de camaraderie arrive alors à s'instaurer même entre des personnes qui étaient aux Iris à des générations différentes, un peu comme une confrérie.

“ ...C'est normal, c'est comme quelqu'un qui sort d'X ou de centrale, ce qui a de surtout... c'est difficile à définir, mais si vous voulez il y a un esprit, une ambiance qui est difficilement définissable mais qui marque. Ils font des camps, des sorties, des trucs qu'ils ne font pas avec leur famille et ça marque, surtout pour ceux qui restent longtemps. ”

Il y a la construction d'une identité qui se forge à travers les Iris et qui perdure au point que même une relation commerciale pourra s'en trouver facilitée si les interlocuteurs découvrent mutuellement qu'il sont passés aux Iris. " Etre passé aux Iris, on se dit qu'il est peut être plus honnête, qu'il a une éducation catholique un peu droite... "

Institution bourgeoise, même si les anciens s'en défendent (pas tous) il convient, par tradition, d'y inscrire son fils si l'on veut lui donner les meilleures chances d'appartenir au milieu ; les parents y sont allés, les connaissances des parents y sont allés, leurs enfants y sont, vous devez y inscrire votre enfant si vous voulez faire partie du milieu mais surtout si vous voulez que votre enfant en fasse partie plus tard. C'est quasiment un passage obligatoire, presque initiatique qui affirme la position future de ces adhérents. Appartenance mais aussi reconnaissance par ces pairs.

" ... Mon fils est inscrit aux Iris, c'est un patronage qui nous convient très bien, avec une ambiance et une mentalité très bien... [RTY] "

On ne se rend pas bien compte à quel point l'oeuvre est impliquée dans la vie du quartier, à quel point l'institution " copine " " avec la bourgeoisie, avec les familles du quartier chic. Tous y sont passés ou leurs enfants, il suffirait de reproduire l'annuaire des Iris. Ecoutons le responsable quand il évoque les noms des enfants inscrits ; la notion de milieu n'en sera que plus évidente.

" Sur le tableau, qu'est-ce qu'on a ? Y a des cousins ou des frères comme les Minvielle ou les Dallaporta (13 inscriptions de la famille entre 1938 et 1984), sinon des Rocca, Langlois, Rathery, Lieutaud ils sont deux frères d'un coté et un cousin (du cabinet Lieutaud), Fraissinet, Risoli c'est le neveu du professeur, Ballardur c'est le fils du fils de son frère qui est mort il y a 3 ou 4 ans et qui habite Saint-Barnabé, y a les de Bovis qui ont tout un immeuble boulevard Notre-Dame, ils sont tous dedans, les Laurent d'Oiselay, on a les trois frères. Sinon on a des vieilles familles ; Daher, Frachon, Garbit, Gensollen, Imbert, Lieutaud, Rousset-Rouvière, Jauffret, Valabrègue, de Saint-Victor, Armand, de Villanfray (curé de Saint-Giniez), Tian, Turcat, Martin, Scotto, Sicard, de Savignac, Béranger, Triboulet... Pratiquement tous les noms cités ici on eu un parent qui a fréquenté l'oeuvre avant eux. On peut émettre l'hypothèse d'une tradition dans la mesure où trois générations se sont parfois succédées puisqu'on retrouve des patronymes fréquent dans la rubrique " décès " ainsi que dans celle des nouveaux inscrits.

C'est cette fréquentation " exclusive " qui fait dire à certains de nos interlocuteurs " tous les hommes de 40 ou 45 ans du quartier (sous entendu des familles bourgeoise) sont passés aux Iris, ils se connaissent tous plus ou moins et même s'ils n'étaient pas ensemble, ils se sont rencontrés aux repas des anciens. "

Repas annuel dont la date correspond à la célébration de l'Epiphanie et qui réunit chaque année les anciens. A Paris, est aussi organisé un repas pour ceux qui ne peuvent pas venir à Marseille ce soir là, " parfois de l'étranger ou 20 à 30 ans plus tard on reçoit un appel d'un ancien qui veut participer au repas pour revoir tout le monde, y a vraiment un attachement très fort. "

Toute une série de faits qui construisent des relations entre les Iris et le quartier en font un passage obligatoire, ce que Bourdieu nomme le rite d'inscription, auquel il faut répondre si l'on veut correspondre à la forme communément partagée du groupe social, ici la bourgeoisie. Le risque

d'exclusion, parfois volontaire qui vise à se démarquer du conformisme ambiant, est réel en ce sens que le partage des mêmes valeurs, que l'investissement humain (en terme de connaissances) ne sera pas le même. Exclusion d'un cercle que les adhérents tendent à former par l'intermédiaire d'une grille relationnelle qui fait intervenir aussi bien les amitiés, personnelles et familiales, que les relations professionnelles. Il en va de même dans le choix de l'inscription scolaire, mais j'aborderai plus en détails ce sujet dans le paragraphe qui lui est consacré : La scolarité.

Comment s'inscrit-on aux Iris ? Y a-t-il des formes d'introduction, de parrainage, on pourrait le supposer compte tenu du nombre limité de places (l'oeuvre augmente sa capacité d'accueil régulièrement, mais le pourcentage de fréquentation de l'ordre de 50 % des effectifs, laisse une marge. La limitation est induite par la constitution des différents groupes d'âges qui doivent être proportionnels dans un souci d'encadrement).

Il n'y a pas à proprement parler de critères sélectifs, disons seulement qu'un ancien aura plus de facilité pour y mettre sa progéniture qu'un nouveau venu dont on ne sait rien. Pour éviter ces quiproquo de plus en plus fréquents (des familles juives voulant y inscrire leurs enfants pour la réputation, pour " que cela transparaisse socialement sur eux "), le directeur remet un document aux parents qui se présentent, dans lequel est indiqué clairement la vocation religieuse de l'oeuvre.

" C'est très ciblé, par exemple nous n'avons pas d'immigrés parce que nous demandons aux enfants d'être baptisés et de suivre le catéchisme, c'est très clair dans notre lettre et ils savent très bien que s'ils sont Juifs ou Musulmans, ils doivent s'adresser ailleurs, je leur fournis en général les adresses ". A cette obligation religieuse vient s'ajouter le problème de la distance, qui par un effet circulaire, exclu ceux qui ne sont pas du quartier. Ce n'est pas aussi catégorique mais vous risquez d'être renvoyé sur l'oeuvre de Saint-Savournin si vous n'habitez pas à proximité. Il y a bien des enfants qui viennent (pas plus d'une dizaine) de l'extérieur de Marseille mais " c'est parce que leur papa était du quartier et qu'il a du s'en éloigner. ". Cette sélection spatiale renforce la perception de l'existence d'un milieu relativement clos qui favorise la définition et la constitution du groupe bourgeois par la reconnaissance de spécificités et de ressemblances qui interviennent dans ces pratiques d'inscriptions.

Peut-être qu'un critère financier vient appuyer la sélection ? Pas plus, le principe est relativement simple, il n'y a pas de droits d'inscriptions, toutes les activités, du Baby-foot au cinéma sont gratuites sauf la buvette. Seulement une fois par an les parents reçoivent une lettre leur annonçant le budget de fonctionnement qui représente X francs par enfants. Tout est compris dedans, les camps, les sorties et excursions, seules les locations occasionnelles de bus sont en plus.

L'inscription se fait en septembre et il vaut mieux s'y prendre un an à l'avance tant la demande est importante, au moins pour la première inscription car par la suite son renouvellement est " automatique ". Faut-il voir un corrélatif entre le morcellement de l'unité spatiale du groupe et le renforcements des inscriptions dans ce type d'institution refuge qui continue à transmettre et à véhiculer les valeurs phares de la bourgeoisie ?

En 1970, il y avait déjà 350 inscrits (6 adolescents à la première sortie en 1964) et cette année le nombre de place est limité à 420, ce qui accentue le phénomène de la liste d'attente, rendant d'autant plus prestigieux l'accès à l'institution.

D'où vient ce succès croissant, aux dires des interlocuteurs et du responsable ce serait uniquement le bouche à oreille, " on a jamais fait de publicité ". Et pourtant on vient aux Iris sur sa réputation quand on ne connaît pas l'institution par la famille ; " J'ai reçu il y a deux jours un colonel du génie de Bordeaux qui est muté à Marseille, et après avoir rencontré son prédécesseur qui avait un fils ici, et bien le gars il est venu à Marseille, il a fait l'appartement, l'école (Provence), et les Iris ! "

Même si on ne peut pas généraliser ce comportement, on a tout de même à faire à une démarche particulière qui tend à indiquer l'importance que peut avoir les Iris dans un système " éducatif bourgeois ", c'est avec les écoles (particulièrement les écoles privés) un lieu " bien fréquenté ".

En conclusion on peut dire de cette pratique que les Iris au même titre que les " rallyes parisiens " tendent à définir un espace social de l'entre-soi ou il faut montrer patte blanche (par analogie chromatique au sang bleu de l'aristocratie parisienne) pour rentrer. " C'est de tradition dans la bourgeoisie Marseillaise que les enfants aillent aux Iris ".

Sociabilité qui joue sur le registre de la cooptation et qui contribue à l'édification de l'identité sociale de l'individu. Être un ancien des Iris, comme d'y avoir ces enfants permet d'être reconnu socialement. C'est ce qui conduit, je crois certaines familles non catholiques à vouloir inscrire leurs enfants aux Iris, pour qu'ils côtoient les fils de bonnes familles mais aussi pour être intégré au milieu social.

La méconnaissance de l'institution tend à exclure celui pour qui les Iris serait " une sorte de colonie de vacances ", un " patronage ou quelque chose comme ça ".

Les Iris de fait participent à une ségrégation spatiale dont le but serait de préserver un espace de sociabilité (propriété qui n'a aucune lisibilité sur l'extérieur) que l'envahissement du quartier remet en question. Plus qu'un lieu d'éveil à la spiritualité, pour les enfants, c'est un lieu d'apprentissage social. On apprend de manière informelle à côtoyer son milieu, à en reconnaître par une connaissance patronymique les " grands " des " petits ", on fait l'apprentissage de cet entre-soi nécessaire à la sauvegarde du milieu. Les anciens reconduisent le schéma en y inscrivant leurs fils, dans une forme de passation de pouvoir. Forme d'intégration et d'apprentissage social, pour l'enfant l'inscription aux Iris sera une fois adulte une carte de visite au même titre que peut l'être son lieu de résidence. Il faut en être pour savoir et l'on met sur la touche ceux qui ne savent pas. On écarte ainsi d'une certaine manière les indésirables que l'on ne peut plus empêcher d'accéder au quartier. C'est un peu le même procédé que pour la diffusion des ragots, s'ils ne viennent pas jusqu'à vous, c'est que vous ne faites pas partie du cercle de diffusion, et on ne saura pas ce qu'il s'est passé entre la fille untel et le fils untel si on ne fréquente pas les mêmes endroits.

Cet extrait d'entretien illustrera ce phénomène de la distinction et de la fermeture de cet espace social : " Aux Iris, non parce que c'est relativement cher. A l'époque non et puis c'était plus ou

moins religieux, on a pas insisté et puis on avait l'impression qu'on ne pouvait pas y aller, que c'était réservé à une certaine... c'est peut être une erreur mais enfin c'était plutôt religieux. ”

Le nouveau riche, le parvenu ne possède pas les clefs d'introductions, son père n'y y était pas inscrit, on n'y connaît pas son nom (ce qui pourrait faire office de parrainage) mais surtout il ne sait pas exactement ce qu'il s'y passe, ce qu'on y fait : “ c'est des Jésuites je crois, y a une église toute neuve et tous les bourgeois de la rue Paradis y mettent leurs enfants là, tous ceux qui doivent aller au catéchisme vont là. ”

Méconnaissance de l'institution qui semble inaccessible, c'est exactement ce qui cherche à être produit, se dégager des autres par une adhésion que certain seulement peuvent obtenir. C'est d'une certaine manière ce procédé qui fut mis en place lorsqu'au début du siècle les quartiers chics, les beaux quartiers se désenclavèrent du reste de la ville en allant s'installer à sa périphérie. Les “ dérapages ” vers l'ouest parisien des quartiers bourgeois ne sont pas innocents et contribuent à renouveler ce processus, à recréer une ligne de séparation en déplacement le lieu de constitution d'un nouvel entre-soi. On assiste d'ailleurs à une échelle moins importante à un déplacement de la bourgeoisie marseillaise (ce n'est pas encore généralisé) vers les quartiers du 12ème arrondissement.

On trouve aussi, c'est une aspiration légitime, l'envie, le désir d'accéder à ce lieu qui fonctionne comme une porte d'entrée, qui valide par l'adhésion, son appartenance. (Propos recueillis auprès d'une nouvelle arrivante dans le quartier, originaire de la ville et qui s'est installée rue Paradis sur les conseils d'amis) “ Je mettrais mon fils aux Iris parce que mes cousins y étaient, parce que d'après ce qu'on m'a dit (début d'introduction dans le cercle par le bouche à oreille, forme de transmission sociale de la connaissance informelle, du non-dit), ils sont bien encadrés, ils font beaucoup de sport, ils font des sorties. Je crois que c'est religieux (pas certaine, mais on lui a dit d'y aller parce que c'était là qu'il fallait aller, comme pour son appartement) une forme de patronage, il me semble seulement pour les garçons ... ”

Cette interlocutrice commence à progresser dans son insertion sociale (bouche à oreille) mais sans savoir exactement ce qu'il s'y passe, ce qui ne serait pas arrivé si de la famille proche en faisait partie. Elle sait que c'est bien fréquenté, que c'est religieux mais pas plus. Les Iris en fait tout marseillais en a entendu parler mais seuls les “ initiés ” savent vraiment ce que c'est, ce qu'on y fait, comme un microcosme social, il se renouvelle par lui-même.

L'appartenance religieuse est l'un des éléments cristallisateur d'une différenciation, d'une distinction entre deux groupes (les Catholiques et les Juifs, en l'occurrence). Quel amalgame réducteur oppose l'héritier/catholique au parvenu/juif ? Les Iris puisent leur clientèle chez les catholiques, excluant les juifs et par extension les parvenus, ceux qui déjà “ envahissent ” le quartier et “ achètent nos maisons ”. Cela semble anodin de dire c'est religieux mais ça participe à la mise en place d'une construction identitaire qui s'appuie sur la distinction et sur l'exclusion de l'autre de son monde, de son milieu que la confession religieuse (à défaut de pratique) confine. Le terme de milieu plutôt que celui d'espace culturel traduit bien ce sentiment, cette notion de fermeture d'un groupe social sur lui même. Tandis que l'espace culturel serait plutôt à envisager

dans une perspective d'échange, de rapports qui s'établissent par interpénétrations, emprunts, passerelles entre les groupes.

On rejoint les conclusions de B. Le Wita¹⁰¹ selon qui, si on naît bourgeois on apprend aussi à le devenir. Ici aussi même si on naît et grandit dans le quartier, l'apprentissage, la connaissance de ces semblables passent par des étapes telles que celle des Iris, " passage " obligatoire dans la mesure où l'on reconnaît la force de la tradition bourgeoise. " C'est de tradition dans la bourgeoisie marseillaise ".

Les Iris, par une inscription dans la durée et dans l'espace pourrait faire l'objet eux seuls d'une investigation ethnologique. Réservée uniquement aux garçons ceux-ci reçoivent par l'apprentissage les règles de conduite d'une société aux contours flous : la bourgeoisie marseillaise. A une plus grande échelle et dans un souci comparatiste la même attention pourrait être appliquée à l'étude d'institutions similaires sur Paris avec l'ABC, ou l'Oeuvre des Chantiers, ou sur Bordeaux avec les Coqs Rouges (Lyon et Nantes seraient aussi dans le lot) pour voir si effectivement une " empreinte permet de reconnaître quelqu'un qui sort de là ".

2.2. - La Pelle

S'il est un lieu qui fonctionne sur la distinction c'est celui-là. Mais qu'est-ce donc que La Pelle, une association de jardinage, une société archéologique, non rien de tout ça. Il s'agit en fait comme son nom l'indique d'un club nautique fondé au début du siècle et qui se consacra dans un premier temps à l'aviron, d'où naturellement son nom : " La Pelle " (partie extrême et incurvée de l'aviron). Situé originellement à la place du Palm Beach (hôtel du bord de mer situé dans le bas de la corniche), le club s'est déplacé légèrement sur la gauche. Ceint de clôtures, l'entrée s'effectue par un portail filtrant. Privé, naturellement l'accès au club n'est pas aisé, peu repérable même quand vous savez où il se trouve, vous n'y entrez pas par hasard. Nous n'avons eu qu'un seul contact avec les responsables au cours duquel un entretien a pu avoir lieu dont il n'est pas ressorti grand chose tant l'intimité des adhérents et le caractère privatif du club fut respecté. Un bref coup d'oeil permet de se faire une idée des lieux où une salle (de restaurant, réunions, de jeux etc...) un restaurant/terrasse, des infrastructures nautiques, une pelouse, une piscine étaient les éléments les plus visibles. Mais l'entretien fut aussi l'occasion d'indiquer que c'était déjà une veine d'avoir pu y rentrer, n'étant pas membres, nos présences étaient indésirables dans la mesure où nous n'étions ni introduits ni invités. Par mégarde nous avons lu sur le panneau d'affichage les noms des prochains adhérents (en attente de commission d'admission) ce qui aux dires de la responsable n'aurait pas dû se produire. La réserve fut de mise tout au long de l'entretien et même la demande d'un listing des inscrits à des fins de comparaisons (inscription / adresse) souleva des interrogations multiples. Seuls les frais d'inscription ont été divulgués mais le système était plus complexe dans la réalité. Il repose sur différents facteurs qui tiennent à l'ancienneté, au nombre d'inscrits et à la situation familiale des intéressés. De l'ordre de 10 000 francs pour un adulte célibataire en première inscription, ensuite les coûts sont dégressifs, mais ce côté-là de l'inscription

¹⁰¹LE WITA (B.).- " Naître bourgeois puis apprendre à le devenir ", *op. cit.*

est resté caché. D'ailleurs il n'est pas non plus apparu lors d'entretiens ultérieurs, personne ne tenant à dire ce qu'il en coûtait pour faire partie du club ! Même principe que pour les Iris on le sait uniquement si on y adhère.

Il est impossible d'obtenir un listing des inscrits (au alentour de 1000 inscrits) comme si l'anonymat semblait être plus important qu'il n'apparaissait. Pourtant et cela relève d'une ambiguïté, tous les membres ont sur leur voiture un logo particulier qui leur permet d'accéder au parking du club. Ambiguïté puisqu'à l'intérieur on ne vous révèle rien tandis qu'à l'extérieur tout le monde peut savoir, en regardant votre voiture si vous faites partie de la Pelle ou non.

Ce petit logo se compose d'un pavillon triangulaire rouge maculé d'une pastille blanche en son centre. Reproduit ici de mémoire car même un auto collant le représentant nous été refusé : " vous comprenez c'est strictement réservé aux membres ".



Logo de La Pelle

Apposé sur la lunette arrière du véhicule ce dernier pourrait être perçu comme un signal, comme un indicateur de son appartenance au club et donc renseigne sur l'origine sociale du détenteur. Une double fonction donc :

-Pratique car il permet d'accéder aux parkings privés du club (mais aussi paraît-il de mieux vendre sa voiture sur le marché de l'occasion !)

- Social car il agit comme moyen de reconnaissance d'une appartenance.

Cette constatation va de pair avec l'image des clubs, tout comme les Iris, il faut en faire partie pour savoir ce qu'il s'y passe. Pour " l'exclu " c'est un club mondain, snob ou la " population friquée de quartier " se retrouve les après-midi ensoleillées.

Voici quelques extraits qui permettront de sentir un peu mieux l'atmosphère qui plane autour de La Pelle. Les interlocuteurs font tous partie peu ou prou du stéréotype bourgeois, ce sont ceux qui ont revendiqué ce statut, par contre si certains se détachent du club c'est plus pour relever le côté ostentatoire, " snob, bourge " qui y est trop clairement associé, que pour rejeter leur statut.

" ... A la société nautique depuis tout petit, à La Pelle, oui, aussi mais j'y suis beaucoup moins pour des raisons de snobisme, pour être honnête ils sont un peu cul, je le dis comme je pense... Il s'avère que c'est un club mondain en premier lieu et en second lieu un club sportif... [TIN] "

" ... Je vous fais des réponses assez prototypiques mais je ne pousse pas le vice jusqu'à être inscrit à la Pelle, j'essaierai plutôt le cercle des nageurs... [JFT] "

" ...A La Pelle ? non ça fait partie du conformisme auquel nous essayons d'échapper... [DOC] "

" ... Alors oui nous faisons partie du club La Pelle qui est sur la plage. C'est notre exécutoire, notre jardin puisque nous vivons en appartement... J'y suis inscrite depuis toujours dans la mesure où mes

parents y ont élevés leur enfants. J'y suis inscrite depuis que je suis née et mes enfants y sont bien sûr...Au niveau des mondanités je l'utilise une fois par mois avec un groupe d'amies, sinon ce qui m'intéresse surtout c'est la piscine... [MRL] ”

“ ... On est inscrit à La Pelle, le club nautique sur la plage, ou il y avait toutes les vieilles familles marseillaises. C'est une vocation sportive qui est devenue mondaine pour les gens de l'extérieur mais la vocation sportive demeure. Mon père était inscrit quand il est né et automatiquement moi aussi, pour moi c'était un peu notre jardin... [RTY] ”

“ ...Ah sûrement pas inscrit à la Pelle ils sont trop snob... [MGN] ”

Les avis sont partagés et ils renvoient aux fonctions évolutives du club. Pour certains, le caractère sportif a disparu et le “ mondain ” ne leur convient pas, d'où un certain détachement. Si le caractère sportif (organisation de compétition nationale etc...) du club a disparu pour faire place à une vocation plus mondaine, où le paraître et la présentation de soi offre plus de satisfaction aux egos qui s'y pavanent, certains s'en détachent et préfèrent au club le cercle des nageurs, plus anonyme, plus simple. Où les relations quotidiennes ne seront pas dictées par des obligations familiales.

Perçu par certains adhérents (anciens membres par l'intermédiaire de leur famille) comme la caricature du milieu bourgeois, ils cherchent à s'en dégager pour marquer leur désapprobation.

Par contre inscrit dès la naissance (encore une fois une caractéristique de la transmission qui valide le terme d'héritiers) la fréquentation du club fait partie d'un ensemble de pratiques sociales qui tendent à renforcer la cohésion du groupe et qui est perçue comme allant de soi. Sorte de “ crèche “ dès l'enfance, le club deviendra un terrain de jeu pour l'adolescent (qu'il partage le plus souvent avec les Iris), puis un lieu de rencontre à l'âge adulte (on sait qui on va retrouver.)

“ ... on n'a pas besoin d'un lieu pour chercher des gens à fréquenter... [JFT] ”

“ ... quand vous mélangez trois générations, présentes dans le même club, il est difficile de ne pas faire de rencontres. Quand la grand mère va prendre son thé ou jouer au bridge, elle va d'abord surveiller son petit-fils ou sa petite-fille autant qu'elle va regarder son jeu... [TIN] ”

Lieu de rencontre qui cimente une appartenance et qui permet de reconnaître les individus, physiquement mais aussi socialement. Y être inscrit ou en avoir fait partie, mais s'en détacher, voilà une manière de faire valoir son originalité (comme d'aller s'installer à la Pointe Rouge, ou de s'expatrier à Cassis) dans un système où le conformisme représente le garde fou des valeurs qui fondent la respectabilité des personnes et par extension des lieux qu'elles fréquentent.

Espace d'une sociabilité endogène, le club fonctionne sur le même mode ségrégatif qui, en désignant l'autre comme différent, l'exclut de la société bourgeoise.

Si pour les Iris cette distinction prenait forme dans l'appartenance religieuse et dans la proximité spatiale, le système de parrainage (double parrainage) et de commission de recevabilité des candidatures se chargera d'opérer un tri sur des critères que le responsable administratif désigne comme capable d'assurer la respectabilité et l'image de marque du club, de même que la tranquillité de ses membres. Véritable barrière, ce comité étudiera le candidat ainsi que ces parrains (qui se portent garant quant à la moralité de leur filleul) pour décider si oui ou non il pourra s'inscrire à titre individuel ou en famille.

Les arcanes financières nous sont restées inconnues et le coût réel de l'inscription au club, facteur ségréatif s'il en est, ne pourra pas être utilisé comme source de renseignement.

Peut-on voir dans le parrainage une forme de rite de passage qui consacre l'individu dans un rôle jusque là réservé aux membres ?

Formes valorisantes d'adhésion, il est de bon ton de mettre ses enfants aux Iris, de les inscrire dans un collège ou lycée renommé (Provence, Melizan ou Chevreul Blancarde pour les filles) et enfin être membre de la Pelle. Certains ne voient dans ces pratiques que le renouvellement d'une image, qu'un moyen de transmettre un héritage familial, de transmettre un certain nombre de valeurs (ici matérielles mais à vocation plus spirituelles aux Iris) qui font de ce schéma la forme la plus tangible et la plus ostentatoire du snobisme " 8ème ". C'est une des raisons qui poussent certains des héritiers (ayant été inscrit plus jeune) à se dégager de ce club qui selon eux ne représente plus leurs aspirations. Qui ne correspond plus à l'image qu'ils voudraient donner d'eux-mêmes par l'intermédiaire de cette activité de représentation mondaine.

Quant aux parvenus, ce prestigieux accès à la mer, chargé de valeurs symboliques auxquelles ils n'adhèrent pas (car ils n'ont pas reçu par un processus de transmission social les codes qui en permettent la lecture), n'est pour eux qu'une façade par laquelle les descendants des grandes familles tentent de sauver les apparences. De plus l'engagement financier nécessaire ne semble pas être, sinon un problème, le meilleur placement, ils préfèrent investir le montant des inscriptions dans une villa aux Lecques par exemple ou dans un appartement au ski.

A travers ces préférences, inconsciemment, les parvenus se rapprochent de l'idéal social auquel ils aspirent par une similitude de biens. Ce n'est pas explicite mais ce rationalisme les pousse à reproduire une caractéristique de la bourgeoisie marseillaise ; la double territorialité.

2.3. - Les Tennis

Autres lieux de sociabilités, mixtes cette fois-ci car le sexe féminin est interdit d'accès aux Iris, sauf le dimanche pour la célébration religieuse, ce qui pourrait amener une réflexion sur le concept de la " maison d'hommes " où s'effectue l'apprentissage de l'adolescent traversant son initiation étapes après étapes . On pourrait voir dans le passage (le manque d'informations précises nous l'interdit) des différentes classes (l'adolescent passe par différents stades, tranche d'âge aux appellations diverses, cadets, aînés etc..., pour finir par encadrer les plus jeunes que lui) cette forme de progression " initiatique ", mais une connaissance plus fine des symbolismes qui y sont associés serait nécessaire.

Ces autres clubs sportifs privés qui sont autant de lieux où s'exerce la sociabilité et que l'on trouve dans le quartier sous la forme des tennis.

Le Tennis Club (le plus ancien) et le William Tennis Club où terrains et club house sont étroitement liés. Nombreux sont les adhérents qui n'utilisent que le restaurant ou la terrasse à midi, au soleil, pour un déjeuner d'affaires, dans le calme et la verdure. Le coût financier de l'inscription dans ces deux clubs est à prendre en considération dans les critères sélectifs (aller s'inscrire au

tennis municipaux ou à Luminy ne revient pas au même tarif), mais une distinction est délicate à opérer dans la mesure où les deux clubs drainent des populations similaires. Seule l'image qui leur est associée permet aux habitants du quartier de choisir l'un ou l'autre.

La préférence des héritiers semble aller au Tennis club, le plus ancien, celui que leur parents fréquentaient déjà, où une figure du tennis opère, M. Forget (père, le fils ayant fait ces débuts ici) ce qui n'enlève rien à la réputation du TC.

Le William Tennis Club quant à lui a une histoire moins longue (il date des années 60) et n'a pas retenu l'attention des familles bourgeoises qui préfèrent garder leurs habitudes. C'est un des critères qui favorise la conservation et la transmission de valeurs qui caractérise le milieu/l'habitude. Ne pas déroger aux règles ancestrales et perpétuer ce que l'on a toujours fait.

D'autant que la réputation (que véhiculent les "non-dit" qui ont vu le jour peuvent confiner un groupe) du WTC a pris un coup dans les années 70 suite à une affaire de jeu de cartes plus ou moins légal. Encore aujourd'hui le WTC ne jouit pas d'une aussi bonne réputation que le TC et sa clientèle s'en ressent. Ce qui peut contribuer à accentuer le phénomène de catégorisation des deux clubs.

Il ressort des entretiens un amalgame quant à la perception de ces clubs privés qui pour les non adhérents sont tous "snob", "friqué", ou "puant". Quoiqu'il en soit ces deux clubs représentent un exutoire de l'individualisme dans un quartier où la sociabilité quotidienne n'est pas de mise (pas d'implication associative ou très peu d'initiatives). On se retrouve là à midi, les épouses viennent y prendre un café au soleil ou prendre des cours de tennis, se sont des lieux qui en l'absence de place, de marchés, ou de "bars" (quelques salons de thé) font office de lieux de rencontres (exception de la sortie de l'église). A ce sujet il est intéressant de faire remarquer l'initiative d'un commerçant du quartier, qui en lançant une opération de sensibilisation des habitants voulait redynamiser le quartier en créant une action (des peintres sur la place Delibes pendant une journée) intitulée "Le carrefour des Arts". Le but à demi avoué était de créer une nouvelle dynamique en impliquant la population dans la mise en place "du nouveau cœur de Marseille". En fait il s'agissait, puisque l'accès au Centre-Ville traditionnel n'était plus possible de le décentraliser et de créer un Centre-Ville bis. Evidemment l'intérêt commercial trouvait un écho favorable mais devant le peu d'enthousiasme et le manque d'implication des habitants, cela fut interrompu dès la première édition. Seuls les clubs (la Pelle mais aussi les Tennis) remplissent ce rôle unificateur et même si on y voit toujours les mêmes têtes au moins on se sent chez soi, entre soi. Lieu de détente, c'est aussi le lieu de rencontre où les derniers potins s'échangent où le processus d'exclusion se met en place (envers ceux qui ne font pas partie des clubs ou envers ceux de l'autre club) et où la cohésion sociale se renforce.

On retrouve cela aussi avec la pratique religieuse où les sorties d'offices religieux (catholiques ou juifs) sont l'occasion de percevoir le groupe dans son entier. C'est à nuancer car la pratique centrifuge du week-end joue un rôle d'éloignement du quartier. Ce thème de la pratique religieuse sera abordé après avoir traité de la scolarité.

2.4. - La Scolarité

Autre lieu d'apprentissage de la sociabilité et de l'entre soi, les écoles du quartier sont les pépinières dans lesquelles l'apprentissage et l'éducation seront enseignés.

M. Mauss¹⁰² appelle " éducation, les efforts consciemment faits par les générations pour transmettre leurs traditions à une autre, on peut aussi donner ce nom à l'action que les anciens exercent sur les générations, qui montent chaque année, pour les façonner par rapport à eux mêmes, et, secondairement, pour les adapter, elles, à leur milieu social et physique ".

Forme de moule, l'école sera le moyen de transmettre une éducation qui correspond au milieu dans lequel on se situe ou dans lequel on voudrait se situer. L'établissement ainsi choisi ne pourrait être qu'une projection des aspirations sociales ou d'un statut reconnu qu'il faut maintenir.

Si, il y a 20 ans, une division sexuelle était au goût du jour en matière d'éducation dans le quartier (et hors quartier puisque les filles quittaient ce dernier pour un pensionnat ou pour un établissement hors quartier comme celui de Chevreul-Blancarde), celle-ci n'est plus à l'oeuvre actuellement (sauf Jeanne d'Arc, collège de jeunes filles), mais le choix de tel ou tel établissement est toujours porteur de sens.

Avant d'aller plus loin nous allons présenter les différents établissements scolaires du quartier en distinguant s'ils sont publics ou privés. Mettant d'emblée l'accent sur cette différence qui nous verrons fait du quartier le " Quartier des écoles " un lieu de distinction qui s'appuie sur des connotations et de images.

LES ETABLISSEMENTS	
<i>PUBLICS</i>	<i>PRIVÉS</i>
<ul style="list-style-type: none"> • Ecoles communales Flotte et Mermoz • Collège Monticelli • Lycée Périer 	<ul style="list-style-type: none"> • Notre-Dame de Sion • Ecole Jeanne d'Arc • Cluny • Institution Mélizan, " Mélo " • Ecole de Provence, " les Jez "

A ces établissements privés, il faut en ajouter deux autres qui situés à l'extérieur du quartier contribuent à en être une sorte de prolongation " éducative ". Il s'agit de Chevreul-Blancarde pour les filles (dans le 4ème) et de Lacordaire (dans le 13ème) qui représentent une part importante des

¹⁰²MAUSS (M.).- *Essai de sociologie*.- Paris : Ed. de Minuit, 1969.- p.214.

inscriptions scolaires du quartier. Ils sont aussi, faut-il voir une relation de cause à effet, parmi les établissements les mieux cotés de Marseille. Cote en rapport avec leur pourcentage de réussite au Bac. On retrouve ainsi en la tête de ce classement (des deux chiffres qui sont mentionnés le premier correspond au taux de réussite au bac et le second au taux de réussite pour l'ensemble des élèves entrés en seconde : (source : L'Express n°24, Mars 1994) le lycée de Provence avec 94% et 90%, Chevreul-Blancarde avec 93% et 91%, Lacordaire atteint 92% et 93%, ND Sion 89% et 87% et enfin Périer avec 68% et 80% .

Cela ne permet pas d'être catégorique sur les motivations et les choix parentaux mais il est indéniable que la recherche de l'excellence en matière éducative est une priorité. Le privé et sa vocation religieuse (de moins en moins contraignante) offre cette possibilité. Bons établissements car bons élèves, on arrive à une surenchère de niveaux qui voit une pratique singulière se développer, celle de choisir les élèves dès la seconde selon un accord entre les directeurs des collèges privés. Le prestige amoindri les distances, à tel point qu'à la question de la fréquentation scolaire dans le quartier il y eu des réponses de ce type : " Au cours bastide, puis à Chevreul-Blancarde " ou " le dernier est à Flotte et les deux grands sont, rue Ste Victoire, chez les Maristes. " Il y a comme une appropriation spatiale de ces établissements qui ont reçu tous les fils et filles de bonnes familles mais d'autres aussi, et cela sous la forme traditionnelle du " on l'a toujours fait ", qui permet de déborder du cadre géographique du quartier pour faire valoir la renommée de ces établissements. D'ailleurs si les enfants quittent une unité territoriale (le quartier) ce n'est que pour mieux retrouver une unité sociale (celle du quartier). Si par rapport à Périer l'inscription à Provence peut faire valoir la bonne fréquentation de l'établissement, le public serait de ce coté là plus laxiste et une fréquentation plus hétérogène en serait les conséquences.

Le caractère même des lieux se prête à une double interprétation qui repose sur le dedans et le dehors. Le public, dont la représentation est assurée par le Lycée Périer et le collège Monticelli, a une politique d'encadrement qui autorise les élèves à sortir et à rentrer dans l'établissement au gré des heures d'enseignement. Une relation avec l'extérieur, dans la fréquentation des bars et snacks tout proches en est la preuve. De même que le libre accès à l'établissement (portes ouvertes de l'entrée pendant les heures de cours) a pu provoquer l'intrusion d'éléments perturbateurs (ancien élèves etc...) ainsi que la présence de petits trafics en tout genre (les rumeurs les plus alarmistes font référence a un trafic de drogue). C'est d'ailleurs sur ce point de la fréquentation des élèves que le plus de réticences apparaissent chez les héritiers quant au choix de l'établissement scolaire.

A l'inverse, le privé, que se soit à Provence, Jeanne d'Arc ou Sion, fonctionne sur une relation au dedans très forte. Le dehors, l'espace publique de la rue est un élément qui n'entre pas en ligne de compte. Une fois passé la grille, le portail d'entrée (après avoir montré carte scolaire ou carnet) les élèves ne ressortent plus avant la fin de la journée, et le visiteur, n'aura eu de contact qu'au travers d'un interphone ou d'une lucarne avec le surveillant. De ce coté là le privé " tient plus des Baumettes qu'autre chose ".

Mais dans cet enfermement relatif les familles voient un encadrement sécurisant que l'élément extérieur ne viendra pas troubler. Le pensionnat reposait et repose encore en partie sur ce principe

de l'isolement afin de préserver une homogénéité éducative. Le critère de bonne fréquentation ainsi que la fermeture d'un milieu sur lui même (par les institutions scolaires) joue le rôle protecteur que le quartier n'assume plus.

“ ... Elle est dans une école et un quartier où il y a beaucoup de juifs...C'est sûr que d'aller à Provence elle se sentirait dans un milieu qui est plus le sien... [JFT] ”

En dehors du caractère globalisant de la présence des Juifs dans le quartier qui représentent l'envahisseur, cet élément insécurisant, Provence est perçu comme le lieu où l'on se retrouve entre soi, avec des personnes identiques à tout point de vue. Cette conception un peu poussée est à nuancer car pour participer à la course au classement les établissements privés “ recrutent ” leurs bons élèves en dehors de considérations religieuses.

Sur le plan du choix et des motivations qui conduisent les parents à inscrire leur enfants, soit dans le privé, soit dans le public, on retrouve la dualité des deux groupes Héritiers/Parvenus qui tend à véhiculer le schéma suivant :

Les héritiers, le “ groupe bourgeois ” inscrit ces enfants dans le privé, mêmes si les parents en gardent un mauvais souvenir ; “ je m'étais juré de ne pas y mettre mes enfants, mais c'est vrai que la fréquentation est quelque chose d'important pour plus tard. ”

Les parvenus eux, sauf pratique religieuse assidue, auquel cas il faut sortir du quartier pour inscrire les enfants dans des écoles privées juives (comme Yavné), sont plus tournés vers le public, non pas que ce soit un choix délibéré mais la politique éducative, “ élitiste ”, du privé ne leur convient généralement pas. Ne pas rentrer dans un moule qu'ils dénoncent et critiquent à travers le stéréotype du snob qui met ses enfants à JDA ou à Lacordaire pour annoncer à tous qu'ils ont été admis. Admission synonyme des capacités intellectuelles de leur progéniture ou synonyme des relations et des appuis que les parents ont utilisés pour parvenir à leurs fins. Une manière de dire je connais untel, d'afficher l'étendue de sa sphère relationnelle (Le passage aux Iris peut en être une des composantes).

En règle générale, les informateurs sont restés assez discrets sur les raisons de l'inscription dans le public : “ ... moi-même j'étais à Mermoz et je ne suis pas très privé ” ou bien “ le privé ce n'est pas mon style du tout. ”, “ on a toujours mis nos enfants dans le public pour la laïcité de l'enseignement ”.

Il peut aussi se trouver des héritiers qui ne voient pas d'un très bon oeil cet élitisme, ce manque d'ouverture sur une réalité sociale et qui se démarquent de leur milieu en inscrivant leurs enfants dans le public. Tout comme ils renoncent à La Pelle pour un club plus discret, plus anonyme.

“ Je n'ai pas voulu les scolariser dans le quartier, je trouve que certaines écoles du quartier essayent d'en faire des élites tant au niveau intellectuel qu'au niveau des classes sociales et ça je le refuse... [UBD] ”

Une hiérarchie non pas dans le public, mais dans le privé qui place au sommet Provence (les “ Jez ”), Chevreul-Blancarde et Lacordaire. On trouve ensuite Mélizan (“ Mélo ”), puis Jeanne d'Arc (JDA), Sion et Cluny, l'ordre est d'autant plus fluctuant que le nombre d'inscrit n'est pas équivalent.

L'inscription se doit de tenir compte de cette hiérarchie et l'on a longtemps dit que Mélizan était l'établissement qui accueillait les " refusés " et les " virés " de Provence (ce que le directeur dément vivement). De même que JDA était encore il y a une dizaine d'années considéré comme " le lycée des jeunes filles à marier ", c'était " l'endroit idéal pour arriver à les caser ". Si " Mélo " a une envergure plus humaine, où l'on privilégie l'épanouissement de la personnalité, les " Jez " (appellation locale dans laquelle on reconnaît les anciens, comme pour Mélo) sont plus enclin à faire rentrer l'élève dans un moule que la discipline et l'enseignement créent en permanence par un climat de travail (même savoir, même éducation, même enseignement et valeurs) . Par exemple la présence en étude du soir doit être demandée par les parents et tout manquement à cette dernière en signifie l'exclusion, de mêmes que des travaux dirigés sont organisés pendant les vacances scolaires pour les élèves qui le désirent ou des cours particuliers le samedi (tout ceci se monnayant à l'inscription) confèrent aux " Jez " un caractère de sérieux que le lycée Périer ne peut pas offrir. Il y a de plus en défaveur du public la possibilité pour les établissements privés de créer les sections et les filières qu'ils désirent, se pliant ainsi à la demande, ils drainent autant de " clients " potentiels qui gonfleront le taux de réussite (puisque'ils sont les seuls à avoir la filière) aux examens ; classes de prépa., BTS etc...

Les motivations sont induites d'un côté par les bons résultats et la renommée qui en découle et d'un autre côté par la volonté de reproduire le schéma éducatif dans un souci de transmission de valeurs :

" ...J'étais à Chevreur-Blancarde et ma fille à JDA puis à Chevreur... [MRL] "

" ... Les garçons comme leur père sont allés à Provence... "

Valeurs qui sont propres à la famille et par extension au milieu dans lequel circule les parents. Il est bien vu, par souci de reconnaissance et d'appartenance, d'avoir son fils ou sa fille à Provence, voir à Lacordaire ou à Chevreur, cela valide une réussite scolaire dont les parents peuvent tirer profit, le parcours scolaire devient la garantie d'une excellence sociale (bien élevé, bien éduqué) dans un milieu qui s'attache beaucoup aux apparences.

" ... A l'école de Provence parce que pour moi c'est la bonne image en matière de résultats qui est déterminante, et Notre-Dame de Sion c'était pour moi, de ma jeunesse, ceux qui ne pouvaient pas aller ailleurs !... [MSB] "

ou encore " ... Mes enfants sont à Mélizan parce qu'ils n'étaient pas à la hauteur de Provence... [IDO] "

B. Le Wita¹⁰³ pousse le raisonnement à l'extrême en parlant même d'une violence de l'apprentissage nécessaire pour affronter l'avenir et pour acquérir les caractéristiques de son groupe et donc d'en préserver les valeurs.

On n'ira pas jusque là mais il est certain qu'une volonté de préserver un système de valeurs passe par une homogénéisation sociale dans la scolarité (mais aussi dans les loisirs) que le public et les institutions laïques en général n'assument plus.

Valeurs opposées qui sont véhiculées de la même manière par une inscription dans une école privée juive ou l'enseignement est axé sur l'apprentissage de la pratique religieuse et sur les

¹⁰³LE WITA (B.).- *Ni vue, ni connue : une approche ethnographique de la culture bourgeoise, op. cit.*

valeurs qui l'accompagnent, tout comme l'enseignement religieux catholique met en avant les valeurs chrétiennes dans ces établissements.

“ ... J'ai mis mes enfants dans une école juive pour qu'ils apprennent la pratique mais aussi parce qu'on m'a fait comprendre qu'ils auraient du mal à suivre s'ils ne suivaient pas les cours du samedi {à cause du sabbat}... [EHN] ”

Deux visions de la scolarité qui renforcent les distinctions, la différence (public / privé) que les habitants mettent en place par ce jeu des appartenances (être de telle école) et dont la finalité est d'exclure l'autre. A ce propos l'exemple le plus évocateur de cette volonté d'exclusion se trouve dans la confrontation commune des sorties (peu au niveau des entrées car on s'y attarde moins) des écoles maternelles. En particulier celle de Flotte (une petite place facilite l'attente mais provoque des embouteillages) où les mamans des deux camps ont tout le loisir de faire connaissance.

“ ...Il faut aller à la sortie de Flotte, c'est édifiant, je m'excuse mais c'est très nouveaux riches ”.

Cette qualification de “ nouveaux riches ” passe par l'observation d'attributs vestimentaires, ou ornementaires (bijoux, sacs, foulards etc...) qui privilégient le paraître, le “ tape à l'oeil ” à contrario d'une discrétion faite de subtilités.

“ ...Il faut les voir toutes ces mamans avec leur petite jupe, leurs chaussures plates et leur collier de perles (or ou naturelles), c'est presque comique tant c'est stéréotypé ”.

On a un discours antinomique qu'une confrontation rend possible et qui révèle au passage les frictions que peuvent provoquer l'imaginaire collectif à propos d'autrui. Cela ne tient pas à grand chose, un maquillage trop soutenu, une coloration trop évidente, un foulard mal noué ou un sac à main, un accent, pour que des distinctions se développent sur la symbolique des formes, des objets, des petites choses de la vie qui placés dans un contexte particulier se révèlent être synonyme d'appartenance à un milieu.

Élément singulier tel une kippa qui immanquablement place l'individu dans un champ sémantique particulier qui le renvoie à son appartenance religieuse et qui en exclu toutes les autres considérations telle que sa nationalité.

“ ... Les gens ont tendance à oublier que nous sommes français depuis le décret Crémieux et si quelqu'un fait du bruit il est juif avant d'être bruyant. ”

Cela pousse certains à parler de ghetto quand ils évoquent l'envahissement israélite du quartier.

2.5. - La pratique religieuse

C'est un moyen d'affirmer son appartenance à un groupe social (juif / catholique) mais c'est aussi par celle-ci qu'apparaît au sein même des groupes, des différences.

Différences qui ne sont perceptibles que de l'intérieur dont une des représentations sert le plus souvent à désigner le groupe tout entier. Par une méconnaissance des constituants on stéréotype, on généralise une figure typique qui est désignée comme représentative. Cela fonctionne dans les deux sens. Et si on a vu que d'une certaine catégorisation de la bourgeoisie il ne résultait qu'un seul type : les héritiers, chez les Israélites les différents composants du groupe social ne sont

perçus que sous une seule image : le Juif Pied Noir. Deux figures emblématiques des groupes dont nous verrons qu'ils sont plus complexes qu'il n'y paraît.

Mais avant d'aborder le problème de cette distinction émiqne nous allons traiter des formes de sociabilité à travers la pratique religieuse.

L'étude menée par N. Souilah-Edib¹⁰⁴ " indique comme lieu de rassemblement jeune la sortie de l'église. Qu'en est-il aujourd'hui (constatation qui remonte à 15 ans) ? A priori cette fréquentation de la place L. Lumière a cessé et le déplacement vers des pôles plus attractifs de la jeunesse du quartier en serait la cause. Le David et les bars de la corniche sont ces nouveaux pôles. Nous verrons dans le chapitre consacré aux pratiques de l'espace les conséquences de ces déplacements. Il est apparu dans les entretiens qu'un personnage pouvait être la cause de ces rassemblements. Francis Lalanne a fait ces début dans la chanson au sein du quartier en animant la messe du samedi soir à la guitare. Il paraît normal que l'assemblée soit une population jeune et qu'à l'extérieur les attendent ceux qui ne participent pas à l'office religieux mais patientent pour organiser la suite des activités de la soirée. C'était aussi et un peu comme partout un lieu de drague : " Il y avait les parents d'une certaine catégorie de la bourgeoisie qui emmenaient leurs enfants à Saint-Giniez et tous les autres attendaient pour voir leurs filles à la sortie ". Il y a une quinzaine d'années les collèges et lycées n'étaient pas tous mixtes. Il a été fait mention également du même type de comportement à la sortie de la messe de la mission espagnole le samedi soir (entre 17 et 18 h).

Aujourd'hui il n'y a plus ce type de rassemblement, seule la présence de trois nouveaux prêtres (dont un est originaire du quartier, dont la vocation a été suscitée par son passage aux Iris) redonne un nouveau souffle à la paroisse de Saint-Giniez en recristallisant une ferveur religieuse appauvrie par dix années d'un monolithisme religieux en la personne du père Léon (précédent curé de la paroisse dont il s'occupait seul). Ces considérations émanent de plusieurs entretiens mais un regain de participation aux dires des interlocuteurs, permettra grâce " aux nouveaux " de redynamiser le quartier. Mais aussi " de montrer qu'ils ne sont pas les seuls à avoir une vie communautaire structurée ", ceci en référence à la pratique religieuse et à la vie communautaire des juifs du quartier et dans une perspective de reconquête territoriale et identitaire.

Nouvel essor d'une sociabilité qui s'organise autour de la paroisse de Saint-Giniez mais que l'on peut nuancer fortement en observant un peu plus la pratique dans son ensemble.

Certains fidèles de Saint-Giniez restent attachés à leur paroisse mais d'autres en réaction à l'attitude " communisante " de l'ancien prêtre ou trop " traditionaliste " (dixit certains paroissiens) des nouveaux prêtres (ils sont tous les trois du mouvement d'Emmanuel), ont préféré aller voir d'autres paroisses, peut être plus prestigieuses, comme le Sacré-Coeur, Saint-Victor ou Notre-Dame. Eparpillement des ouailles qui contribue à renforcer le morcellement et le vacillement des valeurs traditionnelles chères à la bourgeoisie.

Ceci est accentué par le phénomène de la double territorialité des héritiers qui les pousse à l'extérieur de la ville le week-end. " Catholique pas vraiment pratiquante parce que je suis à Cassis

¹⁰⁴SOUILAH-EDIB (N.), *op. cit.*

le week-end ”, ou bien “ nous sommes à cheval sur deux paroisses mais en fait on ne va à aucune car nous sommes à la campagne le week-end. ”

Si dans les entretiens l'appartenance religieuse semble jouer un rôle socialisateur, ou fédérateur, dans la réalité il en va tout autrement. Cette volonté de présenter une face homogène, construite sur la pratique religieuse, sur l'éducation religieuse donnée aux enfants (par les écoles et surtout par les Iris) n'est là que pour faire face à un groupe dont la vie communautaire semble plus cohérente. Mais aussi dans la crainte de voir s'émietter l'héritage culturel qui jusque là préservait l'unité spatiale et sociale : “ toute société exige pour s'instaurer et se perpétuer de se référer à un ordre légitimant son existence¹⁰⁵ ”.

Les Juifs du quartiers, que le Pied Noir Juif (parvenu) symbolise forment-ils eux aussi un groupe homogène à la vie communautaire intense ? On verra comment dans la pratique de l'espace des constructions symboliques entrent en jeu, mais pour l'instant on montrera comment, de l'intérieur ce groupe social établit des différences. Cela permettra de rendre plus évident la construction du stéréotype et de l'ethnicisation qui en résulte.

Il est apparu au cours des entretiens en réponse à une question délicate à aborder, un fort attachement à Israël, même pour des juifs non pratiquants. Mêlant religion, nationalisme et politique le sujet pouvait vite devenir instable et les interlocuteurs peu loquaces. Il n'en fut rien et tout au contraire cela révéla des disparités qui jusque là n'apparaissaient pas.

“ ... Il y a beaucoup de gens qui se sentent juif parce qu'ils sont sionistes ”

Cet attachement à Israël éclaire les catégories religieuses et l'on apprend par exemple que les non-sionistes sont surtout la partie extrémiste qui ne reconnaîtra Israël que lorsque le Messie reviendra. Teinté d'idéologie religieuse ces “ intégristes modérés ” sont aussi la partie la plus visible d'une pratique. Ce sont eux qui sont désignés sous l'appellation “ les barbus, y en a de plus en plus ”. Leurs chapeaux noirs et les barbes sont des éléments distinctifs qui au même titre qu'une couleur de peau focalise, en plus des traits culturels, la construction d'un imaginaire qui se retrouve dans l'antisémitisme latent du quartier.

“ ...On participe à des soirées pour Israël ”

Cette forme d'appartenance identitaire éloigne un peu plus ces adhérents du terroir Marseillais. Ce sont eux qui quitteraient la ville plus volontiers alors que les héritiers revendiquent leur attachement au sol et défendent leur ville contre toutes atteintes et n'en partiraient “ pour rien au monde ”.

Ce double registre de l'appartenance renforce la distinction entre les deux groupes et même au sein de la communauté juive cela intervient. Pour les plus anciens, ceux arrivés entre 1900 et 1925, que l'on peut considérer comme des héritiers (les enfants ou petits enfants de ces derniers) sont moins attachés à Israël, c'est plutôt un comportement à attribuer aux Juifs Séfarades (originaires d'Espagne et réfugiés en Afrique du Nord au 15ème) qui voient dans ce soutien une forme de revanche sur le monde arabe dont ils ont été chassés en 1962. Ayant subi plus de persécutions les

¹⁰⁵REVUE SCIENCES HUMAINES.- n°30, 1993, p. 24.

Juifs Ashkénazes (originaires d'Europe centrale) ont été longtemps plus discrets sur leur croyances.

“ ...Mon mari à découvert qu'il était juif à l'école, ces parents n'en parlaient jamais et c'est au catéchisme qu'on lui a expliqué qu'il était Juif et qu'il ne pouvait plus assister à l'enseignement ”

De même des personnes ont rapporté que l'arrivée massive des pieds noirs juifs en 1962 (et ensuite) avait bouleversé la pratique religieuse des parents, qui fort discrète (elle ne sortait pas de la sphère privative de la vie familiale) s'était peu à peu émancipée pour s'afficher au grand jour.

“ ... Mon père qui ne mettait plus sa kippa qu'à l'entrée de la synagogue, la porte maintenant tout le trajet et ils vont beaucoup plus souvent à la synagogue qu'auparavant. ”

Dernière distinction de l'intérieur, c'est la situation des couples mixtes. Il existe une synagogue pour ces couples, dite libérales, dont la reconnaissance n'est pas valable pour les juifs pratiquants (cela dépend aussi du degré de participation).

“ ... Il y a une catégorie de gens qui s'affilient à la religion juive et qui ne le sont pas, il y a une loi, on la respecte ou on ne la respecte pas ”

C'est tout le problème de l'existence de ces couples qui est résumé dans cette phrase, font-ils partie du même groupe puisqu'ils ne sont pas juif à part entière (il faut que la mère soit de confession juive si on veut que les enfants le soit, par le jeu d'une transmission matrilineaire qui peut s'établir sur plusieurs générations d'intervalles). C'est tout le problème de la transmission de l'héritage culturel et religieux qui est en jeu et par là même la sauvegarde de l'unité du groupe. On comprend mieux pourquoi ce sentiment de rejet à l'égard des couples libéraux et de leur lieu de culte est si fort, cela met en péril l'équilibre social.

La vie communautaire, la sociabilité, se met en place autour des repas familiaux du sabbat (vendredi soir et samedi) et des synagogues où l'on se retrouve et l'on organise les fêtes religieuses, les bar mitzvah (communions) et les mariages.

Au risque d'augmenter encore la typologie, il est un type courant, tout comme le catholique qui dépend de Saint-Giniez mais qui ne va jamais à la messe dans le quartier sauf à Noël ou pour les Rameaux ; c'est le couple juif avec ses enfants qui ont fait leur Bar-Mitzva (communion juive) qui fréquentent un établissement scolaire public, qui respecte quelques règles alimentaires et le sabbat du vendredi soir mais qui partent à la campagne le samedi matin et s'ils se disent pratiquants “ ne font pas la religion à l'extérieur mais là pratique à l'intérieur, chez soi ”. C'est le type le plus fréquent et on est loin du “ barbu ” qui va à la synagogue tous les samedis, avec sa femme qui se couvre la tête et ne vous serrera pas la main quand vous rentrez chez elle sauf pour le Kippour (jeune du Grand Pardon qui a lieu un jour à l'Automne une semaine après la célébration du jour de l'an hébraïque). La construction d'un stéréotype passe par des mécanismes complexes qui ne répondent pas uniquement à l'appartenance religieuse, d'autres attitudes (l'utilisation quotidienne des espaces publics par exemple) viennent consolider le barrage, la séparation que le fait religieux met en place. Si les stéréotypes, Héritiers / Parvenus s'appuient sur un imaginaire collectif pour valider leurs existence ils ne construisent pas leurs différences sur la croyance seule. D'autres éléments comme la localisation résidentielle favorisent les distinctions et la construction symbolique d'espaces propres à chacun. Ces éléments interviennent en tant que relais de cette

différence et la focalise au point que certains espaces (d'habitations, de loisirs etc...) sont perçus dorénavant comme des espaces sociaux. Je pense particulièrement à la résidence de la Cadenelle ou au parc public Bagatelle.

3 - Les échelles spatiales des pratiques sociales

“ Il faut chercher dans l'histoire des rapports sociaux les informations nécessaires à la compréhension des espaces (ce qui a été fait dans l'analyse des sociabilités) et celles qui informent la connaissance des rapports sociaux par l'analyse des configurations spatiales¹⁰⁶ ”. Une conception appropriative d'un espace, résidentiel ou ludique, peut servir de support à l'émergence d'une identité, collective si la spatialité de cette dernière est cohérente, si elle est perceptible dans différentes affectations et se concentre dans ses limites.

Si on a vu que certaines formes de sociabilités mettaient en oeuvre un processus d'exclusion et de distinction (qui positionne les barrières, les limites d'une zone “ privée ”) par une sorte de “ rituel ” d'inscription ; une lecture urbaine du quartier peut aider à rendre compte d'une spatialité différenciée que l'appartenance identitaire met en place par des attitudes et habitudes similaires.

Celle-ci est perceptible à différentes échelles, d'une lecture urbaine des rues (constatation de différents types architecturaux de l'habitat) en passant par l'utilisation du quartier (commerciale et ludique) jusqu'à une perception et un rapport à la ville (déplacement, attachement à la ville).

Pratiques urbaines qui dans la mise en place d'une spatialité s'organisent ici sur une distinction, sur un rapport entre le dedans et le dehors, entre l'extérieur et l'intérieur. Dichotomie déjà évoquée avec les motivations d'inscriptions scolaires entre privé et public.

La lecture urbaine prend une importance capitale dans l'observation physique de ces différences, si les entretiens fournissent des éléments de réponses, celle-ci trouve un complément interprétatif dans l'observation de ces similitudes ou de ces dissemblances.

Dichotomie spatiale qui dans une mise en scène de la vie quotidienne trouve différents supports d'affectations.

Ce sont ces derniers que nous allons passer en revue pour voir si des caractéristiques confirment ce jeu du dedans et du dehors. Certains de ces supports sont nets et passent par une lisibilité physique qui clôturé un espace privatif ou au contraire l'ouvre aux regards et à “ l'intrusion ”. Les formes d'habitats répondent à ce schéma ou les écoles dans la diversité de leurs façades n'offrent en fait que peu d'alternatives. Peut-être faut-il y ajouter les clubs (sportifs) comme lieux clef d'une sociabilité d'un milieu, ils répondent aussi (au moins pour l'un d'entre eux) à cet enfermement salvateur et sécurisant qu'une conception du dedans favorise.

D'autres plus informels se construisent dans la quotidienneté, par l'utilisation du quartier et de la ville à travers les déplacements (hors quartier et hors ville) ou les pratiques commerciales (achats

¹⁰⁶DEVILLERS (Ch.), HUET (B.).- *Le Creusot, Naissance et développement d'une ville industrielle, 1782-1914.*- Seyssel : Champ Vallon, 1981.- p. 9.

centrés sur le quartier, sur une rue) qui traduisent différents comportements où l'on retrouve ce rapport dichotomique.

C'est l'observation qui d'un point de vue méthodologique est à l'origine de tout cela. Si les entretiens donnent des voies, des indices, le plus souvent ceux-ci sont mêlés dans un flot de paroles ou dans une confusion de description qui les rendent quasiment imperceptibles, sauf bien entendu lorsque la question y est directement rattachée : Où faites vous vos courses ? par exemple.

Bien souvent le sujet de la question, le thème abordé n'intéresse pas l'interlocuteur, car les réponses qu'il pourra faire ne mettent pas en valeur sa position sociale dont il a conscience que c'est une des préoccupations de l'enquêteur, et sera détourné après une réponse généralisante ou trop partielle. Avec la pratique commerciale la distinction des groupes ne sera pas aussi nette que pour les éléments que je vais aborder.

3.1. - L'habitat

Plusieurs formes architecturales se côtoient dans le quartier, villas individuelles, appartements dans les grands ensembles de haut standing, appartements classiques des immeubles bourgeois de la rue Paradis.

“ On est en appartement et pourtant on a aucun vis à vis, c'est vraiment le grand calme, on se croirait presque dans une villa avec jardin tant la verdure nous entoure... [MRL] ”

à contrario “ Le problème ici c'est la promiscuité sociale, tout le monde se connaît, se côtoie avec le parking des voitures, se retrouve aux piscines mais d'un autre côté c'est plutôt convivial, les enfants jouent ensemble... [UBD] ”

Deux extraits qui donnent un aspect contradictoire de l'habiter, d'une part le relatif cloisonnement sur la vie extérieure (pas de bruit, pas de voisins) et de l'autre côté une relative ouverture sur cette même vie extérieure (omniprésence du voisinage et du bruit).

Le premier entretien émane d'un héritier qui habite en haut de la rue Daumier dans un petit immeuble aux allures de résidence, laisse transparaître un sentiment de cloisonnement “ comme dans une villa ”, d'être “ enfermé ” dans le calme tout en étant au cœur du quartier. Sphère privative à laquelle s'oppose le deuxième entretien qui provient d'un résident de la Cadenelle, fait état d'un rapport à l'extérieur beaucoup plus ouvert. Parfois même trop ouvert aux dires de certains pour qui cela peut se transformer rapidement en nuisances insupportables, ce qui ne va pas sans conséquences sur les rapports sociaux. A ce titre, il faut citer M. Roncayolo pour qui la proximité spatiale des différents groupes sociaux ne rapproche pas les individus ni n'efface les distances sociales, au contraire elle conduirait plutôt à une confrontation agressive ou défensive d'expériences et de sensibilités opposées¹⁰⁷ ”.

Si on a longtemps pensé cela pour les cités HLM du Nord de la ville (un processus d'homogénéisation des micro différences à de petites échelles tendant à prouver le contraire), les “ cités de luxe ” du sud semblent justifier ces propos où la confrontation de pratiques communautaires différenciées conduit à accentuer les tensions.

¹⁰⁷RONCAYOLO (M.)- *La ville et ses territoires.*, op. cit.

L'un est tourné vers l'intérieur, cultive son "chez soi" (l'héritier) tandis que l'autre, le parvenu extériorise des habitudes de vie dans une pratique communautaire, dans une exubérance du geste et de la parole qui ne sied guère à la bourgeoisie locale pour qui la réserve serait une qualité plus sûre.

Vers l'intérieur, vers l'extérieur, deux attitudes différentes qui sur le même espace cohabitent difficilement.

Le type d'habitation provoque dans un certain sens cette confrontation, d'un côté la villa qui traduit une conception privative et une coupure avec la sphère du public que des éléments viennent renforcer ; Grilles, clôture de "cannisse" ou de panneaux métalliques, haie végétale, hauts murs qui cachent la vue. On ne voit pas mais on ne veut pas être vu. Absence systématique de nom sur les sonnettes qu'une interprétation personnelle traduit de 2 manières : Soit tout le monde se connaît et il n'est point besoin de s'identifier (s'afficher) publiquement, soit on ne tient pas à être reconnu, forme d'anonymat défensif. Nous sommes là sans y être semble indiquer ce défaut d'affichage. Nous sommes là pour ceux qui nous fréquentent, qui nous connaissent, par contre pour les autres il n'y a personne. Jeu d'une dualité du paraître. Pour les appartements des immeubles bourgeois (rue Paradis) c'est le même processus à ceci près que la présence d'un concierge, de personnel de service) ou d'un digicode vous coupe de l'extérieur et place des obstacles entre la vie publique et votre vie privée. (" Ah non il n'y a personne " ou " Madame n'est pas rentrée ").

De l'autre côté, les parvenus, dans le contexte de la Cadenelle, développent une vie communautaire qui se focalise autour d'éléments " publics " ; les piscines, les restaurants (2 dans l'enceinte de la résidence). " On se retrouve, on se connaît tous, c'est du voisinage plus convivial ". Le fait seulement de garer sa voiture sur le parking de l'immeuble au lieu de la rentrer dans l'enceinte d'une villa, renforce ce sentiment que tout le monde sait tout sur tous. " Je sais à quelle heure part untel, s'il a changé de voiture, si ses enfants seront en retard à l'école etc... ". Ici la sphère privative prend une autre dimension et ne se réduit plus à l'appartement. L'été fenêtres ouvertes, c'est l'occasion de recevoir la famille, les amis, mêlant religion et convivialité, les repas du vendredi soir sont parfois " bruyants " et tout le monde en profite. L'ouverture sur l'extérieur est ici indéniable.

Cette conception du rapport social se retrouve même dans les entretiens. Chez les parvenus ils se sont le plus souvent déroulés à plusieurs, en famille, en présence des enfants, avec une voisine ou une amie (les épouses étant beaucoup plus disponibles que leur mari), ce qui semble conforter ce caractère convivial, même avec quelqu'un d'extérieur à la cellule. Alors que chez les héritiers jamais ce genre de confrontation n'a eu lieu, le face à face était de mise.

Deux oppositions que les types architecturaux de l'habitation développent mais que véhiculent les héritiers et les parvenus par des pratiques différentes (les conditions d'entretiens en sont une). Axées vers l'intérieur pour les premiers, celles-ci se tournent vers l'extérieur pour les parvenus, que renforce la pratique religieuse ne serait-ce qu'en se rendant à la synagogue de la rue Breteuil

ou du Rouet, situées toutes les deux hors quartier. Seule la pratique de la double territorialité inverse le procédé, bien qu'elle se généralise au point de ne plus révéler de distinctions.

Constante dans le quartier, toutes les maisons individuelles sont closes sur l'extérieur, ce qui ne signifie pas nécessairement qu'elles appartiennent à la bourgeoisie ou à ses descendants. C'est encore plus vrai lorsque vous prenez l'avenue du Commandant Roland en direction de la corniche, la zone collinaire offre alors un spectacle assez original de grilles, de portails et de murs d'enceintes qui laissent entrevoir ça et là le type de résidence. Petit "Hollywood" marseillais les maisons qui s'y cachent sont toutes plus importantes les unes que les autres et la distance qui les sépare de la route n'a d'égal que la difficulté à s'en approcher. Noyées dans la verdure, la vue sur la mer, ouverture sur l'espace extérieur que procure de vastes baies vitrées sont proportionnellement inverse à la fermeture sur l'espace public. Ici l'espace privatif prend une dimension que l'on ne retrouve nulle part dans le quartier. D'ailleurs si on est toujours dans le 8ème, on n'est plus vraiment dans le quartier tant la fermeture est importante, c'est une partie de la colline Périer, celle qui a vue sur la mer, dont on ne mentionne les caractéristiques que très rarement. Une investigation sur ce terrain particulier permet de confirmer cette attitude de repli et de distanciation par rapport à la ville qui émerge dans les entretiens avec les héritiers.

" Si vous prenez la partie haute, la plus chère il y a une distinction qui se fait dans le sens de la montée et qui culmine en redescendant sur la mer ? Sur la butte les grands ensembles genre Thalassa et la Cadenelle sont habités essentiellement par des parvenus, c'est à dire des gens dans cette situation depuis peu de temps, au maximum deux générations. Puis vous avez la partie basse, face à la mer, des gens plus bourgeois que nouveaux riches... "

Le schéma résidentiel reviendrait à ceci ; une vie communautaire pour les parvenus (stéréotype attribué aux Pieds Noirs juifs et par extension aux Juifs dans leur ensemble) dans les grands ensembles type la Cadenelle qu'une ouverture sur l'extérieur rend plus perceptible, qui se transpose dans l'espace public avec les piscines, les restaurants, la pratique religieuse et d'autres rassemblements (pique nique géant, soirée de soutien...).

A l'inverse la vie communautaire des héritiers se traduit par une sociabilité qui trouve dans l'individualisme un palliatif à la fermeture sur l'extérieur. Confinés dans les espaces privés (appartements, villas, clubs, ou maisons de campagne) l'héritier ne vit pas l'espace public de la même manière.

Il suffit de se promener pour s'en apercevoir. Disons qu'il ne vit plus l'espace public de la même manière depuis qu'il se sent "dérangé", depuis que l'espace de calme, de tranquillité et de paix sur lequel régnaient ses grands parents est menacé. Depuis il se protège en clôturant son espace.

L'utilisation de l'espace public du quartier révèle aussi ce rapport dichotomique. On a vu que les formes de sociabilités s'enracinaient dans une pratique du club privé, dans une conception de l'entre-soi, ou la fréquentation de ses semblables confine un espace et le ferme sur lui même. A l'inverse, promenez-vous dans le quartier et si vous n'apercevez pas ces clubs privés, ce qu'il s'y passe, vous verrez que le jardin de Bagatelle s'offre littéralement aux regards et à l'utilisation. Espace vert public (le jardin de la mairie du 8ème) celui-ci est colonisé par les mamans et leurs enfants les après midis ensoleillés (le mercredi surtout).

Fréquentation non pas exclusive mais qui conduit certain à parler d'un lieu "squatté par les Israélites", où il n'y a plus moyen de venir avec ses enfants sans que "les autres volent leurs jouets, chez ces gens là l'enfant est roi, il peut tout faire et les mamans ne disent rien, elles papotent".

L'utilisation de Bagatelle serait alors perçue comme "le jardin, l'exutoire" (en référence à La Pelle) des parvenus.

Lieu public, ouvert il s'oppose radicalement dans sa fonctionnalité au club privé, qu'affectionne la bourgeoisie, symbolisé par le dedans, le fermé.

Deux pratiques de l'espace totalement en opposition, pour les parvenus le jardin est ouvert, pour les héritiers le jardin est fermé. Tout comme le jardin (ou le garage) de la villa s'oppose à l'espace au pied des immeubles (parking, pelouses etc...) partagé par tous. Aires de jeux des enfants, parking, tennis, piscines, etc..., tout passe par un rapport au dehors, au public. Le visible (Bagatelle ou les nouvelles plages du Prado) s'opposant à l'invisible (La Pelle, les Iris) dans cette pratique ludique ou mondaine de l'espace. Et si on entend dire que le jardin est "squatté", à l'inverse le club permet de "savoir à l'avance qui l'on va rencontrer".

Même les relations de voisinage trouvent un écho dans ce rapport. Si dans les grands ensembles le renvoi au voisinage a été facilité par une connaissance et une convivialité certaine ("oui se sont de bons amis, vous leur dites que vous venez de chez moi"), dans ma démarche prospective autour du square Monticelli les réponses les plus courantes étaient : "On ne connaît pas bien" ou encore "ça m'étonnerait qu'ils vous reçoivent". Cette méconnaissance du voisinage est-elle réelle ou était-ce par souci de protection mutuelle ? je penche plutôt pour la dernière solution ; ne pas introduire quelqu'un dans la vie privée des amis, des voisins, respecter une certaine discrétion mutuelle. Il paraît tout de même évident que dans des rues où il n'y a pas plus d'une dizaine de maisons, tout le monde se connaît, au moins de nom.

Cette symbolique du fermé / ouvert renforce d'autant plus la volonté d'exclusion et de fermeture d'un milieu, celui des héritiers.

3.2. - Les écoles.

Elles fonctionnent aussi sur cette lisibilité. La seule vue des entrées permet de faire un constat éloquent : fermeture / ouverture, le privé et le public s'affrontent dans cette dimension symbolique de l'espace.

"... Périer c'est un vrai moulin, on y rentre et on en sort quand on veut (un ancien élève du lycée Périer)..."

à l'opposé "on est beaucoup plus encadré, c'est ça qui est bien et maintenant je ne le regrette pas {à propos de Notre-Dame de Sion}"

ou bien "Ça tient plus des Baumettes qu'à autre chose {en référence à la difficulté pour en sortir ou y rentrer !}..."

Si les parents (héritiers) préfèrent ce côté sécurisant du privé où les contacts avec l'extérieur sont moins nombreux (pas de sorties en ville pendant les heures de cours, étude le soir etc...) c'est un peu pour renouveler cet sorte d'enfermement. Le développement d'un entre-soi qui laisse les

éléments indésirables à l'extérieur engendre le processus d'exclusion et donc de sauvegarde des valeurs bourgeoises. C'est le même procédé qui vise à contrôler la sphère privative de son habitat (digicode, concierge, grille, gardien assermenté surveillant le parc, barrière etc...).

Lecture symbolique des façades et des accès que des comportements accentuent au point que certains parviennent à caractériser un groupe social. C'est la cas pour la fréquentation du club La Pelle ou du parc Bagatelle. (ces comportements ne sont toutefois pas généralisables au risque d'un structuralisme exagéré d'autant que certaines pratiques favorisent la dilution des groupes). Je pense à la pratique commerciale (courses alimentaires ou vestimentaires), bien que donnant des orientations particulières ne permet pas de tirer des conclusions en termes de distinctions.

Avant d'aborder ce sujet j'évoquerai dans la perspective dualiste le rapport entretenu avec la ville par les différents acteurs.

3.3. - Le rapport à la Ville / Déplacements

Dans l'attachement à la ville on peut déceler une implication profonde ou au contraire un détachement que des aspects et des réflexions soutiennent.

Dans l'analyse des trajectoires résidentielles nous avons évoqué ce sentiment que développaient les héritiers, les " Marseillais de souche " : la défense de leur ville. Défense d'une qualité de vie, d'un cadre de vie particulier que la ville et son environnement procure. " A 5 mn vous êtes dans les calanques ou sur les Iles du Frioul ". L'implication dans la vie de la cité phocéenne passe par des stratégies professionnelles, familiales ou économiques qui traduisent cette volonté de conserver ses racines. Par exemple bon nombre de couples dont la situation professionnelle à nécessité un déplacement (mutation, rachat de l'entreprise et délocalisation) se sont " séparés " et bien souvent l'un des deux est resté à Marseille tandis que l'autre, " célibataire géographique " assurait ses fonctions à Paris, Lyon ou à l'étranger, regagnant Marseille les week-end en attendant que la situation se stabilise. Ne pas quitter Marseille ne serait-ce que sentimentalement et familialement.

De même dans la situation économique-industrielle peu favorable à un développement des entreprises, nombreuses sont celles (les groupes familiaux en général) qui ont préféré conserver leurs sièges sociaux à Marseille, faisant ainsi un pari sur la ville. Faisant d'une pierre deux coups puisque profitant du site pour faire découvrir à leurs clients parisiens les joies et les plaisirs du cadre phocéen (déjeuner d'affaires en bateau, voire pique-nique d'affaires sur les îles du Frioul.

La défense de la ville donne alors l'image particulière du " Marseillais ", de cette fierté d'être de Marseille qui transcende les difficultés, les mauvais cotés de la ville, voir les conflits inter ethniques. " On est tous de Marseille ". Le critère focalisateur de cette défense peut se construire autour d'une médiatisation de la ville trop souvent axée sur une dévalorisation qui met en avant la situation industrio-portuaire, le chômage, la délinquance et l'immigration. Plus particulièrement elle se réfère à l'émission télévisée de C.Okrent sur la ville, " Cette parisienne qui n'a jamais mis les pieds à Marseille ". "

On charge les défauts et les qualités de la ville et une vision globale de celle-ci survole les disparités sociales tant que l'on s'adresse à l'extérieur. C'est le type de discours que ne tiendront pas deux Marseillais face à face, par contre dès que l'on s'adresse à un "étranger" (un non marseillais) le côté féérique, la richesse culturelle et géographique, l'avenir prometteur de la ville prend le dessus.

Les héritiers s'impliquent, défendent et sont fiers de leur ville. Sentiment appropriatif qui fait de l'espace urbain marseillais le leur, c'est par eux (leurs grands parents) que la ville connut ses heures de gloire, c'est par eux qu'elle en connaîtra encore s'ils ne l'abandonnent pas. Redonner à Marseille sa validité économique, industrielle et politique, c'est ce qui les motive et ce qui les attache à leur ville.

Si on quitte la ville (les week-end, les vacances) on y revient malgré tout ce que l'on ne supporte pas.

" Quand je rentre du Mont Genève j'arrive ici et je me dis mon Dieu ! j'oublie, c'est péjoratif mais j'oublie toutes ces têtes de métèques avec ces arbres de Noël ambulants "

S'installer hors de Marseille supprimerait tous ces "ennuis" de voisinage, mais non rien n'y fait on s'accroche au quartier, à sa ville, " jamais je ne déménagerai pour une autre ville, je suis né ici, je suis chez moi. "

A croire que l'ancienneté de l'installation, de la résidence crée des liens inexplicables mais qui font des héritiers les détenteurs et les gérants de cette territorialité.

A l'inverse, la situation est plus simple pour les parvenus. Ceux qui arrivent juste (en rapport avec l'ancienneté de héritiers) sont les plus enclins à quitter la ville si une situation meilleure se présente à eux. Pas d'attachement particulier, " je déménagerai volontiers pour Aix, Cannes ou Nice ", " je n'ai pas grand chose qui me retient ici et si mon mari pour ses affaires doit s'installer ailleurs nous partirons sans regrets. "

Forme de lieu de transit la ville peut être perçue comme la figure du sas s'inscrivant dans la durée générationnelle dont l'accès au quartier chic représente la première étape d'un parcours social. arrivée des parents d'Afrique du Nord, les enfants s'installent dans le quartier Prado/Paradis/Périer avant d'envisager une ville plus "tape à l'oeil" comme Nice ou Cannes.

" Vous étudiez les quartier chics, huppés mais c'est amusant parce que ça doit se résoudre à quoi si on compare avec la même étude sur Cannes ou Nice, ici c'est une autre échelle !... [MSB] "

Pas de soutien à la ville, au contraire on ne fait pas abstraction des problèmes, mais leur présence sera plus forte dans les entretiens. L'accent sera plus rapidement mis sur l'immigration, le Centre-Ville où l'on ne va plus " parce qu'on y est dérangé tout le temps, ponctionné sans cesse " tandis que les héritiers s'ils ne vont plus en Centre-Ville, ils n'en donnent pas vraiment les raisons, comme pour éluder la mauvaise image de la ville.

On s'investit, on défend, on intériorise la ville ou au contraire on s'en détache, on dévoile ces problèmes et on la quitte, deux conceptions du rapport à la ville que mettent en place la vision du dedans et la vision du dehors.

Les héritiers habitent Marseille, les parvenus habitent une ville.

Leur attachement va d'ailleurs plus à Israël (s'ils sont juifs ce qui dans l'imagerie collective est presque un pléonasma) qu'à Marseille. Un détail d'ailleurs peut servir de conclusion, les parvenus ne se sentent pas concernés par les déboires politico-financiers de la ville, seule la disparition de Gaston Defferre les a affecté, mais les problèmes actuels ne semblent pas avoir de prise sur leur vie quotidienne. C'est une impression assez forte qui résulte des déviances intervenues lors des entretiens, plus fréquentes chez les héritiers que chez les parvenus.

On pourrait évoquer le thème de la double territorialité mais la généralisation de cette pratique rend difficile l'interprétation. Le seul constat qu'il est possible de faire est cette délocalisation, cet engouement de plus en plus perceptible pour les quartiers de Saint-Barnabé, des Trois Lucs ou de Saint-Julien investies de plus en plus par les héritiers, amorçant ainsi un nouveau déplacement de la bourgeoisie qui sent son espace traditionnel s'émietter.

La vision que chacun se fait de la ville est révélatrice de ce rapport dualiste. Si le quartier, l'habitation est perçu comme une sphère privative (pour les héritiers), de repli sur soi, la ville au contraire est conçue dans une perception globale, dans une dimension internationale qui vise à en faire le centre d'expansion et de diffusion de l'arc Méditerranéen. Nouvelle pierre d'un développement commercial et touristique vers le sud qu'un discours officiel tend à diffuser avec ce " challenge " : Une Europe du sud à l'égale du Nord. Vision de la ville qui la place dans une dimension internationale que le cosmopolitisme des héritiers renforce (voyages d'affaires, tourisme culturel ou exotique) et qui s'inscrit dans une tradition locale forte.

A l'opposé les parvenus perçoivent la ville d'une manière plus individuelle, plus particulière et ne voient en elle que le support au développement de ramifications internes, de réseaux commerciaux et de filiales d'import/export qui soutiennent leurs entreprises. La ville est alors un labyrinthe où chacun doit trouver son parcours. Perçue cette fois de l'intérieur les considérations internationales n'ont que peu de prise, seul compte le développement de sa société face à la concurrence. Le sort de la ville n'est pas ce qu'il y a de plus préoccupant.

Le parvenu voit la ville d'en bas, dans ces ramifications relationnelles, alors que l'héritier la voit d'en haut, sur une carte géopolitique.

Le discours actuel de l'avenir de Marseille en tant que métropole méditerranéenne n'est pas étranger à cette conception, sorte d'échappatoire, d'ouverture, la bourgeoisie de souche s'y raccroche, espérant ainsi prendre le train en marche, dans le souci de ne pas recommencer les erreurs commises en 70/75 en matière de reconversion industrielle.

3.4. - La pratique commerciale

Pratique spatiale par excellence celle-ci véhicule dans le quartier des habitudes particulières. Une généralisation des pratiques rend délicate leur interprétation mais des constats sont possibles.

Par exemple chez les héritiers deux générations au moins sont présentes et combinent deux tendances, qui loin d'être opposées se caractérisent comme suit :

“ ... Vous ne verrez pas une dame du 8ème en train de pousser son caddie chez Baze. Vous y verrez des personnes de 35/40 ans le faire mais pas la génération d'avant. Ils veulent être reconnus, que les commerçants les appellent par leur nom, à la Pelle ce sont Monsieur et Madame Untel alors qu'à Baze ce sont des anonymes... [TIN] ”

Les anciens restent farouchement attachés à leur habitudes commerciales qu'une fréquentation des commerces de proximité traduit relativement bien. On va chez Marou le traiteur le dimanche, à la boulangerie Cointe (place Delibes) au tabac acheter son journal et au petit casino de la rue Paradis, et les enfants continuent, par habitude “ parce qu'on les connaît bien “ à aller chez eux. Ainsi même si l'on quitte le quartier on reviendra faire tirer ses photographies chez Detaille, habiller ses enfants chez Cerise ou America. Par contre la nouvelle génération va chez Baze et répond aux exigences économique-commerciales du moment en fréquentant les “ hard discount ” (Lidl ou Ed) ou en achetant en gros chez Métro “ si on la carte ”.

“ ...On ne s'habille pas tous les jours chez Façonnable, on va aussi chez Kiabi ”, illustration de cette mixité dans les pratiques d'achats. “ ... On fait beaucoup de choses dans le quartier, c'est très pratique et on trouve de tout mais on va aussi à Bonneveine ou au Casino de la plage parce que Baze c'est comme même relativement cher... [DOC] ”

C'est l'habitude qui fait la différence et sans que celle ci se transforme en exclusivité on entend dire encore “ Cerise, América et JP Chasseur ça va très bien avec les enfants de Provence ”.

En fait il semble que les héritiers restent attachés à des magasins refuges, des valeurs sûres, outre ceux déjà évoqués on trouve encore Charles Georges (habilleur), KS (vêtements enfants) Amandine (mercerie, vêtements bébé), Jacadi, le primeur, le boucher, tous concentrés sur la rue Paradis tandis que les autres boutiques, du boulevard Herriot surtout, sont plutôt fréquentées par les nouveaux riches.

“ ... J'ai deux magasins attirés, Caminsha pour tous les jours c'est pas cher et Bagherra quand j'ai besoin de quelque chose de plus habillé... [HEN] ”

Les fréquentations ne sont pas exclusives, il y a des constatations qui sont plus nettes pour certains magasins voilà tout. De même que l'utilisation des boutiques de luxe (Lancel, Façonnable, R.Loren, Faust, Les Salons Voltaires etc...) ont une clientèle hétérogène, du quartier mais aussi du reste de la ville, si la rue Davso (derrière la Préfecture) est une destination souvent évoquée (Cyrillus...), la bourgeoisie n'en pas l'exclusivité.

On ne peut pas être aussi catégorique que dans la mise en place du rapport intérieur / extérieur. Si les héritiers achètent dans le quartier ils font aussi leurs courses à l'extérieur dans les galeries marchandes (mais pas au Centre Bourse) et les parvenus ne sont pas exclusivement tournés vers un commerce à l'extérieur du quartier.

“ ... Mon but c'est de tout faire dans le quartier, tout ce qui est agro-alimentaire, j'essaye de m'habiller dans le quartier, pour un gain de temps et pour pouvoir tout faire à pieds... [HEN] ”

“ ... A 50% dans le quartier mais aussi chez Métro ou dans les grandes surfaces... [BMR] ”

Pas de distinction, juste des magasins plus “ typés ”, par exemple le boulevard Herriot souffre un peu de l'idée qu'on se fait des magasins qui s'y trouvent “ à 70% c'est à des Juifs ” par contre ceux de la rue paradis s'affichent trop “ tape à l'oeil ”.

Le seul magasin qui ferait le trait commun est Baze. Supermarché sur le Prado c'est le seul qui rassemble la population du quartier.

“ Je suis très Baze, ils ont un rayon casher très bien fourni pendant les fêtes religieuses ”

“ Baze régulièrement et quand je suis trop flemmarde je me fait livrer, c'est très pratique ”

C'est le magasin qui fait l'unanimité et qui grâce à une politique de marketing a su s'adapter à la clientèle *8ème*. Le développement d'un rayon casher permet aux pratiquants de ne pas courir la ville et draine ainsi toute une clientèle juive qui habite le quartier. En développant un service de livraisons à domicile (gratuit pour plus de 1500,00 d'achats), un parking gardé, une grande diversité de produits il s'est placé à la hauteur des aspirations de sa clientèle exigeante.

Tout le quartier fait ses courses chez Baze, qui pourrait être envisagé sous la forme d'un terrain de la neutralité, ou jamais aucune remarque (dans les deux sens) n'est faite sur la fréquentation du supermarché, à contrario des écoles par exemple.

Le fonctionnement inverse est vrai dans la fréquentation du Centre-Ville et du centre Bourse, ils n'y vont plus, ni les uns ni les autres.

“ Le Centre-Ville est beaucoup moins beau qu'avant, plus mal fréquenté, on est embêté tout le temps ”

“ On ne descend plus en ville et ça doit faire 2 ans que je n'ai pas mis les pieds au Centre Ville, on ne peut plus se garer ”

La quasi absence du Centre-Ville est générale, la proportion trop importante de “ rôdeurs ”, “ d'arabes ” semblent être la seule raison de cette désaffection. C'est aussi le moyen de focaliser son attention commune sur une nouvelle figure dont l'expansion spatiale alarme les deux groupes.

“ ... On a perdu, après la Canebière, toute la rue de Rome... [TIN] ”

“ ... Pas le marché du Prado y a trop d'arabes j'y vais plus, je préfère celui de Michelet...[UBD] ”

C'est à travers ce phénomène que les disparités s'effacent, que les micro territoires (en tant qu'espaces qui regroupent une identité commune) se confondent pour ne présenter que la vision globale du quartier homogène. S'affrontent alors à l'échelle de la ville (dans la mise en place de macro frontières) les arrondissements, le *8ème* face à l'expansion commerciale du 1er et du 6ème et à une plus grande échelle, c'est le problème de la confrontation Nord/ sud qui est abordée.

4 - Construction de frontières socio-symboliques

Plus clairement il va s'agir de montrer comment et par quoi différentes zones dans le quartier se mettent en place. La carte des appellations précédemment citée, nous fournit en inscrivant quelques espaces emblématiques, des indications sur leurs localisations mais ne nous renseigne pas sur leurs fonctionnalités à l'échelle du quartier ni sur les éléments qui contribuent à l'édification de tels micro -territoires.

Nous verrons ensuite par une vision plus globale de la ville comment le quartier aux délimitations administratives imprécises se place et se reconnaît dans la perception que les habitants s'en font. (il reprend le quartier administratif de Périer et une partie de Saint-Giniez, Cf. plan Baratier)

D'un point de vue structural, on peut noter après un bref séjour visuel sur le terrain des résonances architecturales différentes selon les lieux géographiques. Entre le Prado et la rue Paradis (Cf Plan ICOREM) une forte proportion d'immeubles récents (les constructions d'après guerre) à l'esthétique caractéristique forment une unité territoriale relativement homogène (située entre le boulevard lord Duveen et le boulevard Herriot avec par exemple le parc Jean Mermoz qui donne le style). Sur la rue Paradis les immeubles bourgeois de type Haussmannien dominant avec cette caractéristique de présenter une façade parfaite côté rue et des façades arrière relativement désordonnées. Cela renforce encore un peu plus la dimension du paraître propre à cette avenue. Au dessus de la rue Paradis se trouvent les villas, noyées dans la verdure, autre unité territoriale qui annonce la zone collinaire et les grands ensembles ainsi que les parcs résidentiels.

C'est la rue Paradis qui sépare ces zones et bien que cela ne soit pas établi formellement, elle s'inscrit comme frontière mitoyenne, comme zone tampon ou les différents groupes de la population vont se côtoyer. rue vitrine c'est aussi la rue de la confrontation et de la distinction.

Plusieurs niveaux (4 ici), à défaut d'une construction concentrique à la Burgess ou du modèle polynucléaire de Harris et Ullman, interfèrent et ne semblent pas véhiculer autre chose que cette réalité immobilière d'occupation du sol que différencie le prix au m². Les agents immobiliers parlent, en référence à Paris, du " carré d'or " sans lui donner de limites précises mais pour faire valoir les tarifs appliqués dans ce secteur.

Les entretiens ne révèlent pas de distinctions entre ces niveaux, tout au moins dans leur globalité, préférant laisser transparaître l'image homogénéisante du quartier chic. A part cette distinction architecturale on ne peut pas à proprement parler définir un axe majeur de séparation comme a pu l'être la Canebière ou comme l'est encore le premier Prado entre Périer et le Rouet. C'est l'image du *8ème* qui s'impose. Cette réalité urbaine imaginaire place les habitants du parc Mermoz à égalité avec ceux du square Monticelli en ce sens qu'ils sont du *8ème* effaçant du même coup une partie des disparités architecturales. Ici la symbolique spatiale forme une poche urbaine, homogénéise la réalité sociale pour ne laisser transparaître qu'une vision générale : le quartier chic. C'est cette vision que la ville reprend à son compte en positionnant le sud (par opposition aux quartiers Nord) dans cette inscription imaginaire des beaux quartiers.

Considération esthétique qui, à contrario, fait des quartiers Nord les quartiers " moches ". Tout ceci évoque la perception globalisante de la ville, disons la mise en place d'une structure macro frontalière sur laquelle nous reviendrons en fin de parcours.

Les habitants distingueront toutefois, à l'échelle de micro territoires, d'autres zones, indiquant par exemple pour la Cadenelle la caractéristique d'être une ville dans la ville. Cette distinction annonce, à un niveau interne (local) la construction des frontières socio-symboliques qui n'apparaissent pas à un niveau global de la ville.

Nous allons traiter le premier niveau interne tel que la situation de la Cadenelle le laisse apparaître ainsi que d'autres éléments constitutifs puis nous reviendrons sur ce rapport à la ville que les habitants du quartier entretiennent (utilisations, connaissances, déplacements...).

4.1. - Les délimitations géographiques des habitants

Quelques extraits vont en guise d'introduction montrer que la réalité spatiale du quartier est assez floue, pas de limites précises et fixes mais une construction "individuelle" qui répond à l'appartenance sociale et religieuse, à l'identité de chacun des groupes en quelque sorte.

" ... La limite c'est Castellane en remontant, Périer compris et de l'autre côté c'est la Corniche jusqu'aux Alpilles... [RIV] "

" ... Non pas vers la colline mais en descendant... [CHA] "

" ... Le quartier commence à Périer, finit sur le Prado et s'étend autour de Borely, la limite c'est la Corniche... [TIN] "

" ... Jusqu'à la place Delibes et de l'autre côté aussi le Prado, pour moi le quartier c'est aussi le troisième Prado et Prado Plage... [CQT] "

" ... Je ne subdiviserai pas le quartier mais c'est vrai que la Cadenelle c'est une ville dans la ville par le nombre d'habitants... [RTY] "

" ...Les quartiers bourgeois qui sont restés c'est Monticelli et là bas derrière...[TDM] "

" ... Périer, rue Paradis jusqu'en bas, marché du Prado, c'est mon quartier par contre ne pas passer de l'autre côté du Prado pour moi ce n'est plus le *dème*... [HEN] "

" ... Autour du square Monticelli c'est une image à part, c'est un quartier vraiment résidentiel et cher, plus on descend vers Périer, la place Delibes tout ça c'est moins résidentiel, c'est plus la ville... [EYS] "

Une construction qui répond à la pratique que chacun a du quartier et à son appartenance identitaire qui peut conduire à catégoriser l'autre dans un espace propre. C'est une des explications à la constitution des appellations, situation sociale structurant spatialement les lieux d'habitations.

On perçoit cet état de fait dans les conversations qui portent sur l'adresse, la localisation des "chez-soi". Cela renvoie à des degrés d'intimité qui interviennent différemment selon à qui on s'adresse.

" ...Ça dépend qui me le demande, si c'est générique je dis le *dème*. et si les gens connaissent je dis que j'habite rue Paradis, près de la rue Paradis, une petite rue qui la coupe et à côté de l'église s'ils connaissent très bien... [HEN] "

Plus on se sent proche de l'interlocuteur plus l'adresse est précise, sinon il n'est pas nécessaire de rentrer dans les détails, habiter le *dème* "tout simplement" suffit à indiquer à qui on a à faire, semble dire ce procédé et confirme la vision globale extérieure (pour ceux qui ne connaissent pas, c'est l'image du quartier Chic qui domine) ainsi que la profusion de "sphères" habitatives dès que l'on se place à l'intérieur. dire j'habite le square ou la Cadenelle ne renvoie pas à la même réalité sociale, au delà même de cette réalité architecturale déjà évoquée. C'est le signe que l'adresse dans sa généralité joue bien un rôle de carte de visite et par extrapolation de présentation de soi sur l'échelle de la représentation sociale, le paraître plus que tout autre chose étant le dénominateur commun au quartier, toutes populations confondues. La maîtrise de l'accent "marseillais", une tenue vestimentaire, sa voiture, l'éducation des enfants, tout contribue à donner une image de soi et donc du quartier valorisante. C'est le *dème* qui s'affiche ici et être du *dème* implique d'en adopter, plus ou moins avec réussite les comportements.

Quels sont les lieux supports d'affectations d'une construction socio-symbolique, quelles sont leurs caractéristiques et quelles sont les frontières qui délimitent les quartiers ?

Leurs causes sont variées, cela peut aller d'une modification des habitudes de loisirs (lieux de promenades etc...) à la construction d'une identité spatiale autour de l'appartenance religieuse (la Cadenelle) ou sociale (le square Monticelli). En passant par des lieux à la symbolique forte comme la rue Paradis (on se montre " on s'observe ") ou la place Delibes, carrefour (au propre et au figuré) et porte d'entrée du quartier.

" ... Jusqu'à Delibes y a pas de beaux immeubles, c'est deux ou trois étages, y a comme un hiatus... [CHA] "

C'est La Cadenelle la plus significative, c'est sur elle que tous les regards et les critiques fusent. Résidence de standing, nous avons déjà évoqué le processus qui a conduit à sa " marginalisation ", à la construction d'un imaginaire reposant sur son occupation. Lieu un peu à l'écart du quartier, en périphérie presque, la connotation " Israélite ", nouveaux riches " qui s'y rattache en fait un lieu où les héritiers s'installent peu, pour ainsi dire pas du tout. Ce qui tend à grossir le phénomène de marginalisation d'une population dans la mesure où la mixité sociale disparaît. L'extrait qui suit provient d'un entretien réalisé avec une personne issue de ce milieu bourgeois industriel (grands parents impliqués dans la vie économique et politique de la ville) mais dont les parents ont perdu le statut. L'installation à la Cadenelle de cette famille laisse transparaître le conflit idéologique que les connotations révèlent ;

" ...C'est un endroit où je ne voulais aller pour rien au monde, pour moi c'était puant ", la représentation de ce lieu est celle d'un milieu auquel ils n'appartiennent plus, mais qui demeure présent à leur esprit malgré le déclassement subit En fin de compte un compromis sera trouvé : " j'ai fait abstraction du reste (c'est à dire de la fréquentation sociale) en plus nous sommes dans une partie très calme pas du tout près des piscines en bas... [UBD] "

Forte répulsion pour ce complexe d'immeubles qui pour les résidents fait partie à 100% du quartier. parce qu'ils y travaillent, y font leurs courses, mettent leurs enfants dans les écoles du quartier, sont en communication directe avec celui-ci par le système de navettes (mini bus entre la résidence et le quartier), bref se sentent dans le quartier. A l'inverse pour les héritiers la résidence est mise à l'index, elle se marginalise par ce système de navettes (" ... on dirait des touristes qui débarquent du bus "), " ils ne sortent pas de là haut, il y a tout " (restaurants, coiffeurs, agence de voyage), et se ferme sur elle-même. Deux visions différentes qui place la Cadenelle dans une situation particulière qui n'a pas été rencontrée à propos des autres " ensembles ".

Concrètement quelles sont les frontières socio symboliques qui agissent ? :

La forte proportion de parvenus (Pieds Noirs Juifs et d'autres) qui ethnicise la construction (certains parlent à ce propos de " ghettos " juifs de la même manière qu'ils évoquent les " ghettos " arabes des quartiers Nord.) là place en deçà du cadre de référence de la bourgeoisie, formes d'exclusions spatiales, la Cadenelle se trouve mise à l'écart du quartier, sans que les résidents puissent intervenir dans ce jugement. D'autant plus facilement qu'ils ne semblent pas vouloir revendiquer outre mesure leur appartenance au quartier, une sorte de détachement les caractérisent, ils y sont bien, et ce qui peut être dit sur leur compte ne les dérange pas. On retrouve toujours ce détachement vis à vis de la ville qui prime.

" ... Si je devais un jour retourner en appartement, je retournerais à la Cadenelle, maintenant je trouve cette résidence super... [BMR] "

En fait les résidents retrouvent un rythme de vie qu'ils partagent et en ce sens se détachent du reste du quartier sans en avoir l'impression, la cohésion sociale jouant à leur avantage.

Pourtant des éléments viennent renforcer cette impression de mise à l'écart, en dehors des systèmes de surveillance et de barrières à l'entrée que l'on retrouve aussi à Thalassa (gardien à l'entrée le soir et ronde de surveillance toute la journée), il en est un plus particulièrement qui agit de la même manière qu'à La Pelle. Il s'agit d'un macaron, un autocollant que les résidents apposent sur le pare brise, tout comme les membres du club.

Un moyen de se reconnaître, de dire " j'y suis ", de s'afficher et d'exclure ceux qui ne l'ont pas. Distinction sociale, mais aussi physique puisque normalement celui qui ne l'a pas ne peut pas rentrer dans l'enceinte résidentielle. Celui-ci, rond, un " château " marron sur un fond bleu tend à accentuer le caractère privé de la résidence, en fait il permet un contrôle plus facile des véhicules, mais contribue comme pour le club La Pelle à positionner la Cadenelle un peu à l'écart, en dehors du quotidien.

Sur la colline, première construction " moderne " du quartier (un ensemble d'immeubles) un peu en retrait du centre traditionnel, le peu d'intérêt de la part de la bourgeoisie dès sa construction (le Grand Pavois a aussi été " délaissé " de la même manière " et son occupation par les rapatriés entre 1960 et 1970 (faisant suite au lancement de nouvelles tranches) fait de la Cadenelle un lieu un peu à part. Constituant de fait la première sous division du quartier, sociale mais aussi géographique (il faut presque 20 mn pour aller sur la place Delibes, parfois plus selon l'heure.) Il en va de même pour Thalassa, et les autres grands ensembles avec toutefois de fortes nuances sociales, seul l'éloignement et leur implantation les place en bordure du quartier, ceinturant pour ainsi dire le coeur traditionnel du quartier.

4.2. - Formes de centralités

La rue Paradis est la référence du quartier, c'est l'axe de la distinction et l'implantation d'un commerce de luxe et de professions libérales lui donne une valeur que nulle autre rue sur Marseille n'a. Par contre et c'est là que l'on se rend compte de la valeur symbolique de cette dernière, la position géographique (en haut ou en bas) dans la rue joue. Les habitants parlent de Paradis/Périer ou de paradis/Prado selon que l'on se trouve en haut, proche de Périer et au coeur du quartier (Delibes et Périer) ou en bas vers le deuxième Prado aux alentours du boulevard Herriot ou plus bas. Zone moins valorisante selon les intéressés eux-mêmes car on est aux franges du 8ème (pas de l'arrondissement mais du quartier). Cela est vrai aussi avec la zone qui jouxte le premier Prado, là où se trouve Baze.

" ...Baze c'est pas pareil parce que vous n'êtes déjà plus dans le 8ème... [JFT] "

En fait une frontière trace une limite précise (même si elle agit inconsciemment pour les habitants du quartier) et s'inscrit dans une perspective historique puisqu'il s'agit de la rue Jean Mermoz, anciennement chemin de Mazargues qui existait bien avant l'urbanisation du site. C'est je crois, ce chemin qui marque la limite Nord est du 8ème dans la mesure où ce qui se trouve au delà bien qu'en faisant partie administrativement, est ce que j'appellerai la zone limitrophe. La rue du

Commandant-Rolland (ex traverse du Fada) étant son vis à vis, dans la même construction historique, en s'imposant comme la limite sud est. Ce sont quelques boutiques (celles du boulevard Herriot) ainsi que quelques restaurants (comme " Il Palazzo ") qui font le trait d'union, qui relie cette frange au reste du quartier.

Bien au delà de La Cadenelle la partie haute du quartier (les hauts de Périer et le versant de la colline qui a vue sur la mer) sont aussi en dehors du quartier, tout en faisant partie du 8ème arrondissement. D'ailleurs on ne dit pas j'habite Périer /Saint-Giniez mais la corniche ou sur la corniche voir encore La Plage. On va voir que le dénominateur la Plage, qui correspond au rond-point du David et au début de la promenade G. Pompidou (qui n'est jamais dénommée sous cette appellation officielle), représente un support de sociabilité du quartier qui a supplanté le Vieux-Port. Construction symbolique d'une nouvelle territorialité qu'un déplacement de population met en place.

Dans beaucoup d'entretiens l'attrait de la Plage a en effet détrôné la destination habituelle du Vieux-Port (fréquentation des restaurants, promenade familiale...), seule la place Thiars draine encore quelques enfants de bonnes familles les soirs de week-end. Sinon de l'aveu même des intéressés, " ... on va beaucoup plus vers le David qu'auparavant " ; " l'ambiance est plus sympa " etc...

Nouveau pôle de centralité du 8ème, le David et la Plage formeraient le point de ralliement de la génération issue des héritiers mais aussi des parvenus. De nombreux bars, discothèques et boîtes de nuit sont là pour témoigner du développement de ce secteur. Les prix pratiqués sont aussi à prendre en considération dans la fréquentation de ces établissements.

Territoire périphérique qui s'inscrit comme lieu d'animation et de détente du quartier et qui rassemble les protagonistes au delà de leurs appartenances religieuses ou sociales. Sorte d'aire de neutralité celle-ci s'appuie sur l'aspect festif et ludique du lieu pour détrôner une centralité traditionnelle devenue trop insécurisante et trop éparse au fil des dernières années malgré les réalisations nouvelles.

Qui dit périphérie dit centralité et nous allons évoquer maintenant la construction d'un micro espace, coeur spirituel du quartier : Le Petit-Saint-Giniez qui s'étend autour de l'église, ainsi que le square Monticelli qui s'y rattache. Le Petit-Saint-Giniez s'oppose dans son appellation au Grand-Saint-Giniez situé de l'autre côté du deuxième Prado, englobant une partie de Sainte-Anne et de Sainte-Marguerite.

Cette carte permettra de visualiser au mieux les franges et le coeur du quartier au moyen de flèches tournées vers l'intérieur ou l'extérieur.

4.3. - Le square Monticelli

La construction socio- symbolique s'ancre ici dans une dimension spirituelle, religieuse en fait puisque l'église de Saint-Giniez se trouve être l'élément fédérateur d'une sociabilité que les valeurs chrétiennes diffusent, et ce malgré l'absence d'une partie des paroissiens pour cause de " maisons

de vacances ". Autre détail qui pourrait passer inaperçu, est l'existence de la place (en dehors de la place Delibes qui est plus un carrefour) L.Lumière sur laquelle cette année s'est déroulé le chemin de croix, sacralisant du même coup ce lieu profane. Au delà de cette dimension symbolique, la place s'inscrit comme coeur historique en rappelant au passants par la présence d'un monument aux morts le tribut payé par les familles souches du quartier. On y trouve de noms comme : Fraissinet. E, Abeille. R, Degasquet. J, Roux. L, par exemple mais bien d'autres encore tout aussi connus.

Il va de soi, compte tenu de ces implications historico-sociales, qu'une aire culturelle en découle porteuse d'une spatialité emblématique que les habitants cherchent à maintenir. Le chemin de croix extérieur pourrait être une forme symbolique de revendication du maintien de cette unité. Cet espace s'oppose à une autre forme similaire de spatialité qui prend sens autour de la synagogue. Il n'y a pas dans le quartier cette confrontation et il aurait été intéressant si tel avait été le cas de confronter les deux " aires de diffusion " pour découvrir leurs frontières, leurs limites communes.

Avec le square Monticelli, c'est une spatialité architecturale qui crée un lieu particulier dont les villas sont le principal vecteur, s'opposant ainsi aux constructions de la rue paradis ou des grands ensembles.

Ce qui est étonnant c'est ce vide qui transparait dans les entretiens entre le quartier (le rue Paradis, le square, et la Cadenelle schématiquement) et la Plage, les interlocuteurs sautent littéralement l'espace collinaire que l'on traverse avec la rue du Commandant-Rolland (évitant ainsi le deuxième Prado). Un no man's land imaginaire semble s'imposer, excluant de fait les habitants qui s'y trouvent, de l'appartenance *8ème*

Des rues comme l'avenue des Iles d'Or et les rues contiguës, l'avenue de la Garde-Freinet, la rue Zizinia n'ont jamais été citées et il faut vraiment s'y rendre et observer le cadre urbain pour s'apercevoir que la ville est là aussi ; Disons que sans jamais avoir regardé un plan du secteur et d'après les entretiens, une carte mentale supprimerait quasiment toute la descente située entre Thalassa et la plage.

Ce " blanc " est la preuve que cet espace collinaire tient plus du privé que du public, face cachée du *8ème* il préserve ainsi l'intimité de ses résidents (c'est la partie " hollywoodienne " du *8ème*).

En résumé on peut dire ceci :

Un pôle central compris entre la rue du Commandant-Rolland, la rue J. Mermoz, le Prado et le boulevard Périer avec la square Monticelli comme noyau dur de cette centralité (car élément originel de la fondation du quartier), lieu de prédilection des héritiers mais qui vacille, se morcelle avec l'implantation des parvenus, des sièges sociaux (comme le groupe " 3 H ") et des consulats. Le parc Bagatelle est une de ces constructions socio-symbolique que les parvenus ont détourné à leur profit et où les héritiers ne se rendent plus. Le jardin, les dimanches après mi "di de la belle saison sert non seulement d'aire de jeux mais on y voit aussi venir les jeunes couples mariés (souvent israéliites) se faire prendre en photo. On peut voir dans cette pratique l'aboutissement de

cette supplantation qu'une affectation religieuse entérine. Perçue par les héritiers comme une " provocation " supplémentaire.

La construction matérielle de cette spatialité passant dorénavant par la mise en place d'éléments de sociabilité regroupant les membres d'un même milieu dans une aire culturelle plus sociale que spatiale. Cette zone, espace périphérique de transition pour ainsi dire avec le reste de la ville constitue pour les parvenus un terrain propice à l'émergence d'une reconnaissance sociale dans l'approche des lieux de la " haute ". Ce constat n'est pas aussi catégorique puisqu'une imbrication de l'habitat (des parvenus s'installent aussi bien avenue C. Franck que dans la rue E. Sicard) tend à en réduire les effets. Il n'en demeure pas moins que ces espaces sont réels et répondent à cette construction socio-symbolique qui repose sur une vision stéréotypée, sur des considérations imaginaires de l'autre que ces espaces emblématiques et identitaires représentent tels Les Iris, Le square, le parc Bagatelle...

Une dernière constatation se trouve dans le discours ; l'emploi du " ils " ou du " nous " renvoie à des sphères habitatives, culturelles misent en avant par des frontières informelles que l'emploi du " ils " éloigne alors que le " nous ", nous en rapproche, nous place à l'intérieur.

Autre dimension territoriale, l'axe vertical, beaucoup d'habitants du quartier refusent de prendre le métro. Deux niveaux qui ne se télescopent jamais, le niveau inférieur représentant l'hétérogénéité sociale dans laquelle ne se reconnaissent pas ceux du 8ème. C'est la ville dans toute sa diversité qui passe sous le quartier et qui vous sort d'une torpeur certaine en vous confrontant à la réalité sociale de la ville, à son cosmopolitisme ethnique qu'un séjour dans le quartier inhibe.

4.4. - Le rapport à la ville

Il constitue une dimension symbolique que les habitants dans leur rapport quotidien à la ville tendent à construire.

4.4.1. - Les déplacements

Outre le transfert d'intérêts qui s'opère entre le Vieux Port et la Plage d'autres éléments viennent corroborer l'hypothèse selon laquelle un détachement et un éloignement du Centre-Ville serait bien amorcé avec un déplacement du centre d'intérêt commercial et résidentiel vers le sud de la ville (le 8ème est le seul arrondissement de la ville à ne pas voir sa population diminuer).

" ... rue de Rome, rue St Fé j'y vais plus, on se croirait plus à Marseille... je ne vais même plus au Virgin... [RIV] "

" ...En ville je dois y aller 4 fois par an... [MSB] "

" ... Ma fréquentation du Centre-Ville a diminué, je vous dis j'ai l'impression de vivre dans le quartier... [CQT] "

" ... Quand il m'arrive d'aller en Centre-Ville, c'est bien précis, j'y vais pour une raison valable... [RTY] "

" ... Ce qu'il y a de particulier à Marseille c'est qu'à Marseille, le Centre-Ville c'est le Centre-Ville, les magasins c'est la rue paradis, qu'est-ce que vous voulez qu'on aille faire là-bas ?... [OCL] "

" ... Le Centre-Ville, j'y vais plus en général on se dirige vers la plage... [TDM] "

" ... Le Vieux Port ça fait 5 ans que je n'y ai pas mis les pieds... [MGN] "

Les entretiens sont révélateurs de cette désaffection, même phénomène pour les sorties au restaurant, on préfère le quartier de la plage . La constitution d'une nouvelle pratique territoriale n'est pas l'apanage des héritiers ou des parvenus mais toutes populations confondues le rejet du centre historique semble s'expliquer par un sentiment croissant d'insécurité ainsi que par des difficultés de stationnements et de circulation. Quoiqu'il en soit c'est le rejet d'une cohabitation (réelle ou fictive) que les changements d'habitudes dénoncent et constituent par là même une frontière au delà de laquelle " on ne va plus ". cette dernière selon les interlocuteurs se situerait entre la Canebière et la Préfecture, pour d'autres le phénomène aurait déjà atteint Castellane et le début du Prado. en fait cette avancée est corrélative de la perception identitaire d'autrui, celui que l'on voit sous ses fenêtres, plus proche de soi quand on ne le tolère pas. La distance spatiale étant ici proportionnellement inverse à la distance sociale mise en place entre l'autre et soi, sur des critères variables, allant d'un accent ou d'une couleur à une religion ou catégorie socio-ethnique.

4.4.2. - Perception urbaine

Autre aspect de cette symbolique constitutive d'un espace sécurisant que représente le quartier est le rapport déplacement/ connaissance de la ville, des environs ainsi que de son quartier.

A tous les interlocuteurs, à la même question ; " Connaissez-vous la rue Aubanel ou la rue A. Paré ? Il y a deux types de réponses : Chez les héritiers l'affirmative était de mise (ce sont des rues autour du square Monticelli), tandis que chez les parvenus la réponse était beaucoup plus évasive. Cela tient au fait que la connaissance toponymique du quartier est beaucoup plus récente et que la construction symbolique (mémorielle) d'une carte ne trouve pas les mêmes assises émotionnelles ou familiales qui ont pu être partagées par la bourgeoisie et ses enfants, qui s'inscrivent dans le cadre d'une mémoire collective propre à un milieu.

" ... Ayant des parents pieds noirs immanquablement la mémoire collective commence avec moi. A la limite je connais mieux Marseille que mes parents, Marseille ne fait pas partie d'eux... [HEN] "

L'édification d'une spatialité dans ces conditions ne prend pas la même envergure et la construction de frontières socio-symboliques sera moins prononcée chez les parvenus que chez les héritiers.

Dans la connaissance générale de la ville, les trajectoires résidentielles viennent aider les parvenus qui souvent ont habité (y ont la plupart du temps encore de la famille) des arrondissements comme le 11ème, 12ème, ou le 13ème, des quartiers comme Saint-Just, la Rose, La Pomme, Le Merlan ou Sainte-Marguerite dont ils retirent une connaissance et un point de vue comparatif que les héritiers n'ont pas. Même si les lieux de travail de leurs parents et encore plus des grands parents étaient la plupart du temps situés au Nord de la ville (Saint-Louis, Saint-Antoine etc...) et même s'ils disent bien connaître la ville, leurs propos sont souvent en désaccord avec la réalité.

" ... Tout Marseille, je connais tout Marseille sans problèmes... Au delà de Saint-Charles, non très rarement... [LDO] "

" ... Je suis né à Marseille, je connais bien ... y a des quartiers où je vais rarement, les 5 avenues j'ai pas besoin d'y aller... [CQT] "

Deux exemples qui en disent long et qui sont généralisables. Ils traduisent ce sentiment honorable de leur attachement à la ville à travers une connaissance globale de la ville mais il s'avère que cette

connaissance est réduite en fait à une partie seulement de celle-ci. Connaissance sectorielle qui fait exister certains quartiers seulement à travers une image. En fait les propos de ce type construisent une réalité urbaine toute autre.

Amputée des secteurs " inconnus " la ville se constitue selon le schéma mental et la connaissance sectorielle que les héritiers et les parvenus s'en font.

A l'inverse pour les habitants des quartiers Nord, la méconnaissance des quartiers sud efface leurs caractéristiques internes pour ne conserver que le superficiel : le quartier bourgeois. Exactement de la même manière que l'on ne retient du Nord que la délinquance et le chômage. Forme de perception qui radicalise ces lieux et les place en opposition (la reconnaissance identitaire ne fonctionnant pas) et favorise ainsi la construction de cette fracture Nord/sud.

" ... Des quartiers comme ici je n'avais pas l'impression que ça existait, je ne voyais pas une si grande différence, je n'étais pas chez moi... [FAS] "

En poussant plus loin le raisonnement, on retombe sur les considérations qui font du quartier le 8ème arrondissement ; En fait par ce raisonnement on peut aboutir à ne reconnaître la ville qu'à travers son quartier. C'est ce qui est communément admis par les habitants lorsqu'ils disent : " j'habite le 8ème ", il ne s'agit en fait que de leur quartier, la dimension administrative de l'arrondissement disparaissant totalement. Schéma réducteur d'une perception de la ville qui passe par son quartier. Celui-ci devenant la ville et le reste n'est plus perçu qu'à travers un imaginaire plus ou moins fictif. C'est en ce sens que l'on peut comprendre la volonté de créer un " nouveau coeur de la ville " (action menée par une association de commerçants autour de la place Delibes), instituant un Centre-Ville " bis " le quartier deviendrait autonome en proposant une nouvelle centralité aux habitants dans la mesure où l'ancienne ne leur convient plus.

La défense de la ville, la fierté d'être marseillais, le soutien qui en découle n'aurait alors pour fondement, pour origine que cette assertion : La ville c'est nous. Son corps social que l'on perçoit alors comme le plus représentatif de la ville, comme celui qui s'impose aux autres.

Les quartiers sud sont alors perçus comme les quartiers bourgeois, les quartiers est comme une lointaine banlieue et les quartiers Nord comme les quartiers pauvres ou risqués de la ville.

Quelles sont justement les représentations symboliques de ces quartiers ? Comment les habitants du 8ème perçoivent-ils le reste de la ville à défaut de la connaître physiquement ? Il va de soi que certains plus curieux que d'autres ne se reconnaîtront pas dans cet état de fait. Trop souvent la connaissance de la ville est réduite aux parcours quotidiens et aux lieux de travail, à une surface de proximité et seuls les changements d'habitats permettent de connaître d'autres quartiers et d'étendre sa connaissance urbaine.

Ces visions s'inscrivent dans une perspective globale de reconnaissance territoriale et sont les éléments qui contribuent à sectoriser la ville, à la diviser entre le Nord et le sud. Comme à l'échelle locale, c'est le plus souvent la méconnaissance qui favorise la généralisation et la mise en place de garde-fous, de frontières.

L'imagerie qui en découle est intéressante en ce sens qu'elle permet de comprendre la césure Nord/sud indissociable d'un discours sur la ville. Les quartiers est n'entrent pas de le champ de considération des interlocuteurs. La préoccupation réelle étant l'axe Nord sud, l'est étant mis à l'écart dans un rôle de " banlieue de Marseille comme une autre [BMR] " ou reléguée comme " quartier plus ouvrier, de gens plus modestes [HEN] ". On a vu qu'une telle division pouvait prendre place à une échelle locale, interne au quartier et inter quartiers, qu'elle reposait essentiellement sur un procédé de méconnaissance et d'exclusion d'autrui d'une aire socio-spatiale.

On ne connaît pas, on ne va pas dans les quartiers est (à priori car la réalité commerciale démontre le contraire). En fait cette dénomination de quartiers est ne correspond pas à une réalité toponymique, d'où l'absence de ces derniers dans les conversations. Par contre on va à St Marcel, à St Loup, à la Capelette mais leur position cardinale n'est pas prise en compte à l'instar des quartiers nord ou des quartiers sud. Originalité qui les place dans une perspective nouvelle.

Quartiers riches, quartiers pauvres ne suffisent pas à établir un constat. Mais si l'impression que les quartiers sud (pour une ancienne habitante des quartiers nord) n'existaient pas de cette manière, je crois que la vision inverse est vraie aussi. Vision édulcorée d'une partie de la ville que l'on ne connaît pas où l'on ne va pas mais que l'on englobe dans la ville. Point de sentiment de rejet pour ces quartiers car ils existent, on ne saisit pas leur réalité quotidienne et on s'en tient à des images, à une construction imaginaire qui repose sur des " on dit " sur les médias et la renommée.

" ... Pour moi c'est les cités, le chômage, la délinquance en général, y a des bidonvilles, des gitans dans des roulottes, c'est horrible... [HEN] "

Ou alors on se raccroche à une connaissance furtive que donne la passerelle qui les " survole " : l'autoroute Nord.

" ... Pour moi c'est l'autoroute vers l'hôpital, et c'est les HLM. Je me rappelle enfant c'était du bidonville, c'est à partir de la porte d'Aix, de l'autoroute, oui c'est ça... [OCL] "

Le sud ne connaît pas le Nord, il n'en a qu'une représentation imaginaire qui en fait le lieu de l'insécurité, du chômage, des voyous, " où les taxis ne vont plus " et des cités " où mêmes les flics ne rentrent plus ".

Par contre donner une délimitation précise de cette étendue " sauvage " (car non contrôlée, qui brave l'ordre public) est quelque chose qui relève de l'impossible : " A partir de la porte d'Aix ", " c'est la Rose ", " l'autoroute ", " les Chutes-Lavie ", flou qui renforce l'impression de méconnaissance et d'exclusion.

Pour ceux qui sont originaires de ces quartiers, qui y ont vécu ou qui ont encore de la famille dans les cités, il en va autrement.

" Ma mère habite une cité où il y a beaucoup de Maghrébins mais elle ne changerait pour rien au monde... " "

" ... J'y ai habité, il y a des cités mais je trouve qu'il y a pas mal d'espaces verts. Par rapport au nord, le sud est un peu plus bourgeois mais enfin y a plus de population, c'est peut être ça, j'arrive pas à définir... [TDM] "

" ... Je connais encore des gens qui y habitent et qui y sont très bien... [FAS] "

Ces perceptions laissent croire que la situation à défaut d'être catastrophique semble normale, la réaction est nettement moins vive si on connaît le site et par extension les personnes qui y sont. est-ce par une sorte d'attachement sentimental que l'on prend la défense de " ses " quartiers, par une forme de dérision, en repoussant toujours un peu plus loin les cités, ce serait toujours ailleurs, plus loin que les cités les plus dures seraient localisées, que l'on trouverait les " voyous ", " les casseurs ".

De cette construction imaginaire " nordique " on peut noter que l'appellation " Nord " ainsi que tout ce qui s'y rattache est trop vaste. Tout comme les quartiers sud mêmes s'ils ont plus une vocation résidentielle qu'industrielle, ils restent en majorité des quartiers populaires. Sauf pour Périer / Saint-Giniez qui donne le ton lorsque l'on parle des quartiers sud, Marseille pense " Quartiers chics ", même si cette " poche " résidentielle représente une minorité sociale.

Dans une certaine mesure l'amalgame opère une homogénéisation à plusieurs échelles (dans la cité, entre la cité et le quartier, entre le quartier et l'arrondissement et pour finir entre l'arrondissement et le Nord de la ville) et produit cette conception de la ville coupée en deux.

Pourtant il existe des brèches (dans les quartiers sud la brèche qui brise le reflet " chic " prend la forme d'une cité : " La Cayolle ", à l'extrême sud, ancienne cité de transit à forte population maghrébine et gitane) dans cette conception générale d'une ville coupée en deux qui remettent en cause l'homogénéisation.

" ... Oui c'est indiscutable les quartiers sud c'est les quartiers chics et les quartiers Nord c'est les quartiers pauvres, par contre vous avez des quartiers qui existent au nord où l'on trouve des familles traditionnelles marseillaises qui ne quitteraient leur quartier pour rien au monde... [RTY] "

" ... Y a un problème que l'on peut comparer aux quartiers Nord, c'est que dans les quartiers sud on a La Cayolle, on est pris entre la Canebière et ça... [MSB] "

Cette construction dualiste de la ville par les habitants du *8ème* peut se résumer à travers les deux perceptions extrêmes : d'une part " les quartiers Nord c'est à partir de la porte d'Aix " et d'autre part, vision plus juste, " je ne dirai pas les quartiers Nord mais seulement certaines cités dans ces quartiers", une perception globalisante et une vision plus vraie car vécue.

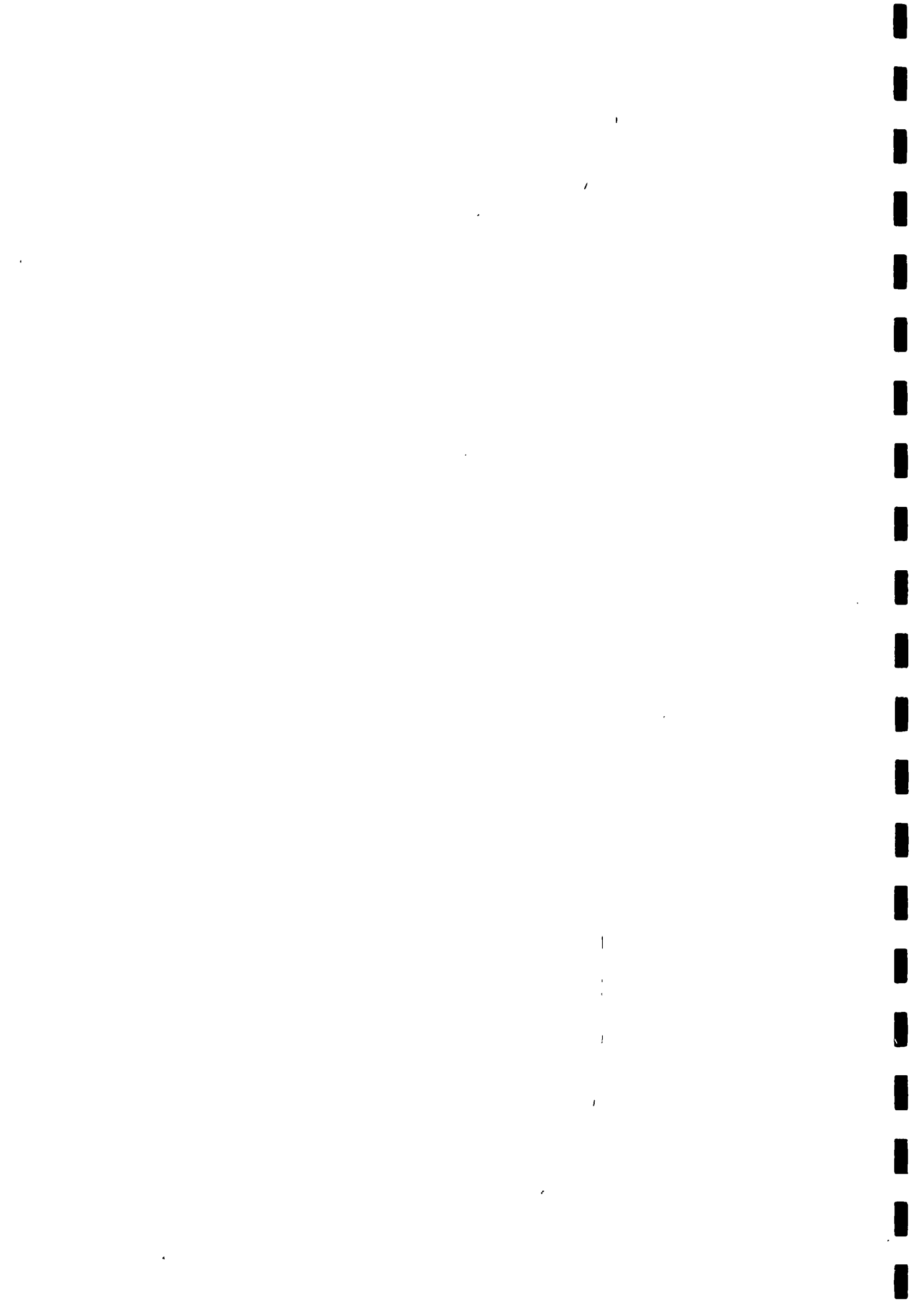
En conclusion, deux unités semblent procéder de la même façon ; le quartier et la ville. Le quartier homogène de l'extérieur révèle de l'intérieur une multiplicité de constructions socio-symboliques (découpage des formes urbaines selon une appartenance religieuse, des niveaux sociaux, des pratiques d'achats, etc...) plus ou moins perceptibles.

La ville, aussi, renvoie de l'extérieur une image particulière (coupée en deux) mais de l'intérieur ces distinctions se brouillent (des familles bourgeoises au Nord et des " cités risquées " au sud).

Ces considérations permettent de tirer provisoirement une conclusion sur la complexité des aires urbaines qui structurent l'espace réel et mental des citadins.

Dans le cas qui nous occupe, le quartier chic marseillais Saint-Giniez ou " Les 3 P " (Prado, Paradis, Périer), c'est à la fois une aire de référence majeure en terme de distinction sociale en même temps qu'un lieu résidentiel qui valorise plus l'espace domestique que l'espace public en même temps qu'il génère des formes de sociabilité éclatées autour des pôles d'habitations (rue Paradis, square Monticelli ou La Cadenelle) que renforcent des différenciations sociales, les parvenus et les héritiers, et des processus d'ethnisation, les Pieds-Noirs juifs ou les catholiques marseillais.

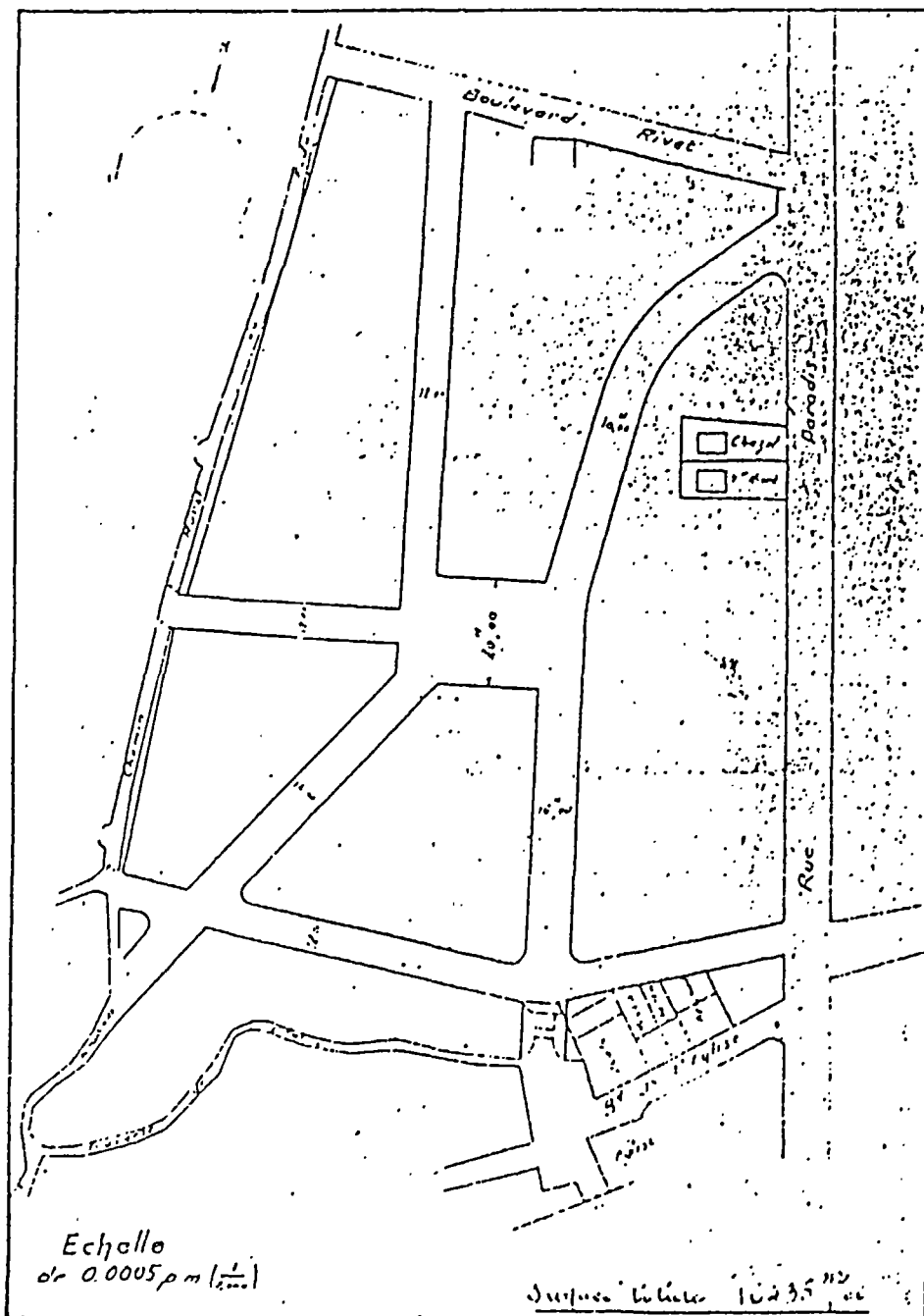
Affirmations d'appartenances, références qui supplantent l'apparente unité territoriale (le " quartier bourgeois "), en constituant des sous-unités socio-spatiales révélées par des processus d'identifications et d'exclusions qui n'empêchent pas que l'on se retrouve dans le rejet d'un " autre " encore plus stigmatisé à l'échelle de la ville, le nord et sa population qui dénature une vision pourtant homogène de Marseille et des marseillais.



ANNEXE :
SAINT-GINIEZ

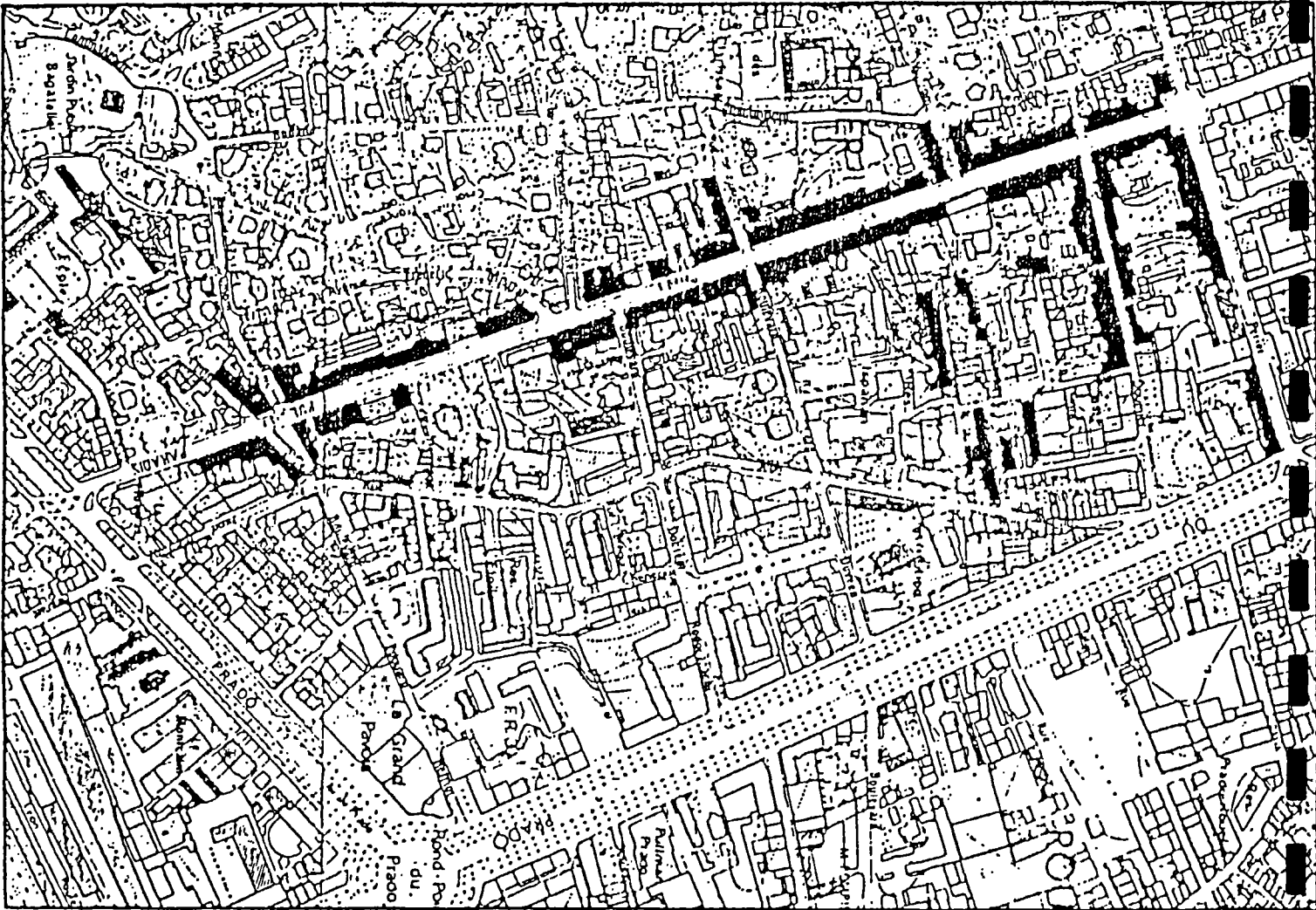


Le Quartier de St-Giniez
en 1872 (Plan de Lan)

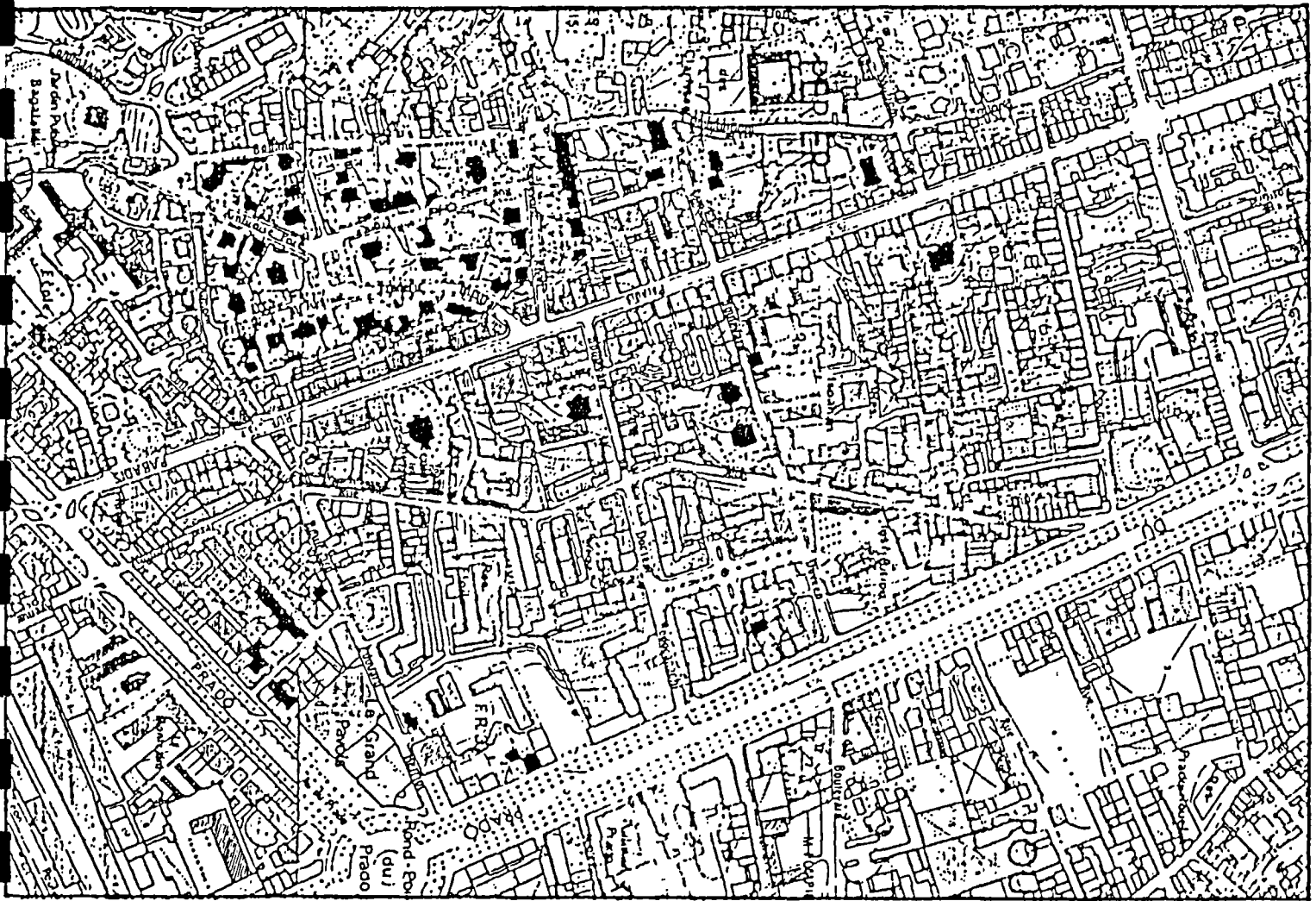


Le Parc Rivet. Plan original du morcellement (1905)

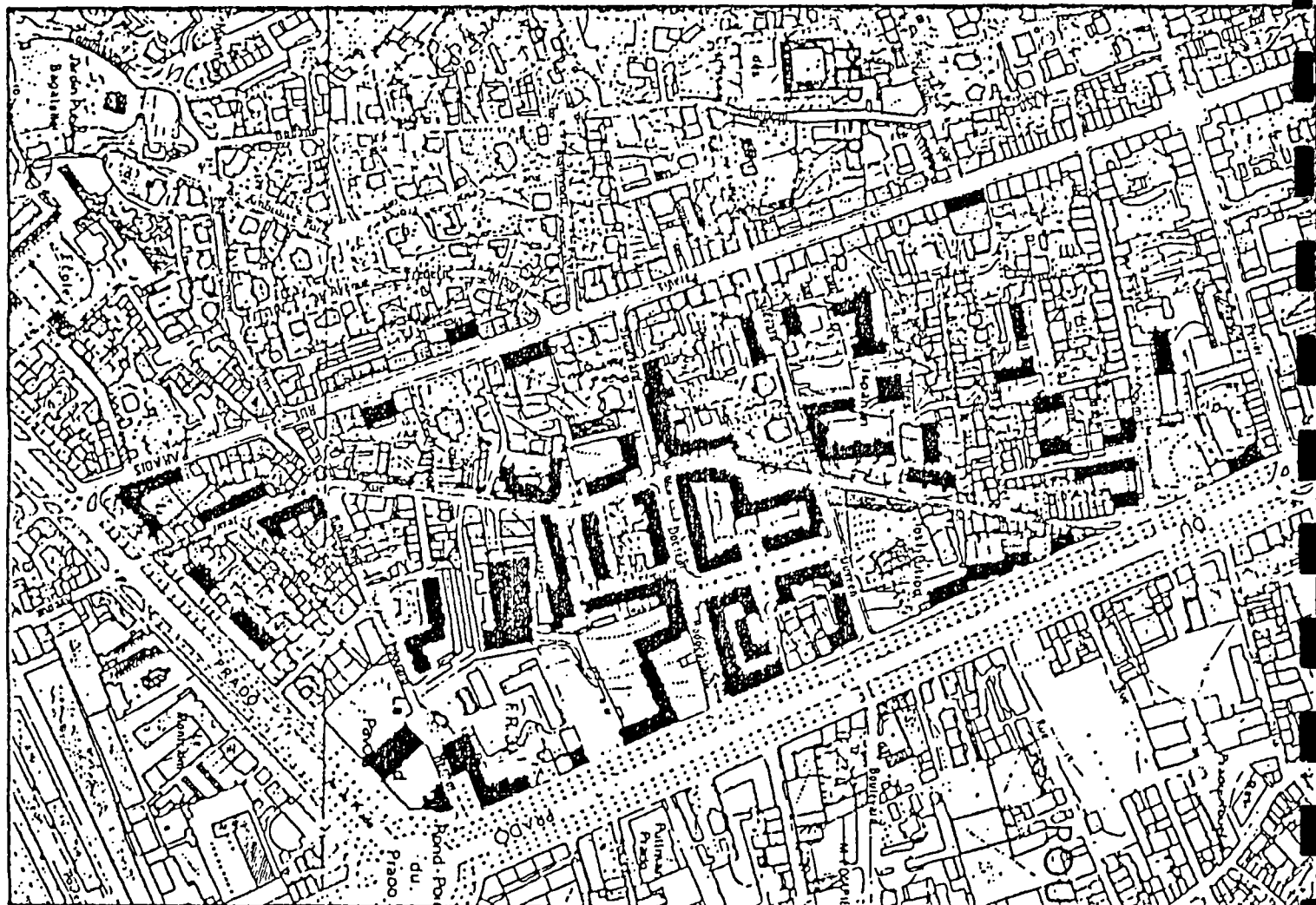
Immeubles bourgeois
Fin 19ème et début 20ème



Les villas



Immeubles modernes et
grands ensembles



IV. CONCLUSION

MARSEILLE : VARIATIONS SUR LES ECHELLES

Au terme de cette recherche sur l'espace social marseillais et les variations identitaires qui le caractérise, la réalité urbaine d'une ville de cette importance apparaît tout à la fois comme une réalité unitaire et éclatée en différentes échelles qui définissent des frontières symbolisant des aires de pratiques, d'appartenances et de références. Micro-frontières à l'échelle de petits territoires prolongeant et entourant l'habitat, macro-frontières à l'échelle de grands ensembles territoriaux, le Nord, le Sud et l'Est aux contours sociologiques et symboliques affirmés comme à celle de la ville dans sa totalité à l'identité fièrement revendiquée.

Nous avons montré à quel point l'histoire de la cité phocéenne trace par grandes étapes de construction, d'ajout et de juxtaposition un processus de sédimentation sociale où perdurances, résistances et formes nouvelles sont à saisir dans le temps long et le temps court.

L'enquête de terrain, quant à elle, a permis de décrire les variations identitaires échelle par échelle et au sein de chacune d'entre elles. Elle a, également, permis un comparatisme troublant, mais limité, entre quartiers "chics" et quartiers "populaires" en même temps qu'elle a mis à jour des différences radicales au regard de situations sociales qui excluent toute comparaison sauvage ou "naturelle" pour reprendre un concept de l'Ecole de Chicago.

A. PETITES ECHELLES ET MICRO-FRONTIERES

Ce qui frappe d'emblée dans les trois cas, c'est la juxtaposition de populations aux temporalités différentes, leur inscription dans des formes urbaines radicalement distinctes et dans des formes de sociabilité autonome.

Ainsi, à Saint-Antoine et à Saint-Marcel, le face à face entre deux catégories :

— Les gens de souche dont les "quartiers"¹⁰⁸ de migration justifient une légitimité de présence et qui occupent le noyau villageois ancien dans l'épaisseur de la rue principale et dans les premiers lotissements qui s'y raccrochent. Vieille classe ouvrière aux traditions bien ancrées qui renvoie à l'image d'un "village" unitaire et mythique dont l'harmonie semble transcender les différences qui apparaissent au fur et à mesure des entretiens : époques d'arrivée successives liées aux étapes

¹⁰⁸ Au sens où l'on parle de "quartiers" de noblesse.

et aux contenus de l'industrialisation ; origine nationalitaire et ethnique diverses (Italiens, Arméniens, Provençaux, Kabyles, Arabes, Comoriens, Turcs, etc.) où les mariages mixtes semblent acceptés mais pas sans problèmes ; mode d'habiter qui s'inscrit dans le temps et dans des trajectoires résidentielles où la mobilité interne est bien réelle (bidonvilles d'Arméniens remplacés progressivement par des maisons individuelles autoconstruites à Saint-Antoine, Kabyles au Petit-Saint-Marcel, noyau originel du village de l'ère préindustrielle, etc.) ; mode de socialisation qui différencie nettement, parfois au sein d'une même famille, ceux qui se réfèrent à la paroisse, les blancs, et ceux qui se rattachent aux cercles des A.I.L. (Amis de l'Instruction Laïque), les rouges, au lien fort avec l'entreprise et le syndicalisme, voire avec le militantisme politique ; l'espace public traduit bien évidemment ces différentes formes de sociabilité (église, bars, cercles populaires, bals du 14 juillet ou du 15 août selon les cas, etc.). Les formes de différenciation semblent néanmoins ne pas avoir affecté des relations sociales relativement solidaires, marquées par une forme urbaine homogène (le village-rue), un système d'insertion fondé sur le travail et une relative proximité sociale, des différences ethniques acceptées dans l'espace domestique mais transcendées dans l'espace public (usine, rue, bars) et des sensibilités idéologiques dont l'opposition est assumée parce que ritualisée y compris dans leurs affrontements.

— Les " transplantés " : populations des cités H.L.M. construites dans les années 60 et 70, dont l'installation récente s'est effectuée d'une manière brutale dans un processus de construction sociale d'une population¹⁰⁹ hétéroclite, d'origine géographique, sociale et ethnique diverses, dans une situation de crise économique et sociale qui affectent, notons le, l'ensemble des quartiers tels que Saint-Antoine ou Saint-Marcel. Plusieurs facteurs expliquent sans doute le caractère subi par la population ancienne de l'arrivée de ces couches nouvelles. Une forme urbaine totalement hors d'échelle et parfaitement hétérogène au tissu existant ; le départ de la génération issue de la vieille classe ouvrière, qui pour une part d'entre elle a participé aux premières installations au sein des cités H.L.M. mais dont la mobilité spatiale, due aux fermetures ou au déplacement de l'emploi, parfois à une mobilité sociale, a laissé face à face une population vieillissante dans le noyau villageois et les populations des cités dont la dernière vague migratoire, les maghrébins, au fort renouvellement démographique, est frappée de plein fouet par le chômage, le sous-équipement et l'absence de toute structure de socialisation autre que la famille confrontée elle-même à un processus de déstabilisation économique, géographique et socioculturel. Les habitants des cités ont été très vite assimilés à une population à problèmes, marquée par sa jeunesse, son étrangeté, son caractère dangereux. Un processus d'ethnisation se met alors en place où la figure de l'étranger, en l'occurrence l'Arabe, cristallise l'effondrement du système social et urbain de l'époque antérieure ou emblématise, à partir de cette figure, une périphérisation sociale qui dépasse l'immigré et s'élargit à tous ceux qui habitent les cités qui rencontrent des problèmes de toutes natures, sont jeunes et qui, n'ayant pas de travail, n'ont rien à faire et en sont d'autant plus visibles.

¹⁰⁹ CHAMBOREDON (J.C.).- " Construction sociale des populations ", dans *Histoire de la France urbaine. La ville aujourd'hui*, op. cit.

Outre cette construction sociale de l'étranger, l'ethnicisation fonctionne par le haut : les politiques publiques sociales localisées ont parfois tendance à renforcer le caractère ethnique de leurs "populations" par le jeu des subventions ou simplement par la volonté de trouver des interlocuteurs susceptibles de servir de relais dans un processus de régulation sociale. Mais l'ethnicisation peut également émerger par le bas : quand on est jeune et qu'on ne s'en sort pas, on a tendance à chercher dans le réseau familial et ethnique des formes d'identification, de sociabilité, voire de socialisation. Nous l'avons ressenti plus fortement à Saint-Antoine qu'à Saint-Marcel.

Il est intéressant de rappeler à ce propos la thèse issue de l'Ecole de Chicago qui définit le migrant comme un homme paradoxal, dont l'intégration s'inscrit dans le temps grâce à deux registres, l'ethnique et le social, mais dont l'un, le communautaire, englobe l'autre et en constitue la forme d'intégration sociale. Cette approche a du mal à trouver son terrain d'application à Saint-Antoine et à Saint-Marcel. En effet, dans la première forme historique du quartier-village populaire, la logique de l'espace public laïc et républicain l'emporte sur celle plus ethnique de l'espace familial et définit les termes de l'intégration sociale. Aujourd'hui, si ce modèle est en crise, on ne peut non plus lui substituer celui de Simmel, Park et Burgess. En effet, le migrant, s'il n'a plus accès aux formes républicaines de citoyenneté (travail, école, militantisme syndical et politique et les formes de sociabilité qui s'y rattachent, etc.), se trouve figé dans un registre identitaire et territorial dont le relatif enfermement permet difficilement un mode réel d'intégration sociale.

Cela dit, l'image homogène et surtout anomique des cités et de leurs populations ne correspond pas à la construction sociale que l'on vient de décrire. Si les populations anciennes du noyau villageois cherchent dans le mythe unitaire des éléments de continuité (en particulier à travers un travail effectué sur la mémoire à Saint-Marcel, par exemple...), les jeunes des cités se sont ancrés dans le présent, dans sa crise mais dans une recherche d'issues, en tout cas d'un devenir possible. La cité est le lieu de l'existence souvent foisonnante d'un tissu associatif lié ou non à un centre social, organisateur d'activités sportives, ludiques, d'aide aux devoirs scolaires, de pratiques culturelles et d'expressions artistiques. Ce tissu social est, en même temps, dans une situation d'attente exigeante vis-à-vis des politiques sociales publiques, des structures ou des individus qui les représentent, sans prendre conscience du fait qu'elles ont tendance ainsi à renforcer les formes de territorialisations et d'une certaine façon les frontières de leur univers afin de réinventer du lien social. Les cités sont également le lieu d'exercice de réseaux familiaux, culturels, de sociabilité sur une base générationnelle (les population âgées de souche ancienne présentes encore dans ces cités, des réseaux culturels à base islamique autour de salles de prières pas forcément présentes sur les lieux de la cité, etc.). En fin, des clivages réels existent sur la base d'une distance morale qui, au-delà de la proximité spatiale et même sociale, définit des "gens biens qui se tiennent bien, savent tenir leurs enfants" et ceux qui sont à l'origine de tous les événements parfois dramatiques qui scandent l'histoire des cités.

Il existe néanmoins un espace public de la rencontre mais non de la fusion entre ces différentes populations : ce sont les rues principales de Saint-Antoine ou de Saint-Marcel, espaces

fragmentés et spécialisés grâce notamment aux bars, espaces publics en quelque sorte privatisés par des groupes sociaux qui fonctionnent autant par exclusion de l'autre que par la définition d'un entre soi : cafés pour gens de souche mais qui peut admettre des vieux immigrés des cités ; bars de jeunes et de moins jeunes " descendant " des grands ensembles parfois au grand dam des commerçants dont les boutiques expriment elles, aussi, la diversité des chalands, ceux d'en haut et ceux d'en bas.

A Saint-Giniez, notre refus d'une comparaison sauvage avec les deux autres quartiers nous incite néanmoins à montrer qu'il existe des parallèles parfois troublant : ainsi du clivage entre les deux populations distinctes des " quartiers chics " :

— Les héritiers, issus des vieilles familles bourgeoises marseillaises, dont l'autochtonie est garantie par l'ancienneté résidentielle, la notoriété du nom, la référence à une corporation de métiers reconnus même si elle est en crise (industriels de l'agro-alimentaire, grand cabinet d'avocat ou étude notariale, banque régionale, société immobilière, etc.) dont la légitimité s'inscrit non seulement dans l'appartenance religieuse, un catholicisme affirmé et souvent peu pratiqué pour cause de résidence secondaire, mais également dans des structures de socialisation (les écoles privées confessionnelles, les clubs nautiques ou de tennis, les patronages de jeunes, etc.).

— A l'opposé, les parvenus, pieds-noirs parfois de confession israélite qui subissent malgré et peut-être à cause de leur fortune et de leur visibilité ostentatoire un processus d'ethnisation là aussi par une construction sociale d'un étranger qui cette fois englobe le " parvenu fortuné " et le " Pied-Noir bruyant " sous une assimilation, très souvent abusive, à une appartenance judaïque qui révèle à l'observateur les formes souterraines d'un antisémitisme bien réel. Une distance morale à nouveau vient établir une frontière à l'intérieur d'une proximité spatiale. Proximité mais non confusion car là-aussi le parallèle est troublant. Les " parvenus " habitent dans des " grands ensembles résidentiels ", surplombant le quartier ancien où vivent les héritiers, dans des immeubles bourgeois, plus rarement dans des hôtels particuliers. Là-aussi, les formes et les lieux de sociabilité séparent les populations (clubs sportifs différents, espaces commerciaux, jardins publics, écoles publiques, etc.) ; et la rue Paradis joue également le rôle d'un espace fragmenté dans sa linéarité comme dans la diversification des clientèles des différents bars, restaurants et commerces.

Mais la comparaison, plus formelle que réelle s'arrête là. La population stigmatisée ici est plus fortunée que celle qui se distingue par la légitimité historique et sociale. L'héritage culturel caché s'oppose à la visibilité ostentatoire. En outre, la question de la citoyenneté n'est pas en jeu et travail, école, loisirs, sociabilité exercent leurs offices d'une manière générale dans les deux cas et les structures communautaires existantes ont les moyens de fonctionner culturellement et cultuellement sans être forcément mises en opposition avec les formes laïques de la socialisation.

B. DES GRANDES FRONTIÈRES A L'IDENTITÉ MARSEILLAISE

Nous avons constaté le passage historique à partir des années 60, d'une référence identitaire à un espace limité, le quartier-village, à une appartenance revendiquée ou subie à un ensemble territorial plus vaste, le nord et le sud de la ville auquel notre enquête incite à adjoindre l'est marseillais.

Le découpage urbain correspond d'évidence à une carte ségrégative de répartition des catégories sociales dans l'espace marseillais. Les classes populaires au nord, les couches moyennes et supérieures au sud et dans la Vallée de l'Huveaune, à l'est, des lotissements résidentiels (Saint-Loup, La Valbarelle) qui gagnent progressivement des quartiers tels que Saint-Marcel encore populaire, à l'image de leur histoire.

Cette recomposition socio-spatiale renvoie à une situation urbaine plus complexe. Il reste quelques grands ensembles populaires au sud de la ville (La Soude, La Cayolle, La Sauvagère, par exemple.) et des lotissements de maisons individuelles destinées à des couches moyennes s'installent au nord et à l'est de la ville.

Cela dit, il n'en reste pas moins que le sud constitue une aire de référence assumée, positivement valorisée aux yeux de ceux qui y vivent et les classe en haut de la hiérarchie sociale (les "bourges" comme le disent souvent nos interlocuteurs du nord et de l'est) aux yeux des Marseillais.

Frontière de la distinction, les quartiers sud englobent Saint-Giniez mais ne s'y réduisent pas au point qu'un habitant du "quartier chic" aura tendance à se réclamer plutôt de lui ou encore plus précisément des espaces prestigieux qui le structurent (rue Paradis, square Monticelli, boulevard Périer, Thalassa, etc.) alors que les habitants du 8ème et 9ème arrondissement feront plus volontiers référence au sud généralisant une valorisation socio-spatiale.

Les Quartiers-Nord, frontière stigmatisée composée souvent de populations assignées à résidence, est une référence généralement subie. On y échappe souvent en valorisant son appartenance au quartier-village, L'Estaque, Saint-Louis ou Saint-Antoine. Ceux-ci servent également à masquer l'habitat en cités H.L.M. aux images négativement et fortement médiatisées. Un habitant du Plan d'Aou refusera tout à la fois l'appellation "Quartiers-Nord" qu'il pense à juste titre être assimilée par les autres marseillais à une zone barbare, lieu d'étrangeté, de criminalité, d'économie illicite, d'anomie, et celle du Plan d'Aou qui emblématise l'ensemble de ces stigmates. Une exception récente néanmoins mérite d'être signalée parce que présente dans nos entretiens et nos observations : les Quartiers-Nord semblent être revendiqués par des jeunes sur une base culturelle, précisément musicale, à travers le "rap" comme un signe d'opposition au monde des "inclus" et une forme de révolte sociale aux contours et aux contenus variables.

La Vallée de l'Huveaune, ou l'est marseillais, se présente comme une sorte d'entre-deux. Elle véhicule des valeurs positives liées comme au nord à la mémoire mythique des quartiers-villages populaires du XIXe siècle et de la première moitié du XXe siècle auxquelles s'ajoutent la présence de la nature, les collines qui font dire que la qualité de la vie y est meilleure qu'au nord, bien que par certains aspects les problèmes sociaux sont aussi importants dans des cités comme Air-Bel, La

Rouguière ou les Néréïdes-Bosquet. L'entre-deux est renforcé par le fait qu'il s'agit d'un espace globalement moins stigmatisé à l'échelle de la ville. Se sentant moins agressés et stigmatisés, les habitants de la Vallée de l'Huveaune ont tendance à se démarquer du nord, même s'ils se sentent peu d'affinités avec le sud bourgeois et résidentiel.

C. MARSEILLE, LA RÉFERENCE MAJEURE

S'il y a bien une identité forte à laquelle se réfère tous nos interlocuteurs, quelques que soient leurs origines, leurs positionnements sociaux et géographiques, c'est bien la ville elle-même : Marseille et les marseillais.

En terme d'adhésion à une histoire dont, toutes choses égales par ailleurs, on valorisera son ancienneté, son rayonnement portuaire et commercial, sa capacité intégrative, sa richesse culturelle, sportive et même son cosmopolitisme.

Cette adhésion est sans réserves, même si l'on reconnaît souvent que le modèle mythique auquel on est attaché est en crise profonde.

Adhésion en terme d'opposition aux autres également, Marseille et les marseillais face à tous ceux du Nord, les Parisiens en particulier, qui véhiculent des stéréotypes stigmatisant la ville dans son ensemble.

Ce victimisme soude et révèle l'identité d'une ville à part, originale, étrange voire étrangère dont on n'oublie pas, dans une sorte d'inconscient collectif, que son histoire remonte aux Cités-Etats grecques, à l'éphémère République des Marseillais, à l'opposition frondeuse à tout pouvoir exogène qui s'exercerait sur elle, elle qui affirme un droit du sol inaliénable : on ne naît pas Marseillais, on le devient.

Bibliographie

- ALTHABE (G.).- "Présentation" dans *Terrain*, n°3, Paris, 1986.
- ALTHABE (G.).- "Vers une ethnologie du présent" dans *Vers une ethnologie du Présent.*-
ALTHABE (G.), FABRE (D.), LENCLUD (G.) sous la dir.- Paris : M.S.H., cahier n°7,
1992, 259 p.- coll. "Ethnologie de la France".
- ARNAUD (H.).- *La vie étonnante de J.J. Allemand.*- Marseille, 1966.
- ARRIF (A.), HAYOT (A.).- "Les territoires dans la ville" dans *Rives Nord-Méditerranéennes*,
n°7, Aix-en-Provence, 1992.
- AUGÉ (M.).- "Qui est l'autre ?" dans *Revue L'Homme*, n° 103, 1987.- tome XXVII.
- BARATIER (E.) / dir.- *Histoire de Marseille.*- Toulouse : Privat, 1973.- 512 p.
- BARTH (F.).- "Les groupes ethniques et leurs frontières" dans *Théories de l'ethnicité.*-
PONTIGNAT (Ph.), STREIFF-FENART (J.).- Paris : P.U.F., 1995, 270 p.- coll. "Le
Sociologue".
- BENSASSON (S.) et PIERROT (A.).- *Les ensembles d'HLM entre Saint-Marcel et Saint-Loup.*-
Marseille : CERFISE, 1988.
- BLEITRACH (D.), LOJKINE (J.), OARY (E.), DELACROIX (R.), MAHIEU (C.).- *Classe
ouvrière et social-démocratie : Lille et Marseille.*- Paris : Editions sociales, 1981.
- BONILLO (J.L.) sous la dir., BORRUEY (R.), ESPINAS (J.D.), PICON (A.).- *Marseille, Villet
et Port.*- Marseille : Parenthèses, 1992.- 221 p.
- BOURDIEU (P.).- "Le racisme de l'intelligence" dans *Question de sociologie*, Paris : Minuit,
1980.
- BOZON (M.).- *Vie quotidienne et rapports sociaux dans une petite ville de province. La mise en
scène des différences.*- Lyon : Presses Universitaires de Lyon, 1984.
- BREMOND (E.).- *République de Marseille : 1211-1253. Son origine, son organisation, sa fin.*-
Marseille : Aubertin et Rolle, libraires-éditeurs, 1905.- 72 p.
- BROMBERGER (C.), HAYOT (A.), MARIOTTINI (J.M.).- *Le match de football. Ethnologie
d'une passion partisane à Marseille, Turin, Naples* : Paris : Maison des Sciences de l'Homme,
1995.
- C.E.R.F.I.S.E.- *Les Néréïdes. Etude socio-économique.*- Janvier 1988.
- CABEDOCE (B.).- "Jardins ouvriers et banlieues : le bonheur au jardin ?" dans *Les premiers
banlieusards. Aux origines des banlieues de Paris (1860-1940)*, sous la dir. de A. FAURE.-
Creaphis, 1991.- coll. "Rencontres à Royaumont".
- CARRENO, HAYOT, LESME.- *Ethnologie d'un centre urbain : le quartier de la Porte d'Aix à
Marseille.*- Paris : Musée de l'Homme, 1974.

- CARRIÈRE (Ch.).- *Richesse du passé marseillais. Le port mondial du XVIIIe siècle.*- Marseille : C.C.I.M.P., 1979.- 85 p.
- CASTEL (G.) et BALLARD (J.).- *Marseille Métropole.*- Marseille, 1934.- 214 p.
- CASTELLS (M.).- *La question urbaine.*- Paris : Maspéro, 1970.
- CASTELLS (M.).- *Luttes urbaines.*- Paris : Maspéro, 1972.
- CHAMBOREDON (J.C.) et LEMAIRE (M.).- " Proximité spatiale et distance sociale. Les grands ensembles et leur peuplement " dans *Revue Française de Sociologie*, n°1, t.XI, 1970..
- CHAMBOREDON (J.C.).- " Construction sociale des populations ", dans *Histoire de la France urbaine. La ville aujourd'hui*, sous la dir. de G. DUBY, t V. (1985).- Paris : Le Seuil.
- CHAMBRE DE COMMERCE ET D'INDUSTRIE DE MARSEILLE-PROVENCE.- *Marseille Provence international.*- Marseille : C.C.I.M.P.P., 1987.
- CHEVALIER (M.).- *Des intérêts matériels de la France.*-, Paris, 1839 (4e éd.).- 558p.
- DEPAULE (J. Ch.), PANERAI (Ph.), et al.- *Eléments d'analyse urbaine.*- Bruxelles : A.A.M.
- DEVILLERS (Ch.), HUET (B.).- *Le Creusot, Naissance et développement d'une ville industrielle, 1782-1914.*- Seyssel : Champ Vallon, 1981.
- DEVILLERS (Ch.), HUET (B.).- *Le Creusot, Naissance et développement d'une ville industrielle, 1782-1914.*- Seyssel : Champ Vallon, 1981.
- DUCHAC (R.).- *La sociologie des migrations aux U.S.A.*- Paris ; La Haye : Mouton, 1969.
- DUCRET (A.).- " L'arbitraire du digne. Mémoire collective, phénomène urbain et lien social " dans *Les Nouveaux Enjeux De l'Anthropologie. Autour de Georges Balandier*, sous la dir. de G. Gosselin.- Paris :L'Harmattan, 1993.- coll. " Logiques Sociales ".
- DUFOUR (A.H.) et SCHIPPERS (T.).- " Jeux de différences " dans *Le Monde Alpin et Rhodanien*, n°1-2, 1993.
- FABRE (A.).- *Les rues de Marseille.*- t. I (1867), Marseille : Camoin, 1867-1869, 5 vol.
- FLORIS (G.).- *Les formes de recomposition d'un ancien faubourg industriel marseillais : Saint-Marcel.*- Aix-en-Provence : Université de Provence, mémoire de Maîtrise en Ethnologie, 1991-92.- multig.
- FORET (C.) et BAVOUX (P.).- *En passant par le centre... La rue de la république à Lyon. Anthropologie d'un espace public.*- CERFISE.- coll. " Trajectoires ".
- GRAFMEYER (Y.).- *Habiter Lyon.*- Lyon : CNRS; Presses Universitaires de Lyon, 1991.
- GUTWIRTH (J.) et PETONNET (C.).- *Chemins de la ville et Ethnologues dans la ville.*- éd. du C.T.H.S., 1987 et 1988.
- HAYOT (A.).- "Marseille : crise d'identités, identités d'avenir" dans *Autrement.*--coll. Monde, n°36, février 1989.

- HAYOT (A.).- "Marseille/ identités et mutations" dans ouv. coll. *Du dinosaure au cabanon* - Arles : Actes Sud, 1993.
- HAYOT (A.). "L'ethnologie au risque de la ville, urbanité et territoire" dans *Les Cahiers de La recherche Architecturale* , n°27-28, 1992.
- JOSEPH (I.) et GRAFFMEYER (Y.).- *L'École de Chicago. Naissance de l'écologie urbaine.*- Paris, 1990 (2e éd.).
- JULLIANY (J.).- *Essai sur le commerce de Marseille.*- Marseille; Paris, 1842 (2e éd.).- 3 vol. (415 p. + 520 p. + 488 p.).
- KOROSEK-SERFATY (P.).- " Le public et ses domaines. Contribution de l'histoire des mentalités à l'étude de la sociabilité publique et privée ", dans *Revue Espaces et Sociétés*, n° 62-63, 1990, Paris : L'Harmattan.
- LE GOFF (J.).- " L'Apogée de la France urbaine médiévale : 1150- 1330 ", dans *Histoire de la France urbaine. La ville médiévale*, sous la dir. de G. DUBY, t. II. (1980).- Paris : Le Seuil.
- LE WITA (B.).- " Naître bourgeois puis apprendre à le devenir " dans *Revue La Pensée*, n° 290, 1992.- Paris : Institut de Recherches Marxistes.
- LE WITA (B.).- *Ni vue, ni connue : une approche ethnographique de la culture bourgeoise.*- Paris : Maison des Sciences de l'Homme, 1988.
- LEROI-GOURHAN (A.).- *L'expérience ethnologique.*- Paris : Gallimard, p. 1821.- coll. " La Pléiade "
- LEROI-GOURHAN (A.).- *Le Geste et la parole. Techniques et langage.*- Paris : Albin Michel, 1964.
- LEVI-STRAUSS (C.).- *Anthropologie structurale.*- Paris : Plon, 1958.
- MASSON (P.).- *Encyclopédie départementale.*- t.XIV, Marseille, Paris.
- MASSON (P.).- *Marseille et la colonisation française : essai d'histoire coloniale.*- Marseille, 1906.- 589 p.
- MAUSS (E.), DURKHEIM (E.).- " De quelques formes primitives de classifications, Contribution à l'étude des représentations collectives " dans *Œuvres II*, Mouton, 1966..
- MAUSS (M.).- *Essai de sociologie.*- Paris : Ed. de Minuit, 1969.
- Nos quartiers, enfants de l'Huveaune. des marseillais du XI^e racontent...*- 1994, p.6.
- PERALDI (M.).- " Fragments d'urbanité dans une ville éparse ", dans *Marseille ou le présent incertain.*- Arles : Actes sud, 1985.
- PERALDI (M.).- *Paysage, ville et mémoire.*- Marseille : C.E.R.F.I.S.E., 1988.

- PINÇON (M.) et PINÇON-CHARLOT (M.).- " Pouvoir social, pouvoir sur l'espace. Contribution à une sociologie de la grande bourgeoisie " dans *Revue La Pensée*, n° 290, 1992.- Paris : Institut de Recherches Marxistes.
- PRADO (P.), MATTOU (G.) et BARBICHON (G.).- *La ville en partage. Sociabilité, identités, territoires dans une ville moyenne.*- Paris : Centre d'Ethnologie Française, 1985..
- RAMBERT (G.).- *Marseille, la formation d'une grande cité moderne : étude géographique urbaine.*- Marseille : Le Sémaphore, 1934.
- RECLUS (E.).- *Nouvelle géographie universelle.*- Paris : Hachette, 1876-1894.- 19 vol.
- REVUE ETHNOLOGIE FRANÇAISE.- *Numéro spécial Culture bourgeoise.*- n°1, 1990.
- REVUE SCIENCES HUMAINES.- n°30, 1993.
- RONCAYOLO (M.).- " Evolution de la banlieue marseillaise dans la basse vallée de l'Huveaune " dans *Annales de Géographie*, n°327, 1952.
- RONCAYOLO (M.).- " La basse vallée de l'Huveaune, évolution d'une banlieue " dans *Revue Marseille*, n°12, 1949.
- RONCAYOLO (M.).- " Les grandes villes. Marseille ", dans *Notes et Etudes documentaires*, n° 3013, 1963, 77 p.- Paris : La Documentation française.
- RONCAYOLO (M.).- *L'imaginaire de Marseille : port, ville, pôle.*-, Marseille : C.C.I.M.P., 1990.- 368 p.- coll. " Histoire du commerce et de l'industrie de Marseille, XIXe-XXe s. ", t. V.
- RONCAYOLO (M.).- *La ville et ses territoires.*- Paris : Gallimard, 1990.- coll. " Essais ".
- RONCAYOLO (M.).- *La ville et ses territoires.*- Paris : Gallimard, 1990.- p. 86.- coll. " Essais ".
- ROSSI (A.).- *L'architecture de la ville.*- Paris : L'Equerre, 1981.
- SEGALEN (M.).- *Nanterriens, des familles dans la ville : une ethnologie de l'identité.*- Toulouse : Presses Universitaires du Mirail, 1990.
- SOUILAH-EDIB (N.).- *Prado / Paradis / Périer : le Petit-Saint-Giniez.*- Marseille : Ecole d'Architecture de Marseille-Laboratoire INAMA, dossier de Gestion du Territoire, 1985.- multig.
- TAGUIEF (A.).- *La force du préjugé. Essai sur le racisme et ses doubles.*- Paris : La Découverte, 1987.
- TAVERNIER (F.).- *La vie quotidienne à Marseille de Louis XIV à Louis-Philippe.*- Paris : Hachette, 1973.
- VIEILLE (P.).- " Villes tourmentées " dans *Revue Peuples Méditerranéens.*- n° 37, actes du colloque de Venise sur les villes méditerranéennes, 1986.
- WEBER (F.).- *Le travail à-ôôté.*- Paris : EHESS-INRA, 1989.

WIEVIORKA (M.).- La démocratie à l'épreuve : Nationalisme, populisme, ethnicité.- Paris : La Découverte, 1993, 174 p.- coll. " Essais ".

WIRTH (Louis)., *Le Ghetto*.- Grenoble : P.U.G., 1980.- coll. " Champ Urbain ".